

ADAD A
CIÓN G

MARTIN

ÉDUCATION
DES ANCIENS
DE FAMILLE

LC1422

.M28

1857

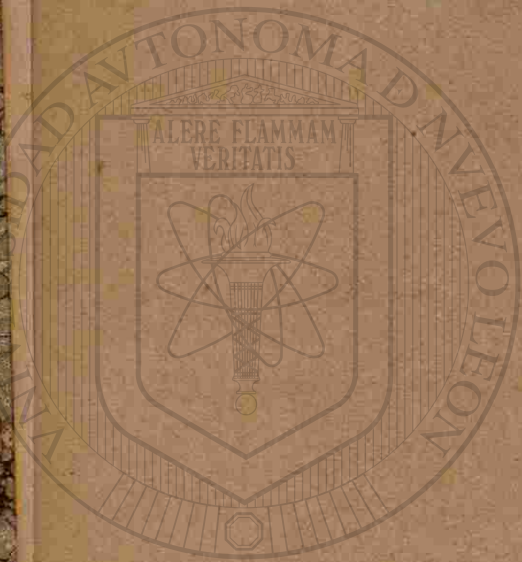
v.2

c.1

173



1080047141



PHILOSOPHIE SOCIALE.

ÉDUCATION

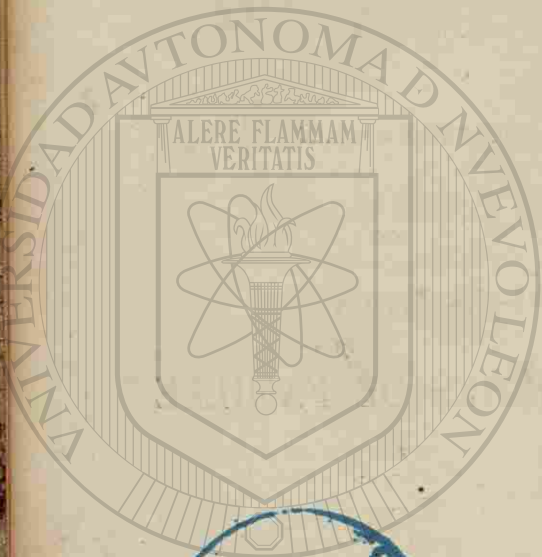
DES MÈRES DE FAMILLE

II



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

39337



FONDO BIBLIOTECA PÚBLICA
DEL ESTADO DE NUEVO LEÓN

— CORREIL. — Typ. et sér. de CHÉRY. —

ÉDUCATION

DES

MÈRES DE FAMILLE

OU

DE LA CIVILISATION DU GENRE HUMAIN PAR LES FEMMES

PAR L. AIMÉ MARTIN

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SIXIÈME ÉDITION

Les hommes seront toujours ce qu'il plaira aux femmes; si vous voulez qu'ils deviennent grands et vertueux, apprenez aux femmes ce que c'est que grandeur et vertu.

(J. J. ROUSSEAU, *Émile*, livre V.)

U A N I L

TOME SECOND



PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

28, QUAI DE L'ÉCOLE

1857

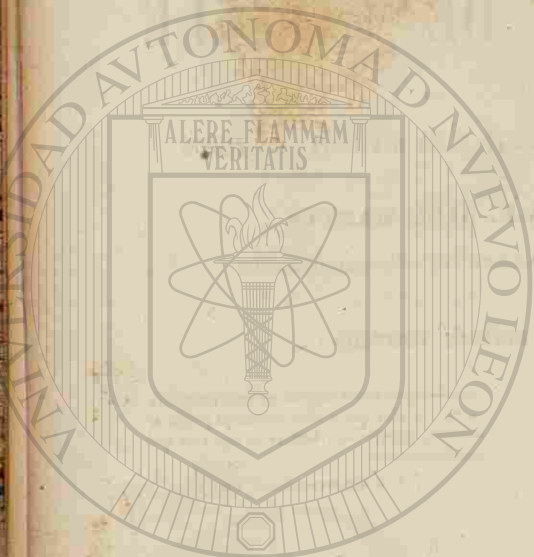
53393

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

LC1422

M3

V.2



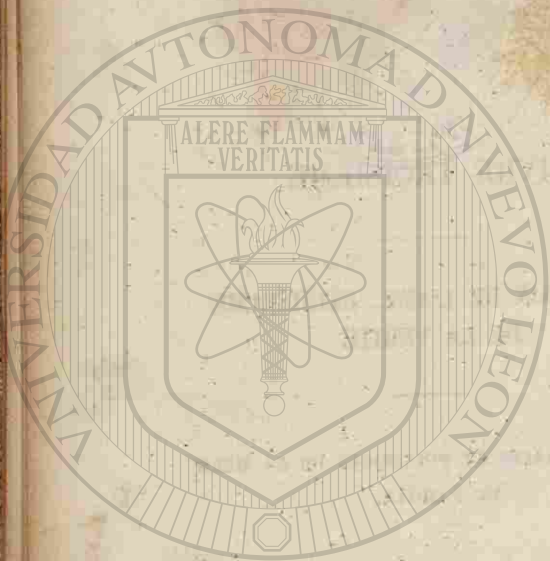
LIVRE TROISIÈME

ÉDUCATION DE L'ÂME. RECHERCHE
DE LA VÉRITÉ

ÉTUDES MORALES ET POLITIQUES DE LA MÈRE
DE FAMILLE.

U A N L

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



LIVRE TROISIÈME.

ÉDUCATION DE L'ÂME. RECHERCHE DE LA VÉRITÉ.

ÉTUDES MORALES ET POLITIQUES DE LA MÈRE DE FAMILLE.

CHAPITRE PREMIER.

D'UN GRAND DEVOIR IMPOSÉ AUX MÈRES.

O Dieu! donnez-moi des paroles, non de celles qui flattent les oreilles et qui font louer les discours, mais de celles qui pénètrent les cœurs et qui captivent l'entendement.

(Bossuet, *Sermons contre le monde*, t. III, p. 246.)

A moins d'être doué d'un excellent naturel et de s'être amusé, pour ainsi dire, dès l'enfance au milieu des belles choses et d'en avoir fait une étude sérieuse le reste de sa vie, jamais on ne deviendra honnête homme.

(Platon, *Rép.*, liv. VIII, p. 254.)

Écoutez, bonnes mères, il ne s'agit point ici d'une de ces études oiseuses dont l'unique but est de meubler la mémoire; il s'agit d'une question importante, la plus importante qui se puisse agiter sur la terre, si importante que la manière dont vous la résoudrez décidera sans appel de votre vie et de votre mort

morales, de la vie et de la mort morales de vos enfants : vous entendez ! de vos enfants ! Ce n'est pas de vous seulement qu'il s'agit, mais de la chair de votre chair, du sang de votre sang, patyres petites créatures que vous avez jetées dans ce monde avec des passions, des vices, l'amour, la haine, la douleur et la mort ; car c'est là, en vérité, tout ce qu'elles ont reçu de vous avec la vie corporelle : malheureux présents, si vous ne leur donnez encore la vie de l'âme, c'est-à-dire des armes pour combattre, et un flambeau pour se diriger.

Vous êtes mères suivant les lois de notre nature matérielle, avec tout l'amour d'une poule qui veille sur ses petits et qui les couvre de ses ailes ; moi, je viens vous demander d'être mères suivant les lois de notre nature divine, avec tout l'amour d'une âme appelée à former des âmes.

Assurez-vous bien si vous ne devez à vos enfants que le lait de vos mamelles et l'instruction de l'intelligence ; et si vous interrogez l'Évangile et la nature, prenez garde à leur réponse : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de vérité. »

Or, la vérité, c'est ce qui rend l'homme libre ; c'est la voix qui nous appelle à l'amour de Dieu et du prochain, à la vertu.

L'erreur, au contraire, c'est ce qui nous rend serfs des passions d'autrui et des nôtres ; c'est ce qui nous fait sacrifier notre conscience à la fortune, aux honneurs, à la gloire, au vice.

Il y a des hommes qui ont vécu pour la vérité,

et qui en deviennent comme le type : Épaminondas, Socrate, Platon, Fénelon, Bernardin de Saint-Pierre, et, hors de l'humanité, Jésus-Christ.

Il y en a d'autres qui ont vécu pour l'erreur : Anytus, Marat, Cartouche, César, Napoléon ; car toute gloire qui s'achète par l'esclavage ou le sang des hommes est mensonge.

Ainsi la vertu ressort de la vérité, et le crime de l'erreur ; d'où il faut conclure qu'un bon traité d'éducation ne peut être, en dernière analyse, que la recherche de la vérité.

Le sort de vos enfants dépend donc de l'ardeur que vous allez mettre à cette recherche. Vous pouvez ouvrir devant eux la route du bonheur et y entrer les premières : doux travail qui appelle toutes les facultés de votre âme, et qui va vous mettre en présence de Dieu, de la nature, de vos enfants et de vous-mêmes.

Et remarquez bien tout ce que la nature a fait pour accomplir cette œuvre difficile : d'abord, elle vous a rapprochés de la vérité qui est en elle, en arrachant votre sexe à presque toutes les ambitions qui dégradent le nôtre ; puis elle vous a données à la tendresse des petits enfants, en même temps qu'elle remplissait leur cœur d'innocence et leur esprit de curiosité. Doutez-vous de votre mission en voyant les douces harmonies qui les unissent à vous ? La nature les suspend à vos lèvres, les attache à votre sein, les éveille à vos caresses ; elle veut qu'ils vous doivent tout ; en sorte qu'après avoir reçu de vous

la vie et la pensée, ces anges de la terre attendent vos inspirations pour croire et pour aimer.

Mais les soins de la nature ne se bornent pas à ces doux rapprochements; elle a pour vous et pour vos enfants des prévisions particulières qui, mal comprises, l'ont fait plus d'une fois accuser d'oubli et d'injustice. Tous les êtres qui habitent ce globe reçoivent d'elle des instincts, l'homme excepté: elle fait l'éducation des animaux, et néglige la nôtre: elle donne à un insecte des vêtements superbes, et nous jette nus sur la terre. Tels sont les griefs de Lucrèce, et il s'est trouvé que ce qui lui semblait un abandon était la plus haute des prévoyances: d'une part, notre nudité nous a donné le monde, d'autre part, notre ignorance nous rapproche de la vérité. En effet, lorsque l'éducation s'empare de l'enfant, elle le trouve dans une situation absolument semblable à celle du sage de Descartes: son intelligence est neuve, son âme sommeille, sa mémoire n'est point encore meublée; rien n'y est écrit des choses humaines. Mais il y a cette différence entre le sage et l'enfant, que le sage s'est vu obligé d'effacer de son cerveau tout ce qu'il y avait amassé à grand'peine; tandis que l'enfant, n'ayant rien reçu de l'éducation, se présente vierge aux pensées des hommes, avec une âme qui aspire à se développer. Ainsi, son ignorance est un bienfait, une prévoyance qui l'élève au niveau du sage. La place n'est pas vide, toutes les notions célestes s'y trouvent; il ne s'agit que de les faire apparaître. Mais, songez-y bien, bonnes

mères, tout ce que vous y graverez y restera. Que si vous y gravez l'erreur, l'enfant vivra dans l'erreur, c'est-à-dire qu'il sera malheureux, lors même que la fortune le comblerait de ses dons; que si vous y gravez la vérité, l'enfant vivra dans la vérité, c'est-à-dire qu'il sera heureux, lors même que la fortune l'accablerait de ses disgrâces; car, suivant la belle remarque de Platon, la connaissance de la vérité suffit seule au bonheur de l'homme.

Établir des principes qui rappellent tous les hommes aux lois de la nature, en flétrissant les institutions et les préjugés qui combattent ces lois, voilà ce qu'il faut chercher, voilà ce qu'il est utile de savoir.

Soyez donc en état d'inspirer vos enfants, si vous voulez qu'ils soient heureux. Et à présent que vous connaissez l'importance de l'étude que nous allons entreprendre, pénétrons hardiment dans les ténèbres dont l'éducation et le monde nous environnent, et puissions-nous être appelés à y jeter quelque lumière! L'entrée de la route vous semble aride peut-être, et le mot vérité a quelque chose d'austère qui effarouche vos oreilles. Mais quoi! avez-vous jamais reculé devant les sacrifices les plus pénibles, lorsqu'il s'est agi de la vie matérielle de vos enfants? Chaque jour ne descendez-vous pas jusqu'aux plus humbles détails pour l'entretien et la santé de leur corps? et lorsqu'il s'agit de leur vie morale, lorsqu'il s'agit de leur âme, lorsqu'il s'agit de les sauver par vous et de vous sauver par eux, vous hésitez-

riez? Non, non, vous n'hésitez pas; non, vous ne violerez pas la loi de votre être, qui vous appelle aux sources du beau, du vrai, de l'infini! Qu'est-ce donc que quelques jours d'étude pour arriver si près de Dieu et pour y placer vos enfants?



CHAPITRE II.

DE L'ERREUR ET DE LA VÉRITÉ.

Que puis-je savoir? que dois-je faire? qu'osé-je espérer? (KANT.)

Et de quel autre sujet un homme sensé pourrait-il s'entretenir plus souvent et plus volontiers?

(PLATON, *Rep.*, liv. II.)

La grandeur de l'entendement de l'homme ne se prouve pas par la faculté d'affirmer tout ce qui lui plaît, mais par celle de discerner ce qui est vrai de ce qui est faux.

(SWEDENBORG.)

Que puis-je savoir? que dois-je faire? qu'osé-je espérer? J'éleve la voix, j'interroge toutes les philosophies, toutes les religions, et toutes me disent: « Venez à nous. » Alors, prêtant l'oreille, j'entends les unes me proposer de ne croire à rien, les autres de croire sans examiner. On commence par exiger le doute, et l'on finit par me demander la crédulité. Si je parle de vertu, j'entends donner ce nom au crime; si je parle de Dieu, j'entends donner ce nom à la matière. Plus j'avance, plus ma raison se trouble; je finis par n'être sûr de rien, pas même de la substance de mon âme, pas même de la matière de mon corps: la métaphysique ne me laisse que mes

sensations; la logique, que l'incertitude entre deux raisonnements contraires. Ainsi je touche à tous les systèmes sans arriver à aucune conviction; et, plongé dans ces ténèbres philosophiques et religieuses, après avoir tout étudié, tout approfondi, je m'arrête, effrayé de ne comprendre que mon néant.

Mais quoi! est-il bien vrai que la connaissance de la vérité nous soit refusée; que nous en éprouvons le désir, que nous en ressentons le besoin, et que rien, en nous, ne peut y atteindre? Ah! si la vérité n'était pas nécessaire à la vertu, je croirais au règne éternel du mensonge! Mais la vérité, c'est la vie de l'âme, c'est la pensée de Dieu même, c'est ce qui est beau, c'est ce qui est juste. Que serait le monde sans la vérité? que serait l'homme sans la justice?

En jetant les yeux sur moi-même, je vois s'accomplir tous les besoins de mon être: l'oreille est faite pour les sons; la voix de la nature entière s'élève pour la charmer. Les yeux sont faits pour la lumière; la lumière y arrive à travers trente-trois millions de lieues; et l'âme, faite pour la vérité, la chercherait sans espérance? le premier besoin de son être lui manquerait? L'œil a son soleil, l'âme n'aurait pas le sien? Quel monstre dans la nature que l'homme, si, condamné à vivre dans le doute, entre le crime et la vertu, il ne pouvait ni se contenter de la vie animale, ni aspirer à la vie humaine! Ce monstre n'existe pas.

A commencer par les erreurs des sens, en est-il une seule que l'expérience ne rectifie, ne juge et ne

corrige? Que Malebranche¹ les signale avec toute la sagacité de son esprit méthodique, qu'il nous en fasse reconnaître les illusions et les déceptions; plus il avance dans son travail, plus j'admire qu'il en laisse échapper les résultats: le philosophe voit les sens qui nous trompent; moi, je vois la puissance qui les rectifie: comment découvrirait-il le mensonge, s'il ne possédait pas la vérité?

Chaque matin et chaque soir le soleil se lève et se couche; nos yeux le voient rouler dans les cieux, qu'il remplit de sa lumière, puis s'enfoncer à l'horizon. Eh bien! en présence de ce soleil qui nous paraît en mouvement, en présence de cette terre qui nous paraît immobile, un homme vient nous déclarer que nos yeux nous trompent et que le genre humain tout entier est dans l'erreur. Cet homme, on le jette dans un cachot; il a contre lui l'Orient et l'Occident, l'autorité des moines, l'autorité des peuples, et six mille ans de croyance fondée sur le double témoignage de nos sens et de la sainte Écriture. Mais, du pied frappant la terre: « Et cependant elle tourne! » s'écrie-t-il; mot sublime, qui change en même temps et le système physique de l'univers, et le système moral du monde religieux. Pour la première fois, l'autorité de la chose vue et écrite venait de fléchir devant l'autorité du génie découvrant la loi de la nature.

Ainsi l'homme s'élève jusqu'à l'intelligence de la matière. Il trouve dans la géométrie la base solide

¹ Recherche de la vérité, liv. I.

de toutes les vérités physiques; mais où trouvera-t-il la base solide des vérités morales, le critérium de la vérité?

Chercher le principe de la certitude, établir sur ce principe la séparation du bien et du mal, du vice et de la vertu, dégager ainsi la vérité des préjugés qui la voilent et le genre humain des erreurs qui le dévorent, voilà le problème à résoudre.

La nature nous invite à ce travail. Elle veut que nous y employions à la fois toutes les forces de notre être; et, pour nous y incliner, elle met en nous le sentiment du juste et de l'injuste, qui a besoin d'un juge; elle donne des ailes à notre âme, puis elle l'emporte dans les champs de l'infini, où l'âme rencontre Dieu, le ciel, l'enfer, l'immortalité et le néant.

Terribles apparitions qui, sur la terre, ne tourmentent que la conscience de l'homme. Là se trouvent comprises les plus hautes questions où l'âme puisse atteindre, tous les intérêts de la matière et de l'esprit, l'être dans ses rapports avec les choses visibles et invisibles: c'est-à-dire l'être double; car aussitôt que l'homme s'interroge il entend deux réponses, l'une qui réclame en faveur de ses passions terrestres, et l'autre qui le sépare de ces passions et le rappelle, pour ainsi dire, au sein de la Divinité.

Que fera-t-il de ces doubles qualités? sur quelle loi les réglera-t-il? quelle lumière le guidera dans cette route couverte de ténèbres? C'est ici la grande affaire de la vie, et, il faut le dire, celle qui semble

le moins nous inquiéter. On en dispute quelque peu au collège, mais, une fois dans le monde, on se hâte de tout oublier. Les choses sont arrangées de façon que le cours de philosophie ne puisse nous apprendre à philosopher; car on veut de bons écoliers et non de bons philosophes. Ceci regarde les hommes; pour les femmes, c'est pis encore: personne ne songe à développer leur âme, et il y a bientôt six mille ans qu'elles conduisent le monde, sans que le monde ait pensé que, dans l'exercice d'une telle puissance, la vérité pouvait leur être bonne à quelque chose.

L'étude que nous allons entreprendre les vengera de cet oubli: nous tracerons pour elles quelques pages de l'histoire de la sagesse humaine; puis, abandonnant ces routes arides que les philosophes hérissent à plaisir d'abstractions et de syllogismes, nous entrerons dans une route nouvelle, où la nature elle-même doit nous servir de guide, où tout est facile, où tout est beau; où l'âme, inquiète de son avenir, trouve le terme de ses craintes et de ses incertitudes; où la sagesse n'est que l'amour, où la vérité produit l'enchantement.

CHAPITRE III.

RECHERCHE DE LA VÉRITÉ DANS LA RAISON LOGIQUE,
OU L'AUTORITÉ DU RAISONNEMENT.
NÉANT DE CE CRITÉRIUM.

Il y a une force de vérité invincible à tout le scepticisme ; il y a une impuissance de démonstration invincible à tout le dogmatisme. (PASCAL.)

Le raisonnement n'est qu'un instrument, aussi bon pour l'erreur que pour la vérité.

(COUSIN, *Argument du Théétète.*)

Nous employons le raisonnement dans toutes les affaires de la vie ; nous voulons qu'il gagne nos procès, qu'il dirige nos sciences ; nous le portons du collège au barreau, et du barreau à la tribune : c'est le rempart inexpugnable de nos opinions et le défenseur officieux de nos intérêts. Toujours divers et toujours conséquent, il prend son point d'appui dans nos mœurs, nos usages, nos lois et nos préjugés ; et c'est ainsi que, malgré ses contradictions, il devient une autorité imposante. Écoutez sur le même sujet un légiste et un soldat, tous deux raisonnent juste, et ils arrivent chacun à des conclusions différentes. Ce n'est donc pas le raisonnement

qui les trompe, c'est le point de départ : faites que les prémisses soient bonnes, et la vérité en sortira.

Les sophistes se plaignent des erreurs du raisonnement ; ils l'accusent de tous les triomphes du mensonge ; c'est comme s'ils accusaient la poudre à canon de tous les crimes de la guerre. Le raisonnement est l'arme de l'intelligence, et non l'intelligence elle-même ; éclairez l'intelligence, et vous réformerez le raisonnement.

Une de nos illusions les plus singulières, c'est de vouloir l'interroger sur tout. Le raisonnement a ses limites ; il a ses formes souvent trompeuses ; hors de là, il ne voit rien, il ne saurait arriver à rien. N'importe ! nous continuons de lui demander la solution des vérités les plus hautes ; nous voulons qu'il décide des principes éternels, lui qui ne peut s'appuyer que sur des intérêts humains. Nous ne cessons de le consulter, de le tourmenter, quoiqu'il ne cesse de nous jeter au visage les humiliations de ses doutes et les démenées de son scepticisme. Ainsi, toujours trompée, notre intelligence s'épuise dans des contemplations qui ne sont pas faites pour elle, et qui se terminent par l'éblouissement.

Consulter l'intelligence sur les mystères du monde invisible, c'est placer un aveugle en présence des plus sublimes tableaux de la nature, et lui en demander la description.

La métaphysique transcendante n'est que l'application du raisonnement à des questions qui ne sont

pas de son ressort. Comment pourrait-elle arriver à une seule vérité positive ? l'existence même lui est un problème insoluble : les corps qui m'environnent et l'âme qui en reçoit les images, la métaphysique les nie sans que je puisse réfuter sa négation ; il n'y a pour elle ni matière, ni esprit, ni être percevant, ni objet perçu. Qu'y a-t-il donc ? des sensations. Où nous voyons une ville, un fleuve, le soleil, le firmament, les merveilles de la nature et les merveilles des cieux ; où nous voyons un homme qui voit tout cela, il n'y a qu'une sensation dont rien ne peut encore nous prouver la réalité. « Les corps n'existent pas, » dit Berkeley. — Reste l'âme ou les substances spirituelles. « Les substances spirituelles n'existent pas, » dit Hume. — Restent les sensations. « Qu'est-ce que sentir ? suis-je même certain de sentir ? » dit M. de la Mennais¹. Ainsi les plus grands efforts de l'intelligence nous conduisent au dernier terme de l'absurdité. L'homme ne peut rien affirmer de son être ; il ne peut dire ni, Je suis, ni, Je sens, ni, Je pense ! Montrez-moi à cette heure ce qui reste de la création.

Et l'on s'étonne que cette métaphysique, qui nous refuse les preuves de notre propre existence, ne puisse nous donner des preuves de l'existence de Dieu !

Comment l'homme prouverait-il un Dieu avec des raisonnements qui ne peuvent lui prouver même la matière de son corps ?

¹ *Essai sur l'indifférence en matière de religion*, t. II, p. 127.

Dans Homère et dans Virgile, on voit les ombres des morts ; dans les discussions métaphysiques on ne voit rien, c'est le vide complet ; il n'y a plus de substance ; le logicien ne nous laisse pas même un fantôme, pas même cette poussière qui retourne en poussière, suivant l'énergique expression de l'Écriture : chercherons-nous la vérité dans le néant ?

Un homme qui fut à la fois le plus grand des moralistes et le plus puissant des logiciens, Kant, voulut en finir avec cette science incapable et menaçante : plus elle paraît grande, plus il brûle d'en embrasser l'ensemble et d'en saisir les limites ; son regard d'aigle y plonge comme dans un abîme ; il s'agit d'examiner l'intelligence humaine, de lui demander compte de tout ce qu'elle peut et de tout ce qu'elle veut, de l'étudier à la fois dans ses rapports avec Dieu et la nature, avec le temps et l'éternité : de cet examen, le plus consciencieux et le plus profond qui soit jamais sorti d'une tête philosophique, il résulte un fait immense, c'est que l'instrument de la pensée (l'organe cognitif) ne peut rien au delà des perceptions sensibles, c'est que la logique est sans puissance dans toutes les questions qui nous placent hors de l'espace et du temps.

Et ce résultat si positif n'est pas le produit d'un raisonnement, il est le produit d'un fait. Kant place sur deux lignes parallèles les arguments métaphysiques pour et contre l'existence de Dieu, puis il

les jette dans la même balance, et démontre leur égalité. L'argumentation n'ayant rien décidé, le doute paraît, et la vérité reste inconnue. Autant de fois il répète l'expérience, autant de fois il rencontre le néant. La liberté de l'homme, l'éternité du monde, l'immortalité de l'âme, problèmes insolubles aux perceptions des sens. Le raisonnement rampe sur la terre : comment le fini comprendrait-il l'infini ?

Ainsi la plus haute des intelligences a employé toutes les forces de l'abstraction pour établir que l'abstraction est impuissante à la recherche des principes ; et au lieu de nous plaindre de cette faiblesse, il faut en remercier la nature. Que serait devenue la vérité, cette vérité qui doit être universelle, si la nature impitoyable avait placé sa démonstration dans des raisonnements inintelligibles aux trois quarts et demi du genre humain.

CHAPITRE IV.

RECHERCHE DE LA VÉRITÉ DANS L'AUTORITÉ DES DOCTEURS. NÉANT DE CE CRITÉRIUM.

Le plus grand mal sur terre, c'est l'ignorance de la vérité. (PLATON, *Gorgias*.)

Agis toujours de telle sorte que le motif de ton action puisse devenir la règle universelle de la législation du genre humain. (KANT.)

Il n'y aurait point d'erreurs qui ne périssent d'elles-mêmes rendues clairement. (YAUVENARGUES.)

L'homme s'est ouvert deux routes vers la vérité : le raisonnement et la foi. Du raisonnement nous avons vu naître les systèmes philosophiques ; de la foi nous verrons naître les systèmes religieux : aux premiers, l'autorité du génie ; aux seconds, l'autorité des Écritures ; l'une fait les philosophes, et l'autre les théologiens. Celle-ci donne la vie aux nations, et l'autre leur donne la pensée et le mouvement !

L'autorité du génie n'est que l'expression des progrès d'un siècle, rendus visibles et vulgaires par la pensée d'un grand homme. C'est le mou-

les jette dans la même balance, et démontre leur égalité. L'argumentation n'ayant rien décidé, le doute paraît, et la vérité reste inconnue. Autant de fois il répète l'expérience, autant de fois il rencontre le néant. La liberté de l'homme, l'éternité du monde, l'immortalité de l'âme, problèmes insolubles aux perceptions des sens. Le raisonnement rampe sur la terre : comment le fini comprendrait-il l'infini ?

Ainsi la plus haute des intelligences a employé toutes les forces de l'abstraction pour établir que l'abstraction est impuissante à la recherche des principes ; et au lieu de nous plaindre de cette faiblesse, il faut en remercier la nature. Que serait devenue la vérité, cette vérité qui doit être universelle, si la nature impitoyable avait placé sa démonstration dans des raisonnements inintelligibles aux trois quarts et demi du genre humain.

CHAPITRE IV.

RECHERCHE DE LA VÉRITÉ DANS L'AUTORITÉ DES DOCTEURS. NÉANT DE CE CRITÉRIUM.

Le plus grand mal sur terre, c'est l'ignorance de la vérité. (PLATON, *Gorgias*.)

Agis toujours de telle sorte que le motif de ton action puisse devenir la règle universelle de la législation du genre humain. (KANT.)

Il n'y aurait point d'erreurs qui ne périssent d'elles-mêmes rendues clairement. (YAUVENARGUES.)

L'homme s'est ouvert deux routes vers la vérité : le raisonnement et la foi. Du raisonnement nous avons vu naître les systèmes philosophiques ; de la foi nous verrons naître les systèmes religieux : aux premiers, l'autorité du génie ; aux seconds, l'autorité des Écritures ; l'une fait les philosophes, et l'autre les théologiens. Celle-ci donne la vie aux nations, et l'autre leur donne la pensée et le mouvement !

L'autorité du génie n'est que l'expression des progrès d'un siècle, rendus visibles et vulgaires par la pensée d'un grand homme. C'est le mou-

vement imprimé à l'intelligence des peuples, un pas fait vers la vérité, non toujours la vérité elle-même.

L'autorité des écritures, c'est la voix du passé qui se fait entendre aux nations immobiles, une pensée ennemie de tous les progrès de la pensée, la limite éternelle imposée à la sagesse humaine par la superstition et l'ambition.

Sous cette puissance terrible, tous les peuples de l'Orient se sont desséchés. Cette moitié du globe est comme une branche morte de l'arbre immense du genre humain.

Toute *écriture*, fût-elle divine, a passé par la main des hommes, ils ont copié, falsifié, interprété, laissant partout l'empreinte de leurs passions et de leurs misères, substituant l'erreur à la vérité, la théologie à la religion, et l'homme à Dieu.

Laissez tomber l'Évangile, le livre de charité et d'amour, entre les mains des docteurs, ils y trouveront le bourreau. C'est par des supplices qu'ils unissent cette vie à l'autre, et les flammes de l'inquisition répondent aux flammes de l'enfer.

Il y a dans la Bible¹ une ligne dont l'autorité a retenti de siècle en siècle jusqu'à nous pour justifier le plus grand de tous les crimes : l'esclavage. « Que Chanaan soit maudit ! qu'il soit l'esclave des esclaves de ses frères². »

¹ Genèse, ch. ix v. 25.

² Ce ne sont pas des fantômes que je combats ici. Tous ces arguments théologiques sont encore à l'ordre du jour. M. Pelletier de Clary ne vient-il pas de publier un livre où il soutient, à la

« Laisserons-nous un seul homme infecter une ville de son impiété quand nous voyons que Dieu a puni des villes tout entières ? » s'écrie Calvin dans sa réfutation de Michel Servet ; et cet argument lui suffit pour faire brûler vif celui qu'il ne peut vaincre. Sur l'autorité de la Bible, le réformateur se fait bourreau !

Certes il faut renoncer à la recherche de la vérité par les autorités théologiques, ou consentir à la trouver dans tous les crimes qui ont épouvanté le monde.

L'histoire de l'interprétation des livres saints serait l'histoire de la démence humaine. Ce vaste tableau, tracé par une main habile, nous dégoûterait de la glose et du commentaire. Mais quels yeux mortels pourraient en déchiffrer toutes les pages sanglantes ?

Un seul exemple. Transportez-vous au temps de la Ligue : la guerre est terminée : une abjuration solennelle vient de rendre Henri IV à la France. Déjà l'ordre se fait sentir, et la prospérité va renaître. Mais si le roi n'était pas bien converti ? mais si les huguenots n'étaient pas assez persécutés ? Il faut déposer le roi, il faut anéantir les huguenots. Ces pensées funestes agitent encore quelques con-

face de l'Europe, que l'esclavage est de droit divin, et que, vu la malédiction de Cham, les colons de la Martinique sont bien légitimement possesseurs du corps et de l'âme de plusieurs milliers de nègres ? Voilà cependant ce qu'on ose écrire en 1840. M. Pelletier de Clary est lui-même possesseur d'esclaves, et, pour sanctifier son crime, il en attribue l'honneur à Dieu.

sciences. Un prédicateur se charge de les exprimer. Ce n'est point un homme sanguinaire, et cependant il demande du sang ; ce n'est point un ennemi de la patrie, et cependant il travaille à la renverser. C'est un homme de foi, un homme de conviction, un homme égaré sans doute, mais conséquent à ses doctrines, et dont les doctrines sont logiques et canoniques. Laissez-le faire, il ne dira rien sans l'appuyer du texte de la loi ; il sera positif, irrécusable : si vous adoptez ses autorités, vous serez obligé d'adopter ses opinions ; vous chasserez le roi, vous brûlerez les hérétiques, vous sanctifierez le crime de Jacques Clément.

Le voilà qui demande sa part dans les richesses des huguenots. Et ne croyez pas qu'il veuille exercer une spoliation scandaleuse ; non : c'est un droit qu'il réclame ; il a pour lui l'autorité de Moïse¹, l'autorité de Josué² et l'autorité du livre de la Sagesse³, où il est dit : « Les justes dépouilleront les méchants. » Blâmer l'Église de dépouiller les huguenots, c'est donc méconnaître l'autorité des livres saints ; c'est plus encore, c'est blâmer Dieu d'avoir dépouillé Saül, Roboam, Achab, Osias, Athalie, Sédécias, par les mains des prêtres, pour les péchés notoires de ces princes⁴. Dans ce cas⁵, on ne prend point le bien d'autrui, mais justement on dépouille

¹ Exode, xviii, 19.

² Josué, xiii, 15, 24.

³ Sap., x, 20.

⁴ Porthaise, quatrième sermon, p. 74.

⁵ Saint Augustin, liv. II, *Contre Politien*, ch. XLIII et LIX, cité par Porthaise, quatrième sermon, p. 75.

les injustes possesseurs de biens dont ils ne sont plus dignes. Et ceci est la vérité et la justice, car, en l'assemblée des prélats au concile de Latran, tous les rois et empereurs du monde chrétien étant présents, il fut déclaré que lesdits souverains chasseraient dans un an les hérétiques de leur royaume, et que, faute par eux d'obéir, ils seraient excommuniés, et leurs richesses distribuées aux catholiques¹.

Ainsi parle le père Porthaise. Il lui suffit d'une ligne de l'Écriture pour décider des intérêts du globe ; et cette ligne, il la prononce d'une voix inflexible, sans crainte ni remords, quel que soit d'ailleurs le sens qu'elle renferme. Qu'importent les maux des hommes à celui qui croit accomplir la parole de Dieu ?

Veut-il donner au sacerdoce le droit de bouleverser les nations, veut-il donner aux nations le droit de renverser les trônes, il ouvre saint Bernard et saint Augustin², lesquels établissent, d'après un passage de l'Écriture, que l'Église possède deux couteaux, le spirituel et le matériel ; qu'elle fait usage du couteau spirituel en excommuniant les princes hérétiques, et qu'elle peut donner canoniquement aux peuples le droit de faire usage du couteau matériel contre le prince rebelle à l'Église *sur ses biens, sur ses terres et sa vie*³.

¹ Concile de Latran, cité par Porthaise, quatrième sermon, p. 76.

² Saint Bernard, *Au pape Eugène III*, liv. IV, chap. III. — Saint Augustin, *Contre Fauste manichéen*, liv. XXII.

³ Porthaise, second sermon, p. 72 et 78.

Veut-il prouver que le souverain pontife a le pouvoir de renverser les trônes, il ne s'amuse pas à chercher les principes du droit politique; il va droit au fait, et dit simplement: « Il est loisible au pape de déposer les rois, puisque Samuel déposa Saül; Joad, Athalie; Azarias, le roi Osias¹. » Et il corrobore ces autorités de l'autorité du concile de Latran, chap. III, qui a reconnu le droit.

Quand l'autorité n'est pas assez claire, il la commente et l'interprète. C'est ainsi qu'il trouve les bûchers dans l'Évangile. Dieu dit (Matth., III, 10): « Tout arbre qui ne porte pas de fruit sera coupé et mis au feu. » « Et pour cela, ajoute Porthaise, la punition du feu est destinée aux hérétiques². »

Enfin il établit en principe qu'on ne peut condamner l'action de Jacques Clément, parce que ce serait condamner les actions d'Ehud, Samson, Judith, Jéhu, sanctifiées dans la Bible, et les faits, conseils, commandements de Samuel, Élie et Élisée, qui furent inspirés de Dieu³.

Certes, voilà d'infâmes doctrines, et, il faut se hâter de le dire, des doctrines que la religion réprovoque. Mais si elles sont en opposition avec l'esprit de l'Évangile, elles sont en harmonie avec la lettre théologique. Le père Porthaise raisonne bien dans le principe d'autorité, ou, pour mieux dire, ce principe le dispense de tout raisonnement. Lorsqu'une action se présente, il n'a point à chercher si elle est bonne,

¹ Porthaise, troisième sermon, p. 74.

² *Idem*, p. 49.

³ *Idem*, p. 43.

mais si l'Écriture la trouve bonne. La preuve de sa bonté n'est pas dans la raison de l'homme, mais dans l'autorité du livre; et en vérité, il n'y a là de méchant que le principe. Cet homme qui vous fait horreur, cet homme qui brûle les hérétiques, cet homme qui tient la tête des rois sous ses pieds, cet homme qui justifie le crime par le crime, eh bien! du fond de sa conscience, il croit sanctifier la vertu par la vertu.

Et cependant ses paroles, prononcées dans le temple en présence d'un peuple encore armé pour la défense de la foi, ses paroles doivent porter leurs fruits. Au milieu de cette foule, il y a un homme qui, en écoutant, lève un front jauni par la fièvre. Sa tête brûle, son âme s'exalte: on lui dit qu'il faut un sauveur à la religion, un vengeur à Dieu. Frappé de vertiges, il court de couvent en couvent, de solitude en solitude, emportant avec lui le poison qui le ronge jusqu'à l'heure sinistre où l'Europe en deuil retentit pour la première fois du nom de Ravallac.

Jamais on ne fait le mal si pleinement et si gaiement que quand on le fait par conscience, dit Pascal. Très-bien! c'est donc la conscience qu'il faut éclairer; argument contre les violences du fanatisme. On a longtemps brûlé gaiement les hérétiques et les sorciers; et voilà qu'aujourd'hui l'hérésie laïque n'est plus un crime, et il n'y a plus de sorciers. Si vous voulez épargner les victimes, éclairez donc les consciences!

Remarquez que ce n'est jamais dans la loi nouvelle, mais dans la loi abolie, que les fanatiques vont

chercher leurs terribles arguments ; ils sont obligés d'invoquer Moïse, pour frapper au nom de Jésus-Christ !

Et qu'on n'aille pas dire que je donne aux ouvrages du père Porthaise la puissance d'une autorité. L'autorité n'est pas en lui ; elle est dans l'Écriture qu'il cite et dans les conciles dont il s'appuie. Quant à la doctrine, c'est un malheur, sans doute ; mais elle appartient essentiellement à son époque. Ce qu'il prêchait à Poitiers, le docteur Boucher¹ le prêchait à Paris presque dans les mêmes termes, et les débris de la Ligue l'enseignaient dans toute la France.

Mais je cite des hommes dont les ouvrages n'ont laissé aucun souvenir, des hommes sans gloire, et qui se sont perdus dans les ténèbres de l'ignorance et du fanatisme. Pour prouver les aberrations du principe de l'autorité, il fallait choisir un siècle de lumière, et, dans ce siècle, une de ces âmes transcendantes dont les convictions devieulent à leur tour des autorités pour le genre humain.

Eh bien ! citons Bossuet ; et que puis-je citer de plus grand ? Génie superbe, intelligence dominante du siècle de Louis XIV, son nom rappelle tous les prodiges de l'éloquence et toutes les puissances de

¹ Voyez les cinq sermons du père Porthaise, théologal de l'église de Poitiers, par lui prononcés en icelle ; Paris, 1594 ; — et les sermons de la simulée conversion et de la prétendue absolution de Henri de Bourbon, prince de Béarn ; par Jean Boucher, docteur en théologie. Paris, 1594.

la foi. Le voyez-vous feuilletant dans la solitude les ouvrages théologiques de l'un des plus illustres princes de l'Église ? Tout à coup ses yeux s'allument, ses lèvres tremblent, ses cheveux se hérissent, l'horreur s'empare de lui. Que s'est-il donc passé dans le monde chrétien ? quel sacrilège, quelle impiété réveille les foudres de son âme ? Un saint prélat, le cardinal Sfondrate, ému de compassion pour les petits-enfants morts sans baptême, ose soutenir qu'ils ne sont point condamnés au feu éternel de l'enfer. « Sentiment bas et énervé, s'écrie Bossuet, qui détruit la force de la piété¹ ; nouveauté étrange ! erreur détestable, langage inouï qui nous a frappé d'étonnement². » Alors, cédant à la sainte colère qui le transporte, le prélat s'adresse au pape, et lui demande la punition du coupable ; il veut que cette punition soit vigoureuse, car il convient de frapper d'autant plus rudement que l'erreur part d'un lieu plus élevé³. La damnation des enfants morts sans baptême, dit-il, est de foi constante dans l'Église⁴. Ils sont coupables, puisqu'ils naissent sous le courroux de Dieu et dans la puissance des ténèbres⁵. Enfants de colère par leur nature, objets de haine et d'aversion, précipités dans l'enfer avec les autres damnés⁶, ils y restent éternellement sous l'horrible

¹ Œuvres de Bossuet, t. X. Lettre au saint pontife Innocent XII, p. 175.

² Idem, p. 167.

³ Idem, p. 167.

⁴ Idem, p. 177 et 183.

⁵ Idem, p. 173.

⁶ Idem, p. 175.

vengeance du démon¹. Ainsi l'ont décidé le docte Denis Petau et l'éminentissime Bellarmin, et le concile de Lyon, et le concile de Florence, et le concile de Trente² : car ces choses, ajoutées froidement le nouveau Père de l'Église, ne se décident pas par de minces raisonnements et par des affections tout humaines, mais par l'autorité de l'Écriture et de la tradition³.

Épouvantable doctrine, qui supplée à l'autorité de la nature par l'autorité de Petau et de Noris. Le prélat croit soumettre sa raison en cédant au besoin de brûler et de damner, passion du xii^e siècle, dont les tristes restes nous ravagent encore ; et, prêtant à cette pensée l'énergie de sa verve et l'inspiration de son génie, il tombe dans l'impiété, sous prétexte de nous ramener à la foi.

Il y a une fatalité attachée à certains dogmes, qui précipite jusqu'au génie.

À l'exemple de Bossuet, joignez celui de Louis XIV, ces deux grandes puissances du grand siècle. On

¹ Œuvres de Bossuet, t. X, p. 177. Comment accorder ces paroles abominables avec l'action touchante de Jésus-Christ ! Bossuet livre tous les enfants aux supplices des enfers, et Jésus-Christ se fâche contre les apôtres qui les repoussaient, avec des paroles trop rudes. Bossuet dit qu'ils sont l'objet de la haine et de l'aversion de Dieu, et Jésus-Christ dit positivement que le royaume de Dieu est pour ceux qui leur ressemblent. Notez que Jésus-Christ parle des enfants des Juifs et des païens, et non des enfants baptisés. (Voyez l'Évangile de saint Marc, ch. x, v. 13, 14.)

² Idem, p. 175 et 177. On y trouvera l'indication des autorités.

³ Idem, p. 175 et 179 de l'édition in-4.

veut calmer la conscience du roi devenu vieux, et qui se reproche les péchés de sa jeunesse. Les jésuites lui promettent le ciel, à condition toutefois qu'il exterminera les protestants : Louis est ignorant, mais il croit à la science des docteurs, il leur obéira : les dragonnades en feront un saint. Un jour Louvois lui présente un édit de persécution. Il s'agit d'enlever les enfants à leurs pères et d'assurer leur salut en les faisant baptiser ; il s'agit de déclarer nul le mariage des huguenots, dont tous les enfants nés et à naître seront réputés bâtards ; il s'agit de traîner sur la claie ceux qui, au lit de mort, refuseraient de se convertir, de confisquer leurs biens et de jeter leurs corps à la voirie. En lisant cet édit, un trait de lumière pénètre l'âme du roi. Il n'ose signer, il s'épouvante des énormités qu'on lui impose, son front se relève : c'est trop de persécutions, c'est trop de sang ; il somme Louvois de lui dire sur quelle autorité il s'appuie pour exiger de tels sacrifices. Louvois, sans s'étonner, lui présente aussitôt quelques notes préparées par les docteurs ; une entre autres justifie le supplice des hérétiques par l'autorité du concile de Latran. À cette vue, les terreurs du roi se calment, la voix des saints fait taire celle de sa conscience, et il signe froidement le massacre de ses sujets et la ruine de la France. Le concile de Latran avait parlé !

Le grand mal des autorités théologiques est de substituer une foi aveugle aux droits de la justice et aux sentiments de l'humanité.

Louis XIV éclairé par sa conscience eût été

grand et juste ; guidé par l'autorité des docteurs, il fut petit et cruel : ses fautes les plus déplorables furent des inspirations théologiques.

Et quel est ce dogme idolâtre qui tend à régler les croyances de tous par l'autorité de quelques-uns ? Pourquoi Dieu est-il venu sur la terre, si les hommes veulent encore nous parler ? L'autorité d'un livre ou d'un concile, qu'est-ce autre chose que l'expression de la pensée dominante d'un siècle ?

Le temps marche, et cette autorité n'exprime plus qu'une erreur.

Chercher la vérité dans les décisions des docteurs, c'est en effet nous rappeler aux opinions et aux passions des siècles passés, c'est nous faire rebrousser chemin vers ce qui n'est plus ; c'est nier l'existence du christianisme, d'accord avec la perfectibilité humaine.

Pour arriver à de pareils résultats, non-seulement il faut renoncer à la raison, mais encore il faut repousser le sentiment du juste et de l'injuste qui est en nous. Il faut dire comme disait Pascal : « Je crois, parce que c'est absurde ; » et encore : « Je crois, parce que c'est inique. »

Certes, personne plus que nous ne respecte la sainteté de l'Écriture ; mais personne aussi ne redoute davantage les interprétations des hommes. Après l'exemple de Bossuet et de Louis XIV, qui osera y chercher la vérité ? De cet exemple il faut nécessairement conclure : 1° que l'autorité des docteurs, l'autorité des Écritures, est un très-mauvais

moyen de connaître la vérité, parce qu'elle peut conduire à l'erreur ; 2° que l'autorité la plus sacrée a besoin d'une règle qui la justifie, et que cette règle n'est ni dans la foi aveugle ni dans les raisonnements humains.

n'est infallible qu'autant qu'elle est immuable.

Pour établir le principe de l'autorité du genre humain, on s'est attaché à démontrer, d'une part, la faiblesse de la raison individuelle, d'autre part, la grandeur de la raison générale. M. de la Mennais veut que l'une soit abjecte, et que l'autre soit infallible; comme Pascal, il humilie la raison humaine, et comme Vico, il défie la raison du genre humain.

Mais si chaque raison individuelle n'enfante que l'erreur, comment l'ensemble de toutes ces raisons produira-t-il la vérité? Est-ce donc un des privilèges du mensonge de disparaître en grossissant? Vous dites que je ne suis que ténèbres, et vous ajoutez: «De la réunion de toutes ces ténèbres jaillira la lumière.» Ainsi ma logique sera de repousser la raison de chacun comme une chose insensée, et d'adopter la raison de tous comme une autorité respectable; je m'approcherai de ce cloaque impur où chaque raison individuelle apporte sa folie et ses crimes, où l'une crée les doctrines du néant, où l'autre crée les mœurs du siècle de Tibère; car c'est la raison, dites-vous, qui enfante toutes ces monstruosités: elle forma Pétrone et Néron¹. J'écouterai l'Inde et la Chine, l'Orient et l'Occident, et au milieu de ces épouvantables clameurs de toutes les raisons humaines, la voix qui dominera sur l'abîme sera la voix de la vérité.

Pour détruire de pareils sophismes, il suffit de

¹ *Essai sur l'indifférence, etc.*, t. II, p. 326.

CHAPITRE V.

RECHERCHE DE LA VÉRITÉ DANS L'AUTORITÉ DU GENRE HUMAIN. NÉANT DE CE CRITERIUM.

On n'aurait jamais fait un pas vers la vérité, si les autorités eussent prévalu sur la raison. (DUCLOS.)

A côté de l'autorité des Écritures, un homme puissant d'éloquence est venu placer l'autorité du genre humain. Nous n'examinerons pas comment ces autorités, l'une immobile, l'autre changeante, peuvent marcher ensemble; ce point de doctrine est hors de notre sujet: il s'agit pour nous de chercher les fondements de la certitude, la règle infallible du vrai. Cette règle est-elle dans le témoignage universel? En d'autres termes, le consentement de tous les hommes suffit-il pour établir la vérité? Voilà la question.

Et cette question en renferme une autre dont la solution serait décisive: savoir, si la voix du genre humain a toujours proclamé la vérité.

Car s'il arrivait que la voix du genre humain eût proclamé l'erreur, elle ne pourrait plus être appelée en témoignage. Comment d'une opinion transitoire feriez-vous sortir une vérité éternelle? L'autorité

les présenter clairement : ils portent avec eux leur réfutation. Que M. de la Mennais peigne la raison sous les traits du crime et de la démence, la raison ne lui répond pas, elle se montre ; et quiconque peut seulement l'entrevoir la déclare méconnue et calomniée.

Et quant à l'autorité du genre humain, à cette raison universelle qui doit servir de règle et de principe, à quelle époque proclamait-elle la vérité ? Choisissons-nous les premiers temps de l'histoire ? Alors la barbarie et l'idolâtrie se partageaient le globe ; toutes les nations avaient des esclaves, et toutes les religions des sacrifices humains. Voilà les plus anciens témoignages de la raison dite universelle. Plus tard, la sainteté du célibat, la divinité des vierges, la puissance du démon, les enchanteurs, les revenants, la sorcellerie, la magie, les oracles, se répandent sur le globe entier et le couvrent de chaînes qui ne sont point encore brisées. C'est ainsi que la doctrine se présente ; il faut croire à la vérité de toutes ces choses ou repousser l'autorité du genre humain.

Voyez un peu ce que serait devenu le monde, si les rares intelligences qui ont agrandi la pensée humaine, si Socrate, si Aristote, si Galilée, si Descartes s'étaient arrêtés devant les croyances générales de leur siècle ; plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie et de l'esclavage, encore aujourd'hui le monde se croirait civilisé en vendant des peuples entiers à l'encan comme César, ou en se prosternant devant un bœuf comme Sésostris. L'autorité universelle,

c'est l'immobilité universelle, et l'immobilité dans la folie et dans le crime.

Vainement la raison individuelle proteste contre ces aberrations de ce qu'on ose appeler la raison générale : elle est écrasée par le nombre. L'autorité ne juge pas, elle compte : ce qui est attesté par la généralité des hommes, il faut le croire, non parce que la sagesse nous y invite, mais parce que la généralité des hommes l'atteste. C'est là le principe, et il n'en est pas de plus fatal à l'humanité et à la vérité. Le genre humain sait tout ; dès lors point de progrès, point de développement : son témoignage est une espèce de droit divin devant lequel le génie et la raison doivent se taire.

Je sais que M. de la Mennais croit avoir répondu d'avance à ces objections en établissant deux principes : l'ordre de foi, c'est-à-dire l'autorité du genre humain, et l'ordre de conception, c'est-à-dire le travail de l'intelligence, qui ne devient lui-même une autorité que par le suffrage universel. Mais de deux choses l'une : ou les découvertes de l'ordre de conception ne peuvent rien changer aux croyances du genre humain, ou ces croyances peuvent être modifiées par la double action du génie et du temps : dans le premier cas, le genre humain est immobile, tout perfectionnement lui est interdit, il reste avec ses idoles et ses esclaves ; dans le second cas, le monument élevé avec tant de soin manque par la base et s'écroule. Qu'est-ce qu'un témoignage qu'un seul homme peut abattre ? Où vous placez l'incertitude, il n'y a plus d'autorité.

Ces deux ordres sont donc incompatibles : l'activité de l'un tend sans cesse à ébranler la puissance de l'autre. Copernic, en arrêtant le soleil comme Josué, Jésus-Christ en renversant les idoles et en détruisant l'esclavage, ont prouvé qu'il y avait des erreurs universelles ; dès lors nulle opinion universelle n'a pu devenir le criterium de la vérité.

Le système de l'autorité n'est qu'un débris de l'ancienne école, une des ruines faites par Descartes ; seulement on tente de substituer le témoignage du genre humain au témoignage du maître : toujours *l'ipse dixit*.

Et cependant il y a un fait immense qui sape ce système par la base : c'est que les hautes vérités répandues aujourd'hui sur la terre ne sont arrivées à la raison générale que par l'entremise des raisons individuelles ; les masses ne savent rien que ce qu'elles croient, et ce qu'elles croient, elles le défendent avec toute l'ardeur de l'ignorance et de la foi. Ainsi Moïse est seul contre son peuple. Socrate est seul contre la Grèce, Jésus-Christ est seul contre le monde : d'une part, le genre humain, de l'autre un sage, un homme, un Dieu. O misère de l'humanité ! je vois une croix qui s'élève, des bourreaux qui s'appêtent ; le témoignage universel a été convaincu d'erreur, et il s'est vengé par des supplices !

CHAPITRE VI.

DE LA RAISON DIVINE.

Hors de Dieu, tout est contingent ; hors de lui, rien n'existe que par sa volonté ; lui seul est nécessairement ; lui seul possède donc en lui-même la certitude.

(DE LA MENNAIS, *Essai sur l'indifférence*, t. II, p. 318.)

Chercher le principe de vérité, c'est chercher une raison infaillible. Cessons donc d'interroger la raison humaine : l'infailibilité n'est pas de notre nature. Mais il est de notre nature de chercher la vérité, et c'est ici que notre faiblesse même devient la source de notre grandeur. Après avoir épuisé toutes les ressources de son intelligence, l'homme sort de son néant par la seule pensée d'une raison infaillible ; sa puissance n'est pas de la comprendre, mais de la voir. En nous donnant la passion de la vérité, Dieu nous traçait une route lumineuse jusqu'à lui.

Et l'ouvrage s'est présenté à l'ouvrier pour le connaître.

Oh ! c'est une belle destinée que celle de l'homme ! Vous me parlez de sa misère, moi je vous parlerai de sa gloire. Elle est grande la créature à qui il est

donné d'imaginer des questions dont un Dieu seul a la réponse!

Voilà le lien invisible qui unit la terre au ciel. D'une part, le besoin inné de vérité; de l'autre, l'impuissance complète de le satisfaire sans remonter jusqu'à Dieu.

Ce que nous demandons inutilement à la raison humaine, la raison divine le décidera.

Mais comment connaître la raison divine? qu'est-ce qui la représente ici-bas? où a-t-elle laissé son empreinte? N'y a-t-il qu'une raison divine? Quel est le vrai Dieu? est-ce le Dieu vengeur, le Dieu jaloux, ou le Dieu d'amour et de miséricorde? Dieu est-il bon ou méchant? questions impies, et qu'il faut cependant résoudre, puisque nos superstitions nous ont tout fait méconnaître, puisque l'homme a fléchi jusqu'aux attributs de la Divinité.

CHAPITRE VII.

UNITÉ DE DIEU.

La première chose qu'il faut apprendre, c'est qu'il y a un Dieu, et qu'il gouverne tout par sa providence; ensuite il faut examiner quelle est sa nature; sa nature étant bien connue, il faut nécessairement que ceux qui veulent lui plaire et lui obéir fassent tous leurs efforts pour lui ressembler; qu'ils soient libres, fidèles, bienfaisants, miséricordieux, magnanimes.

(*Manuel d'Épictète*, liv. II.)

Nous avons fait les dieux à l'image de la nature, terribles ou bienfaisants suivant les spectacles qui frappaient nos yeux. Aux riantes prairies, aux moissons dorées, à l'abondance des fruits, à la grâce et aux parfums des fleurs, les autels de la reconnaissance; aux bruyères arides, aux sombres forêts, aux désordres des tempêtes, aux feux des volcans, les autels et les sacrifices de la peur. Là est l'origine des deux puissances qui se partagent le monde: les bons et les mauvais esprits, le génie du mal et le génie du bien, les dieux et les démons.

Ainsi, dans les temps de barbarie l'isolement des peuples, l'ignorance des harmonies de l'univers, l'étonnement de ses phénomènes, multipliaient les dieux; dans chaque temple une divinité, et dans

chaque divinité l'apothéose d'une puissance de la nature ou d'un attribut du Créateur. Pour ramener toutes ces puissances, tous ces attributs à un seul Dieu, il fallait le concevoir ; et comment le concevoir sans une révélation divine ou sans la contemplation inespérée de l'ensemble des harmonies du globe ? Double prodige que la Providence ne pouvait refuser au genre humain : Moïse reçoit cette vérité du ciel, et Socrate de son génie.

Spectacle divin ! au milieu de toutes les nations ensevelies dans les ténèbres de l'idolâtrie et de l'esclavage, un homme inspiré de Dieu fait jaillir une vérité qui doit régénérer le monde.

Et cette vérité, que Moïse ne peut faire comprendre à son peuple, il la donne à l'univers : lorsque toutes les religions la repoussent, il annonce que la postérité de ceux qui croiront au Dieu unique possédera le globe ; et, pour l'accomplissement de cette parole, son âme plonge à travers les siècles dans un avenir de quatre mille ans.

Le génie même s'anéantit devant une si haute destinée : il n'y avait alors sur la terre qu'un seul homme qui, en présence des soleils semés dans l'espace, comme le sable dans la mer, pût porter le poids de cette pensée immense : un seul Dieu !

Et cet homme fut aussi le seul entre les législateurs de l'antiquité qui osa proclamer cette vérité et y attacher la civilisation d'un peuple¹.

¹ Platon lui-même voulait cacher cette vérité aux hommes. Il est difficile, dit-il, de trouver le créateur et le père de tout ce qui est ; et quand on l'a trouvé, on ne peut pas en parler en présence de tous les hommes. (PLATON, *Timée.*)

Deux mille ans s'écoulaient, et Socrate retrouve en face des idoles la divinité inconnue à la Grèce civilisée ; il la retrouve, parce que seule elle lui explique l'univers. Là où il n'y a qu'une pensée, il n'y a qu'un Dieu. Cette nature si mesquine, si étroite, si immorale sous les lois de Vénus et de Jupiter, de Mercure et de Junon, à mesure que Socrate la contemple, elle se géométrise et s'agrandit : bientôt elle lui échappe par son immensité ; il ne rencontre plus les dieux dans l'espace, mais partout il rencontre des lois : l'harmonie et l'infini lui ont révélé l'unité.

CHAPITRE VIII.

INFLUENCE D'UNE SEULE VÉRITÉ SUR LE MONDE.

Des philosophes discouroient de plusieurs beaux et bons propos, et après avoir achevé demandèrent : « Eh bien ! seigneur Panthoïdas, que vous semble-t-il de ces vérités-là ? — Que m'en sauroit-il sembler, dit-il, autre chose, sinon qu'elles sont belles et bonnes, mais au demourant inutiles, pour ce que vous n'en faites rien ? »

(PLUTARQUE, *Dictz notables des Lacédemoniens*, p. 370.)

Un seul Dieu ! L'influence de ce principe porte si loin que l'imagination même s'en étonne. C'est la ligne tirée entre les peuples anciens et les peuples modernes : nous en voyons sortir une nouvelle science, une nouvelle morale, un nouveau monde civilisé.

Que les divinités du paganisme se partagent le ciel, la terre et les eaux ; la lutte ne tarde pas à s'établir : ouvrez Homère, et voyez combattre les dieux. Cette mythologie gracieuse qui confie les fontaines aux Naiades, les moissons à Cérés, à Pan les troupeaux, à Jupiter la foudre, n'enfante que trouble et confusion. Partout où les dieux se divisent, les peuples s'arment pour leurs querelles. Comment l'homme saisira-t-il des bienfaits où il

ne voit que de la haine, des harmonies où il ne voit que des contradictions, de la prévoyance où il ne voit que des maux ? L'idolâtrie fut, chez les anciens, le plus grand obstacle à la connaissance des lois de la nature. Socrate ne comprit leur sagesse qu'en s'élevant au Dieu inconnu, ou plutôt c'est par la découverte de leur sagesse qu'il fut conduit à l'unité. L'unité est l'essence de l'ordre, et l'ordre est partout, puisque partout le monde se conserve et se renouvelle. Ceci est la pensée de Socrate, et ce qui fut alors le plus sublime effort d'un sublime génie est aujourd'hui le point de départ des intelligences les plus médiocres.

Ainsi l'unité des lois de la nature nous conduit à l'unité de Dieu, et l'unité de Dieu consacre l'unité du genre humain. Jetez les yeux sur le globe des anciens ; vous le voyez partagé en peuplades ennemies qui ont chacune leurs dieux à venger ou à défendre : la religion les divise au lieu de les réunir. Jetez les yeux sur le monde moderne, il reste partagé en républiques et en royaumes ; et cependant la religion n'y voit qu'un peuple, parce qu'il n'y a qu'un Dieu. Voilà un sublime spectacle que tous les hommes ne comprennent point encore, mais dont l'intelligence complète sera le triomphe de l'humanité.

Et ce triomphe, chaque siècle le prépare. Les peuples sauront un jour que la même révélation qui nous donne un père dans le ciel nous donne des frères dans tous les hommes. Dès lors toutes les

castes sont une impiété et toutes les guerres un fratricide. C'est ainsi que, par la puissance d'une seule vérité, nous arrivons à l'union du genre humain.

Et qu'on ne m'accuse pas de donner ici des abstractions pour des faits. Nous jouissons des conséquences immédiates de cette vérité dans l'établissement de la liberté religieuse et dans la double abolition du concubinage et de l'esclavage; trois principes inconnus des anciens, et dont la douce lumière rayonne de toutes parts sur notre civilisation nouvelle.

Il est vrai que les passions, les préjugés, l'esprit de corps et les haines nationales arrêtent les progrès de cette lumière; mais elle brille dans le cœur des peuples civilisés, mais elle est un besoin de leur intelligence, mais les principes qu'elle éclaire sont des bienfaits ou des vertus, et chacun peut se convaincre que la déviation de ces principes fait seule aujourd'hui toutes nos erreurs politiques et religieuses, c'est-à-dire tous nos maux.

Prenons pour exemple une nation qui se croit civilisée, l'Espagne. Je vois des superstitions abjectes, un clergé dépravé, une foule qui fait maigre, se confesse, communique, se venge avec le poignard, et reçoit de la toute-puissance des moines une absolution qui la délivre de ses remords. On dirait que ce peuple n'entretient des moines que pour se permettre la haine et l'assassinat. Là, comme dans l'ancienne Égypte, Dieu disparaît sous la multitude de ses at-

tributs. Dieu, pour un Espagnol, c'est trente mille idoles répandues sur la surface du royaume très-catholique. Avec des superstitions aussi insensées que celles des païens, l'Espagne a la liberté civile de moins et les moines de plus.

Mais plus près de nous, au sein même de la France, à cent lieues de la capitale de l'Europe, du centre de la civilisation du globe, voici des hordes sauvages dont aucune lumière n'a encore éclairé les âmes. Là régnait autrefois le dieu Teutatès; on y a porté la lettre de l'Évangile, mais l'esprit de l'Évangile y est inconnu. J'y vois partout un peuple sans pensées et sans morale, l'adoration des images au lieu de la croyance en Dieu, le fanatisme et la misère prosternés devant de grossières peintures représentant des débris de cadavres, le foie, le cœur, les bras, les pieds, les entrailles fumantes de quelques divinités. Il semble que les anciens druides aient encore l'empire, et que, ne pouvant plus mutiler les hommes pour les offrir à leur dieu, ils mutilent leur dieu pour le présenter par fragments à l'adoration des hommes. Voilà les dignes objets du culte chez un peuple qui a des églises, des prêtres, des évêques et l'Évangile. On ne veut pas qu'il élève son âme jusqu'à la pensée d'un seul Dieu, car cette pensée brise les chaînes et tire les hommes de l'abrutissement.

Représentation du moyen âge au dix-neuvième siècle! Qui veut se retrouver en 1200 peut visiter les hameaux de la Basse-Bretagne. L'Orient, avec ses esclaves et ses harems, n'offre rien de plus dé-

gradant pour l'humanité. Et toutefois en Bretagne comme dans l'Orient, l'unité de Dieu, cette vérité qui coûta la vie à Socrate, ne porte plus la mort avec elle. Les peuples l'ont reçue, mais ils n'y ont point encore réfléchi. « Il n'y a qu'un Dieu, » dit le sectateur du prophète, sans comprendre la grandeur de cette parole; « Il n'y a qu'un Dieu, » dit le pauvre habitant de Poullaouen, prosterné devant les images, objet de son idolâtrie; « Il n'y a qu'un Dieu, » dit l'Espagnol en implorant saint Dominique, saint Antoine et saint Jacques de Compostelle; et dans ce seul mot est renfermée la civilisation à venir de l'Orient, de l'Espagne et de la vieille Armorique. Vainement les préjugés et les superstitions font effort pour nous éloigner du but; le chemin qui nous y ramène est ouvert, un père dans le ciel, une famille sur la terre. Lorsque cette vérité sublime sera dans l'intelligence des peuples, comme elle est aujourd'hui dans leur bouche, la régénération sera consommée.

En effet, toutes les barbaries qui nous humilient encore, nous peuples civilisés, sont nées en face des idoles, et ce qui est né en face des idoles doit disparaître devant Dieu.

C'est en face des idoles que les puissants ont consacré leur domination sur les faibles et divisé les hommes en deux espèces, les nobles et les ignobles.

C'est en face des idoles que des ambitieux se vouèrent au fœnet, au jeûne et au célibat pour s'attirer les richesses et le pouvoir.

C'est en face des idoles que des hordes barbares se prosternèrent pour la première fois, après une ba-

taille, en rendant grâce au ciel du sang qu'elles venaient de répandre.

Mais qu'aujourd'hui un noble, un pontife, un guerrier, se présentent devant l'autel du Dieu unique, du créateur de l'univers, le noble lui dira-t-il: Je suis d'une autre race que cette multitude sortie de vos mains, séparez-moi dans le ciel de ceux que j'ai méprisés sur la terre? le pontife: J'ai repoussé la compagne que votre sagesse m'avait donnée; bénissez-moi pour avoir violé votre loi et condamné les vierges à la solitude et à la prostitution?

Que César ordonne quinze jours d'actions de grâces dans le temple des dieux de Rome pour avoir exterminé les Gaulois et vendu à l'encan tous les habitants de Namur, qui, suivant le compte présenté au sénat, montaient à cinquante-trois mille, ... cela se conçoit, il prie devant des idoles. Mais le guerrier chrétien osera-t-il du cantique de ses victoires souiller les autels du Christ? dira-t-il: Je suis Caïn! bénissez-moi, mon Dieu, je viens de tuer mes frères?

On l'ose encore, dites-vous! Oui; mais vous vous étonnez qu'on l'ose; et vous ne remarquez pas qu'on l'ose sans gloire. Que dis-je? déjà on ne peut plus l'oser sans honte. Voyez la Pologne, et demandez au monde si un seul cri d'admiration a répondu aux cris féroces des vainqueurs! Les barbares! ils n'ont entendu que les gémissements de l'Europe; et pendant que trois rois se partageaient, comme des brigands, les membres sanglants du cadavre, tous les peuples qui croient en Dieu s'épouvantaient de leur impiété!

CHAPITRE IX.

DE QUELQUES ATTRIBUTS DE LA DIVINITÉ.

Les vraies causes finales de la nature, ce sont les rapports avec notre âme et avec notre sort immortel. Les objets physiques eux-mêmes ont une destination qui ne se borne point à la courte existence de l'homme ici-bas. Ils sont là pour concourir au développement de nos pensées et à l'œuvre de notre vie morale.

(Madame DE STAEL, de l'Allemagne, t. III, p. 381.)

Il ne s'agit pas de vouloir connaître ce que Dieu cache, il suffit d'être attentif à ce qu'il montre.

(FÉNELON, Lettres, t. I, p. 106.)

Mais ce Dieu créateur, qui se manifeste dans l'unité de ses œuvres, quel nom lui donner ? Est-il le Dieu des miséricordes, ou le Dieu des vengeances ? A-t-il conçu dans son sein le vice et le crime ? Dira-t-on que tous les maux de l'humanité, tous les bouleversements de la nature, les maladies, les poisons, la peste, la guerre, ces horribles harmonies de la douleur, dont le dernier acte est la mort, sont les présents d'une divinité bienfaisante ? Comment reconnaître la bonté dans ce chaos de misères et d'agonies ? Si je remonte aux premiers jours du monde, les prêtres me parlent du Dieu des armées, du Dieu terrible, du Dieu vengeur. Si j'interroge

les nations, elles regardent les taches sanglantes de leurs autels en poussant des cris de terreur. Si j'en appelle aux sages, je vois un sourire amer sur leurs lèvres. Les plus beaux génies succombent sous le poids de tant de mystères ; les autres lèvent un front impie et veulent cacher leur néant dans les néants de l'incrédulité.

A ces objections, à ces raisonnements, je vois deux causes : notre grandeur et notre petitesse. Notre grandeur : nous jugeons les lois de la nature d'après le sentiment exquis du beau qui est en nous ; nous apprécions ce monde sur une révélation secrète de l'autre ; nous lui appliquons ce type de perfection idéale placé dans notre âme, non pour mesurer les choses de la terre, mais pour nous appeler vers une création plus parfaite. Notre faute n'est pas d'étudier les lois de cet univers, mais de vouloir le régler d'après un sentiment sublime qui n'est pas fait pour lui.

Ainsi, je me hâte de le remarquer, nos doutes et nos objections ne servent qu'à nous élever. Ils prouvent que nous portons en nous le type d'un être plus parfait. Ce n'est pas un souvenir, c'est une prévision, c'est une promesse. L'espérance et le beau idéal sont la clef d'un monde où nous devons entrer, puisque nous l'avons entrevu.

Mais si le sentiment du beau idéal est une lumière, nos objections et nos raisonnements ne sont que ténèbres. On s'étonne d'abord de leur force ; puis vient l'expérience, et l'on s'étonne de leur faiblesse.

Combien de fois il nous arrive de blâmer un fait isolé, faute de nous élever jusqu'à l'ensemble ! Une vérité reste cachée, nous la nions : la nature se dérobe à notre intelligence, nous l'accusons. Qu'y a-t-il dans tout ceci ? un monde livré au génie du mal ? non. Il y a un homme qui blasphème, parce qu'il ne s'explique pas l'œuvre d'un Dieu. Grande misère que des objections qui peuvent se réduire à ce peu de mots : Un homme n'a pas compris.

Pour justifier la nature des accusations qu'on lui adresse aujourd'hui, il suffit de montrer ce que sont devenues les accusations qu'on lui adressait hier. Où l'on avait signalé des désordres, nous recueillons des bienfaits ; où les yeux de nos pères ne voyaient que le chaos, nous apercevons la sagesse et la prévoyance. Pense-t-on que les sciences n'ont plus rien à répondre ? ce serait penser qu'elles n'ont plus rien à découvrir. Les sciences n'ont pas tout dit ; mais ce qu'elles ont dit a été décisif. Chose remarquable, quoique non remarquée : toutes leurs découvertes ramènent à l'ordre et constatent des lois ; toutes sont l'expression de la puissance et la révélation de la bonté. Le génie du mal n'a rien à gagner au progrès des sciences : chaque observation rétrécit son empire, chaque rayon de lumière dégrade ses ténèbres : c'est un usurpateur qui doit tomber du trône au grand jour de la vérité.

Philosophe, saisis ta plume : voici un beau livre à faire, un livre d'intelligence, un livre d'âme où Dieu seul doit paraître. Imaginez Fénelon ou Bernardin

de Saint-Pierre recueillant toutes les accusations des sophistes contre la nature, et leur opposant de siècle en siècle les découvertes de la science. Ce serait comme une nouvelle création. Entre le globe de Pline et le globe de Newton il y a des abîmes. Quelle histoire morale de l'univers, et quel glorieux spectacle que celui du genre humain se débarrassant peu à peu de ses erreurs et arrivant à la connaissance de Dieu par le travail de sa propre intelligence !

Je voudrais voir, d'une part, le chaos, les ténèbres, la confusion des éléments et des plantes, des plaines et des montagnes ; l'air, le feu et l'eau se disputant le globe, et ne laissant à l'homme que sa misère et sa nudité : c'est ainsi que Pline et Lucrece nous représentent le monde. D'autre part, les déserts, les mers et les montagnes ordonnés au cours des vents, à la fécondité des climats, aux harmonies du ciel et de la terre. Dans les sables brûlants de l'Afrique, les vents qui doivent réchauffer nos hivers ; sur les glaces des pôles, les tempêtes qui doivent rafraîchir nos étés. Partout les éléments appelés à l'ordre, les saisons à la variété, les campagnes à l'abondance. Au chaos de la végétation succéderait une géographie botanique qui unirait tous les peuples du monde : à chaque contrée, ses guirlandes de fleurs et ses corbeilles de fruits ; à chaque plante, une patrie. On verrait avec ravissement les végétaux distribués par zones comme sur le penchant d'une montagne, et à travers cette multitude infinie de formes et de couleurs, toujours variées suivant les

climats, le peuple des graminées traversant seul toute la terre, de la ligne aux pôles ; et formant autour du globe une couronne d'épis pour la nourriture du genre humain.

De ces grandes harmonies, l'auteur descendrait aux plus petits détails de la création. Là, près de nous se trouve souvent l'origine des phénomènes les plus éloignés : dans un morceau d'ambre, le secret de la foudre ; dans une goutte d'eau, l'explication de l'arc-en-ciel ; dans un charbon, le diamant. Une simple mousse, un grain de sable ont reçu la pensée de Dieu, et peuvent en raconter les merveilles. Vois-tu ce caillou informe qui roule sous tes pieds ? c'est l'image de la science : tu le méprises, et n'aperçois que ses grossières molécules ; un autre l'observe, l'étudie et en fait jaillir la lumière.

Des tableaux ravissants, des découvertes imprévues féconderaient chaque page de cette histoire, où la vérité viendrait peu à peu prendre la place de l'opinion. Je voudrais qu'on y développât tous les prodiges de la science moderne, en opposition avec les erreurs morales et physiques des anciens. Et, par exemple, qui ne connaît les accusations intentées contre la Providence sur la couleur des nègres ? N'a-t-on pas prouvé cent fois que le noir absorbe tous les rayons de la lumière et qu'il en reçoit toute la chaleur ? En noircissant la peau de toute une race d'hommes et en la jetant sous le soleil brûlant de l'Afrique, la nature n'a donc fait que l'attacher au supplice : combinaison effroyable qui manque à l'enfer du Dante.

Ouvrez la Bible, et voyez les descendants du second fils de Noé maudits pour le crime de leur père.

Leur peau noire est la marque de leur condamnation, le titre éternel de leur servitude. Maudit soit Chanaan ! il sera l'esclave des esclaves de ses frères¹. Et voilà les théologiens citant, argumentant, maudissant ; et voilà les chaînes, la traite, l'esclavage, l'abjection de toute une race justifiée par le péché de Cham !

Pour tuer un préjugé, pour renverser une malédiction, que fallait-il ? observer la nature. Si, pendant les rigueurs de l'hiver, je visite les champs où le blé commençait à poindre, tout a disparu sous des tapis de neige ; j'interroge le laboureur ; je me plains de voir une plante si frêle livrée aux influences mortelles de la glace et des frimas. Il me répond en souriant que Dieu y a pourvu, et que la moisson est en sûreté. Il sait par expérience que ce manteau blanc jeté sur la terre, aux premières atteintes du froid, est comme une chaude fourrure, comme un vêtement d'hiver, à l'abri duquel la Providence prépare les trésors de toutes les saisons.

Vient le printemps. Les bois, les vergers, les buissons se couvrent de fleurs, et toutes ces fleurs ont l'éclat de la neige ; la nature leur a confié les fruits des saisons suivantes. La cerise, la fraise, la poire, la pomme, sortent d'une fleur d'albâtre, et la nourriture des petits oiseaux se dérobe au froid sous le voile léger des buissons d'aubépine.

¹ Genèse, c. ix.

Si les gelées du printemps enlèvent quelquefois les fruits de l'amandier et du pêcher, c'est que leurs fleurs sont roses : cette exception me frappe d'autant plus que ces deux arbres vivent ici loin de leur patrie, ils appartiennent au soleil de l'Orient

A mesure que les frimas s'éloignent, les fleurs se rembrunissent, et, dans les chaleurs de l'été, je les vois toutes revêtues de robes éclatantes.

Ainsi partout le blanc est opposé aux frimas ; le brun, le rouge, le noir, à la chaleur. Cette loi générale se perpétue dans la couleur de la race humaine, noire sous les rayons du soleil, et blanche dans les régions tempérées. Point de condamnation sur vous, pauvres Africains ; si les docteurs vous maudissent, la nature vous bénit ; si d'horribles préjugés vous jettent dans une horrible exception, la nature, comme une tendre mère, vous enveloppe dans la généralité de ses lois.

L'étude de ces phénomènes, le rapprochement de ces prévoyances, qui se répètent dans les végétaux et dans les hommes, suffisaient pour nous conduire à la vérité. On y est arrivé par une autre route, et c'est en cherchant les causes de la rosée que les savaux ont découvert le pourquoi de la couleur des nègres. Nous ne développerons point ici la théorie du calorique rayonnant ; mais il est bon de remarquer que les expériences des physiciens viennent toujours justifier les observations des vrais philosophes : l'un explique les propriétés des couleurs, l'autre admire leur emploi dans le grand tableau de l'univers, et leur double science constate au moins

cette double expérience que, pour rafraîchir les habitants des climats les plus chauds, comme pour réchauffer les moissons des climats les plus froids, il suffit à la nature d'un coup de pinceau.

De toutes ces observations, je conclus que les couleurs ont la propriété de retenir la chaleur ou de la laisser échapper, suivant qu'elles sont plus ou moins foncées : le blanc retient la chaleur, le noir lui laisse un libre passage ; le blanc est donc un vêtement chaud, et le noir un vêtement frais ; tous deux donnés par la nature, suivant le besoin, les saisons et les climats, et dont la sage distribution témoigne de sa prévoyance.

Une exception charmante vient encore confirmer la règle. Au pied de ces buissons et de ces vergers, tout resplendissants de leurs bouquets d'albâtre, la violette fait briller dans la neige les couleurs sombres de l'été. Voilà un contraste qui semble violer la loi de la nature ou accuser sa prévoyance. Ne nous hâtons pas de la condamner. Nos systèmes se réduisent à des classifications monotones, parce qu'ils ne souffrent aucune exception ; la nature, au contraire, s'embellit des exceptions qui viennent si souvent détruire nos systèmes.

Remarquez que la violette se cache sous son feuillage : on en a fait l'emblème de la pudeur ; ce n'est cependant que la crainte du froid qui la tient ainsi voilée.

La physique nous apprend que tous les corps rayonnent leur chaleur vers le ciel. Si le ciel est sec, il reçoit la chaleur sans la renvoyer, et les

corps se refroidissent : telle est la cause de la gelée dans les nuits si claires du printemps. Mais qu'un nuage couvre l'atmosphère, aussitôt la température change ; ce nuage rayonne vers la terre, comme la terre rayonne vers lui, c'est-à-dire qu'il lui rend autant de calorique qu'elle lui en donne. Voilà pourquoi la chaleur est si étouffante, l'air si lourd dans les temps couverts de l'été. Le rayonnement se fait du ciel à la terre, et de la terre au ciel. Plus le temps est chargé d'humidité, plus il est chaud.

Ce qui se fait en grand dans l'atmosphère, se fait en petit dans la violette. Elle rayonne vers le feuillage qui la couvre, et le feuillage qui la couvre rayonne vers elle. Dans cet échange perpétuel, sa chaleur se maintient. C'est un second vêtement que la nature jette sur le premier ; mais ce vêtement la réchauffe sans la toucher. Il laisse un libre passage à l'air qui l'agite et nous apporte ses parfums. Ainsi la violette est préservée du froid, et ses habits d'été ne sont qu'un charme de plus que la nature accorde au printemps.

Règle générale, la nature n'a rien fait pour rendre l'homme malheureux ; et quand il gémit, c'est qu'il manque au contraire des biens qu'elle prodigue à son bonheur. Le prisonnier se plaint de la perte de la liberté qu'il tenait de la nature ; celui qui a faim, de la privation des fruits qu'elle fait naître pour tous ; le malade lui demande la santé, et l'orphelin lui demande sa mère. Dans tous ces maux, je cherche le génie du mal ; je ne vois que les condi-

tions de notre vie mortelle, ou l'absence des biens que nous devons à la nature.

Il est bon de le remarquer, tous les maux qui ne tiennent pas à notre constitution physique viennent de notre ignorance. Pour les guérir, il fallait guérir nos erreurs ; nous avons trouvé plus commode d'en accuser je ne sais quel génie du mal auquel nous livrons l'univers. La nature nous ouvrirait son livre où Dieu lui-même écrit sa pensée ; et c'est dans les livres des hommes, œuvres d'ambition et de corruption, que nous allons chercher la vérité. Voilà comment elle s'est perdue sur la terre ; voilà comment le Dieu de l'univers, l'infiniment bon, l'infiniment juste, l'infiniment miséricordieux, est devenu le Dieu du petit nombre, le terrible, le jaloux, le vengeur, l'exterminateur. Heureusement, l'ouvrage a gardé le nom de l'ouvrier ; et, malgré tous les efforts du fanatisme, ce nom, dont chaque peuple a retenu quelques syllabes, se retrouve tout entier dans les bienfaits de la nature et dans la prière du genre humain :

NOTRE PÈRE !

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

AL DE BIBLIOTECAS



CHAPITRE X.

ÉTUDE DE DIEU DANS L'ÂME HUMAINE.

..... Et son empire immense
Nulle-part ne finit, nulle-part ne commence.
(PONGERVILLE, *Épître sur l'Infant.*)

Et cependant, sur le globe entier, les hommes s'égorgeant au nom de Dieu; sur le globe entier, les prêtres maudissent, persécutent, damnent au nom de Dieu. Toutes les religions ont leur enfer, tous les cultes ont leurs bourreaux!

Ce concert universel d'opinions terribles serait-il l'expression de la conscience du genre humain?

Pour résoudre une question si grave, les savants remontent à la source de nos croyances religieuses, et, saisissant les peuples dans leurs berceaux, ils essayent de constater l'origine et les progrès de la pensée humaine; mais de pareilles recherches, faites dans la nuit des temps, ne produisent que des systèmes; les erreurs de la science, après les erreurs de l'ignorance. C'est donc une autre marche qu'il faut suivre. Substituant l'étude d'un homme à l'étude des peuples, je veux m'interroger moi-même, et

connaître l'origine de tout ce que je sais et de tout ce que je crois: comment les idées de démons, de damnation et d'enfer sont arrivées à mon âme; comment le nom de Dieu, qui doit n'éveiller que l'amour, m'a soudain rempli de haine et d'épouvante; comment j'ai pu imaginer une éternité de supplices pour quelques années de misère et de douleurs? Et à mesure que j'avance dans cette étude ma conscience s'éclaire et ma raison s'élève. Je vois que les prêtres ont fait l'éducation du genre humain comme mon précepteur a fait la mienne; car rien ne ressemble plus à l'enfance d'un homme que l'enfance d'un peuple: c'est par la crainte et le merveilleux qu'on les conduit à l'obéissance.

Ce premier examen m'apprend que je dois séparer l'idée de Dieu qui me vient de Dieu de l'idée de Dieu qui me vient des hommes, c'est-à-dire de tout ce que les passions et les ambitions y ajoutent.

Distinction facile, car si les pensées des hommes sont fugitives comme leur vie, la pensée de Dieu est immuable comme son éternité.

Examinant donc la nature de nos pensées, je me disais que si j'étais né du temps des druides j'aurais cru être agréable à Dieu en lui sacrifiant des hommes; si du temps de saint Dominique, en brûlant des Albigeois; et si du temps de Charles IX, en égorgeant des huguenots. En Espagne, j'aurais béni l'inquisition; aux Indes, j'aurais donné mon sang aux idoles et ma fortune aux brahmes. Bien plus encore, sans sortir de mon pays et de mon siècle, si j'étais né de parents fanatiques et superstitieux,

leurs maximes me paraîtraient justes et raisonnables. Il est peu de villes, que dis-je ! il est peu de familles où je n'eusse puisé des idées nuisibles aux hommes et injurieuses à la Divinité. A combien d'erreurs j'avais donc échappé par ce seul hasard qui me fit naître en France, à une époque de régénération et de lumières, loin des passions théologiques et politiques, et sous le double abri de la tendresse et de la religion maternelle !

Toutefois je n'avais pas tout reçu de cette influence vertueuse : ma patrie, mon siècle et mes précepteurs avaient aussi forgé mon âme. Il fallait donc examiner leur ouvrage : c'était le chaos à débrouiller. Que de préjugés ! quelles contradictions ! Dans mes études, mes professeurs m'apprenaient à me distinguer, à être le premier ; la religion, à m'humilier, à être le dernier. Mes livres me disaient de n'estimer que la vertu, de n'admirer que le génie, de n'honorer que Dieu ; les exemples du monde, de ne rendre hommage qu'au vice, de ne prôner que la médiocrité, de n'honorer que les hommes heureux. On appelait cela des convenances, un intérêt bien entendu ; et par convenance, par intérêt bien entendu, j'étais obligé de parler comme un hypocrite et d'agir comme un scélérat.

De toutes ces opinions fugitives, je tirai ce premier fruit, que ce n'était pas dans la société autour de moi, mais en moi, mais dans la nature que je devais chercher la vérité. Ne sois ni Russe, ni Anglais, ni Français, ni prêtre, ni noble, ni roturier ; sois homme, me dis-je. Mais sais-tu ce que c'est

qu'être homme ? Ce n'est pas être ce que les autres hommes te font dans l'intérêt de leurs préjugés, c'est-à-dire, incrédule, superstitieux, fanatique, libertin, cruel, vivant de massacres, de ruses, d'hypocrisie ; c'est être ce que Dieu t'a fait. Or, pour connaître ce que Dieu t'a fait, pour connaître l'homme enfin, étudie ton âme dans toi-même, et la nature avec ton âme. Que les bienfaits qui t'entourent soient ta plus douce lumière, tu les verras s'agrandir et s'embellir à mesure que tu y porteras la pensée de Dieu. L'intelligence divine ne connaît ni la haine ni la vengeance. Ce qu'elle demande, c'est de l'amour, et elle le récompense par le bonheur.

L'amour de Dieu est comme l'or pur ; l'amour des hommes, comme l'argent fin. Chaque nation imprime une image sur ces deux métaux, et en fait une monnaie qui a cours chez elle. Il y en a qui représentent des furies, des dragons, des foudres, des tyrans ; d'autres, des figures aimables, les dons de la nature et du ciel. On les jette dans le commerce, où elles s'altèrent plus ou moins par l'usage et par le frottement, et d'un peuple à l'autre elles perdent une partie de leur valeur. Vois donc à recueillir l'or et l'argent dans leur pureté primitive. Ne t'attache qu'à leur essence : si tu veux commercer avec le genre humain, ne regarde pas à la marque, mais au poids.

C'est ainsi qu'en séparant l'idée de Dieu des cultes qui l'avilissent, je la retrouve pure chez tous les peuples, comme en la séparant de mes préjugés je la

retrouve pure dans mon âme. Ces deux expériences se servent d'épreuve : c'est le même sentiment qui s'exprime par la voix d'un seul et par la voix de tous ; c'est la conscience de mon âme qui répond à la conscience du genre humain. Et je puis conclure de ce double témoignage que l'existence de Dieu n'est point une opinion, mais un sentiment naturel à tous les hommes ; que ce sentiment doit survivre à tout, parce qu'il est l'œuvre de Dieu même ; tandis que les images que les peuples y attachent doivent périr, parce qu'elles sont l'œuvre de nos cupidités et de nos passions.

Ainsi chaque peuple a ses croyances, qui s'effacent graduellement ; chaque siècle a sa pensée dominante, qui s'évanouit devant une pensée nouvelle. A l'époque où je vis, du point de la montagne où les nations sont parvenues, si je regarde en arrière, je vois sur les trois quarts et demi du globe les dieux sanglants brisés sur leurs autels. Le mont Olympe est désert ; l'Égypte n'est qu'un tombeau ; les druides ont disparu avec les forêts sacrées de la Gaule, et Jupiter, agitant sa noire égide qui l'environne de tempêtes, n'habite plus les sommets du Capitole¹. Il y eut un moment où, sur la face entière du globe, tout se trouva renouvelé, les peuples, les temples et les dieux. C'est alors que les nations héroïques et les nations barbares se rencontrèrent au pied d'une croix, les unes à leur dernier soupir, les autres à la

¹ *Aeneid.*, lib. VIII, v. 347, etc.

première heure de leur vie humaine et sociale ; et toutes prêtaient une oreille attentive à la voix d'une victime qui priait pour ses bourreaux.

Aujourd'hui les nations de l'Occident sont comme un seul peuple, sous un seul Dieu. Et ce dieu est le Dieu qui aime, qui pardonne et qui civilise. Il s'offrira à l'Orient comme il s'est offert à l'Occident ; il y désarmera les barbares, il les fera rentrer dans la grande famille humaine, car ils ne peuvent y rentrer que par la loi de l'Évangile, condition nécessaire de toute civilisation. Ceux qui parlent de détruire la religion dans l'Occident qu'elle éclaire sont comme les bourreaux du Christ ; ils ne savent ce qu'ils font. Si la religion quitte l'Occident, l'Occident mourra ; si la religion passe dans l'Orient, l'Orient vivra : nous prendrons sa place et lui la nôtre ; nous retomberons dans les ténèbres, il se lèvera dans la lumière. L'amour de Dieu et des hommes est désormais le grand contrat social de l'humanité.

CHAPITRE XI.

ÉTUDE DE DIEU DANS LA NATURE.

Un jour on l'entendit s'écrier tout à coup : « Il est un Dieu ! » Puis il développa avec vivacité les preuves que présente le spectacle de la nature !

(HASSE, *Derniers Entretiens de Kant*, p. 26.)

Nature a maternellement observé cela, que les actions qu'elle nous a enjointes pour notre besoin nous fussent aussi voluptueuses, et nous y convie non seulement par la raison, mais aussi par l'appétit.

(MORRISON, *Essais*, liv. III, ch. xii, p. 295.)

La vie est le premier bienfait de Dieu. C'est comme créateur, c'est comme père qu'il s'offre d'abord à notre pensée.

Et toutefois on nous dit : Tu es criminel en naissant.

L'homme se regarde alors, et il ne se sent pas coupable d'une vie qu'il ne s'est pas donnée.

Et on ajoute : Dieu est terrible : il veut des larmes, des supplices, du sang, pour ce crime que tu n'as pas commis.

Et l'homme épouvanté cherche en lui et autour de lui la colère du Seigneur. Soudain se dévoilent à ses yeux les harmonies divines, les prévoyances paternelles, les magnificences de celui qui prodigue la

vie et qui place l'éternité au bout de la carrière. Partout les soins d'un père qui veut conserver, qui veut embellir son ouvrage. La terre verte sous nos pieds, le ciel bleu sur nos têtes. Une mère qui nous porte dans ses bras et qui nous endort sur son sein ; au petit enfant l'innocence ; à l'homme, la force, la science et l'amour. Faible créature, tu peux naître, tout est préparé pour te recevoir ; intelligence sublime, tu peux penser, les soleils te dévoileront leurs mouvements. Elle est grande, elle est privilégiée, cette créature qui voit en naissant un globe à parcourir, la nature à connaître, un Dieu à aimer.

Et voyez seulement ce qui se passe dans les champs de l'infini, où les astres se multiplient comme les sables de la mer. Ces astres, ces soleils, je les pèse sans les toucher, je les mesure sans les atteindre. Je règle leurs mouvements avec des lignes et des chiffres. La géométrie est la raison de Dieu. Il est donné à l'homme de la découvrir dans la matière, et de remonter ainsi à sa source intellectuelle.

Mais mon âme est plus vaste ; l'infini qu'elle contemple lui donne une idée de l'infini qui lui échappe. Seul entre toutes les créatures, l'homme a pu dire : Peut-être ! et ce mot, dans sa bouche, a exprimé une puissance sans mesure et sans fin. Peut-être chacun de ces soleils a-t-il un mouvement propre, comme chacune de ces planètes a un cours différent ! peut-être la lumière de ces astres produit-elle des couleurs qui nous sont inconnues ! peut-être ces nébuleuses laissent-elles échapper des atomes qui répan-

dent la joie et le ravissement, comme notre lumière apporte le printemps et la vie ! peut-être enfin ces innombrables systèmes qui renferment des milliards de mondes ne sont-ils que les avenues du séjour de l'Être incompréhensible, qui les voit comme de la poussière à ses pieds ! Mais ce spectacle divin n'est entrevu que des anges, ils emploient l'éternité à l'étudier de sphère en sphère, de ravissement en ravissement. Et nous, faibles créatures, il nous est donné d'y pénétrer par la pensée ; nous, perdus sur ce globe perdu lui-même dans l'espace, nous imaginons ce que nous ne voyons pas : des merveilles que Dieu seul a pu concevoir.

Cette correspondance de l'homme à Dieu, ces mondes, ces soleils placés entre nous et le Créateur, comme des degrés lumineux qui conduisent au parvis du temple céleste, étonnent mon âme sans l'accabler. De l'admiration je passe à l'amour, et de l'amour à la prière. Témoignage de ma faiblesse et de ma grandeur ! Toutes les créatures qui m'entourent suivent leur instinct et accomplissent leur destinée, et moi seul je prie. Les animaux ne voient rien de ce que je vois, n'entendent rien de ce que j'entends ; et parce que je suis seul à prier, je connais le but de mon être. Si l'homme n'avait une âme pour la prière, le monde serait comme s'il n'était pas : il n'y aurait rien entre le néant et Dieu.

Deux intelligences qui se répondent : une dans le ciel, une sur la terre. L'Être tout-puissant a daigné se manifester à sa créature. Notre âme est un temple où il a empreint sa pensée : dans la nature, comme

en nous, son être doit se révéler par l'intelligence, la puissance et la bonté. Pour qu'il y ait puissance, il faut qu'il y ait création ; pour qu'il y ait intelligence, il faut qu'il y ait rapports, harmonies ; pour qu'il y ait bonté, il faut qu'il y ait prévoyance et bienfaits. De l'existence de toutes ces conditions, je puis conclure l'existence de Dieu, les attributs ne sont que parce qu'il est. Et lors même qu'une partie des lois de la nature me seraient inexplicables, lors même qu'une multitude de rapports et d'harmonies échapperaient à mon intelligence, il me suffira d'en avoir saisi quelques-uns pour établir ma certitude ; car ma certitude ne doit pas naître de la connaissance approfondie de la nature, qui n'appartient à personne, mais seulement de l'intelligence de quelques-unes de ses lois. Que la prévoyance et la bonté apparaissent dans un seul point, je puis en conclure qu'elles existent dans tous les autres. Comment seraient-elles là, si elles n'étaient ailleurs ! L'univers n'est qu'une œuvre, son ensemble n'est qu'un jet, ses lois ne sont qu'une loi, l'ordre n'est que dans l'unité. Or le génie du mal ne saurait produire aucun bien : donc si le bien se montre dans quelques parties de l'œuvre, il est partout, et le génie du bien se révèle !

Dieu existe : c'est assez pour que le monde soit. Vérité sublime ! lumière de la nature et de l'intelligence ! Dieu existe ! et ses attributs sont la puissance, puisqu'il crée ; la prévoyance, puisqu'il conserve, et la bonté, puisque je vis. Dieu existe ! et le flambeau

qui le rend visible ne brille que dans l'âme de l'homme, qui va chercher au ciel la cause de ce qu'il voit sur la terre. Multiplier les soleils dans l'espace, les mondes autour des soleils, les existences dans les mondes ; leur donner la lumière et la nuit, le plaisir et la douleur, la vie et la mort ; faire jaillir les harmonies de ces contrastes, et l'amour de ces harmonies, voilà l'œuvre visible de Dieu ! Et nous, témoins de sa puissance et preuves de sa bonté, nous qui jouissons de ses bienfaits terrestres, il nous est donné de méditer sur ce que nous ne voyons pas, de nous appuyer sur ce que nous ne touchons pas. Nous, faibles créatures, nous croyons à ce qui est invisible, nous implorons ce qui est inconnu. Il y a en nous quelque chose qui cherche l'infini sans le concevoir, qui aspire à l'éternité sans la comprendre, et qui s'élève à Dieu par l'amour. Là est la preuve de nos grandes destinées : l'amour, ce sentiment que rien ne peut satisfaire ici-bas, ne s'élève jusqu'à Dieu que parce qu'il est immortel.

Ainsi de toutes parts dans la nature Dieu arrive à l'homme, afin que l'homme arrive à Dieu. Si mes regards plongent dans le ciel, je le reconnais ; si je descends aux derniers degrés de la création, je le contemple. Il me semble entendre une voix sortir de chaque brin d'herbe : Tu cherches Dieu, me dit-elle, il est autour de toi et en toi. Interroge ton âme, et tu l'y trouveras ; interroge le plus petit des insectes et il te révélera une grande prévoyance. Je ne suis qu'un brin d'herbe au milieu d'une prairie, je ne dois durer que quelques jours, et cependant

c'est pour moi que les vents balayent les mers, c'est pour moi qu'ils rapportent sur leurs ailes les rosées rafraichissantes, et que le ruisseau coule éternellement du haut de la montagne. Pour moi, le zéphyr souffle et le soleil s'allume : j'ai ma part de lumière dans cette immense création ; je porte une fleur, et cette fleur renferme des semences, et ces semences sont des prairies à venir pour des troupeaux qui sont encore à naître. Des gouttes de lait se forment dans ma tige, des gouttes de miel se cachent dans ma fleur, tu ne saurais les y découvrir, mais un quadrupède et une mouche te les offriront, l'une dans ses mamelles, plus nombreuses que ses petits, comme si la nature avait prévu tes besoins, l'autre dans une coupe de cire embaumée du parfum des fleurs.

Je ne suis qu'un brin d'herbe, et cependant, tu le vois, je jouis des grands phénomènes de l'univers. Quel concours harmonieux entre les vents, les nuages, la mer, le soleil, l'homme, une mouche, un quadrupède et une faible plante qui doit vivre un jour ! Mon histoire est l'histoire de la nature entière. Qui connaîtrait mes secrets, connaîtrait le mot de la création ; qui saurait comment j'existe, aurait entendu la voix de Dieu. Entre le néant et la vie, le non-être et l'être, il y a puissance, intelligence et volonté. Entre la vie et la vie, l'être et l'être, il y a rapport : Dieu partout.

Tel est, pour qui sait l'entendre, le langage de l'herbe de la prairie. Ainsi parle le grain de sable, ainsi parlent les arbres, ainsi s'exprime toute la création.

Et si nous remontons des détails à l'ensemble, d'une plante au globe, du globe à l'univers, nous voyons avec surprise toutes ces prévoyances particulières se fondre dans les combinaisons d'une prévoyance générale, qui unit Dieu à l'homme par des bienfaits, et l'homme à Dieu par le cœur. C'est la chaîne céleste d'Homère ; chacun de ses anneaux est un monde suspendu sur l'infini ; elle parcourt tout l'intervalle qui sépare la puissance qui crée de l'âme qui contemple.

Ainsi chaque étude me révèle une prévoyance, chaque prévoyance un bienfait dont le germe s'échappe de la main de Dieu, et dont le fruit mûrit dans la main de l'homme.

Et cependant les philosophes gémissent de la misère de l'homme. Ils crient que les animaux naissent armés, qu'ils naissent vêtus de test, de coquilles, de cuir, de soie, de fourrure ; tandis que l'homme est jeté nu sur la terre nue, sans griffes, sans trompe, sans défenses, presque sans peau. Oui, l'homme est jeté nu sur la terre nue : tu le voudrais semblable aux animaux, merveilleux génie ! Que ta haute intelligence préside donc à ce nouvel ouvrage ! Réchauffe cette frêle créature ; prodigue à ses besoins ce qu'un ciel avare lui refuse ; corrige l'œuvre de Dieu ! Très-bien ! voilà l'homme à l'abri des frimas, revêtu à toujours de la fourrure du renard, des plumes du cygne ou de la peau du lion. Eh ! malheureux, tu viens de lui ravir un monde ! sa nudité lui donnait tous les climats ; tes prévisions le réduisent

à deux degrés de latitude. Ainsi tu accusais faute de comprendre, et ta pitié n'était qu'un aveuglement. L'homme est partout, et il est partout parce qu'il est nu. Qu'il naisse donc nu pour régner sur le globe, qu'il s'empare des dépouilles des animaux, qu'il se revête des fibres de la plante, ceci n'est point une preuve d'abandon, mais un acte de puissance ; il prend possession de son empire : seulement, et comme pour nous appeler à lui, Dieu veut que l'origine de cet empire soit un trait de notre misère. Louanges donc à celui que les ténèbres seules accusent !

Les animaux se partagent le globe, et l'homme seul le possède. La nature donne à l'un un arbre, à l'autre une prairie, à ceux-ci une plante, à ceux-là une forêt, à l'homme l'univers. En revêtant les animaux d'écaillés, de plumes ou de fourrures, Dieu leur a dit, comme à la mer : « Tu viendras jusque-là, tu n'iras pas plus loin. » Et cette loi est calculée sur des prévoyances si profondes, que l'ordre subsiste au milieu d'une confusion apparente, et que la vie se conserve et se renouvelle au milieu d'une guerre générale. Ces combats, ces instincts, ces armes, ces vêtements, cette nudité, c'est l'harmonie du monde. ®

Et voyez : dans ce vaste ensemble, l'homme paraît toujours comme le but de la création : au nord, au midi, sous la ligne, dans tous les sites, dans tous les climats, un animal domestique l'attend pour soulager, pour partager ses travaux. Le cheval et l'âne,

dans la plaine; la vache sur les montagnes, la chèvre dans les rochers; au milieu des neiges, le renne; au milieu des sables, le chameau; dans les marais, le buffle; le chien dans le monde entier. Ainsi l'homme parcourt la terre, et partout il rencontre un serviteur et amène un ami. Bien plus, la force de ces animaux se modifie suivant les exigences du climat. Dans les Indes, par exemple, où l'homme languit épuisé sous les feux du soleil, la nature place l'éléphant, comme si elle proportionnait la puissance du serviteur à la faiblesse et aux besoins du maître.

Ainsi sont distribués les animaux sur le globe. Quelques-uns cependant, par des migrations annuelles, passent d'une contrée à l'autre. Les airs et les mers se remplissent de leurs troupes voyageuses, et l'homme, objet de tant de soins, bénit cette loi inconnue, qui, par une double prévoyance, amène éternellement sur nos rivages les poissons du nord, et dans nos champs les oiseaux du midi.

Et cet ensemble de bienfaits a été placé hors de l'atteinte de nos ambitions et de nos passions. L'homme peut ravager le monde, mais il ne saurait empêcher la terre de produire, la mer d'arroser, le soleil de féconder; nos jardins, nos fruits, nos moissons, le blé, le sucre, le café sortent de l'Océan, et reposent dans le soleil.

Puissance et prévoyance, tels sont les premiers attributs de Dieu. Ces attributs témoignent sa grandeur: il donne la vie, il la conserve; c'est tout ce

qu'il se devait à lui-même dans cette immense création; car il se devait quelque chose, s'étant donné un spectateur.

Mais si la puissance et la prévoyance s'étendent au delà, si Dieu se plaît à répandre sur son œuvre des trésors destinés seulement à l'embellir; s'il lui prodigue des voluptés dont le but ne soit ni la création ni la conservation, mais le bonheur, quelles paroles, ô mon Dieu! pourront exprimer les attributs de vos magnificences? quelle langue humaine sera digne de vous nommer et de vous bénir? L'homme est si pauvre, ô mon Dieu! qu'il ne peut vous offrir que ce que vous lui avez donné; et cependant la plus sublime preuve de cette bonté, qui n'a point de nom sur la terre, n'est-ce donc pas que le néant puisse s'élever jusqu'à vous par la reconnaissance et par l'amour?

Oui, Dieu fait plus que donner l'existence, il fait plus que la conserver, il l'enchanté, il la passionne, il l'enivre. Voyez quel trésor de voluptés, pour ainsi dire superflues, il attache à tous nos sens; ou plutôt combien se révèlent en nous de facultés qui n'ont d'autre but que le plaisir! Dites si, lors même que l'harmonie musicale n'existerait pas, l'oreille suffirait moins à nous faire entendre la pensée? s'il était besoin, pour nous montrer les objets, de leur prodiguer les couleurs, les nuances, les formes, les perspectives, et de rendre toutes ces harmonies visibles et ravissantes par le sentiment exquis du beau? dites si l'odorat ne remplirait pas sa destination lors même

qu'il resterait insensible aux parfums variés des fleurs et des fruits; et si l'on ne pourrait affaiblir les délicatesses du goût sans qu'il cessât d'être le stimulant de la faim? Les tableaux de la campagne, les mélodies du rossignol, tes inspirations, ô Beethoven! les parfums de la fraise, le jus de la pêche, le suc piquant de l'ananas, toutes ces harmonies divines, toutes ces saveurs délicates, toutes ces émanations éthérées, saisies, choisies, distinguées, analysées par le goût, prodiguées, variées à l'infini par la nature, agrandies et multipliées par le génie, voilà l'œuvre de la magnificence et de la bonté! la vie serait encore un bienfait sans ces bienfaits qui surabondent. Pourquoi avoir ajouté tant de voluptés à tant de puissance, si ce n'est pour rendre la bonté visible? Dans ces prodigalités bienveillantes, Dieu a déposé ses attributs. C'est là qu'il nous déclare que le bonheur est le spectacle qu'il aime.

Mais lorsque du monde physique nous passons au monde moral, quelle variété d'émotions et de sentiments! Ce ne sont ni les cris de la douleur ni ceux de la joie qui nous transportent; ils excitent tout au plus quelques sensations de pitié ou de plaisir. Ce sont les sentiments nobles ou généreux, ceux qui appartiennent à une nature supérieure, qui agrandissent l'âme ou qui la trouvent: c'est l'amour désintéressé des hommes, c'est la piété envers les dieux. J'admire surtout comment l'art de les exprimer par la parole en développe, en varie les émotions: en sorte que si l'homme n'eût imaginé les langues, ou

s'il ne les eût reçues du Créateur, ces sentiments reposeraient en vain dans nos âmes. Voilà pourquoi les grands écrivains nous ravissent; voilà pourquoi les grands poètes nous enlèvent; voilà pourquoi, d'un trait de leur génie, ils soufflent sur la foule vulgaire le dévouement des Grecques pour la patrie ou les transports de Socrate pour la vertu.

Bien plus, des sentiments d'infini, de gloire, d'immortalité, se mêlent à toutes les sensations de l'homme. Au milieu des attraits d'une vie terrestre, ils nous détachent tout à coup de ce que nous avons le plus désiré, et nous précipitent dans la mort par l'attrait d'une vie immortelle. Ce sont ces sentiments de l'infini qui répandent la majesté sur les antiques monuments, et une pitié céleste sur la vertu malheureuse. Ce sont eux qui donnent tant d'activité à nos espérances, tant de sensibilité à nos adieux et tant de profondeur à nos regrets. Ainsi les effets ravissants du goût et du sentiment dans les arts et dans l'éloquence, saisis au hasard, et presque instinctivement, par les grands artistes en tout genre, sont des lois invariables de la nature, une prodigalité de ses dons. Leur source n'est point la matière: l'infini a une autre origine que la sensation, il la transporte hors du temps. Comme un rayon du soleil échappé à travers les nuages sombres illumine les fraîches prairies de l'horizon et nous en ouvre les lointains radieux, l'infini, ce rayon de la Divinité qui brille dans les ténèbres de notre âme, agrandit nos jouissances terrestres et donne à une créature passagère les perspectives de l'éternité.

Eh bien ! ces plaisirs de l'âme, ces délicatesses du goût et du sentiment, l'homme pourrait vivre, et vivre heureux, sans les éprouver. La nature les lui prodigue par surabondance, par magnificence, par bienveillance ; ce sont les voluptés de l'autre vie apportées dans celle-ci. Là encore Dieu nous a déclaré que le bonheur est le spectacle qu'il aime.

Partout dans la création je lis ces mots : Magnificence, prévoyance, bonté. Dieu nous le signifie dans une langue universelle ; il veut que le genre humain les entende, car la vérité n'est pas plus l'apanage d'une bourgade ou d'une secte que les bienfaits de la nature ne sont la propriété d'une nation. D'où je conclus qu'il n'y a de vrai sur la terre que ce que Dieu dit à tous les hommes, et qu'il ne parle à tous les hommes que dans ses œuvres : c'est un principe sans exception.

Donc une chose est vraie, non parce qu'elle est appuyée du témoignage des docteurs, non parce qu'elle s'offre à nous avec l'assentiment du genre humain : elle est vraie parce qu'elle est la pensée de Dieu, exprimée, proclamée dans les lois de la nature.

Ces lois, les yeux de tous les hommes peuvent les voir, et aucune puissance humaine ne peut les changer. Ainsi se découvre à notre raison le principe de la certitude. Il est indépendant de toutes les puissances humaines. La vérité n'a son criterium que dans l'immuable et l'éternel.

CHAPITRE XII.

RECHERCHE DE LA VÉRITÉ DANS LES LOIS DE LA NATURE. VÉRITÉ, IMMUTABILITÉ DE CE CRITERIUM. DE L'ORDRE, PREMIÈRE LOI DE LA NATURE.

Il ne faut qu'énoncer ces idées pour en faire sentir toute l'évidence.

(ANGILLON, *Sur l'amour de la vérité*.)

Au moins est-il sûr que ce livre a le mérite de la nouveauté ; et pourtant il a été copié sur un bon vieux manuscrit, savoir : l'univers, et la nature des choses et de l'esprit humain !

(BACON, *Dédicace du Novum Organum*.)

Même je prie les lecteurs de n'ajouter point du tout de foi à tout ce qu'ils trouveront ici, mais seulement de l'examiner et de n'en recevoir que ce que la force et l'évidence de la raison les pourra contraindre de croire.

(DESCARTES, *Principes de philosophie*, t. IV, ch. ccvii.)

Pour éviter les fausses interprétations, toujours périlleuses dans un pareil sujet, nous fixerons, une fois pour toutes, le sens que nous donnons au mot *nature*.

La nature, c'est l'œuvre de Dieu.

Les lois de la nature, c'est l'ordre établi dans cette œuvre, c'est la pensée de Dieu rendue visible à nos yeux mortels.

Eh bien ! ces plaisirs de l'âme, ces délicatesses du goût et du sentiment, l'homme pourrait vivre, et vivre heureux, sans les éprouver. La nature les lui prodigue par surabondance, par magnificence, par bienveillance ; ce sont les voluptés de l'autre vie apportées dans celle-ci. Là encore Dieu nous a déclaré que le bonheur est le spectacle qu'il aime.

Partout dans la création je lis ces mots : Magnificence, prévoyance, bonté. Dieu nous le signifie dans une langue universelle ; il veut que le genre humain les entende, car la vérité n'est pas plus l'apanage d'une bourgade ou d'une secte que les bienfaits de la nature ne sont la propriété d'une nation. D'où je conclus qu'il n'y a de vrai sur la terre que ce que Dieu dit à tous les hommes, et qu'il ne parle à tous les hommes que dans ses œuvres : c'est un principe sans exception.

Donc une chose est vraie, non parce qu'elle est appuyée du témoignage des docteurs, non parce qu'elle s'offre à nous avec l'assentiment du genre humain : elle est vraie parce qu'elle est la pensée de Dieu, exprimée, proclamée dans les lois de la nature.

Ces lois, les yeux de tous les hommes peuvent les voir, et aucune puissance humaine ne peut les changer. Ainsi se découvre à notre raison le principe de la certitude. Il est indépendant de toutes les puissances humaines. La vérité n'a son criterium que dans l'immuable et l'éternel.

CHAPITRE XII.

RECHERCHE DE LA VÉRITÉ DANS LES LOIS DE LA NATURE. VÉRITÉ, IMMUTABILITÉ DE CE CRITERIUM. DE L'ORDRE, PREMIÈRE LOI DE LA NATURE.

Il ne faut qu'énoncer ces idées pour en faire sentir toute l'évidence.

(ANGILLON, *Sur l'amour de la vérité*.)

Au moins est-il sûr que ce livre a le mérite de la nouveauté ; et pourtant il a été copié sur un bon vieux manuscrit, savoir : l'univers, et la nature des choses et de l'esprit humain !

(BACON, *Dédicace du Novum Organum*.)

Même je prie les lecteurs de n'ajouter point du tout de foi à tout ce qu'ils trouveront ici, mais seulement de l'examiner et de n'en recevoir que ce que la force et l'évidence de la raison les pourra contraindre de croire.

(DESCARTES, *Principes de philosophie*, t. IV, ch. ccvii.)

Pour éviter les fausses interprétations, toujours périlleuses dans un pareil sujet, nous fixerons, une fois pour toutes, le sens que nous donnons au mot *nature*.

La nature, c'est l'œuvre de Dieu.

Les lois de la nature, c'est l'ordre établi dans cette œuvre, c'est la pensée de Dieu rendue visible à nos yeux mortels.

En nous montrant ce que Dieu a fait, elles nous enseignent ce que Dieu veut.

Étudier la nature, c'est donc chercher la volonté de Dieu dans un livre écrit de la main même de Dieu. Là, point d'erreurs, point de falsifications possibles : la révélation est universelle, et le livre qui la renferme s'ouvre éclatant de gloire sous les yeux du genre humain.

Mais ces lois de la nature, comment les reconnaître ? sont-elles en moi ou hors de moi ? Dois-je prendre pour une loi de la nature l'impétuosité de mes désirs ? dois-je céder à ces penchants qui me fascinent, à ces voluptés qui me pénètrent, à ces passions dévorantes qui sont aussi une voix de la nature, et une voix si énergique qu'il lui arrive trop souvent de faire taire toutes les autres ? Voilà de hautes questions qui partagent le monde, et auxquelles certains sophistes ne rougissent pas de répondre en nous précipitant au-dessous de la brute.

Non, non, l'abus de nos facultés n'est point une loi de la nature ; car de toutes parts, dans nos excès, nous rencontrons l'amertume et le dégoût. Les désordres de l'âme et les maux du corps nous avertissent assez quand nous violons les lois de la nature ¹.

Posons les principes.

L'abus de nos facultés ne constate qu'un fait : la liberté morale.

¹ C'est ce qui a fait dire à Pythagore que les vices et les crimes sont des erreurs de calcul.

Or, de l'existence de cette liberté nous voyons naître la nécessité de la règle.

Chez les animaux, c'est Dieu qui trace la règle, et cette règle est une loi qu'aucune puissance ne peut enfreindre. Les animaux ne sont pas libres.

Chez l'homme, au contraire, c'est l'homme qui trace la règle, et qui met volontairement des bornes à sa puissance.

Il est le seul de tous les êtres à qui cette nécessité soit imposée, d'abord comme condition de son existence, puis comme condition de sa grandeur.

Voilà comment de la puissance de faire le mal est sortie pour l'humanité la nécessité de faire le bien, et c'est là qu'il faut chercher la loi de la nature.

Ainsi l'ordre est la loi de la nature : les satisfactions d'un vice, les emportements des passions, sont toujours un désordre.

La loi de la nature pour l'homme, c'est l'harmonie du physique et du moral, de l'intellectuel et du spirituel, et non le triomphe isolé d'aucune partie de lui-même.

Il ne faut pas plus désassocier le corps de l'âme que désassocier l'âme du corps. Décompléter l'homme, c'est l'avilir.

Tout ce qui blesse la moralité et la dignité de l'homme blesse la loi de la nature, qui, avant tout, veut notre moralité et notre dignité.

Ces principes sont mathématiques.

Les opérations mathématiques n'entraînent la certitude que parce que, sur un même sujet, elles présentent toujours le même chiffre. Il en résulte

un ordre éternel dont les chiffres sont l'expression.

En morale, toute corruption porte avec elle son dénoûment inévitable : le trouble, la douleur, l'éblouissement, l'abaissement, la mort. C'est là aussi un point de certitude mathématique, et il en résulte un ordre éternel dont les lois de la nature sont l'expression.

Les lois étant trouvées et formulées, la vérité devient facile. Le philosophe et l'algébriste peuvent opérer de la même manière : le dégagement de l'inconnue n'est plus que l'application de la formule.

Les lois de la nature sont de deux espèces : celles qui naissent en nous et qui ne sont qu'en nous, c'est-à-dire qui sont le produit des facultés de notre âme ; celles qui naissent hors de nous, c'est-à-dire qui régissent l'univers physique. Les premières sont peu nombreuses ; nous en indiquerons cinq :

LE SENTIMENT DE LA DIVINITÉ ;

LA SOCIABILITÉ DU GENRE HUMAIN,

ET SA PERFECTIBILITÉ.

La loi de perfectibilité est unie dans notre âme à deux autres lois importantes.

L'HOMME INCLINE TOUJOURS VERS CE QU'IL Y A DE PLUS BEAU.

LA VÉRITÉ SE TROUVE TOUJOURS DANS CE QU'IL Y A DE PLUS BEAU.

Les secondes, c'est-à-dire les lois qui naissent hors de nous, sont plus nombreuses ; elles sont fatales tant qu'elles s'appliquent à la matière, et morales dès qu'elles s'attachent à l'homme. En d'au-

tres termes, de chaque loi physique de la nature, Dieu fait sortir une loi morale dont notre âme seule a l'intelligence. C'est la lumière du monde ; elle brille au milieu de notre ignorance et de nos passions, comme un phare élevé sur les bords de l'Océan brille au milieu des ténèbres et des tempêtes.

« Quelles que soient leurs sources, ces lois forment un code sublime dont chaque article répond à un besoin de l'humanité : se les proposer pour modèle, c'est vouloir participer autant qu'il est en nous à la sagesse divine. Nous y tendons sans y atteindre, et par instinct plutôt que par étude, tant nos mœurs et nos préjugés nous en offusquent la vue. Et cependant nos lois ne sont justes que lorsqu'elles y touchent par quelques points. Cherchez-vous la vérité, elle n'est que là. Cherchez-vous la vertu, où donc serait-elle, cette vertu qui nous rend libres, si elle n'était dans la vérité ? Il faut que les lois de la nature passent une à une dans nos législations humaines, sans gloses ni commentaires. Les peuples n'ont rien à espérer tant qu'elles resteront inconnues ; mais une fois recueillies, mais une fois proclamées, la liberté du monde en sortira.

A défaut d'un code complet, trop au-dessus de mes forces, je vais essayer d'en tracer quelques ébauches. J'écris les premiers feuillets d'un livre dont toutes les pensées sont de Dieu ; et ces pensées divines, je les traduis dans une langue mortelle, sans énergie, sans couleur, et riche seulement pour expri-

mer le mensonge ; je peins le soleil avec les ombres, et la vie avec le néant.

Et toutefois le courage ne me manquera pas. Je ne me plaindrai ni de ma faiblesse ni de mon insuffisance : sous les regards de Dieu, je serai puissant, je serai vrai à sa lumière ; et si l'erreur venait à pénétrer dans cet ouvrage, je veux donner moi-même les moyens de la reconnaître.

J'écrirai donc au frontispice du livre :

Tout ce qui ne comprend que les intérêts d'un homme, d'un corps ou d'une nation, n'est pas la loi de la nature.

Le caractère invariable de la loi de la nature, c'est la CONVENANCE UNIVERSELLE.

CHAPITRE XIII.

DU SENTIMENT DE LA DIVINITÉ. LOI MORALE DE LA NATURE.

Tu ne feras jamais bien aucune chose purement humaine, si tu ne connais les rapports qu'elle a avec les choses divines ; ni aucune chose divine, si tu ne connais les liens qui l'unissent aux choses humaines.

(MARC-AURÈLE.)

Nous avons besoin, parmi nos erreurs, non d'un philosophe qui dispute, mais d'un Dieu qui nous détermine dans la recherche de la vérité.

(BOSSUET, *Sermon* pour le deuxième dimanche de l'Avent, p. 243.)

Tous les phénomènes de la nature révèlent une force reçue et une impulsion donnée. Ils ont une action et point de volonté ; mais chaque action a sa règle qui constitue la durée des choses, comme l'ensemble de toutes les règles constitue l'ordre universel.

Ces règles sont à la fois si précises et si constantes, qu'il suffit à un homme de génie d'en saisir un anneau pour en imaginer la chaîne. L'élève qui voulut tromper Linné en lui présentant une plante composée des fragments de plusieurs autres plantes, ne se doutait pas que la tromperie était impossible, parce qu'elle brisait, aux yeux du maître, les lois

organiques de la nature. Toutes les formes, tous les mouvements de la matière se développent géométriquement, et la science les résume par des lignes, des chiffres, des affinités et des attractions. Mettez entre les mains de Cuvier un os inconnu, et son génie reconstruira l'animal tout entier. Il a existé un jeune homme qui, par la seule appréciation des forces attractives nécessaires au mouvement des astres et au repos du soleil, osa avancer qu'il manquait plusieurs planètes à notre système ; et du fond de son cabinet, il marquait hardiment dans le ciel la place où Herschell devait bientôt les chercher et les découvrir.

Ce jeune homme qui calculait si bien les forces du soleil, se nommait Kant. Plus tard, on le vit pénétrer les ténèbres de la métaphysique, et porter dans l'âme humaine cette lumière divine qui l'avait guidé dans le ciel ¹.

Des faits qui précèdent, nous pouvons tirer ce double principe : 1° que la matière n'est pas libre ; 2° que les lois qui la maîtrisent annoncent une intelligence qui n'est point en elle. Nous ne cherchons point en ce moment quelle est cette intelligence, il nous suffit de savoir que dès l'origine des choses, la matière fut soumise à une pensée dont elle a gardé l'empreinte et subi la volonté. Cette pensée, cette volonté, nous l'avons appelée loi de la nature.

Toutefois, une exception se présente. Comme être

¹ Voyez *Histoire naturelle du ciel ou Mécanique céleste*, par Kant.

moral, l'homme est libre des lois qui enchaînent le monde. On le croirait abandonné, tant il est libre. Les désordres du genre humain et l'ordre de l'univers prouvent en même temps la liberté et la loi. Observez la masse entière des êtres créés : chaque espèce entre en naissant dans une sphère qu'elle doit nécessairement parcourir. Sa vie est écrite d'avance dans le livre de la nature. L'homme seul, bien qu'enchaîné par les lois de la matière, reste cependant libre de céder à ses passions ou de les subjuguier, de se poser un principe et de lui obéir. Rien ne le circonscrit, rien ne l'oblige : il peut dire oui et non, aller ou ne pas aller, faire ou ne pas faire, vivre ou ne pas vivre ; il peut, à lui seul, ce que peut tout le reste de la création, et encore au delà. Liberté fatale, qui nous précipite de crime en crime ; liberté céleste, qui nous élève de vertu en vertu. O mortel, saisis cette couronne ! Ta liberté, c'est la puissance souveraine ici-bas et l'immortalité dans le ciel. Libre au sein de cet univers soumis, tu peux recevoir comme une lumière les pensées divines, qui ne te sont pas imposées comme une loi. Dieu, en te plaçant au milieu de son œuvre, t'a donné la vérité en spectacle. Il déroule sans cesse devant toi les pages toujours renaissantes de ce livre, où il a gravé en lettres immortelles ce qu'il est et ce qu'il veut. Et ces pages expriment la même pensée et parlent la même langue aux deux extrémités du monde : elles ne renferment qu'une religion, qu'un amour et qu'une vérité.

Les conditions de l'existence ne sont donc pas pour l'homme ce qu'elles sont pour les animaux : la vie des animaux n'est que l'accomplissement d'une volonté qui n'est point en eux, et à laquelle ils ne peuvent échapper : la vie de l'homme, c'est la soumission à la loi qu'il se fait lui-même ; mais cette loi, il doit se la faire : il doit poser la limite du mal, puisqu'il a le pouvoir du mal ; Dieu ne lui impose que cette obligation, mais il y attache l'existence et la prospérité de l'espèce.

La nécessité de se régler lui-même est la première loi qui appelle l'homme à la vertu : il y est conduit par ses besoins, par ses intérêts, et par toutes les facultés de son intelligence et de son âme.

Telle est l'origine des codes de morale et des législations qui se partagent le monde. Ils sont une nécessité de notre nature, une des lois de notre être et la marque de notre grandeur. Il faut remercier le ciel, qui a fait de l'existence morale de l'homme la condition irrémédiable de son existence physique.

Aussi cette loi est-elle exécutée plus ou moins largement sur toute la terre habitée. Partout où vous rencontrerez deux familles, vous êtes sûr qu'il y a une règle établie ; et cette règle n'est pas, comme on l'a écrit, une atteinte à la liberté de l'homme, elle est au contraire la preuve et le témoignage de cette liberté : bien plus, elle est l'accomplissement d'une loi.

Ainsi la moralité de l'homme est la preuve de sa liberté, comme sa liberté est la preuve de son immortalité.

La matière n'est pas libre, avons-nous dit, et cependant l'homme est libre ; donc il y a quelque chose dans l'homme qui n'est pas matière : voilà comment sa liberté témoigne de son immortalité.

Remarquez que si la nature ne soumet l'homme à aucune loi, elle lui montre de toutes parts les lois auxquelles elle est soumise. Elle établit une harmonie entre ces lois et les facultés de notre âme, et elle nous force ainsi à remonter jusqu'à Dieu, source éternelle de vérité.

Le point d'appui du monde moral, c'est Dieu. Il faut que notre âme le cherche et le contemple : hors de là, l'homme ne se repaît que d'illusions et de mensonges, et sa vaste intelligence ne sert qu'à le précipiter dans le néant.

Aussi le sentiment de la Divinité est-il la première loi morale de la nature. C'est comme l'instinct de notre être, et cet instinct s'exprime dans tous les cultes qui se partagent le monde. Nous ne jugeons point ici ces cultes, plus ou moins éclairés, plus ou moins barbares ; nous les réunissons pour former la voix du genre humain, et constater le sentiment, c'est-à-dire la loi.

Ceux qui pensent que Dieu ne peut être connu que par une révélation ne se doutent guère que la révélation se renouvelle à chaque naissance. Le temple de Dieu n'est ni ce globe de poussière, ni ces soleils de feu, ni le temps, ni l'espace, ni l'infini ; c'est l'âme humaine. Nous ne voyons Dieu hors de nous que parce qu'il est en nous.

En effet, le spectacle de la nature vient de la nature à l'homme, du dehors au dedans ; mais il n'apporte rien avec lui que des tableaux. Au contraire, la pensée de Dieu va de l'homme à la nature, du dedans au dehors ; mais elle apporte avec elle la vie et la puissance. Ainsi la pensée de Dieu n'est dans ce monde que parce que l'homme l'y a mise : voilà pourquoi elle est universelle ; sa source, c'est le genre humain. Partout où il y a un homme, Dieu se manifeste, Dieu apparaît.

Si vous voulez connaître le véritable caractère de la Divinité, n'interrogez ni les religions ni les docteurs. Laisant tous les peuples à leurs cultes, observez le sentiment à son origine, dans les jours d'innocence, et à son point de perfection, dans les lumières de la sagesse ; ces deux extrémités se rencontrent dans la même révélation : un sentiment d'amour pur, seul encens de l'âme qui soit digne de Dieu.

Le sentiment de la Divinité est donc la première loi morale de notre nature. Sans lui nous ne verrions rien, nous ne saurions rien ; nous ne comprendrions rien. Le flambeau s'allume au fond de notre âme, et couvre de ses reflets lumineux et l'homme et l'univers.

En vain on objecte que ce sentiment, n'étant pas universel, puisqu'il y a des athées, ne saurait être une loi de la nature. Cette objection ne nous touche guère : on peut perdre les yeux de l'âme comme les yeux du corps ; les cécités morales ne sont pas plus

rare que les cécités physiques. Dès lors que devient l'argument ? L'incrédulité de l'aveugle qui nie la lumière sera-t-elle appelée en témoignage contre l'existence du soleil ?

Nier la lumière, ce n'est pas l'anéantir, c'est tout simplement dire qu'on ne possède pas les organes qui voient la lumière, c'est se déclarer incomplet.

Et en effet, qu'est-ce qu'un athée ? un homme, moins toutes les facultés qui élèvent l'homme à Dieu. Or, ces facultés existent : témoin Socrate, témoin Fénelon, témoin Newton, témoin Bernardin de Saint-Pierre, témoin le genre humain tout entier. Quelle triste mutilation cet homme a-t-il donc exercée sur lui-même ? Pour nier Dieu il lui a fallu retrancher de son être et le sentiment de l'infini, qui n'a point d'aliment sur la terre ; et le sentiment du beau, dont l'idéal ne se trouve nulle part ici-bas ; et le sentiment moral dont la récompense doit être dans une autre vie, puisque dans celle-ci il ne rencontre que le poison et la croix. L'infortuné ! il a tout effacé, tout étouffé, jusqu'à sa conscience, puisque sa conscience est une révélation du pouvoir invisible, jusqu'à sa raison, puisque la raison n'explique rien sans le secours d'un premier moteur. Le voilà tel qu'il s'est fait lui-même, réduit à cette froide intelligence, dont il est si fier, et que cependant il partage avec les animaux. Il n'y a plus que la faculté de nier qui le sépare de la brute.

Ainsi privé de ses facultés divines, l'homme n'est

plus qu'un morceau de matière emprunté pour un moment au globe qu'il habite. Il pèse ici-bas le poids de son attraction, ne comprend que le visible et ne cherche que le fini. Ne vous semble-t-il pas voir cet ange de la légende qui, pour s'être trop attaché aux choses de la terre, vit tout à coup tomber ses ailes, et perdit en même temps la puissance et la volonté de prendre son vol vers le ciel ?

Si donc l'homme qui repousse l'idée de Dieu est un être incomplet, si en portant sur lui une main impie il se retranche tout ce qui l'élève au-dessus des animaux, il faudra bien avouer que le sentiment de la Divinité est une loi de notre nature, et précisément la loi qui nous fait hommes.

Voilà l'origine des religions. Dieu lui-même a posé les fondements de tous les temples du monde dans l'âme humaine, en y faisant naître le sentiment qui le révèle. C'est ce sentiment universel qui constitue la grande famille humaine, et de tous les peuples ne fait qu'un peuple. L'unité du genre humain s'établit à la lumière de l'unité de Dieu.

Pour bien comprendre la portée de cette loi, il faut l'étudier dans les institutions morales et politiques de l'univers, dont elle est la base indestructible. Partout l'homme s'en fait une force contre ses passions mauvaises et une récompense pour ses vertus. Il lui élève des monuments dans ses codes, dans ses philosophies, dans ses sciences : il la publie même en la niant. Les sophistes qui veulent nous avilir ne manquent jamais d'étaler les infirmités et

les misères humaines. C'est la marque de l'homme, disent-ils ; non, non, c'est la marque de la chair, et de toute chair. La marque de l'homme, la loi de sa nature, ce n'est pas la loi qui l'anéantit, mais la loi qui le fait vivre : ouvrez-vous, portes de l'éternité, ne nous cachez plus la lumière ; ouvrez-vous devant l'homme qui veut voir son Dieu !

Nous osons le dire, quiconque repousse cette vérité ne s'isole pas seulement de Dieu, il s'isole aussi de l'homme. Se séparer du ciel, c'est se séparer de l'humanité.

Gravons donc hardiment sur la première page de notre code :

SENTIMENT DE LA DIVINITÉ,
PREMIÈRE LOI MORALE DU GENRE HUMAIN.

CHAPITRE XIV.

DE LA SOCIABILITÉ, LOI MORALE DE LA NATURE.

Il faut juger de la nature par le fini ou la perfection ou elle tend. (ARISTOTE, *Politique*, liv. I, ch. II.)

L'amour de Dieu ne saurait exister sans l'amour des hommes, ou plutôt, c'est parce qu'il y a un Dieu que les hommes s'aiment. De là la sociabilité, seconde loi de la nature, qui imprime le mouvement au monde en même temps qu'elle le soumet à notre domination.

Car, et ceci méritait bien d'être observé, au commencement des choses les hommes se trouvèrent réunis par l'amour. Les liens de famille sont la véritable origine des sociétés ; viennent ensuite les intérêts humains, plus ou moins larges, plus ou moins généreux ; ils resserrent le lien, ils aident à l'accomplissement de la loi, mais ils ne font pas la loi, et quelquefois même ils la blessent. La sociabilité, c'est donc l'amour de Dieu et des hommes. Ne cherchez pas les lois de la nature dans des passions étroites, dans des intérêts isolés ; cherchez-les dans ce qu'il y a de plus beau et de plus pur ; elles s'éten-

dent toutes au genre humain, et du genre humain à Dieu.

Autour de nous, et en nous, tout est prévu, tout est combiné pour l'accomplissement de cette loi. L'homme isolé ne peut rien ; il n'éprouve pas même le désir de son propre bien-être. Les arts, les sciences, la philanthropie, les grandes idées morales, sont les fruits de la civilisation et l'œuvre de la société. Il faut à l'homme des compagnons et des rivaux ; il lui faut une ville, un pays, une patrie, un monde ; bien plus, il lui faut l'immortalité. Quand il n'a pas tout cela, son intelligence sommeille, son âme s'engourdit ; il est incomplet.

D'où il suit nécessairement que l'homme doit beaucoup aux hommes, car il ne serait rien de ce qu'il est, s'il vivait seul. Sa fin ne s'accomplit que dans l'humanité. Il est partie d'un tout qui marche vers Dieu ; et c'est uniquement parce qu'il participe aux idées de tous, aux œuvres de tous, à la puissance de tous, qu'il peut se dire maître de l'univers. Sa grandeur ne vient pas de lui, elle vient du genre humain, le progrès commun et universel le fait ce qu'il est. L'homme ne sera donc tout ce qu'il peut être, il n'arrivera au faite de la toute-puissance physique, intellectuelle et morale, que lorsque le genre humain ne formera qu'une nation.

Signalons ce fait, savoir, que sa grandeur diminue dès qu'il se sépare du genre humain, et qu'elle augmente dès qu'il s'en rapproche.

Voilà pourquoi l'homme qui se trouve placé, comme le sauvage, loin de l'action de la pensée humaine, cesse presque d'être homme. Réduit à lui-même, son âme sommeille, il faudrait le mouvement de toutes les âmes pour le réveiller.

Et voyez comme tout se rapetisse autour de l'homme isolé des hommes. La patrie, pour le sauvage, c'est une forêt; l'humanité, c'est la tribu; et Dieu, c'est un fétiche, un morceau de bois. Le sauvage n'est homme ni par l'intelligence, ni par les développements de l'âme: la sociabilité est donc une loi, car seule elle fait l'homme complet.

Ne dites donc pas que la loi de la nature est l'état sauvage. Toute l'éloquence de Rousseau ne peut faire que la vie d'un Cafre ou d'un Mohican ne soit pas le cercle le plus étroit de l'âme et de la pensée humaine. Si la création a un but, il ne saurait être que dans le développement de ce qu'elle donne. Ainsi l'état de nature pour le tigre sera la vie sauvage; l'état de nature pour l'homme sera la société.

L'erreur de Rousseau est d'avoir confondu l'état sauvage avec l'état de nature. Il n'a pas vu que l'état de nature chez les animaux, qui n'ont pas d'âme, est un instinct, c'est-à-dire une vie toute faite; tandis que l'état de nature chez l'homme, qui n'a point d'instinct, est le développement des facultés de l'âme et de l'intelligence, c'est-à-dire une vie non encore faite, qui dans chaque individu peut se varier à l'infini, et qui ne peut se compléter que dans la société.

Donc plus l'homme sera éclairé, plus il s'approchera de l'état de nature, ou plutôt de l'état de sa nature, qui est le développement de toutes ses facultés. En effet, qu'y a-t-il entre l'homme civilisé et la nature? — des ignorances et des préjugés que la civilisation tend à détruire. Qu'y a-t-il entre la nature et l'homme sauvage? — Une plus grande masse d'erreurs et de misères que l'état sauvage tend à perpétuer. Ce qui sépare l'homme civilisé de l'homme sauvage ce sont les sciences, sans lesquelles nous ne saurions rien de l'œuvre de Dieu; l'amour du prochain, sans lequel nous retomberions dans l'état de guerre d'homme à homme, de tribu à tribu, de peuple à peuple; enfin la connaissance d'un seul Dieu, qui établit la fraternité humaine, et sans laquelle nous mourrions dans les superstitions du grisgris et dans les horreurs de l'anthropophagie.

Ne voyez-vous pas que chez le sauvage les plus belles qualités de l'homme restent à l'état de sommeil, tandis que ses facultés animales les plus terribles se développent avec une énergie effrayante? Il faut à l'homme sauvage les qualités du loup, du tigre, du lion, du serpent, toutes les férociétés, tous les instincts de la brute, et cela sous peine de mort: au contraire, il faut à l'homme social la piété, la charité, l'humanité, toutes les facultés de l'être intellectuel et religieux, et cela sous peine de retomber à l'état sauvage. Oserez-vous dire que ceux-là ne sont pas plus près de la nature qui sont le plus près de Dieu et des hommes?

L'état sauvage n'est donc pas l'état de nature, mais bien plutôt l'état contre nature. A défaut d'autres preuves, il suffirait d'alléguer l'horrible misère qui décime les tribus errantes de l'Amérique du Nord. John Tanner en a tracé l'histoire, non comme un simple voyageur, mais après trente années de séjour dans ces déserts, où lui-même vécut de la vie sauvage. Cette vie à laquelle les poètes et les philosophes ont prêté tant de charmes, c'est la vie de la brute, relevée par quelques sentiments de pitié et d'hospitalité, cette vertu des peuples barbares. Du reste, rien hors de là qui soit digne de l'homme. La journée du sauvage se passe comme celle de l'animal à chercher sa proie sans autres pensées. L'intelligence semble ne lui avoir été donnée que pour servir aux besoins de son estomac ; et cependant il arrive toujours une heure, heure fatale, où ses forces s'épuisent, où ses ruses lui font défaut, et où après des fatigues inouïes il meurt de faim avec toute sa famille au milieu des forêts qui lui refusent une proie. La vie du sauvage n'est que le supplice d'Ugolin transporté dans le désert, et interrompu de temps à autre tantôt par une chasse, tantôt par des sacrifices humains. Alors les forêts retentissent de cris de joie et de chants de mort : la faim du sauvage, la faim de l'homme s'est apaisée dans les horribles délices d'un festin de cannibales.

Tels sont les mémoires de Tanner¹ ; telles sont les

¹ Mémoires de John Tanner, ou Trente années dans les déserts de l'Amérique; publiés à New-York, 2 vol. in-8.

vertus et les délices de la vie sauvage. Et après cette lecture, on sera peu touché, je pense, des déclamations de Rousseau sur ce qu'il lui a plu d'appeler l'état de nature : le fait brutal est venu tuer le paradoxe éloquent.

La sociabilité est donc imposée au genre humain ; c'est la condition de sa vie, une seconde création qui donne à l'homme toute sa valeur : car non-seulement elle l'arrache à ses barbaries, mais elle trouve en lui des vertus et des sentiments qui mourraient sans elle. L'état sauvage, comme l'état barbare, peut produire Gengiskan, mais il ne saurait produire Alexandre ; il ne saurait produire ni Platon, ni Socrate, ni Galilée, ni Newton, ni les apôtres du Christ. L'homme complet ne se montre qu'au sommet de la civilisation.

Dieu a attaché la lumière à la société ; et cette lumière, elle se mesure à tous les degrés de civilisation. Suivant que cette société est plus ou moins large, notre esprit a plus ou moins d'étendue. Nous en développons tout juste pour la grandeur de notre bourgade. Voilà l'origine des petites passions qui désolent les petites villes, et aussi du peu de vue de nos députés à chaque renouvellement intégral de la chambre. Les nouveaux élus ne nous apportent, pour la plupart, que de grandes ambitions, ou les intérêts de leur village, des idées larges comme leur département. Que de degrés il leur faut parcourir avant de comprendre, je ne dis pas l'universalité, mais seulement la nationalité de leur

mission ! Paris leur semble un gouffre aussi longtemps qu'ils échappent à son influence pensante. Enfin ils cèdent à cette influence ; alors la palingénésie sociale s'opère : les idées picardes, angevines, normandes ou bretonnes, s'étendent à la patrie entière ; ils renaissent Français. Pendant quatorze ans j'ai observé de près ce phénomène, et j'ai béni une forme de gouvernement qui, en forçant les esprits à s'étendre, doit nécessairement contribuer à leur moralité.

Toutefois ce n'est encore qu'un premier pas dans l'accomplissement de la loi sociale. A mesure que l'âme se développe, elle embrasse le globe et veut le soumettre à l'unité. Les anciens législateurs semblent avoir méconnu ce sentiment en lui donnant pour limites invariables l'amour de la patrie. Jésus-Christ seul songe à le diriger suivant le vœu de la nature : sans briser les législations parcellaires, il les comprend toutes dans la morale de sa législation universelle. C'est l'Évangile qui nous ouvre le monde en nous montrant partout des frères. Les limites d'un empire ne marquent que la fin d'un pouvoir, et non la fin de l'humanité. Ainsi la société commencée dans la famille s'accomplit dans le genre humain. Un Dieu dans le ciel, un peuple sur la terre ; voilà la véritable religion et la véritable sociabilité.

SENTIMENT DE LA DIVINITÉ,

SOCIABILITÉ DU GENRE HUMAIN.

Ces deux lois imprimées dans notre âme comme

dans un temple sacré, sont la base du code entier de la nature. A toutes les violences théologiques elles substituent cet axiome : Aimez Dieu. A toutes les tyrannies sociales elles substituent cette loi : Aimez les hommes. Elles nous disent que c'est la volonté de Dieu que les hommes soient libres, que c'est sa volonté qu'ils soient heureux ; et, pour que cette volonté soit toujours présente, elles lui donnent les attraits d'une récompense et les séductions d'un sentiment. Toutes les langues humaines l'expriment en un seul mot : l'amour ! et tous les peuples de l'Évangile la résument en une seule maxime : Aimez Dieu et les hommes !

Voici donc le second article de notre code :

SOCIABILITÉ DU GENRE HUMAIN.

CHAPITRE XV.

DE L'AMOUR DE LA PATRIE ET DE L'HUMANITÉ. LOI PHYSIQUE ET MORALE DE LA NATURE.

Tout l'amour qu'on a pour soi-même, pour sa famille,
pour ses amis, se réunit dans l'amour qu'on a pour sa
patrie. (BOSSUET.)

Il en apparaît quelque chose dans les plantes et dans les animaux. Les plantes ont leur géographie, et se dessinent sur le globe en zones variées, mais constantes. Les animaux ont leurs sites d'affection, leurs climats favoris : ils se partagent la terre, qu'ils enrichissent et qu'ils animent. Bien plus, nous les voyons s'attacher à la maison de l'homme, et s'en faire comme une patrie, où ils aiment à vivre et à mourir. Chaque printemps l'hirondelle revient, à travers les mers, au nid qui la vit éclore ; chaque soir l'âne, le cheval et le bœuf s'arrêtent à la porte de leur métairie, où les plus rudes travaux les attendent. La colombe fait cinq cents lieues en trois jours pour retrouver son colombier, et le chien fidèle brise la chaîne qui le retient loin de l'habitation de son maître, où il accourt plein de joie après plusieurs années d'absence.

Il est donc impossible de ne pas accorder aux animaux l'instinct des localités. Chez l'homme, cet instinct devient l'amour du pays. L'homme s'attache par habitude aux lieux qui l'ont vu naître ; il en aime tout, jusqu'aux pierres. Ce n'est qu'une ville dont les rues sales et les maisons obscures sont à peine habitables, ce n'est qu'un hameau toujours environné de neige et bâti sur un abîme, mais c'est le nid de notre enfance ; nous y avons respiré, nous y avons aimé, nous y avons été jeunes et heureux, comme l'oiseau sous les ailes de sa mère. Toutefois le charme attaché au pays natal est balancé dans la jeunesse par le besoin de voir et de connaître. Cette passion inquiète est encore une loi de la nature : il faut que l'homme parcoure le globe, il faut que les idées s'échangent et que les frères se rencontrent. Aussi l'instinct qui nous attache cède-t-il à la passion qui nous entraîne : le monde s'ouvre devant nous, et nos regards s'y perdent dans le spectacle imaginaire de ses délices et de ses fêtes.

Mais plus tard, lorsque, détrompés de nos illusions et battus des vents de l'adversité, nous cherchons un abri contre la tempête, le pays natal vient s'offrir à notre mémoire avec ses plus doux souvenirs. Nous nous y revoions parés d'innocence et de jeunesse au milieu d'une foule joyeuse, courant dans la prairie, ou sortant en tumulte de l'école témoin de nos premiers succès, ou seuls et rêveurs dans les sentiers de la montagne ; nous entendons la voix caressante de nos parents, nous pressons la main d'un ami, et tout couverts des blessures que le monde nous a

faites, nous nous sentons renaître au milieu de ces images gracieuses de nos premiers plaisirs.

L'amour de la patrie, c'est l'amour du pays natal, étendu à tous les hommes qui parlent la même langue et vivent sous la même loi ; c'est une fraternité plus large que celle de la famille, mais encore trop étroite pour notre âme. La preuve que l'amour de la patrie, tel que l'entendent nos législateurs, n'est qu'un sentiment mutilé, c'est que les conquêtes l'agrandissent : il est plus ou moins vaste, suivant le génie d'Alexandre ou de César. Maudissons les fureurs de la conquête ; mais, en les maudissant, gardons-nous d'en méconnaître les voies profondes et mystérieuses. Ce besoin d'étendre les limites de nos empires, de les porter jusqu'aux extrémités du monde, qu'est-ce autre chose que le besoin de faire de tous les peuples un peuple, de toutes les patries une patrie ? Nous exécutons sans le savoir cette grande loi de la nature, qui tend à nous faire embrasser le globe tout entier. L'erreur n'est pas dans la pensée, mais dans l'action : nous essayons avec les armes ce qui ne peut être accompli que par l'amour.

Ainsi l'instinct des localités, instinct purement animal, s'élève dans l'homme, par la double impulsion du beau et de l'infini, jusqu'à l'amour du genre humain. L'amour du genre humain, c'est l'amour de la patrie comme l'entendait Socrate, et comme le veut la loi de la nature : Dieu l'a placé dans notre âme pour triompher de toutes les haines nationales qui divisent les peuples, et de toutes les guerres fratricides qui outragent l'humanité.

CHAPITRE XVI.

SUITE DU MÊME SUJET.

LA LOI DE LA NATURE, C'EST L'AMOUR DE L'HUMANITÉ.

Interrogé sur sa patrie, Socrate répondit qu'il était citoyen du monde. (PLUTARQUE.)

Naître sous tel degré de latitude, c'est naître Lapon ou Chinois, esclave ou citoyen, c'est recevoir par l'autorité de l'exemple les mœurs et les habitudes d'un peuple, ses opinions et ses superstitions.

Naître dans tel siècle, c'est naître avec l'idée dominante d'une époque ; c'est tuer des ilotes, brûler des hérétiques, mourir en terre sainte, ou combattre pour la liberté.

Cette influence des temps et des lieux pèse sur nous comme la fatalité. Un Indien meurt dans les eaux du Gange pour une idée qu'il aurait méprisée s'il était né en Europe. Avancez l'Espagne d'un siècle, et ce peuple, qui s'arme pour défendre l'inquisition, se soulèvera pour la détruire.

Que Buonaparte naisse à Londres, que Washington naisse à Paris ; qu'ils naissent un siècle plus tôt ou un siècle plus tard, et la direction de leur pensée

change, d'autres opinions leur font d'autres destins, et le monde civilisé prend une autre direction.

Ainsi nous recevons nos idées sociales, et quelquefois aussi nos idées morales, de notre pays et de notre époque.

Le cercle se rapetisse ou s'élargit, suivant la date du calendrier et les degrés du méridien.

Il faut sortir du cercle étroit où nous renferme notre naissance et nous replacer dans l'humanité. C'est là l'œuvre véritable de l'éducation maternelle; et si la femme dans cette œuvre a contre elle toutes les forces de la société, elle a pour elle toutes les forces de la nature.

En effet, plus la société nous environne d'erreurs, plus la loi de la nature nous offre de moyens d'y échapper. Tandis que nous rétrécissons notre patrie, elle l'agrandit par nos désirs et par ses bienfaits répandus sur toute la surface du globe. Notre âme est toujours plus grande que nos affections et que nos ambitions; et tant qu'elle n'embrasse pas la terre et le ciel, tant qu'elle ne se plonge pas dans l'infini, il lui reste un vide à remplir et des sentiments à éprouver.

Héraclite disait des philosophes de son temps : « Ils cherchent la vérité dans le petit monde et non dans le grand. »

Le petit monde, c'est ce qui nous environne et nous touche; nos intérêts, nos passions, nos préjugés, notre famille, notre ville.

Le grand monde, c'est la terre et le ciel, les inté-

rêts de notre âme et les intérêts de l'humanité.

Il y a donc un moyen d'échapper à l'influence des temps et des lieux : c'est de chercher la vérité dans le grand monde, et de se faire, comme Socrate, citoyen de l'univers.

La loi morale de la nature, c'est l'amour de l'humanité.

CHAPITRE XVII.

DE L'AMOUR. LOI PHYSIQUE ET MORALE DE LA NATURE.

Seul il tient les rênes de l'empire du monde; partout il dirige son vol; il est accompagné d'une lumière pure qui dissipe les ténèbres du chaos; sa voix retentit dans toute la nature.... (OPHÉE.)

Il y a dans l'âme une force qui, la portant hors d'elle vers l'idéal, tend à l'union: c'est l'amour dans le sens le plus étendu. (HEMSTERHUIS.)

Le mariage peut seul faire une vertu de cette passion. (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.)

Cette loi est la vie de l'univers. Nous la retrouvons partout, au premier et au dernier degré de la création, se modifiant avec la matière et se divisant avec l'esprit. Comme affinité, elle attire les molécules; comme attraction, elle soutient les mondes; comme force productrice, elle renouvelle la nature; comme sentiment, elle nous ouvre l'infini. Ainsi la loi, se dégageant peu à peu de ses formes géométriques, passe de l'attraction à l'amour, et déjà, dans les plantes et dans les animaux, elle semble n'être plus que l'attrait du plaisir.

Dans les plantes, voyez-la créer des chefs-d'œuvre pour un hymen de quelques heures. Rien ne lui

coûte: les parfums, les formes, les couleurs, la grâce, la richesse; elle varie, elle prodigue tout, comme si elle savait que, hors de là, des yeux s'ouvrent pour voir et des âmes pour admirer. Ce sont des colonnades d'or, des palais d'émeraude, des couches veloutées, des rideaux d'azur et de pourpre; c'est le zéphyr qui agite toutes ces tiges, qui fait flotter toutes ces draperies, qui épanche toutes ces senteurs; qui module toutes ces harmonies, soupirs voluptueux de la nature éternellement portés vers le ciel.

Et, pendant que le mystère s'accomplit, une année nouvelle est accordée à la terre. Elle reçoit la vie au milieu de ces charmants spectacles. O prodiges! déjà tous les trésors qui doivent l'embellir sont placés en réserve dans les germes que l'amour vient de féconder.

Des plantes aux animaux la scène s'anime et la vie se répand. Voici un troisième monde, où le plaisir prend une voix, où tous les êtres s'appellent et se cherchent, où l'oiseau chante, où l'insecte bourdonne, où les lions rassemblés font retentir les déserts de leurs terribles rugissements. Ici commence l'amour! l'amour terrestre et passager, un amour d'une saison, d'un jour, d'une heure; et cette heure passée, les lions redeviennent solitaires, l'oiseau perd son brillant plumage, le rossignol cesse de chanter, et la beauté s'évanouit.

La nature le veut ainsi. En appelant tous les êtres à la volupté, en multipliant l'amour, elle en a mé-

nagé les flammes ; car elle prévoyait les périls d'une plus grande libéralité. La pérennité de l'amour dans les animaux, qu'aurait-elle produit, sinon une guerre éternelle, une multiplication effroyable, la confusion et le chaos ?

Jusqu'ici la loi a été imposée, quoiqu'en s'adoucissant toujours par le plaisir. Arrivée à l'homme, elle cesse d'être une obligation sans cesse d'être une force. Sa force même s'accroît de tous les charmes du sentiment du beau et de l'infini ; mais, en s'accroissant, elle change de direction, et s'élève, pour ainsi dire, de la terre au ciel. Quelque chose qui ne veut pas mourir, un sentiment qui se déclare lui-même éternel, s'éveille en nous. Le premier élan de deux âmes qui se reconnaissent est d'appeler une autre vie : on dirait que la nature attache à l'amour une révélation de l'immortalité.

Quelle misère ! ce sentiment qui nous divinise se lie à un acte d'animal. La nature nous rappelle à la terre par la volupté du ciel, comme elle nous rappelle au ciel par les douleurs de la terre.

Et cependant l'homme reste libre, il peut repousser les voluptés qu'on lui présente ; il peut ce que les animaux ne peuvent pas, il peut refuser de transmettre la vie. Le plaisir ne lui est point imposé ; et s'il s'abandonne à la loi, ce n'est point parce qu'elle est une loi, ce n'est point parce qu'elle est un charme, c'est parce qu'il peut en faire une vertu.

Sur ce point, les avertissements de la nature sont positifs ; ils ne laissent aucun prétexte à nos pas-

sions : ils condamnent tous les excès, le célibat comme la débauche ; et l'ordre s'établit dans les gracieuses harmonies de la vertu et du plaisir. Voici la loi :

Parmi les animaux, le nombre des mâles et des femelles varie suivant les espèces. Tantôt nous voyons une seule femelle pour un grand nombre de mâles, comme chez les abeilles ; tantôt un seul mâle pour un grand nombre de femelles, comme dans les gallinacés. La nature donne à celle-ci une cour, à cet autre un sérail. Quelquefois elle multiplie les mâles plus que les femelles dans l'intention de perpétuer la vigueur des races par la rivalité et par le combat. Ainsi les tigres, les lions, et toutes les espèces féroces, se font des guerres furieuses à l'époque de leurs amours. Quelquefois aussi elle multiplie les femelles un peu plus que les mâles, dans l'intention de réunir des troupeaux, de fonder des colonies par les traits d'une possession tranquille.

Mais, en arrivant à nous, la loi prend un caractère plus sacré. Dans les animaux, elle ne s'occupe que de la conservation de l'espèce ; dans l'homme, elle semble songer au bonheur de l'individu. La règle morale ressort du soin que prend la nature de créer éternellement un homme pour une femme, une femme pour un homme, le nombre des hommes et des femmes étant toujours égal sur la terre. Ainsi la nature ne donne pas un sérail, elle nous donne une compagne ; et cette compagne, elle ne nous la donne pas pour une saison, elle nous la donne pour

la vie. Réalisant, en quelque sorte, la fable ingénieuse de Platon, qui fait de la femme la moitié de l'homme, elle appelle l'âme à la recherche de l'âme, et nous recomplète par l'amour.

L'unité dans le mariage, tel est l'ordre établi par la nature; et la civilisation du globe tient à l'accomplissement de cette loi.

Elle sépare l'Orient de l'Occident.

Vous voyez d'une part l'esclavage, la clôture, la barbarie, les mutilations forcées et volontaires; de l'autre, la liberté morale et sociale.

Où la jeunesse n'a point d'amour, où l'homme n'a point de compagne, où les enfants n'ont point de mère, ne cherchez pas la civilisation.

Si l'amour n'était qu'une petite convulsion, comme l'appelle Marc-Aurèle, l'homme ne s'élèverait guère au-dessus de la brute. Il doit toute sa supériorité à la puissance morale de l'amour; et cela est si vrai que, partout où il méconnaît cette puissance, sa supériorité s'évanouit.

C'est qu'alors l'homme se méprise dans une partie de lui-même, c'est qu'il s'avilit dans la femme, c'est qu'il se mutile de la moitié de son âme, et que toute mutilation le démoralise. Et comment connaîtra-t-il la vertu, s'il flétrit son guide le plus ardent et le plus aimable? Qui lui apprendra les grâces de l'innocence, les dévouements du cœur, et ces élans pieux vers le ciel, qui sont la vie de l'amour? L'amour! voyez comme il repousse l'ambition, comme il méprise la richesse, comme il est prêt à tous les sacrifices qui font les héros! Ce qui nous charme

dans l'amour, ce ne sont pas ses plaisirs si vifs; ce sont ses dévouements, sa pudeur, sa fidélité: nous n'en voyons que le sublime, nous n'en citons que les joies morales et les élans divins. Nos rêves les plus gracieux ne le transportent ni dans le palais des rois, ni dans les fêtes voluptueuses de l'Orient, mais dans une chaumière, au milieu des bocages et des gazons; tout dans la nature nous semble fait pour l'embellir et pour le concentrer. Et lorsqu'en parcourant une campagne solitaire nos yeux rencontrent quelque site charmant, un simple verger avec une source jaillissante, un bois où le rossignol se fait entendre, soudain nous y plaçons des amants heureux, et l'imagination enchantée ne nous offre rien de plus délicieux qu'une vie innocente écoulee sous ces ombrages dans les ravissements de l'amour.

Voilà les désirs, voilà les ambitions du cœur! l'amour nous inspire tout ce que demande la sagesse; il nous ouvre à quinze ans ce monde enchanté, où le beau et l'infini nous apparaissent comme le seul but de la vie. Et qu'on ne dise pas que ce monde est imaginaire! ces perfections idéales! objets de nos rêveries, ces dévouements qui nous semblent si faciles, toutes ces images riantes de la vertu dans l'amour et du bonheur dans la médiocrité, tout cela est vrai: il n'y a même que cela de vrai sur la terre. La nature ne nous trompe pas; c'est le monde qui nous trompe lorsqu'il nous arrache à ces illusions de la vérité, pour nous plonger tout vivants dans les tristes réalités de ses vices et de ses mensonges.

Le développement des facultés de l'âme tend à faire régner l'amour sur la terre, comme le développement de l'intelligence tend à y faire régner l'ambition.

L'amour est un ange qui vient à nous sur des ailes de flamme, non, comme l'a dit une femme de génie, pour nous faire faire de l'égoïsme à deux, mais pour nous introduire dans la vie active, et nous en rendre les peines légères et les devoirs faciles. Il est vrai que l'amour a ses heures d'égoïsme. D'abord les amants se cherchent et soupirent ; puis, comme des fleurs qu'un vent doux détache de la tige maternelle, ils se séparent de la famille et se laissent emporter dans la solitude. Ce besoin d'isolement aux jours de la jeunesse se trouve exprimé dans les livres les plus anciens. L'épouse du *Cantique des Cantiques* veut fuir le tumulte des villes, la vue des hommes la distrait de son amour. « Viens, mon bien-aimé, dit-elle, sortons dans la campagne, allons habiter aux champs. Levons-nous du matin pour visiter nos vignes, pour voir si elles commencent à pousser leurs fleurs. » Ravissantes paroles qui respirent la volupté, et semblent confondre les délices de l'amour avec les délices de la vie champêtre ! Mais ce sentiment, instinct secret de la pudeur, dure à peine quelques instants ; la nature se hâte d'en élargir le cercle, et c'est ici qu'elle montre à la fois sa sagesse et sa sollicitude : elle ne détruit pas, elle règle. C'est en multipliant les félicités de l'amour qu'elle met des bornes à son égoïsme.

Ces deux êtres qui s'isolaient de la société, qui voulaient vivre seuls et ne vivre que pour eux, nous les voyons tout à coup reparaitre au milieu d'un groupe de petits enfants ; ils s'avancent le front rayonnant d'une double joie, et comme entraînés par ces liens nouveaux qui les rattachent au monde. Vous les plaignez de la perte de quelques moments d'ivresse, et vous ne voyez pas les délices qui les attendent. Et qui donc sur la terre éprouva jamais des jouissances aussi pures et aussi nombreuses ? Attachée à son mari par tous les devoirs de la tendresse, à ses enfants par tous les devoirs de l'amour, la femme recueille dans son sein les plus douces affections de la nature. L'esprit et le cœur sont chez elle dans une continuelle activité ; elle vit en lui, elle vit en eux, dans le présent, dans le passé, dans l'avenir, et des voluptés infinies sont le prix de ses tendresses inépuisables.

S'isoler est une des premières phases de l'amour, mais non l'amour lui-même : l'amour ne rétrécit pas le cœur, il le dilate et le rend capable de vaincre le néant. Ingrats que nous sommes ! nous nous plaignons de voir sitôt disparaître ces temps de solitude et d'égoïsme, et nous ne sentons pas que la famille et la société seraient perdues, si un tel enchantement pouvait durer toujours. En cessant d'être social, l'homme cesserait d'être puissant : l'amour, qui l'élève au ciel, lui ferait perdre jusqu'à son empire terrestre.

Heureusement la nature est plus grande que nos désirs et plus généreuse que nos volontés.

En effet, l'homme soupire et languit aux pieds de sa maîtresse ; mais à côté de sa compagne, au milieu de ses enfants, il jouit de la plénitude de son être. Soutien de sa race, protecteur de sa jeune famille, tout ce qu'il y a en lui d'actif, de noble, de fort, de généreux, se trouve excité et mis en œuvre. Et cependant il n'a rien perdu de son amour ; seulement, comme sa compagne, il le répand sur un plus grand nombre d'objets. Toutes ces petites mains qui le caressent, tous ces visages riants qui l'environnent lui rappellent celle qu'il aime : il la reconnaît dans le sourire de ses enfants et la bénit dans leur innocence. Ah ! les grâces de la jeune vierge n'ont jamais excité de plus doux transports que les vertus de la mère de famille ! L'amour, c'est du bonheur pour la jeunesse, pour la vieillesse, pour l'éternité !

Aimez, et vos désirs seront remplis ; aimez, et vous serez heureux ; aimez, et toutes les puissances de la terre ramperont à vos pieds. L'amour est une flamme qui brûle dans le ciel et dont les doux reflets rayonnent jusqu'à nous. Deux mondes lui sont ouverts, deux vies lui sont données : c'est par l'amour que nous doublons notre être ; c'est par l'amour que nous touchons à Dieu.

CHAPITRE XVIII.

DE L'AMOUR MATERNEL. LOI PHYSIQUE ET MORALE DE LA NATURE.

C'est ici que sa voix pieuse et solennelle
 Nous expliquait un Dieu que nous sentions en elle ;
 Et, nous montrant l'épi dans son germe enfermé,
 La grappe distillant son breuvage embaumé,
 Nous enseignait la foi par la reconnaissance,
 Et faisait admirer à notre simple enfance
 Comment l'astre et l'insecte invisible à nos yeux
 Avaient ainsi que nous leur-père dans les cieux.

(LAMARTINE.)

La fin qui lui faisait aimer la gloire était la joie qu'il voyait que sa mère en recevait.

(PLUTARQUE, *Vie de Coriolan.*)

Tous nos attachements terrestres sont inspirés par le plaisir ; l'amour maternel seul naît au sein de la souffrance. « Figurez-vous, dit Plutarque, les sensations de la femme aux premiers jours du monde, lorsque après les douleurs de l'enfantement elle vit son nouveau-né sur la terre, souillé de sang, et plus semblable à un animal écorché qu'à une créature vivante. Sans doute elle dut le regarder comme un mal dont la nature venait de la délivrer ; aucun charme visible ne l'attirait vers lui ; son cœur n'était ému ni par l'attrait des formes, ni par la douceur

de la voix ; et cependant, encore tout échauffée de ses souffrances, toute tremblante de l'angoisse de son travail, elle le lave, le caresse, le prend dans ses bras, l'enveloppe dans ses vêtements, et l'approche de son sein, la nuit, le jour, recommençant sans cesse un labeur qui ne la fatigue jamais, et, en échange de tant de sacrifices, ne recueillant que des pleurs et des gémissements ! »

Eh bien ! cette force plus puissante que la douleur et le dégoût, cette force dont Plutarque s'étonne avec raison, n'est qu'un sentiment animal : la tendresse de la chatte pour ses petits ; un instinct aveugle qui appartient à la plante, à l'insecte, au quadrupède, aux oiseaux comme à la femme : loi immuable de la nature, loi de conservation, et voilà tout.

C'est elle qui prépare dans la plante le lait qui nourrit la graine, le duvet qui la réchauffe, les gousses et les cloisons qui l'abritent ; c'est elle encore qui pourvoit la graine de crochets, de voiles, de coques, d'ailes, d'aigrettes, suivant qu'elle veut envoyer des colonies sur les montagnes, ou livrer ses flottes végétales au cours paisible d'un ruisseau.

Dans les êtres plus parfaits, cette force intelligente s'associe aux passions, double leur puissance, et les élève jusqu'à l'industrie. L'oiseau tresse son nid avant de savoir qu'il va produire quelque chose dont il devra prendre soin, il l'environne d'un duvet délicat avant de connaître la délicatesse de sa couvée ; il couve, c'est-à-dire que l'être le plus actif reste immobile pendant plusieurs semaines sur une coque

froide et insensible avant de savoir qu'elle renferme des êtres semblables à lui¹. Enfin, les petits étant éclos, il apporte leur nourriture, il écarte leurs ennemis, il chante, il s'inquiète, il se réjouit, il se désespère, et tous ces travaux pénibles ou joyeux doivent rester sans récompense, aucune tendresse filiale ne répondra jamais à ces tendresses maternelles. Un jour les petits essayeront leurs ailes ; un autre jour ils prendront leur volée et disparaîtront dans les plaines de l'air. Les animaux n'ont point de famille : ils ne sont véritablement ni pères, ni mères, ni parents : ils sont les ouvriers de la nature.

Ainsi, quoique les êtres organisés naissent faibles et ineptes, quoiqu'ils naissent environnés d'ennemis, et pour ainsi dire sur un champ de bataille, ils naissent en sûreté. L'amour maternel les couvre de ses prévoyances et de ses dévouements. Sentinelle vigilante, il veille auprès de chaque berceau, non à la conservation d'un être isolé, d'un quadrupède, d'un oiseau, d'une mouche, ou même d'un enfant, mais à l'accomplissement de cette grande œuvre de la nature qui veut que tout meure et que rien ne périsse, que tout naisse et que rien ne soit immortel. Quels que soient donc les besoins de tous les êtres, leur férocité et leurs ravages, quelles que soient les exigences de la mort, l'amour maternel reste vainqueur sur le globe, qu'il renouvelle. Par lui, toute

¹ Deux moineaux, le mâle et la femelle, venus au monde par la chaleur artificielle d'un four, et séparés dès leur naissance de tous les individus de leur espèce, font leur nid et couvent leurs œufs comme s'ils avaient reçu l'instruction de leurs parents.

plante se résume dans sa graine, tout insecte dans son œuf, tout animal dans ses petits : il est à la fois la source de la vie et la limite de la destruction.

Un fait digne de remarque, c'est que l'amour maternel lui-même ne dure, dans chaque animal, que le temps nécessaire à la conservation de l'espèce ; dès que les petits n'ont plus besoin de leurs mères, leurs mères les abandonnent. Ce sentiment si fort, si tendre, si caressant, si sublime, qui fut la source de tant de sacrifices et de privations, s'éteint tout à coup dans l'indifférence la plus complète. Le matin, cette mère aurait livré des combats furieux pour défendre sa géniture que le soir elle ne connaît plus. Et cet abandon, qui n'éveille aucun regret, qui ne laisse aucun souvenir, s'opère au moment où de longues habitudes, où la reconnaissance semblaient devoir le rendre impossible. Quand on songe que l'harmonie du globe tient à cette double loi d'amour et d'indifférence, on s'étonne de ne la voir signalée nulle part. Imaginez seulement quelle puissance nouvelle l'affection permanente des animaux introduirait sur la terre, quelle force ajoutée à leur instinct exterminateur. Qu'un cri de guerre se fasse entendre, et vingt générations vont surgir autour d'une seule femelle, les familles seront des armées, et toutes ces armées ne travailleront qu'à détruire. Pour empêcher ces destructions, pour établir l'équilibre de la vie et de la mort, il suffit de l'indifférence avec une seule exception. Cette exception, c'est au cœur de la femme qu'elle repose : là seulement l'amour ma-

ternel est un sentiment durable, parce qu'il est moral ; il participe de l'infini, qui donne des ailes à notre âme, et c'est ainsi qu'il enfante la famille, les nations et le genre humain.

Le véritable amour maternel, l'amour humain, commence donc où finit l'instinct animal. Certes, notre projet n'est pas de rabaisser les soins matériels donnés à l'enfance ; mais il faut bien que les femmes le sachent, et comment le sauront-elles, si personne n'ose le leur dire ? elles ne seront mères, suivant la loi morale de la nature, que lorsqu'elles travailleront à développer l'âme de leurs enfants. Leur mission sur la terre n'est pas de procréer un bipède intelligent ; c'est un homme complet que le monde leur demande, un homme dont toutes les passions participent du beau et de l'infini, qui sache choisir sa compagne, inspirer ses enfants, et, s'il le faut, mourir pour la vertu. Il y a donc pour la femme un double devoir, comme il y a pour l'homme une double naissance : naître à la vie, ce n'est rien que naître au plaisir et à la douleur ; naître à l'amour de Dieu et des hommes, c'est là véritablement naître ; et cette seconde naissance, notre mère nous la doit, si elle veut jouir d'un autre bonheur que de nous voir respirer et digérer, de ce bonheur que Shakespeare exprime si bien lorsqu'il fait dire à la mère de Coriolan : « J'éprouvai moins de joie à sa naissance que le jour où je lui vis faire une action d'homme ! »

Il est beau de surprendre, comme le fait Plutarque, dans le cœur du fils l'origine de cette joie de la

mère : « La fin qui lui faisait aimer la gloire, dit-il en parlant de Coriolan, était la joie qu'il voyait que sa mère en recevait¹. » Ces deux âmes s'étaient entendues pour le bien de la patrie et de l'humanité !

¹ Plutarque, *Vie de Coriolan*.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA

DIRECCIÓN GENERAL DE

CHAPITRE XIX.

DE QUELQUES AUTRES LOIS DE LA NATURE.

Ce sont les hommes qui font leur propre malheur ; les lois de la nature sont toutes fondées sur l'amour, les lois humaines le sont sur le besoin de punir le crime. Heureux ceux qui ne sont gouvernés que par les lois de la nature !
(BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *Arcadie*, p. 154.)

Les cinq lois qui précèdent engendrent une multitude de lois secondaires également applicables à l'homme et aux animaux. Telle est l'amitié, qui, chez les Grecs, devint une loi politique ; et la tendresse paternelle et filiale, seul appui moral de la législation des Chinois et cause principale de sa longue durée. Nous ne développerons point ici ces diverses modifications du sentiment de l'amour : notre sujet nous entraîne vers des lois d'un ordre plus élevé, et qui nous placent immédiatement sous la main de la Providence. Telle est la loi qui établit qu'aucun objet ne contient en soi la cause première de son existence, et ces trois autres lois que nous formulerons ainsi :

L'homme incline toujours vers ce qu'il y a de plus beau ;

mère : « La fin qui lui faisait aimer la gloire, dit-il en parlant de Coriolan, était la joie qu'il voyait que sa mère en recevait¹. » Ces deux âmes s'étaient entendues pour le bien de la patrie et de l'humanité !

¹ Plutarque, *Vie de Coriolan*.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA

DIRECCIÓN GENERAL DE

CHAPITRE XIX.

DE QUELQUES AUTRES LOIS DE LA NATURE.

Ce sont les hommes qui font leur propre malheur ; les lois de la nature sont toutes fondées sur l'amour, les lois humaines le sont sur le besoin de punir le crime. Heureux ceux qui ne sont gouvernés que par les lois de la nature !
(BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *Arcadie*, p. 154.)

Les cinq lois qui précèdent engendrent une multitude de lois secondaires également applicables à l'homme et aux animaux. Telle est l'amitié, qui, chez les Grecs, devint une loi politique ; et la tendresse paternelle et filiale, seul appui moral de la législation des Chinois et cause principale de sa longue durée. Nous ne développerons point ici ces diverses modifications du sentiment de l'amour : notre sujet nous entraîne vers des lois d'un ordre plus élevé, et qui nous placent immédiatement sous la main de la Providence. Telle est la loi qui établit qu'aucun objet ne contient en soi la cause première de son existence, et ces trois autres lois que nous formulerons ainsi :

L'homme incline toujours vers ce qu'il y a de plus beau ;

La vérité se trouve toujours dans ce qu'il y a de plus beau ;

L'homme n'est complet, il n'est tout ce qu'il peut être, il ne produit tout ce qu'il peut produire que dans la liberté.

Telle est encore :

La loi de partage du globe entre l'homme et la femme ; loi qui règle l'ordre de leurs occupations ;

La loi qui établit que la réaction morale est toujours égale à l'action ;

Le travail ; loi physique et morale de la nature, d'où jaillit le principe de la propriété ;

La perfectibilité, loi morale de la nature, qui nous révèle cette grande vérité, que le genre humain marche vers un but, qui est l'accomplissement d'une pensée de Dieu ;

Enfin la mort, loi de délivrance, qui, pour être mal connue, nous précipite souvent dans la superstition et l'incrédulité.

Les hommes sont en présence de la mort comme Christophe Colomb au bord des abîmes de l'Océan. On a beau lui crier que cet Océan n'a point de rives, son regard d'aigle plonge dans l'immensité ; il y pénètre à travers la nuit et les tempêtes, et voit un nouveau monde et une gloire immortelle où la terreur imbécile ne voit que le néant.

CHAPITRE XX.

AUCUN OBJET NE CONTIENT EN SOI LA CAUSE PREMIÈRE DE SON EXISTENCE. LOI PHYSIQUE ET MORALE DE LA NATURE.

Les sources forment les ruisseaux, et ceux-ci forment les rivières. Que le nocher les remonte aussi loin qu'il pourra, encore n'atteindra-t-il pas la dernière origine des fontaines. (Linné, *Empire de la nature.*)

Pour forcer le genre humain à tourner les yeux de son côté, Dieu a voulu qu'aucun objet de la nature ne contint en soi la cause première de son existence. Il rattache tout à lui par l'inconnu.

Cette volonté est imprimée à la matière. Voilà pourquoi les sciences n'expliquent rien que les phénomènes ; la cause absolue leur échappe toujours : tant que l'intelligence cherche, la nature répond par des causes secondaires ; mais lorsque l'âme s'unit à l'intelligence, toutes les sciences s'évanouissent, la cause absolue se dévoile, et Dieu paraît.

CHAPITRE XXI.

DU PARTAGE DU GLOBE ENTRE L'HOMME ET LA FEMME. LOI PHYSIQUE ET MORALE DE LA NATURE.

Mais encore, quand l'homme aura porté du dehors en la maison ce qui est nécessaire, si est-il besoing d'avoir quelqu'un qui le garde, et qui fasse les choses qui ne peuvent estre faictes que dans le logis.

(De LA BORTIE en la *Mesnagerie de Xénophon.*)

Aujourd'hui les hommes ne rougissent pas de prendre pour eux les métiers commodes, et de laisser les plus rudes aux femmes; ainsi les sexes se dénaturent: les hommes s'effeminent et les femmes s'hommasent.

(BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *Étude septième.*)

Le mariage donne à l'homme une compagne et à la femme un appui, il réunit sous le même toit un être fort et un être faible; or, à ne considérer la société que dans son ordre primitif, un tel état de choses doit avoir été prévu: aussi l'a-t-il été. En multipliant les biens terrestres, Dieu en a fait deux parts; ou plutôt il a doublés ses dons comme s'il voulait établir une double souveraineté. L'homme règne sur le globe; son génie soumet le taureau au joug, le cheval au frein et le renne au traîneau. Il envoie le faucon dans les airs, et l'oblige à lui apporter sa proie; il envoie le cormoran au fond des eaux, et l'oblige à lui apporter sa pêche; il envoie le chien sur la terre, et

l'oblige à lui apporter sa chasse. Voilà la puissance de la force: on dirait qu'elle va tout soumettre; et cependant il suffit de contempler la nature dans ses plus charmants ouvrages pour voir qu'à la suite de ce maître superbe elle attend un maître plus doux.

La femme vient, et c'est avec des caresses qu'elle établit son empire. Tout s'apprivoise autour d'elle. La poule lui donne son œuf et la vache son lait; elle soigne la mouche qui lui apporte le suc des fleurs et le ver qui change en soie la feuille du mûrier. Il y a même des animaux qui semblent créés pour sa faiblesse et celle de ses enfants: tels sont l'âne, plus patient que le cheval; la chèvre, plus facile à nourrir que la vache; et la brebis, dont elle file la toison plus chaude que la peau des bêtes sauvages. Si la nature a attaché à l'homme le chien vagabond et irascible comme lui, pour le défendre contre les animaux carnassiers; elle a soumis à la femme le chat sédentaire et patient comme elle, pour veiller aux provisions qu'elle amasse dans ses armoires et dans ses greniers.

L'homme tire des animaux plusieurs genres d'industries: le lapin lui apprend à creuser des souterrains; le castor, à élever des digues; le cygne, à naviguer. Mais la femme recueille autour d'elle des instructions bien autrement variées sans être moins utiles. L'araignée lui enseigne à filer et à tisser la toile; le papillon, à nuancer sa robe de diverses cou-

leurs ; l'abeille, à extraire les sucres les plus doux des végétaux. Ce n'est donc pas sans raison que les Grecs donnèrent, non à des dieux, mais à une femme, à une déesse, à Cérès, à Minerve, la gloire de toutes ces ingénieuses inventions. L'homme lutte avec la nature, et chacune de ses victoires le rend plus fier et plus indomptable. La femme, au contraire, s'adoucit et s'embellit de toutes les sciences ; et les grâces de notre demeure, et les jouissances de notre bien-être, sont des chaînes invisibles avec lesquelles elle nous attire à la civilisation.

Dans le règne végétal, le partage se continue. L'homme y choisit ce qui peut flatter son courage, et la femme ce qui peut ajouter à sa beauté : à l'un les forêts, où il déploie sa force et son audace ; à l'autre, les prairies, où elle conduit nos troupeaux. C'est sur leurs tapis émaillés que la femme se montre avec le plus de charmes, soit qu'elle y danse avec ses compagnes, soit qu'elle y cherche la solitude, et qu'elle en reçoive des pensées célestes d'amour et d'humanité.

Et que de bienfaits encore elle sait y découvrir ! C'est la femme qui, par sa patience, son industrie, et peut-être sa curiosité, a tiré des plantes céréales la farine et le pain ; des bulbeuses, diverses boissons ; des filamenteuses, telles que le chanvre et le lin, la matière première de nos vêtements. Plus on se rapproche des mœurs primitives, plus on retrouve des traces de ce partage de la nature. Chez les sauvages, ce sont les femmes qui recueillent les premiers bienfaits de l'agriculture ; les hommes vont à la

chasse et à la pêche, et, tandis qu'ils parcourent les déserts, quelques plantes semées autour de la cabane préparent leur civilisation par les attraits d'une nouvelle jouissance.

Dans tous les pays les femmes aiment les fleurs, dans tous les pays elles en forment des bouquets ; mais ce n'est qu'au sein du bien-être qu'elles conçoivent l'idée d'en embellir leurs demeures. La culture des fleurs, chez les villageois, annonce une révolution dans tous leurs sens. C'est un plaisir délicat qui se fait jour à travers des organes grossiers, c'est une créature dont les yeux s'ouvrent, c'est le sentiment du beau, une faculté de l'âme qui s'éveille. L'homme comprend alors qu'il y a dans les dons de la nature quelque chose de plus que le nécessaire : les couleurs, les formes, les parfums sont aperçus pour la première fois, et ces charmants spectacles ont enfin des spectateurs. Ceux qui ont parcouru nos campagnes peuvent en rendre témoignage : un rosier sur une fenêtre, un chèvrefeuille à la porte d'une chaumière, sont toujours d'un bon augure pour le voyageur fatigué. La main qui cultive des fleurs ne se ferme ni à la prière du pauvre ni aux besoins de l'étranger.

Mais à mesure que l'homme se civilise, le partage s'adoucit. La femme alors rentre dans sa maison ; elle y reçoit les biens que l'homme vient déposer à sa porte, et l'ordre et l'économie commencent un nouvel empire. Il faut voir dans la *Mesnagerie* ou l'*Art de bien ménager*, de Xénophon, charmant ta-

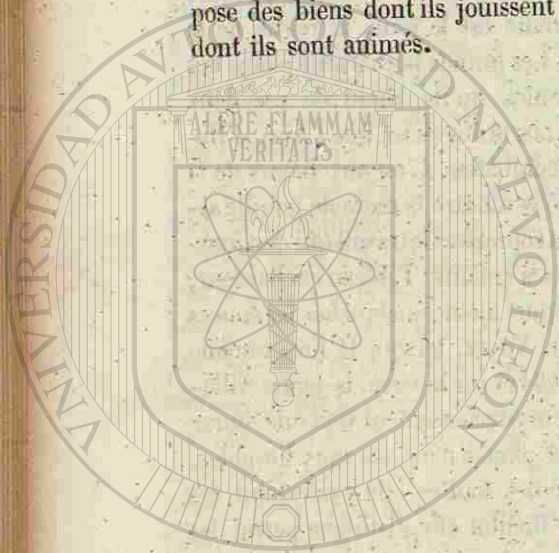
bleau de l'union conjugale chez les anciens, comment l'élève de Socrate a fondé les devoirs de l'homme et de la femme sur les plus douces harmonies de la nature : « Et Dieu ayant fait le corps de la femme moins vigoureux que celui de l'homme, pour cela il m'est avis qu'il ordonnoit pour elle le soing des choses domestiques ; et leur ayant enjoinct naturellement qu'elles nourriroient leurs enfans en bas âge, il leur départit aussi plus qu'à l'homme d'affection naturelle envers eux. Et aussi, après qu'il eut baillé à la femme le soucy et la garde des choses portées à la maison, cognoissant que, pour bien garder, il n'est pas mauvais d'avoir le cœur un peu craintif, il fit plus grande part de la crainte aux femmes qu'aux hommes ; et voyant, de l'autre part, que celui qui feroit le travail de dehors auroit besoin de se mettre en défense si quelqu'un l'outrage, il l'avantagea aussi en courage et en hardiesse. Mais, pour autant qu'il falloit qu'aussi bien l'un que l'autre fist estat de prendre et de donner, il leur mit en commun à tous deux le soing de la mémoire ; de sorte qu'en cela on ne sauroit choisir lequel des deux sexes, ou du masle ou de la femelle, a eu plus d'avantages... Voilà pourquoi ils ne se peuvent passer l'un de l'autre ; et d'autant plus en est utile l'union, l'un ayant en soi ce dont l'autre est défaillant¹. »

Le même partage de la nature que nous admirons

¹ Voyez la *Mesnagerie de Xénophon*, traduite par Estienne de la Boétie, et publiée par Michel Montaigne, p. 28.

sur la terre, un sentiment instinctif nous le fait découvrir dans les astres. C'est le double empire d'Apollon et de Diane. Empire bien tranché, et dont la moitié appartient au courage et l'autre à la pudeur. Le règne de l'homme est le jour, le règne de la femme est la nuit. Les grands poètes sont pleins des ravissantes harmonies qu'ils tirent de ces deux mondes. C'est à la clarté des cieus que l'Ajx d'Homère demande à combattre. C'est aux lueurs de la nuit que Virgile nous montre la mère de famille allumant sa lampe, et reprenant le travail qui doit fournir aux besoins de ses enfans. Tableau enchanteur, auquel notre âme émue ajoute quelquefois les douces rêveries de l'amour. Voyez, lorsque la lune ramène la sérénité dans le ciel et sur la terre, la jeune villageoise s'acheminer mystérieusement vers une source peu connue. Elle se plonge dans ses eaux limpides, et sous l'abri des saules touffus elle y rafraîchit ses membres fatigués. Bientôt elle distingue parmi les roucoulements des ramiers la voix de son amant qui l'appelle. Inquiète, elle se hâte de revêtir ses habits, et, toute tremblante, elle court vers le toit paternel. C'est là qu'elle retrouve celui qu'elle évite et qu'elle désire. L'un et l'autre, à voix basse, vous prennent pour témoin de leur foi mutuelle, reine paisible des cieus ! Ils s'entretiennent non des passions qui agitent les villes, mais de ce que les champs ont de plus doux. Ils parlent du site charmant qu'ils habiteront au fond d'une vallée, au confluent de deux ruisseaux ; de la vigne groupée à l'orme qui doit ombrager leur cabane, de leur tendresse mutuelle et de

la tendresse de leurs parents, qui dure encore au déclin de leur vie, et qu'ils espèrent bien égaler un jour : leur ambition ne va point au delà. Heureux, mille fois heureux amants ! tout leur avenir se compose des biens dont ils jouissent et des sentiments dont ils sont animés.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE XXII.

DE LA CIVILISATION DES CAMPAGNES PAR LES FEMMES.
SUITE DU MÊME SUJET, DÉDIÉ AUX DAMES CHATELAINES
ET A TOUS LES MAIRES ET CURÉS DE VILLAGE.

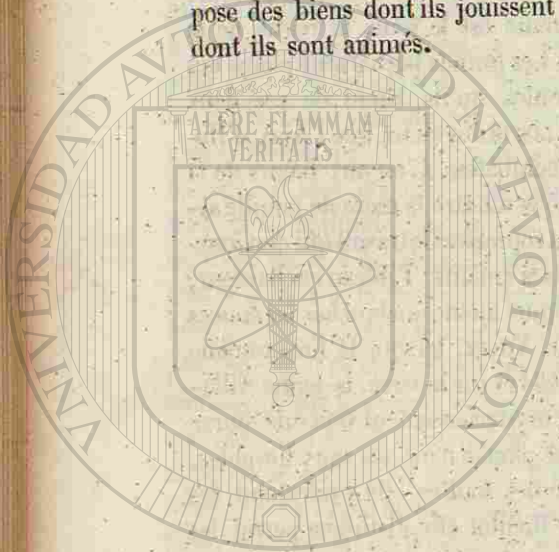
Cependant la mère de toute la famille prépare un repas simple à son époux et à ses chers enfants, qui doivent revenir fatigués du travail de la journée. Elle a soin de traire ses vaches et ses brebis, et on voit couler des ruisseaux de lait. Elle fait un grand feu autour duquel toute la famille innocente et paisible prend plaisir à chanter tout le soir en attendant le sommeil.

(FÉNELON, *Télémaque*, liv. X.)

L'ignorance des paysans, leur grossièreté et leur misère sont peu favorables à l'idylle. Aussi le tableau que nous venons d'esquisser se rencontre-t-il rarement dans nos campagnes. Je l'y ai vu toutefois, mais au sein de quelques hameaux privilégiés où s'accomplissait la loi civilisatrice du partage du globe, et où par le seul effet de cette loi les femmes étaient re-devenues belles. Alors tout s'était adouci, la vie, les mœurs et le travail.

Le grand malheur de nos villages, c'est la dégradation des femmes par les travaux qui appartiennent aux hommes. Dans leur première enfance elles conduisent les troupeaux et font la moisson. Jeunes

la tendresse de leurs parents, qui dure encore au déclin de leur vie, et qu'ils espèrent bien égaler un jour : leur ambition ne va point au delà. Heureux, mille fois heureux amants ! tout leur avenir se compose des biens dont ils jouissent et des sentiments dont ils sont animés.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE XXII.

DE LA CIVILISATION DES CAMPAGNES PAR LES FEMMES.
SUITE DU MÊME SUJET, DÉDIÉ AUX DAMES CHATELAINES
ET A TOUS LES MAIRES ET CURÉS DE VILLAGE.

Cependant la mère de toute la famille prépare un repas simple à son époux et à ses chers enfants, qui doivent revenir fatigués du travail de la journée. Elle a soin de traire ses vaches et ses brebis, et on voit couler des ruisseaux de lait. Elle fait un grand feu autour duquel toute la famille innocente et paisible prend plaisir à chanter tout le soir en attendant le sommeil.

(FÉNELON, *Télémaque*, liv. X.)

L'ignorance des paysans, leur grossièreté et leur misère sont peu favorables à l'idylle. Aussi le tableau que nous venons d'esquisser se rencontre-t-il rarement dans nos campagnes. Je l'y ai vu toutefois, mais au sein de quelques hameaux privilégiés où s'accomplissait la loi civilisatrice du partage du globe, et où par le seul effet de cette loi les femmes étaient re-devenues belles. Alors tout s'était adouci, la vie, les mœurs et le travail.

Le grand malheur de nos villages, c'est la dégradation des femmes par les travaux qui appartiennent aux hommes. Dans leur première enfance elles conduisent les troupeaux et font la moisson. Jeunes

filles, un instinct de coquetterie et les prévisions de leur mère les éloignent des rudes fatigues de la culture; mais aussitôt mariées, tout change : elles abandonnent la maison et suivent leur mari dans les champs. Vous les voyez courbées vers la terre comme des manœuvres, ou chargées de fardeaux énormes comme des bêtes de somme. Il y a des contrées en France, je ne dis pas en Afrique, où on les attelle à la charrue avec le bœuf et l'âne. Dès lors leur peau se ride, leur visage se charbonne, leurs traits s'hommassent, et elles tombent dans une décrépitude anticipée plus hideuse que celle de la vieillesse. Mais pendant qu'elles font les travaux des hommes, les travaux des femmes, ces travaux qui adoucissent tous les autres, restent inconnus ou négligés. Rien de plus sale, de plus malsain que l'intérieur d'une chaumière. Souvent les poules, les canards, les pourceaux s'y disputent le sol humide. La porte plonge dans la boue, et les fenêtres, quand il y en a, s'ouvrent sur le fumier. C'est cependant là, dans un trou fangeux comme la hutte d'un sauvage, au milieu des grognements des animaux et de leurs émanations fétides, que chaque soir deux êtres humains, le mâle et la femelle, viennent se reposer de leurs fatigues. Là personne ne les accueille, là rien ne flatte leurs regards; la table est vide et le foyer glacé. Là, enfin, d'autres travaux attendent la femme, et avant de songer au souper du mari et aux soins des enfants elle doit songer aux soins de l'écurie et au souper des bestiaux.

Quelle différence cependant si, abandonnant à

l'homme les durs travaux de la terre, et bornant les siens à l'intérieur de la maison, la femme, dans sa gracieuse prévoyance, avait tout préparé pour l'heure du retour ! La flamme brillerait au foyer. Sur une table polie de sa main, fumeraient à la fois la soupe au quartier de lard et les hautes pyramides de châtaignes ou de pommes de terre entr'ouvertes et brûlantes. La bonne ménagère ne s'offrirait à son mari qu'au milieu de l'abondance et environnée de la troupe riante de ses petits enfants. Ainsi une vie douce et facile devrait être la vie naturelle du villageois. Mais rien ne lui donne l'idée de ce bonheur; il ignore le bien-être, le charme des caresses, et jusqu'à la puissance de l'amour. Ses enfants tremblent devant lui, sa femme redoute la vigueur de son bras. Adversaire et non protecteur de ces êtres si faibles, il ne connaît de loi que la force. La dernière raison du paysan, dans sa cabane comme aux champs, c'est la pesanteur de son poing.

Et si l'on nous demande des exemples, nous citerons des provinces entières, les plus riches comme les plus pauvres de la France : le Périgord, où les femmes croupissent dans un état de saleté et d'abjection qui réagit sur toute la famille; la Picardie et le Limousin, où, repoussées au dernier rang comme une race inférieure, elles servent leur mari à table, sans jamais prendre place à son côté; la Bresse, où elles sont manœuvres, bêtes de somme et de labour; la basse Bretagne enfin, où l'homme, la femme et les enfants, réduits à l'état presque sauvage, vivent pêle-mêle dans le même bouge, mangent le blé noir

dans la même auge avec leurs moutons et leurs pourceaux. Partout l'abaissement de la femme est la preuve de l'abrutissement de l'homme, et partout l'abrutissement de l'homme est la réaction de l'abaissement de la femme. Ne leur offrez pas le bien-être, ils le repousseraient comme chose étrange ou inutile ! Pour désirer le bien-être, il faudrait le comprendre, et les siècles ont passé sur leurs cabanes sans y laisser d'autres pensées que celles du travail et de la misère.

Dans la Suisse italienne, aux portes de la France, les femmes n'ont pas un meilleur sort. « Un paysan de ces bailliages, dit M. de Bonstetten, à qui je demandais pourquoi on ne tenait pas des ânes dans son pays, me prouva sérieusement qu'une femme travaillait plus et beaucoup mieux qu'un âne. En effet, dans la Suisse italienne, les femmes ne sont que les bêtes de somme de leurs maris. J'ai connu des maisons où le mari ne mangeait point avec sa femme, mais se faisait servir par elle à ses repas, après quoi la mère de famille allait se nourrir avec ses enfants de ce que le père n'avait pas dévoré¹. » Ne semble-t-il pas lire une page de l'histoire des Cafres et des Hottentots ?

Telle est la situation des campagnes dans presque toute l'Europe civilisée : ce sont là les idylles et les bucoliques des peuples qui s'imaginent suivre l'Évangile. Et ce qu'il y a de plus triste, c'est que ces spectacles frappent nos yeux sans les blesser, notre

¹ *Pensées sur divers objets de bien public*, p. 240.

âme sans l'attendrir. Le temps nous en a fait une habitude, et l'habitude nous en dérobe la pitié. Pauvres gens, nous les voyons si peu sensibles à leur propre misère, qu'il ne nous vient pas même à la pensée de les soulager. On dirait une autre espèce, une espèce inférieure placée là de toute éternité pour défricher la terre, porter ses fruits à la ville, ses moissons dans nos greniers, et recevoir de nous le mépris et quelques pièces de monnaie en échange du pain qu'elle nous donne.

Deux moyens bien simples s'offrent cependant d'améliorer le sort des pauvres habitants des campagnes. Le premier, c'est d'établir une institution primaire un peu large, spéciale aux jeunes filles, et qui leur permette un jour de diriger les affaires intérieures de la maison, et d'instruire elles-mêmes leurs enfants. Établir au village la supériorité intellectuelle des femmes sur les hommes, même passagèrement, c'est rendre aux femmes leur influence, cette influence vivifiante qui enrichit les chaumières et qui civilise les peuples.

Aussi avons-nous dit, au commencement de cet ouvrage, que toutes nos lois d'instruction primaire étaient insuffisantes, parce qu'elles ne fondaient pas, avant tout et de préférence à tout, des écoles pour les jeunes filles. Jamais l'instruction ne jettera de profondes racines dans les campagnes, si elle n'arrive aux enfants par les mères, et aux hommes par les femmes. L'instituteur public n'est qu'un instrument aride qui fait répéter l'alphabet ; la mère

de famille est une puissance morale qui féconde la pensée, en même temps qu'elle ouvre les cœurs à l'amour et les âmes à la charité.

Le second moyen, suite nécessaire du premier, consiste à rendre aux femmes de village les occupations de leur sexe, à revenir à la loi de la nature. Ce changement si simple est une révolution complète. En reprenant ses travaux, la femme recouvre sa beauté; en recouvrant sa beauté, elle reprend son pouvoir. Occupée de choses moins grossières, ses goûts s'épurent, ses manières s'adoucissent; elle recherche la propreté, elle comprend le bien-être, et il vient un jour où toutes ses pensées, tous ses désirs arrivent au cœur de son mari. La délicatesse de la femme est le plus puissant ennemi de la barbarie de l'homme.

On dira peut-être qu'arracher les femmes aux rudes travaux de la terre, c'est ruiner le laboureur. Nous répondrons, nous, que, bien loin de le ruiner, nous pensons à l'enrichir. Certes, les occupations de la chaumière ne sont ni moins nombreuses ni moins fécondes que celles des champs; s'il faut des bras vigoureux pour manier la pioche, il faut des mains soigneuses pour recevoir les moissons, cueillir les fruits, avoir soin des bestiaux, préparer les laitages, filer la laine et le lin, et entretenir partout l'ordre et la propreté. La terre ne produit que sous le soc qui la déchire; la maison ne prospère que sous la sagesse qui la conduit. Or, dans toute maison où la femme se livre aux travaux de l'homme,

les travaux de la femme restent à faire, c'est-à-dire qu'aucune lumière du cœur, aucune inspiration morale ne viennent se mêler aux habitudes de la vie matérielle, les serviteurs sont sans guides, les maris sans conseils, et les enfants oubliés.

Lorsque Salomon veut peindre la prospérité d'une maison, ce ne sont pas les travaux de l'homme, mais les douces influences de la femme qui lui reviennent à la pensée: c'est le sujet même de son tableau. A la femme il attribue toutes les faveurs de la fortune, et jusqu'à la sagesse qui fait honorer son mari. Il la montre veillant sur les pas des siens, et se levant la nuit pour distribuer la laine à ses servantes. La raison s'exprime par sa bouche, l'indulgence repose sur ses lèvres, et jamais on ne la voit manger son pain dans l'oisiveté. Aussi ses serviteurs la respectent, les malheureux la bénissent; et lorsqu'elle paraît revêtue de force et de beauté, ses fils se lèvent et l'appellent bienheureuse, et son mari, joignant ses éloges, aux leurs, lui dit: « Beaucoup de femmes ont enrichi leur famille, mais vous les avez toutes surpassées par l'ordre et la sagesse qui règnent dans votre maison. » La récompense de la femme forte dans la Bible, c'est le respect de ses enfants, l'amour de son mari, et les hommages de tout ce qui l'environne.

Voilà les sentiments qui doivent ressortir de la civilisation des campagnes. Que le législateur les fasse naître, et bientôt nous admirerons dans les chaumières les mêmes vertus qui, du temps de Salomon, faisaient les délices du palais des rois.

Toutefois il ne faut pas croire que notre intention soit de ne laisser aux femmes aucune part dans le ménage des champs. Il est des travaux préparés pour leurs mains, et la récolte des légumes, la culture des fruits peuvent se mêler agréablement aux soins journaliers de la maison. Ces travaux ne sont ni les moins utiles, ni les moins lucratifs : la nature y a placé le commencement de toute civilisation, et, pour nous y appeler, elle en a fait une source de richesses. Voyez Thomery et Montreuil ! c'étaient autrefois deux pauvres villages dont les grossiers habitants languissaient dans la misère ; ils en sont sortis par la culture d'un fruit confiée aux femmes. Le sol de Thomery se compose de quatre cents arpents d'arides carrières, connues, du temps de Henri IV, sous le nom des *Effondrés*. En lui donnant le raisin on lui a fait produire un million. Il n'y a peut-être pas sur le globe de contrée plus intéressante, de village plus charmant et plus digne des regards du législateur. C'est une petite république agricole qui vit comme une grande famille, et dont tous les habitants sont riches, laborieux et heureux. Les travaux des femmes y sont légers : effeuiller la vigne pour laisser passer le soleil, éclaircir les grappes en détachant les grains avariés, couper le fruit sans le défleurir, et lorsque vient le moment de la vente, préparer la fougère qui doit envelopper et parfumer le raisin. Toutes ces choses demandent de la délicatesse et des soins dont les femmes seules sont capables. L'art de parer les paniers, c'est-à-dire d'emballer le raisin, forme à lui seul une science complète : les

jeunes filles qui le possèdent sont très-recherchées des jeunes gens, et ce talent supplée quelquefois à la richesse de la dot. L'hiver, les femmes s'occupent de leur fruitier, où, à côté des chasselas qu'elles conservent, on voit des rangées innombrables de pommes et de poires que leurs maris vont acheter en Auvergne, et dont le commerce leur apporte de grands bénéfices. Voilà comment les villageois de Thomery ont passé de la misère au bien-être, de la barbarie à la civilisation, par la culture d'un fruit et l'influence toute-puissante des femmes rendues à leurs travaux naturels ¹.

L'histoire de Montreuil offre un intérêt plus vif encore. Ce n'était sous Louis XIII qu'un misérable village, où l'on rencontrait çà et là quelques-uns de ces animaux farouches, peints par la Bruyère, noirs et livides, toujours courbés vers la terre, et qui, lorsqu'ils se lèvent sur leurs pieds, montrent une face humaine ². Aujourd'hui ce même village s'est transformé en un riche bourg, peuplé de quatre ou cinq mille âmes ; et tous ses habitants, hommes et femmes, jeunes et vieux, l'été et l'hiver, sont occupés de la culture du pêcher, dont, pendant trois mois, ils versent sur nos tables les fruits brillants et

¹ Non loin de Thomery, on trouve une paroisse assez considérable, nommée Champagne : là les femmes reprennent les durs travaux de la terre, qu'elles partagent avec les hommes ; dès lors la grossièreté et la saleté disparaissent, les mœurs se dégradent, les enfants ne sont plus soignés. On les voit courir dans les champs couverts de lambeaux ; quelques-uns mendient. Vous vous croyez à cent lieues de Thomery : la Seine seule sépare les deux villages.

² *Caractères*, ch. xi.

savoureux. Ce fut un pauvre chevalier de Saint-Louis, nommé Girardot, qui introduisit cette culture à Montreuil. Après de longues années de services, il sollicitait à Versailles une pension qui ne lui fut jamais donnée. Souvent le cœur navré de tristesse, il quittait les antichambres et descendait dans les beaux potagers créés par la Quintinie. Ce jardinier célèbre aimait à communiquer son art. Il remarqua le vieux chevalier, prit plaisir à son entretien, devina sa détresse, et, pour le distraire, mit dans ses mains les outils du jardinage, comme il avait fait au grand Condé et à Louis XIV. A cette époque il s'occupait à perfectionner le pêcher, et, par les secrets d'une culture nouvelle, il donnait à ses fruits le parfum et le coloris velouté des plus belles fleurs. Heureux de ce premier succès, il venait d'inventer ces petits murs faits pour les espaliers, et qui, placés à peu de distance les uns des autres, multiplient le terrain et doublent la chaleur en se la renvoyant. Cette invention qui concentrait les rayons du soleil frappa vivement Girardot; il résolut de la porter à Bagnolet, près de Montreuil, où il possédait un petit manoir et trois arpents et demi de terre. Ce fut une noble et généreuse résolution qui le délivra de tous ses soucis; mais il était loin alors d'en prévoir les plus beaux résultats. Pour changer les mœurs d'un village, il ne faut souvent que changer sa culture: celle-ci fit sa révolution; elle arracha les femmes aux rudes travaux des champs. Au lieu de la bêche et de la houe, elle glissa dans leurs mains des corbeilles de fruits. Alors la

grossièreté disparut avec la misère. A la place des terres incultes et malsaines, on ne vit plus qu'une suite de riants jardins. Les petits murs à la Montreuil et leurs riches espaliers avaient civilisé le pays.

Ainsi se sont successivement transformés plusieurs pauvres villages voisins de la capitale, et dont ce voisinage rendait la transformation plus facile. Et cependant les mêmes effets peuvent s'obtenir par les mêmes moyens dans les contrées les plus âpres et les plus isolées: témoin le Vivarais d'autrefois et le Vivarais d'aujourd'hui. Aux sommets de ses montagnes volcaniques, dans les entrailles de ses volcans, sur des torrents de laves sans culture et presque sans végétation, on voyait encore, il y a peu d'années, les restes de quelques peuplades à demi sauvages, dont la grossièreté et la férocité rappelaient les mœurs des vieux clans de l'Écosse. Ces peuplades ne marchaient qu'armées, et leur misère était si grande que la religion même n'avait pu les adoucir. Tous les dimanches on les voyait sortir de leurs maisons avec leurs habits de laine noirâtre semblables à ceux des Corses, de gros sabots, épais de plusieurs pouces, et le fusil sur l'épaule. Ainsi équipés, ils allaient à l'église, déposaient leurs armes à la porte; puis, après avoir prié dans un profond recueillement, ils reprenaient leurs fusils et se rendaient à la taverne. Là, dit un voyageur qui les visita vers la fin du dernier siècle¹, une

¹ Faujas de Saint-Fond, *Volcans éteints du Vivarais*, vol. infolio, p. 319.

joie féroce succède soudain à la prière et à la com-
punction : je les ai vus trente à table, chacun un pis-
tolet à côté de soi, se disputant, criant et se livrant à
des orgies qui finissent toujours par le meurtre de
quelques-uns d'entre eux.

Telle était la situation de quelques parties du haut
Vivarais en 1770. Aujourd'hui tout est changé. Plus
d'hommes armés, plus de sauvages, plus d'homici-
des ; mais aussi plus de terres en friche, plus de mi-
sère, plus d'isolement. Des chemins faciles se dérou-
lent sur toutes les montagnes, de riches villages
s'élèvent sur les débris des plus misérables ha-
meaux. Partout vous trouvez l'aisance à la place de
l'indigence, l'humanité à la place de la barbarie :
les hommes sont fiers et vigoureux, les femmes sont
belles et laborieuses ; des jeunes filles aux yeux
noirs, aux mains délicates, des troupes d'enfants à
la figure riante, apparaissent à la porte de toutes les
chaumières. On dirait un nouveau peuple ; ce n'est
cependant qu'une nouvelle génération née à l'abri
d'un arbre inconnu des générations anciennes.

Cet arbre, c'est le mûrier. Pour opérer tant de
prodiges, il a suffi de la culture d'un végétal et de
l'éducation de sa chenille. Il faut voir le pays dont
ils ont changé le destin. Ces coulées de laves rouges
et noires, ces fleuves de cendre, ces chaussées des
Géants semblables à celles d'Irlande, ces masses ba-
saltiques qui encaissent les torrents et couronnent
les montagnes, c'est là tout le sol du Vivarais. En face
de la petite ville d'Aubenas, trois rangs de montagnes

s'élèvent en amphithéâtre, comme de larges gradins,
jusqu'aux Cévennes qui les terminent. Tout le pays a
brûlé ; et si les volcans se rallumaient, Aubenas ver-
rait autour de lui soixante montagnes flamboyantes.

Eh bien ! ces montagnes, longtemps stériles, sont
aujourd'hui plantées jusqu'à leurs sommets ; ces
plaines, longtemps incultes, sont aujourd'hui vertes
et fécondes : chaque village a ses plantations ; les vil-
les mêmes apparaissent comme des corbeilles de
verdure. Aubenas est une charmante colline cou-
verte de maisons, au milieu d'une prairie couverte
de mûriers. Le mûrier est partout ; on le croirait in-
digène, tant il se multiplie facilement. Lorsqu'on
monte la côte de Villeneuve-de-Berg, et qu'on arrive
à la cime du mont, un large plateau se déploie, et
des rochers qui ne tiennent pas au sol le couvrent
dans toute son étendue : c'est comme une pluie
d'aérolithes tombés du ciel ; il y en a de plus gros
que des maisons. Savoir comment ils ont été appor-
tés là est une chose impossible, car aucune monta-
gne ne domine ; on dirait les pierres levées de Car-
nac, mais par milliers, mais innombrables. Nous
disons impossible, à moins que cette montagne n'ait
été soulevée avec toutes les pierres qui la couron-
nent. Eh bien ! au milieu de ce chaos, vous trouvez
encore le mûrier. Après avoir fécondé les volcans, il
vient féconder les cailloux : les espaces les plus
étroits portent leur arbre.

Ainsi s'est transformé le Vivarais. Une culture
nouvelle a changé le sort des femmes, et par les fem-
mes s'est adoucie la brutalité des hommes. Voulez-

vous civiliser un pays, donnez-lui une plante utile aux pays voisins, d'une culture aisée, et qui puisse occuper les femmes dans leurs maisons. Avec cette plante vient le commerce, avec le commerce viennent les chemins, avec les chemins viennent les idées. Le commerce enrichit, les chemins civilisent. Nous avons inutilement cherché à Thuyé ces hommes à demi sauvages qui allaient armés à l'église et au cabaret, et dont Faujas de Saint-Fond a fait une peinture si pittoresque et si terrible. Alors il n'y avait pas de chemins : aujourd'hui, une route superbe court sur les bords de la montagne, qu'elle environne de sa triple ceinture. Des forêts de mûriers se déploient sur tous les versants, du haut en bas, à perte de vue. Il y en a jusque dans les cendres rouges de la Gravène, jusque dans les abîmes de la Gueule d'Enfer. C'est à travers ces forêts verdoyantes qu'on arrive à Thuyé. La première maison qu'on aperçoit en entrant dans le village est une maison de luxe, environnée d'un fort beau parc ; la seconde est une école primaire, et la troisième une auberge. Ces monts, jadis habités par des paysans féroces, et où l'on ne pénétrait qu'avec frayeur, sont devenus un lieu de plaisance pour les habitants des villes. Les voyageurs y trouvent un abri, et les enfants y reçoivent de l'instruction. C'est cependant un arbre qui a fait tout cela !

Un arbre, un homme et les femmes ! car les bienfaits de la nature n'apparaissent pas de suite à tous les yeux ; il faut l'intelligence du génie pour les dé-

couvrir, et le travail des masses pour les propager. Olivier de Serres, l'illustre auteur du *Théâtre d'agriculture et Mesnage des champs*, fut l'homme de génie. C'est dans sa terre de Pradel, à une lieue de Ville-neuve-de-Berg, que furent plantés par ses soins les premiers mûriers qu'on ait vus dans le Vivarais¹. Henri IV, qui entendit parler de ses succès, lui écrivit, et lui demanda des plants² de cet arbre, afin, disait-il à Sully, d'ôter l'oisiveté parmi mes peuples. Sa demande fut entendue : vingt mille mûriers sortirent aussitôt des pépinières de Pradel, et leur destination fut royale. Pour donner un grand exemple à la France, le bon roi les fit planter sous ses yeux dans son jardin des Tuileries. Certes, c'est une belle page de notre histoire que cette correspondance d'un roi et d'un agriculteur, du père du peuple et du bienfaiteur du Vivarais, pour un arbre. On peut en chercher les détails dans la préface du *Théâtre d'agriculture*, et dans les *Mémoires de Sully*. Comme il ne s'agissait ni de batailles ni de victoires, les écrivains modernes ont gardé le silence, n'ayant rien trouvé là d'assez dramatique pour la postérité.

L'ancienne habitation d'Olivier de Serres existe encore. C'est une maison modeste et sans luxe, pla-

¹ Préface du *Théâtre d'agriculture et Mesnage des champs*.

² Le premier mûrier, apporté d'Italie en France, fut planté dans le village d'Allan, à une lieue de Montélimart, vers l'an 1500. Il existait encore en 1802 ; son tronc était séparé en trois parties, et ses branches caduques se couvraient encore chaque printemps de feuilles et de fruits. C'est le père de tous les mûriers qui couvrent aujourd'hui le sol de la France.

cée, comme toutes les maisons du pays, au milieu d'un champ de mûriers. Ses fenêtres s'ouvrent sur des plaines et des collines également plantées de mûriers. Voilà son parc et son jardin, le parc seigneurial de Pradel. On pourrait dire qu'il n'y en a ni de plus vaste ni de plus magnifique, puisque les forêts qui en sont sorties se touchent et se déroulent sans interruption pendant plus de vingt lieues. L'arbre a mis deux siècles à envahir les vallées et les montagnes, à y former cette inscription vivante qui doit éternellement raconter les bienfaits d'un grand homme.

Il y a quatre ans, comme nous parcourions ces contrées, un paysan qui nous servait de guide, s'arrêtant à la porte du Pradel, nous raconta qu'en 1815, ayant montré cette maison à deux Anglais qui se rendaient aux eaux de Vals, tous deux se mirent à genoux sur le seuil, comme ils auraient fait au parvis d'un temple saint, honorant par cette action touchante celui qui avait civilisé le pays. Lorsqu'on songe aux préjugés nationaux qui nous séparaient alors de l'Angleterre, on sent toute la valeur d'un tel hommage : c'est un privilège des bienfaiteurs des hommes de rétablir, par l'admiration, la fraternité du genre humain.

Mais le fait le plus curieux, et qui met dans tout son jour la gloire d'Olivier de Serres, c'est la situation des pays voisins. Lorsqu'on arrive au sommet de la montagne qui sépare Thuyé de la Narse, on

trouve une vaste forêt de sapins, sombre rideau tiré aux limites des deux contrées, le Vivarais et le Velay. Là, sous un âpre climat, expire l'arbre qui donne la soie ; on entre dans un nouveau pays : les montagnes sont nues, les terres mal cultivées ; plus de rians vergers, plus de plantations verdoyantes, plus de doux travaux pour les femmes, de feuilles à recueillir, d'insectes à soigner. Dès lors tout change, la beauté physique et la beauté morale disparaissent en même temps. Les femmes, écrasées sous les travaux des hommes, vieillissent avant l'âge ; les hommes sont rudes et grossiers, les enfants laids et méchants : on dirait une autre race. Il n'y a cependant qu'un arbre de moins dans le pays !

Nous ne citerons pas d'autres exemples : ceux qu'on vient de lire ont dû fixer l'attention ; ils ouvrent des routes nouvelles à la bienfaisance et à l'humanité. Résumant donc les principaux points traités dans ce chapitre, nous dirons :

Que la grossièreté et la misère de presque tous les habitants de la campagne sont une honte pour le monde civilisé ;

Que le meilleur moyen de faire cesser cette barbarie est de rendre aux femmes les occupations de leur sexe ;

Que rendre aux femmes les occupations de leur sexe, c'est, en d'autres termes, prolonger leur vie, leur jeunesse, leur beauté ; c'est rentrer sous les lois de la simple humanité : suivant cette remarque de Buffon, que les femmes de campagne vieillissent plus vite, et meurent aussi en plus grand nombre

que les hommes, à cause des rudes travaux dont on les accable ;

Que les travaux habituels de la femme doivent se concentrer dans les soins de la maison et l'éducation des enfants ;

Enfin que l'adoucissement du sort des femmes de campagne est le commencement de toute civilisation, et qu'on peut y arriver de deux manières : dans la maison, par les occupations de la maison ; et dans les champs, par la découverte d'une plante ou la culture d'un fruit. Des lors rien de plus facile que cette œuvre de régénération ; toutes les âmes y sont appelées : car les plantes utiles sont nombreuses ; il y en a pour tous les sites et pour tous les climats. Qui pourrait craindre de ne pas trouver celle qui convient à son vallon ou à sa montagne, lorsque la Providence nous envoie, du fond de la Perse, de l'Arabie et de la Chine, le pêcher, la vigne et le mûrier, non pas seulement pour enrichir de grands royaumes, mais pour civiliser de pauvres villages auxquels les rois de la terre n'avaient jamais songé ?

CHAPITRE XXIII.

UNE UTOPIE RÉALISÉE.

La vraie grandeur d'un État tient aux soins que le gouvernement prend d'élever les âmes et d'inspirer les pensées généreuses au lieu d'un vil servage.

(Bacon's Works, t. II, p. 246.)

Aux portes de la France, sur les bords du Rhin et du Mein, existe un petit État, le duché de Nassau, joli royaume de vingt-sept lieues de longueur sur une largeur de dix-neuf, dont la population totale s'élève à peine à trois cent cinquante mille âmes. Wiesbaden est la capitale de ce charmant pays, renommé par ses sites pittoresques, ses bains d'eaux minérales, ses abeilles, et le vin doré qui coule de ses collines.

Parmi les institutions plus ou moins libérales de cette grande seigneurie, il en est une que nous sommes heureux de signaler, car elle peut être utile ; on y verra poindre le premier sentiment de justice qui se soit fait jour dans les codes humains et divins en faveur des habitants des campagnes.

Cette institution, il faut le dire, est toute nouvelle, elle date de 1816. Les états de Nassau s'étaient réunis pour délibérer sur l'éducation domestique des

que les hommes, à cause des rudes travaux dont on les accable ;

Que les travaux habituels de la femme doivent se concentrer dans les soins de la maison et l'éducation des enfants ;

Enfin que l'adoucissement du sort des femmes de campagne est le commencement de toute civilisation, et qu'on peut y arriver de deux manières : dans la maison, par les occupations de la maison ; et dans les champs, par la découverte d'une plante ou la culture d'un fruit. Des lors rien de plus facile que cette œuvre de régénération ; toutes les âmes y sont appelées : car les plantes utiles sont nombreuses ; il y en a pour tous les sites et pour tous les climats. Qui pourrait craindre de ne pas trouver celle qui convient à son vallon ou à sa montagne, lorsque la Providence nous envoie, du fond de la Perse, de l'Arabie et de la Chine, le pêcher, la vigne et le mûrier, non pas seulement pour enrichir de grands royaumes, mais pour civiliser de pauvres villages auxquels les rois de la terre n'avaient jamais songé ?

CHAPITRE XXIII.

UNE UTOPIE RÉALISÉE.

La vraie grandeur d'un État tient aux soins que le gouvernement prend d'élever les âmes et d'inspirer les pensées généreuses au lieu d'un vil servage.

(Bacon's Works, t. II, p. 246.)

Aux portes de la France, sur les bords du Rhin et du Mein, existe un petit État, le duché de Nassau, joli royaume de vingt-sept lieues de longueur sur une largeur de dix-neuf, dont la population totale s'élève à peine à trois cent cinquante mille âmes. Wiesbaden est la capitale de ce charmant pays, renommé par ses sites pittoresques, ses bains d'eaux minérales, ses abeilles, et le vin doré qui coule de ses collines.

Parmi les institutions plus ou moins libérales de cette grande seigneurie, il en est une que nous sommes heureux de signaler, car elle peut être utile ; on y verra poindre le premier sentiment de justice qui se soit fait jour dans les codes humains et divins en faveur des habitants des campagnes.

Cette institution, il faut le dire, est toute nouvelle, elle date de 1816. Les états de Nassau s'étaient réunis pour délibérer sur l'éducation domestique des

populations rurales. Par une faveur vraiment spéciale de la Providence, l'assemblée se trouva tout à coup illuminée d'un rayon de l'inspiration divine. Elle avait compris que la civilisation ne pouvait arriver au village que par les femmes. Statuant donc sur la nécessité de préparer les jeunes filles aux vertus et aux travaux des mères de famille, elle écrivit dans la loi :

1° Qu'outre l'instruction primaire donnée aux enfants des deux sexes des huit cents communes du royaume, il y aurait un établissement particulier consacré à l'éducation familière des petites filles de six à quatorze ans. Que deux fois par semaine ces enfants se réuniraient dans une salle de la maison commune pour y apprendre la couture, le tricot, le raccommodage, le ménage, la cuisine, enfin tout ce qui constitue l'économie domestique, l'ordre et la propreté surtout, ce premier élément de toute civilisation ;

2° Que la direction de cette école pratique serait confiée à la mère de famille la plus sage, la plus intelligente, la plus polie, la plus habile de chaque hameau : une femme qui, par ses bons exemples, ses bonnes manières et son expérience des choses de la vie, pourrait imprimer de douces habitudes et une bonne direction à toute la jeunesse du pays ;

3° Que cette directrice ou patronnesse serait élue à la majorité des voix par tous les habitants du village, qu'elle aurait une place d'honneur au temple et dans toutes les réunions publiques, que de plus elle recevrait cent vingt francs par an pour l'indemniser du

temps qu'elle consacrerait à cette œuvre civilisatrice.

Tel est l'esprit, si ce n'est tout à fait la lettre, de la loi votée par les états du pays de Nassau. Admirable institution dont la simplicité même garantit le succès. Nous disons admirable institution, car elle attaque à la fois la barbarie dans les mères et dans les enfants. Quelle femme n'aspirera au choix de la commune ? Il y a là une émulation de vertu, de talents, de propreté, de politesse qui doit, avec du temps, adoucir les mœurs et triompher de la grossièreté des campagnes. Être honorée comme la ménagère modèle d'un pays est une ambition qui doit faire palpiter le cœur de toutes les femmes, de toutes les mères, quels que soient d'ailleurs leur peu de lumière et le manque de première éducation. Choisissez d'abord entre les médiocres, votre choix éveillera les idées et le temps fera le reste. Et grâce à Dieu, ce n'est plus ici une utopie, c'est un fait accompli, une institution en pleine activité, et dont les effets salutaires se sont déjà fait sentir sur une des plus rudes et des plus arriérées populations de l'Allemagne. Voilà un petit peuple qui donne l'exemple aux grands, voilà des législateurs obscurs qui en remontent à nos législateurs les plus célèbres. Braves gens ! nobles seigneurs ! heureux pays ! soyez bénis pour le bien que vous enseignez au monde, et puissent nos chambres en recevoir de vous la leçon ! Un pareil établissement mettrait en France trente-huit mille instituteurs de la vie domestique, c'est-à-dire de civilisation, dans nos trente-huit mille communes, SANS AUCUN FRAIS POUR L'ÉTAT.

CHAPITRE XXIV.

LA RÉACTION EST ÉGALE A L'ACTION, LOI PHYSIQUE ET MORALE DE LA NATURE.

Quand la politique humaine attache sa chaîne au pied d'un esclave, la justice divine en rive l'autre bout au cou du tyran.

(BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, Étude septième, p. 318.)

Les couronnes sont épineuses, les trônes sont brûlants. Combien l'Europe n'a-t-elle pas vu en ce siècle d'émigrations de rois, de déchéances, de restaurations, de rechartes terribles, dont ne préservent ni les chartes, ni le pouvoir absolu, ni les armées! A cet aspect des choses, les uns avec une secrète joie, les autres avec une douleur amette, sont tentés d'appliquer aux souverains ce mot d'un ancien sur les dieux: *Les rois s'en vont.*

(LAINÉ, Discours à la Chambre des pairs, 19 avril 1831.)

La justice divine sur la terre est toujours l'accomplissement d'une loi. Dieu a tout arrangé pour faire sortir de nos actions les peines ou les récompenses qu'elles méritent. Le bien réagit le bien, le mal réagit le mal. La réaction est plus ou moins rapide, plus ou moins visible : peu importe, elle existe, elle est égale à l'action ; et si quelquefois ses effets nous échappent, ce n'est pas que la loi soit inactive, c'est tout simplement que la dernière scène du drame se passe au fond d'une conscience entre l'homme et Dieu.

On objecte qu'une pareille loi tend à détruire no-

tre liberté morale : c'est une erreur. L'homme est toujours libre entre le crime et la vertu ; seulement, dès qu'il a choisi, il y a un événement dont il n'est plus le maître, un résultat inévitable : la réaction de son action.

Nous n'en savons pas assez pour cesser d'être libres ; nous en savons trop pour ne pas nous sentir coupables d'une partie des maux qui pèsent sur l'humanité.

Tu achètes et tu vends un homme, tu as des esclaves : tous les vices de ces esclaves entreront dans ta famille, et toi-même tu te dépraveras jusqu'au point de justifier l'esclavage.

Avec des richesses immenses, tu es sans pitié pour la misère ; prends garde ! de cette misère vont sortir le vol, le brigandage, l'assassinat et la prostitution, tous les fléaux qui engloutissent les riches.

Tu élèves tes enfants dans l'impiété, et tu oses te plaindre de leur abandon, et moi, je les entends qui maudissent la vie, une vie douloureuse qui conduit au néant : le beau présent pour mériter leur reconnaissance !

Tu veux une femme riche et belle : on te donnera les richesses et la beauté. Mais ma femme me trompe, elle me ruine ; la voilà emportée dans le tourbillon du monde, oubliant son mari, négligeant sa maison, abandonnant sa fille aux soins d'une servante. Eh quoi ! n'as-tu pas demandé la beauté et la richesse ? tu verras que tu as oublié quelque chose dans ton marché !

Tu veux vivre par la guerre, tu périras par la

guerre. Le fer appelle le fer, le pillage appelle le pillage, le meurtre appelle le meurtre. Les hommes donnent à ces réactions le nom de vengeances ; ils se trompent, c'est la loi de Dieu qui s'exécute. Or, voici cette loi telle que la formulait un homme qui avait profondément étudié l'histoire : « Ce qui vient par la guerre s'en retournera par la guerre ; toute dépouille sera reprise, tout butin sera dispersé ; tous les vainqueurs seront vaincus, et toute ville pleine de proie sera saccagée à son tour¹. »

L'action d'un vice peut nous paraître agréable ; mais sa réaction est toujours amère. « Si la douleur de tête et le mal de cœur nous venaient avant l'ivresse, dit Montaigne, nous nous garderions bien de trop boire ; mais la volupté, pour nous tromper, marche devant et nous cache son affreuse suite. »

La réaction de l'impiété, c'est l'ingratitude et l'orgueil.

La réaction de la haine, c'est la vengeance.

La réaction de l'égoïsme, c'est l'abandon.

La réaction du célibat, c'est le libertinage et la prostitution.

La réaction de la richesse, c'est la pauvreté de l'âme et les infirmités du corps.

¹ Recueil des Pensées de Joubert.

Il y a des réactions d'équité et de bonheur comme il y en a d'impiété et d'infamie.

Ainsi le bien et la douleur sont, jusqu'à un certain point, à la disposition de l'homme. Il suffit de connaître la loi de la nature, c'est-à-dire les actions dont la réaction est agréable, et les actions dont la réaction est douloureuse, et nous arrivons par une route nouvelle à la connaissance du bien et du mal, du vice et de la vertu.

Qu'on juge de l'importance d'une étude qui renferme le secret de l'avenir, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, la marche de toutes les destinées. Celui qui connaîtra les résultats certains de chaque action humaine, et ces résultats sont invariables, connaîtra les voies de la justice divine, et, comme les prophètes de l'antiquité, il viendra les révéler au monde.

Science prodigieuse qui peut dire à l'homme : Si tu fais telle chose, telle chose t'arrivera ; mais aussi étude difficile et pleine d'accidents qui nous déçoit. La réaction ne se fait pas toujours en ligne droite ; tantôt elle frappe l'auteur de l'action, tantôt elle frappe ceux qui l'environnent. Ses justices nous paraissent lentes et capricieuses : elles renversent un trône où nous ne voyions qu'un tyran à punir ; puis arrivent les exceptions, qui nous irritent ou qui nous glacent d'épouvante. Tout cela vient de la faiblesse de notre vue, et quelquefois aussi de la grandeur de notre orgueil. Nous portons notre jugement d'après les lois de la justice humaine, et non d'après les vues larges et profondes de la convenance universelle ; qui est la justice de Dieu.

A défaut de règles positives pour arriver à la vérité, voici un fait sur lequel on ne saurait trop appeler l'attention ; car il peut servir de lumière : c'est que plus il y a de vertu dans l'homme, d'équité dans la loi, d'instruction et de religion dans un peuple, plus les réactions sont douces, la vie facile et le bien-être certain.

Ce fait est considérable ; il résume l'histoire de tous les temps et de tous les lieux, il donne la règle des grandes réactions qui bouleversent les empires, et il en résulte que la seule base solide du bonheur des rois c'est le bonheur des peuples, comme la seule base possible du bonheur des peuples est la liberté dans la vertu.

Vous renversez un trône, vous aurez Danton et Robespierre ; vous renversez les autels, vous aurez les échafauds et les bourreaux.

Les hommes à grandes destinées sont presque toujours esclaves d'une grande passion. Tant que cette passion triomphe, ils paraissent heureux. Et cependant les peuples s'étonnent et tremblent ; ils pressentent que le héros marche sous le joug d'une loi fatale, plus forte que sa fortune, plus forte que toutes les puissances humaines, et qui le pousse au dénoûment.

Réaction terrible qui jette Robespierre à l'échafaud et qui enlève Bonaparte au monde, conquis et non soumis, pour le précipiter sur le rocher de Sainte-Hélène !

Je n'ai jamais jeté les yeux sur le *Discours* de Bos-

suet, sans éblouissement et sans terreur. Il y a quelque chose de si puissant dans ces lignes qui racontent des siècles ; le jugement y est si près du crime, et la punition si près du jugement ! ce sont des peuples qui meurent et des empires qui croulent ; c'est le livre de la justice éternelle placé sous les regards du genre humain.

Quelle plus terrible leçon, quelle plus admirée, et quelle moins écoutée ! Mais dans ces pages sublimes où le prêtre assiste à la dernière heure de toutes les nations antiques, les temps modernes n'ont pas de dénoûment. Notre histoire s'y prolonge d'action en action, de catastrophe en catastrophe, à travers douze siècles de malheurs, sans arriver à cette réaction prodigieuse qui devait marquer la fin d'une époque : effroyable déluge, dont les flots mutinés ont englouti la race entière des hauts et puissants seigneurs du moyen âge, et jeté leurs privilèges entre les mains d'un peuple-roi. Qu'est-ce en effet que la révolution française ? la dernière scène d'un grand drame commencé l'an 500 de notre ère ; la lutte de deux castes contre la nation, et de la nation contre deux castes. Ouvrez l'histoire, et, si vous voulez comprendre le présent, demandez-lui compte du passé. Quel oubli de Dieu et de l'humanité ! Les puissants règnent, c'est-à-dire ils écrasent les peuples, les puissants règnent, c'est-à-dire ils se partagent les terres, les honneurs, les places, les richesses, les dignités, ne laissant au peuple qui les nourrit que la misère, l'ignorance et le travail. Dans ces ténèbres, l'espérance ne luit jamais ; mais les haines

s'amassent, les réactions se préparent, puis les temps arrivent et la loi s'exécute. Alors les gouffres de l'enfer s'ouvrent; on ne voit plus sur la terre que l'œuvre hideuse des bourreaux et des démons: l'homme n'apparaît que pour tuer ou pour mourir.

De grands politiques ont épuisé leur science à chercher autour de nous les causes de cette effroyable catastrophe. Ils ont accusé Richelieu et Louis XVI, blâmant tour à tour la vigueur de l'un et la faiblesse de l'autre. Rares génies qui vont imaginant qu'un peu plus, un peu moins de volonté aurait changé la loi du temps. Les armées de l'Europe entière y ont succombé comme tout le reste; ils l'ont vu, et ils l'ont oublié, et ils en appellent toujours à la violence, comme s'il y avait sur la terre une violence capable d'arrêter la réaction de douze siècles de crimes et de malheurs!

Et toutefois l'histoire n'est pas complète: la dernière heure des temps gothiques sonne de toutes parts, et les rois agissent comme si le moyen âge durait encore. Voyez-les en Espagne, en Russie, en Autriche, en Hongrie, en Prusse, en Hollande, en Savoie, s'armant avec fureur contre la réaction qui les menace. Les insensés! ils s'appuient encore sur le bourreau; ils lui disent: « Fais-nous régner! » comme si l'homme aux mains sanglantes commandait au destin. Mais le bourreau ne peut plus rien pour les rois; lorsqu'on lui dit de frapper, il regarde autour de lui, cherche les criminels, et s'arrête étonné du travail qui se prépare: cent millions de têtes l'épouvantent!

Et qui donc sauvera les trônes, si le bourreau est impuissant? Les rois eux-mêmes, s'ils veulent être justes. Il faut que la réaction vienne d'eux, et non des peuples; il faut qu'elle tombe de leurs mains comme un bienfait, au lieu de tomber de la main des peuples comme une vengeance. Voilà la seule voie de salut qui leur soit ouverte, et aussi le seul moyen d'arrêter le fléau terrible de l'anarchie qui dévore les peuples et les rois.

Telle est la loi d'action et de réaction: elle s'accomplit en un jour et en douze siècles. Tous les peuples y croient, et tous les hommes l'appellent: c'est peut-être la loi de la nature sur laquelle repose le plus de foi et le plus d'espérance. Aussi quelles plaintes et quels gémissements à la plus légère apparence d'une exception! Ne croirait-on pas que le monde se détraque! C'est un grand coupable qui reste impuni, un des agents de Robespierre, l'assassin ou le complice d'un roi; et le voilà qui boit, qui mange, qui parle, qui se promène en souriant à ses victimes. La terre est donc abandonnée! le ciel est donc sans puissance! Alors on blasphème, on se récrie, et la voix des peuples s'élève pour avertir la Providence qu'un scélérat va lui échapper, comme si l'éternité n'était pas devant elle!

CHAPITRE XXV.

L'HOMME INCLINE TOUJOURS VERS CE QU'IL Y A DE PLUS
BEAU. LOI MORALE DE LA NATURE

..... Voyez à nos spectacles,
Quand on peint quelque trait de candeur, de bonté,
Où brille en tout son jour la tendre humanité,
Tous les cœurs sont remplis d'une volupté pure,
Et c'est là qu'on entend le cri de la nature!

(GRESSET.)

J'ai vu des hommes incapables de science ; je n'en ai ja-
mais vu d'incapables de vertu. (CORNEILLE.)

Lorsque la société prend pour point d'appui le bien-être matériel, elle rend les hommes actifs, ardents, inquiets, intelligents, ennemis les uns des autres, insatiables de richesses et de plaisirs. A voir ainsi tout un peuple attaché à la glèbe de la fortune, on le croirait incapable d'actions et de pensées sublimes. Et cependant faites luire tout à coup devant cette masse avide un sentiment qui réveille son âme ; présentez-lui, je ne dis pas des espérances de bonheur, mais quelque chose de grand ou de généreux à accomplir ; voilà qu'aussitôt toutes les mauvaises passions font silence ; voilà que l'intérêt personnel est oublié, et qu'un peuple entier prodigue ses richesses et sa vie pour faire triompher ce qu'il croit juste et beau. Le soldat le plus grossier ne brave

la mort que parce qu'il met son âme dans les illusions d'une gloire dont il ne jouira pas, mais qu'il rattache à son drapeau ou à son général. Tous nos braves qui dorment aux champs d'Austerlitz, de Wagram et d'Eylau, que poursuivaient-ils avec tant d'ardeur ? une parcelle imperceptible de la renommée immense de leur chef. Ce n'était pas l'homme, ce n'était pas l'empereur, ce n'était rien de terrestre que les soldats adoraient dans Bonaparte ; c'étaient les illusions de sa gloire, l'infini de sa puissance et de son génie, et ce je ne sais quoi de beau qui rayonnait sur eux de la conquête du monde.

Mais quel exemple plus frappant que l'établissement du christianisme ? La terre était couverte de temples où les peuples adoraient leurs propres passions, lorsqu'une voix s'éleva, qui, méprisant la figure du monde, appelait les hommes à des biens plus parfaits que ceux de la terre, et plaçait leur avenir non dans cette vie, mais dans l'éternité. Dès lors la vocation des peuples se déclare, et l'armée des martyrs se forme. On leur a montré quelque chose de plus beau que les richesses et les voluptés terrestres, et ils y courent en triomphe, et ils y courent à travers les supplices et la mort !

Ainsi l'homme du peuple, le soldat, le martyr et le saint inclinent également vers ce qu'ils connaissent de plus beau. Autant de fois vous ouvrirez l'histoire, autant de fois vous verrez la multitude se détacher de ses passions petites ou mauvaises en présence des passions ou des sentiments magnanimes.

Ce que nous admirons dans les masses, nous le retrouvons dans les individus. Chaque lecteur de Tacite ou de Plutarque peut rendre témoignage de cette grande loi de la nature. Notre âme vole au-devant de tout ce qu'ils racontent de noble et de généreux ; elle s'y reconnaît, si l'on peut s'exprimer ainsi, acceptant avec joie l'exil ou la mort au sein de la vertu, devenant Socrate ou Aristide, jamais Anytus, jamais Sylla, même dans leur puissance et leur triomphe. Et quelle indignation pour leurs crimes ! et quel dégoût pour leurs voluptés ! et quel mépris pour cette fortune qui les porta si haut, et qui inspirait à leur siècle tant d'envie et tant d'épouvante !

Voilà un sentiment qui blesse nos sens et nous met en opposition avec nos intérêts matériels les plus vifs, avec toutes les voluptés animales, la volonté de jouir, de commander et de vivre. Ne découvrez-vous pas dans cette passion du beau idéal un être d'une autre nature que le tigre et le lion ? Mourir n'est rien, mais mourir pour une idée dont la récompense n'est pas de ce monde, ô mon âme, quelle manifestation sublime de ton immortalité !

Ainsi, pour régler les passions grossières, il suffit de leur opposer les passions célestes. L'homme suit la loi de son être, et, s'élevant par degrés au-dessus des biens matériels, il arrive enfin aux seuls trésors qu'il n'y ait pas de grandeur d'âme à mépriser.

Ne croyez pas que ces sentiments prennent leur

source dans l'éducation et la civilisation ; ils sont de notre nature, et non de nos écoles, et non du monde ; on les retrouve parmi les sauvages, et jusque dans les contrées les plus barbares de l'Afrique. Nous citerons à l'appui de cette assertion l'entrevue de Bello, sultan des Fellatahs, et du capitaine Clapperton, le premier voyageur qui, dans ses relations politiques avec des rois qui vendent leurs sujets, ait exprimé des sentiments dignes d'un peuple civilisé. Après avoir offert les présents d'usage, parmi lesquels se trouvaient une boussole et une lunette d'approche, la conversation s'engagea. « Toutes ces choses, dit le sultan, sont admirables, mais je n'y vois rien d'aussi curieux que toi-même. Que pourrais-je te donner qui fût agréable au roi d'Angleterre ? » Je lui répondis : « Le plus grand service que tu puisses rendre à mon souverain est de contribuer avec lui à mettre un terme à la traite des nègres sur les côtes. Il envoie chaque année des vaisseaux pour s'emparer des bâtiments qui font ce commerce. Les équipages sont mis en prison, et la liberté est rendue aux malheureux esclaves, auxquels on donne des maisons et des terres sur nos établissements en Afrique. — Comment, dit-il, vous n'avez pas d'esclaves en Angleterre ? — Non ; et lorsqu'un esclave y met le pied, il devient libre dès cet instant même. — Et par qui vous faites-vous servir ? — Par des personnes qui s'engagent à le faire pendant un temps fixé, et que nous payons pour cela. Aucun individu n'a chez nous le pouvoir d'en frapper un autre ; et les soldats sont nourris, habillés et payés par le gou-

vernement. — Dieu est puissant, dit-il, et vous êtes un grand peuple ! »

Le Barbare est surpris, mais il admire. Il sent si bien la grandeur de ces idées qui le surpassent, qu'il les rapporte tout de suite à Dieu, comme à leur source naturelle. Ainsi son âme s'éveille, et dès l'abord elle comprend la charité et l'humanité !

Dans cette partie du monde, l'âme des peuples dort avec celle des rois ; ce que Dieu leur a donné, les hommes l'ont laissé mourir ; et peuples et rois, sans pensées et presque sans intelligence, attendent leur réveil d'un législateur, comme les morts de la vallée de Josaphat attendent de Dieu leur résurrection.

Nous y portons depuis tant de siècles les barbaries de nos vieilles civilisations ! il est bien temps qu'ils éprouvent les bienfaits et la philanthropie de nos civilisations nouvelles.

Le sentiment du beau est donc partout, j'entends partout où il y a un homme. Il ne nous est pas permis de le comprendre, mais il nous est donné d'en jouir ; c'est à la fois le plus puissant véhicule du sentiment moral et le plus puissant moyen d'arriver à la vérité. Voilà pourquoi les sciences n'enfantent rien de supérieur que par lui : elles lui doivent tout

¹ Voyages dans le nord et dans les parties centrales de l'Afrique, par le major Denham, le capitaine Clapperton, etc., t. III, p. 82.

ce qu'elles ne doivent pas au hasard, c'est-à-dire toutes les découvertes transcendantes du génie.

Arrêtons un moment notre pensée sur cette loi de la nature qui peut avoir tant d'influence sur le genre humain, et que nous formulerons ainsi :

LA VÉRITÉ SE TROUVE TOUJOURS DANS CE QU'IL Y A DE PLUS BEAU.

Le principe est vaste, il ouvre aux sciences une carrière sans fin ; mais, pour en connaître toute la portée, il faut en faire l'application aux découvertes du génie.

Dans l'antiquité, Héraclite soutient que le soleil n'a qu'un pied de diamètre, et Anaxagore excite l'incredulité de la Grèce en donnant à cet astre l'étendue du Péloponèse.

Ainsi un charbon ardent d'un pied de diamètre ou de l'étendue d'une province, voilà le soleil des philosophes anciens. Que de degrés à parcourir dans le beau avant d'arriver à l'astre sublime, source éternelle des couleurs, des parfums et de la vie, qui enflamme notre atmosphère, rajeunit la nature, soutient les mondes par leur propre poids, et qui, mesuré par Huyghens, s'est trouvé treize cent mille fois plus grand que la terre !

Les anciens faisaient du ciel une voûte de cristal, et ils y attachaient les astres comme des flambeaux, n'imaginant que ce qu'ils croyaient voir. Mais ces cieux impénétrables, cette voûte solide qu'ils appuyaient sur notre globe, à mesure que la curiosité

les observe, et que le sentiment du beau nous élève, se brisent comme des jouets d'enfants : l'infini de l'espace, l'infini des mondes, l'infini des soleils, répondent à l'infini de la puissance. Voyez près de nous, dans cette voie lactée, où notre soleil, avec toutes ses planètes qu'il vivifie et qu'il entraîne, occupe un point imperceptible, quelle multitude de merveilles inconnues des siècles passés ! Là se trouvent les étoiles doubles ; là deux soleils d'une effroyable dimension, forment souvent à eux seuls tout un système ; ils se suffisent, échangent leur lumière et roulent autour l'un de l'autre. Parmi ces soleils, il y en a qui mettent quarante ans, d'autres six mille ans à tracer le double cercle de leur immense révolution. Plus loin, dans un autre ciel, le ciel de l'astronomie sidérale¹, la science moderne découvre des masses lumineuses de formes variées à l'infini, rondes, ovales, carrées, triangulaires, pyramidales, en fer de lance, en éventail, en losange, en arbre, en montagne, semblables aux coulées d'un volcan, à d'immenses baleines, ou se déroulant comme les anneaux d'un serpent gigantesque, ou enfin percées à jour, et laissant voir à des profondeurs inouïes d'autres masses blanchâtres qui nagent dans d'autres espaces ; et ces masses si variées de formes, et dont on entrevoit à peine la lumière, se composent d'une agglomération de mondes et de soleils. Et ces agglomérations de mondes et de soleils sont des voies lactées semblables à la nôtre, et ces

¹ On donne ce nom à la science qui s'occupe des corps célestes placés hors des limites du système solaire.

voies lactées qui se superposent et s'enfoncent dans les espaces invisibles, l'œil de l'homme, armé de puissants télescopes, en a déjà compté plus de quatre mille. Ah ! ce fut une heure sublime que celle où le grand Herschell et le fils qui continue sa gloire rencontrèrent pour la première fois dans l'étendue ces océans d'étoiles qui ont reçu le nom de nébuleuses, à cause des sombres clartés qu'elles rayonnent. Deux faibles créatures, encore enveloppées de leur poussière terrestre, s'étaient élancées dans l'infini, et il leur avait été donné de contempler ce qu'aucun mortel n'avait encore contemplé ! Plus heureux que Newton, ce grand explorateur du ciel, ils avaient franchi les limites de la création visible, et tout à coup ils s'étaient retrouvés presque dans les ténèbres, au milieu d'un milliard de soleils animés d'un milliard de mouvements, et qui s'élevaient comme une muraille vivante devant eux. Là s'arrêtent les yeux des savants ; là est la limite de notre science, mais non la limite de la création.

Montez, montez encore, montez éternellement ! et autant vous approcherez de ce qu'il y a de plus beau, autant vous approcherez de la vérité. La vérité est plus riche que l'imagination ; elle la déborde de toutes parts.

Vous venez de voir les astres se multiplier comme les sables de la mer ; montez, montez encore ! le ciel, toujours le ciel, partout le ciel ! Montez, montez encore ! Plongez avec Herschell dans ces abîmes de lumière et de feu ! Le grand homme aspire à ce qu'il y a de plus beau ; son âme pressent que toutes

ces étoiles qui rayonnent dans l'espace doivent avoir leurs êtres animés, leurs êtres intelligents. Qu'est-ce pour lui qu'un soleil qui ne ferait qu'éclairer ? Dieu s'est donné partout des spectateurs. Plein de cette pensée, il observe l'astre dont la présence donne le jour, et bientôt il découvre que cet astre est une planète opaque, ténébreuse, assez semblable à la terre, et non un charbon ardent ; que la lumière n'émane pas de son sein, mais qu'elle nage dans son atmosphère comme les nuées dans la nôtre ; qu'elle s'y forme perpétuellement pour rayonner sur les mondes, et sans doute aussi sur le soleil lui-même, qu'elle éclaire, qu'elle féconde, et qu'elle aurait cent fois consumé si, par des moyens qui nous sont inconnus, l'ardeur dévorante de ses feux ne se trouvait sans cesse adoucie. Et il en conclut que « le phénomène de la vie se produit dans le soleil comme sur la terre, mais sous des formes et avec des conditions différentes ¹. » Ainsi, dépassant les profondes conceptions d'Huyghens qui, en peuplant les astres, n'avait osé peupler le soleil ², le jeune Herschell s'élève d'un degré de plus vers le beau : il sent que l'intelligence est partout, parce que partout il reconnaît un Dieu. Dès lors tous les points lumineux du firmament s'animent par la prière et par l'amour ; chaque planète, chaque étoile, chaque soleil, chaque voie lactée est un autel qui flamboie et d'où s'élançe l'hymne vainqueur du néant ; et l'ensemble

¹ Herschell, *Philosophical Transactions*, 1828.

² Voyez le *Nouveau Traité de la pluralité des mondes*, par Huyghens ; traduit du latin par D.... 1 vol. in-12, 1718.

de ces planètes, de ces étoiles, de ces soleils, de ces voies lactées, c'est le temple de la Divinité ; et ces chœurs sublimes qui retentissent de monde en monde, c'est le culte d'une création sans fin, culte éternel, incompréhensible, entendu de Dieu seul au milieu de l'harmonie des astres, à travers l'immensité et l'éternité !

CHAPITRE XXVI.

DE LA PERFECTIBILITÉ DU GENRE HUMAIN. LOI MORALE DE LA NATURE.

Au milieu même des ravages de la guerre les maux s'adouçissent, les esprits s'éclairent, les peuples se rapprochent, et la masse du genre humain s'avance toujours, quoique à pas lents, à une perfection plus grande.

(TENGOR.)

Oh ! la belle, la noble destinée d'avancer toujours vers la perfection sans jamais rencontrer le terme de ses progrès !

(ASCILLON, *De la destination de l'homme*, p. 281.)

Au fond de notre âme repose un sentiment sublime à peine entrevu des moralistes, et qui cependant remue l'humanité ; c'est que l'homme, quelles que soient d'ailleurs son ignorance ou ses lumières, ne veut reconnaître qu'à la raison et à la justice le droit de le dominer. Il en résulte que les peuples n'obéissent aux lois les plus dures, aux superstitions les plus extravagantes, que parce qu'ils les croient justes et raisonnables. Sous cette observation si simple viennent se ranger les plus grands événements de l'histoire.

Je dis que le sentiment est sublime, car il témoigne, et cela contre les calomnies des sophistes sur

notre amour pour le mensonge, il témoigne, dis-je, que nous ne nous attachons à l'erreur qu'autant qu'on nous la présente comme la vérité. Transportez-vous au moyen âge : voyez le peuple courbé devant les nobles ; et les nobles, les rois et les peuples courbés devant les moines. Pourquoi cette double abjection ? c'est que la supériorité de la race noble est une conviction du peuple, comme la sainteté des moines est une conviction des nobles et des rois. Tous croient obéir à la justice et à la raison, et c'est pour cela qu'ils obéissent. Mais que l'une des deux puissances, le peuple, par exemple, vienne tout à coup à comprendre son erreur ; aussitôt ses chaînes tombent, et se dépouillant des croyances qui le retenaient dans l'esclavage, il court chercher cette justice à qui seule il reconnaît le droit de commander. Certes j'avais bien raison d'appeler sublime un sentiment qui maintient la dignité de l'homme jusque sous la verge du despotisme, et qui le rend libre aux premières lueurs de la vérité.

Dans ce sentiment universel, on reconnaît une loi de la nature, loi contre laquelle viennent se briser une à une toutes les superstitions et toutes les législations tyranniques du globe.

Cette loi s'enchaîne d'ailleurs merveilleusement avec deux autres lois qui concourent au même but. Ainsi :

L'homme aime la vérité, il y aspire : première loi de la nature.

Mais dans cette recherche il lui faut un guide ; ce guide, il le porte avec lui.

L'homme incline toujours vers ce qu'il y a de plus beau : seconde loi de la nature.

Enfin ces deux lois sont comme la racine d'une troisième, la loi de perfectibilité, qui emporte tous les peuples d'un même branle, mais non d'un même mouvement, les uns avant, les autres après, vers l'accomplissement de toutes les lois de la nature, sous les regards d'un seul Dieu.

Cette loi ne fut découverte que vers la fin du siècle dernier. Turgot en avait eu le pressentiment ; Condorcet, du fond de son cachot, se hâta de la jeter au monde. La pensée était grande, mais il ne fit que l'entrevoir, ou plutôt il la rétrécit au tableau progressif des sciences, laissant au siècle suivant la gloire d'en faire l'application providentielle au développement, sur le globe, de la morale et de l'humanité.

Tel est le but de la loi, ou, pour mieux dire, tel est le grand travail imposé au genre humain. Quelle sera la fin de ce travail, je l'ignore. Tout ce qu'il est possible d'entrevoir, c'est qu'il y a une mission donnée, une route plus ou moins longue à parcourir, et que le monde moral roule dans ces ténèbres, mais en s'approchant toujours de la lumière.

Ceux qui ont combattu cette loi ont imaginé qu'elle proclamait l'accroissement progressif de l'intelligence humaine. Pleins de cette pensée, ils demandent quel poète nous opposerons à Homère, quel sage à Socrate, quel guerrier à Épaminondas ; puis ils se réjouissent de leur triomphe avant même d'avoir compris la question. En effet, la perfectibilité

n'est pas le pouvoir de changer la nature de l'homme ; elle est tout simplement l'expression du mouvement des masses et des progrès de l'humanité. Considérant tous les peuples qui couvrent le globe comme un seul homme, elle cherche si cet être s'est amélioré depuis le commencement du monde ; elle lui demande ce qu'il était à l'époque de Sésostris et ce qu'il est aujourd'hui, les erreurs qu'il a tuées et les vérités qu'il a fait naître, tout ce qu'il a laissé sur sa route et tout ce qu'il y a recueilli dans une marche de plus de six mille ans. Magnifique spectacle des destinées humaines, dont le cercle s'agrandit et s'éclaircit à chaque nouveau siècle qui tombe dans l'éternité.

Ce serait une histoire de haute conception que celle des progrès de la vérité sur le globe. Les plus grandes gloires, les gloires sanglantes, y tiendraient la plus petite place : on en retrancherait tous les peuples qui n'ont rien légué au monde.

L'Égypte, malgré ses castes, son idolâtrie, l'esclavage et la mutilation des hommes, pourrait y obtenir quelques lignes. C'était un vaste atelier, où une multitude de mains travaillaient au profit du maître. Mais pendant que les ténèbres couvraient le peuple, une lumière cachée brillait dans les temples et dans les tombeaux. Pythagore et Platon vinrent y chercher la sagesse, et avec elle le sceptre de la civilisation passa à la Grèce.

Athènes et Sparte offraient le spectacle de deux

peuples libres. C'était le premier essai de cette vérité, encore inconnue, que tous les hommes, étant égaux devant les dieux, doivent être égaux devant la loi. La Grèce légua ce principe à Rome, déjà victorieuse, avec les doctrines de Socrate, l'exemple de sa mort et la pensée d'un Dieu unique, source de toute vérité.

Rome profita peu du legs. Elle s'honora par l'amour de la patrie et les vertus de la famille. La pudeur d'une femme et un temple élevé à la piété filiale établirent sa puissance et la firent grande aux yeux des hommes et des dieux. Elle tint la terre dans ses chaînes; elle lui donna l'exemple des dévouements les plus héroïques; mais, en mourant, elle ne lui laissa aucune de ces grandes vérités qui sont le patrimoine du genre humain.

Et ce n'est point ici une de ces accusations irréflechies que l'histoire se plaît à contredire. Ouvrez Tite-Live et Tacite: Rome, la puissante Rome, sait combattre, conquérir, civiliser; mais elle n'ajoute rien aux legs de la Grèce, elle ne retranche rien aux férocités de sa civilisation: le polythéisme, l'idolâtrie, l'esclavage, la gloire du suicide, les jeux sanglants du cirque, les sacrifices humains, la terre déclarée barbare, les peuples considérés comme une proie, et le droit des armes érigé en droit des gens; erreurs populaires, cruautés religieuses, patriotiques et politiques, contre lesquelles, pendant plus de vingt siècles, il ne s'élève aucune réclamation.

L'antiquité en est couverte comme d'un voile qui

dérobe à son génie la grandeur de Dieu, la dignité de l'homme et les lois de la nature.

Les progrès de la société ancienne se concentrent dans ces trois pensées: unité dans le mariage, liberté civile et politique, égalité devant la loi. Ces deux derniers principes sont d'ailleurs resserrés dans les limites les plus étroites; ils ne sortent pas de la nation, ils ne sont d'aucun secours aux vaincus. Ce n'est pas l'homme que la loi honore, c'est le citoyen.

Voilà l'œuvre morale de quarante siècles. Alors le grand empire s'écroule, et avec lui toute la société ancienne. Au milieu de ces décombres, les droits du citoyen se perdent, mais ceux de l'homme se retrouvent. Ils doivent fonder un ordre de choses plus large, plus fécond, et surtout plus humain. Ils sont appuyés sur l'unité de Dieu, d'où sort l'unité du genre humain.

C'est de Jésus-Christ que nous vint cette lumière. Il fit tomber le voile qui cachait au monde le Dieu de Moïse, transfiguré par l'amour; il rendit les enfants au père et le père aux enfants; et il se trouva tout à coup que la plus haute pensée de Socrate circulait parmi les peuples.

Le premier effet de cette vérité sur le globe fut un événement prodigieux, la destruction de l'esclavage. Cent peuples savent aujourd'hui ce que ne sut aucun sage de l'antiquité, qu'acheter et vendre un esclave, c'est acheter et vendre le sang d'un homme, c'est violer d'un seul coup les lois de Dieu et les droits de

l'humanité. Vérité simple, vérité naturelle qui s'élève comme une muraille entre les temps antiques et les temps modernes. Aujourd'hui, l'esclavage est une barbarie des nations barbares; c'était autrefois un usage des nations civilisées; jusque-là que Platon en fit un des éléments de sa république idéale.

Aristote lui-même, l'homme de la raison, y fut trompé; il prit l'assentiment de tous les peuples pour une loi de la nature; de l'usage, il conclut le droit. Ne pouvant reconnaître l'homme dans les abjections de l'esclave, il annonça une race inférieure faite pour servir comme le cheval est fait pour porter, ne s'apercevant pas que ces abjections, qu'il prenait pour le caractère d'une espèce, étaient l'œuvre de l'esclavage, et non l'œuvre de la nature¹.

La vie morale des peuples s'est donc agrandie d'une pensée qui manquait à Socrate, à Platon, à Aristote, et qu'on cherche en vain dans Moïse. Jésus-Christ la fit entendre du haut de la croix; elle se perdit au milieu de la barbarie, et, après dix-huit siècles de combats, nous l'avons retrouvée dans l'Évangile.

Ce fut une grande révolution que cette seule pensée jetée au milieu d'un monde de maîtres et d'esclaves. Rome régnait encore sur toute la terre, et sur toute la terre il y avait des marchés où l'homme

¹ Voy. Aristote, *Polit.*, liv. I, chap. III et IV. — Voyez aussi d'excellentes réflexions sur ce passage d'Aristote dans la *Philosophie du Droit* de M. Lermnier, t. II, p. 40.

vendait et achetait l'homme. La pensée de Jésus-Christ ne fut comprise que des victimes; le reste, peuples, rois, moralistes, sophistes, n'y vit qu'une conception idéale, une théorie qu'on pouvait discuter, peut-être le rêve d'un philosophe; et tout à coup la volonté vertueuse du monde civilisé est sortie de ce rêve.

De tout ce qui précède, nous pouvons conclure que la morale et la politique ont subi trois grandes révolutions: la croyance au Dieu unique, manifestée par les Hébreux et par Socrate; la première apparition sur le globe de la liberté politique, manifestée par les Grecs, et la réalisation de ces deux idées, plus la destruction de l'esclavage, œuvre puissante de Jésus-Christ. Là sont les premiers chapitres de l'histoire morale du genre humain.

L'humanité marche donc, et elle marche à la conquête de la vérité. La loi de la nature l'entraîne vers ce but, dont la régénération du globe sera le couronnement. Que cette marche ait d'abord été un peu lente, cela devait être: les premières vérités sont les plus difficiles à découvrir; mais aujourd'hui le mouvement s'accélère et les progrès se multiplient.

L'UNITÉ DE DIEU,

L'UNITÉ DU GENRE HUMAIN,

L'AMOUR DE L'HUMANITÉ,

L'ABOLITION DES CASTES,

L'ABOLITION DE L'ESCLAVAGE,

LA SOUMISSION DES DROITS DU CITOYEN AUX DROITS DE L'HOMME,

ET LA LIBERTÉ DE CONSCIENCE.

Toutes vérités inconnues des anciens, toutes vérités reconnues aujourd'hui, et, remarquez-le bien, toutes vérités qui s'harmonient aux lois de la nature. Mais ces progrès ne sont que les premiers éléments des progrès qui nous restent à faire. Tant que nos yeux verront triompher le crime et persécuter la vertu, tant que les masses populaires seront privées d'intelligence et de ces nobles développements de l'âme qui nous séparent de la brute, tant que certaines races seront condamnées à l'esclavage (ainsi les nègres en Amérique, les Bohémiens en Moldavie et en Valachie¹), c'est-à-dire tant que l'homme possédera l'homme à titre de marchandise et de bête de somme, tant que, sur une grande partie du globe, les juifs seront privés des droits civils et politiques, que les hommes se diviseront par castes, les nobles et les ignobles, que le travail sera méprisé et les travailleurs avilis, enfin tant qu'il existera des mendiants, des tyrans et des bourreaux, et

¹ Les Valaques placés sous la protection (lisez sous la domination) de la Russie, tiennent eux-mêmes dans l'asservissement le petit peuple des Bohémiens qui se compose de plus de cent mille âmes. Leur propre malheur ne leur a pas encore appris les droits de l'humanité, et cependant les Valaques sont un noble peuple, le plus avancé, le plus civilisé de cette partie de l'Europe orientale. Oh ! je voudrais qu'ils pussent entendre ma voix ! je leur dirais : « Point d'esclaves, point de serfs, n'écoutez pas vos moines, car ce sont les moines qui possèdent des esclaves ; donnez à tous la liberté que vous réclamez pour vous-mêmes ; faites-vous cent mille citoyens de plus, que le souvenir de la Pologne vous soit toujours présent ; elle a péri parce qu'elle n'avait que des nobles et des serfs : si elle avait été un peuple, elle vivrait encore ! »

que le sang humain coulera sur la terre, la loi ne sera point accomplie. L'œuvre de la perfectibilité est de faire tomber un à un tous ces vêtements d'angoisse et d'opprobre dont la société nous revêt en naissant. Loi divine et fatale, qui ne nous laisse aucun repos, qui parle au genre humain comme la mort parle à l'homme dans le terrible passage de Bossuet : « Marche, marche ! » et tous les peuples civilisés lui répondent en regardant le ciel : « Nous marchons ! »

CHAPITRE XXVII.

SUITE DU MÊME SUJET. PREMIÈRE APPARITION DE LA
LIBERTÉ POLITIQUE SUR LE GLOBE. FRAGMENT DE
L'HISTOIRE MORALE DU GENRE HUMAIN.

En étudiant l'histoire, il me semble qu'on acquiert la conviction que tous les événements principaux tendent au même but, la civilisation universelle.

(Madame DE STRAEL, *De la littérature considérée dans ses rapports, etc.*)

C'est une belle page dans l'histoire du monde que l'apparition de la liberté sur la terre. L'homme brise les chaînes du despotisme, et choisit un état meilleur. L'homme peut donc choisir, l'homme peut donc se mouvoir, l'homme peut donc créer. Première manifestation de la loi du progrès, première révélation d'un travail moral imposé au genre humain ! Heureuse découverte ! magnifique spectacle !

L'Asie, avec ses villes de géants, ses monuments cyclopéens, ses arts et ses sciences stationnaires, son système despotique de meurtres et de rapines, ses troupes d'hommes, ses barbaries, son luxe, sa magnificence, était sans rivale sur le globe, lorsqu'une petite colonie, échappée de son sein, s'arrêta au milieu des montagnes de la Grèce ; là, oubliée

de tous, elle se dépouille peu à peu de ses mœurs et de ses habitudes asiatiques. Un soleil moins chaud, un climat moins énervant, une vie plus rude et plus active lui inspirent de nouvelles idées. Elle développe les arts, perfectionne la philosophie, établit le mariage, adoucit le culte des dieux, et déjà elle songe à adoucir le sort de la multitude. Cette dernière pensée commence la régénération du monde, et c'est de cette époque qu'il faut dater la naissance intellectuelle des peuples. Jusque-là tous les gouvernements avaient été théocratiques et despotiques, et toutes les nations enchaînées. Eh bien ! ce fut en face de ces nations et de ces despotes qui la pressaient de toutes parts que, dans un petit coin du monde, une poignée d'hommes imagina et fonda la liberté.

Alors commence une nouvelle période dans l'histoire du genre humain : les deux systèmes politiques sont en présence. D'une part, l'esclavage sombre, silencieux, les abaissements de la polygamie, et le pouvoir sans bornes qui n'enfante que des monstres ; d'autre part, la liberté glorieuse qui enfante des héros. Dans les palais de Ninive, de Babilone et d'Ecbatane, la dissolution est effrénée, la terreur est permanente ; on y voit des festins de cannibales, la débauche, l'inceste, le parricide, le fratricide ; là il n'y a point de famille, point de patrie, et le sang du peuple a moins de valeur que celui du plus vil troupeau. A Athènes, à Sparte, au contraire, c'est le peuple qui règne : un sentiment sublime, quoique incomplet, l'amour de la patrie,

lui donne une force morale inconnue de l'Asie entière, et qui doit la vaincre ou la régénérer. En voyant la Grèce, on sent que l'homme y a recouvré ses droits. La femme n'est plus une marchandise, on la respecte comme épouse et comme mère. La violence n'est plus dans la cité, on ne l'exerce qu'à la guerre, sur les Barbares ; mais, hélas ! les Barbares couvrent le globe, les Barbares environnent la Grèce : Athènes est comme un point lumineux dans les ténèbres, mais qui doit un jour, comme le soleil, illuminer le monde.

Ce ne fut point une lutte ordinaire que celle de la Perse et de la Grèce. Les historiens, qui n'ont vu à Marathon et à Salamine que la rencontre de deux peuples et le destin de deux villes, n'ont rien compris à cette époque, la plus mémorable sans doute de l'antiquité. Il y avait là quelque chose de terrible et de solennel, c'était le combat de deux principes, de la liberté et de l'esclavage, de la lumière et des ténèbres, du bien et du mal. Il s'agissait non d'exterminer des armées et de soumettre des nations, mais de savoir si l'homme est né pour servir éternellement les caprices d'un tyran ; si la perfectibilité est la loi de notre être, si Dieu en nous plaçant sur la terre nous a donné un but à atteindre, une tâche à remplir, et si cette tâche est le perfectionnement de l'humanité. Voilà ce qui se débattait entre l'Asie et la Grèce. Le sort du monde reposait alors sur la tête de trois hommes, dont la mission fut toute providentielle. Miltiade à Marathon, Léoni-

das aux Thermopyles, et Thémistocle à Salamine, croyaient ne se dévouer qu'à leur patrie : ils combattaient pour le salut du genre humain !

Supposez-les vaincus, et voyez la Grèce périr avec eux, et voyez la civilisation et ses doux fruits, les lettres, les sciences, les arts, périr avec la Grèce : le point lumineux qui doit toujours s'agrandir sur le globe se fût éteint, et peut-être à tout jamais. Et quelle digue aurait pu arrêter le torrent des armées persanes ! Rome naissait alors ignorée et faible ; Xerxès l'eût étouffée dans son berceau. Carthage, plus commerçante que guerrière, se serait prosternée devant l'or de l'Asie ; cinq millions de soldats eussent inondé la Macédoine et prévenu la naissance d'Alexandre. Enfin, l'Europe ne se composait que de tribus sauvages, dont plus tard les armées romaines devaient commencer la civilisation, mais qui se seraient perdues comme le reste du monde dans les ténèbres de l'esclavage oriental.

La défaite des Perses fut un bonheur pour l'humanité ; mais elle ne termina pas la lutte, puisque, après tant de siècles, cette lutte dure encore, et que de nos jours les nations de l'Europe se sont trouvées tout à coup divisées entre elles, comme l'étaient autrefois la Grèce et l'Asie. D'un côté les peuples libres, de l'autre les autocrates et les rois absolus. Le spectacle n'a fait que changer de place ; il a passé de l'Orient à l'Occident ; seulement l'armée des peuples libres est en progrès, elle compte aujourd'hui dans ses rangs tout ce qu'il y a d'éclairé, de noble et de

généreux sur la terre ; bien plus, elle sait qu'elle accomplit la loi de la Providence, ce que ne savait pas Thémistocle, et elle a pu prendre pour devise le cri de victoire des croisés : DIEU LE VEUT !



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE XXVIII.

SUITE DU MÊME SUJET. COMMENT LA PENSÉE DE L'UNITÉ DE DIEU EST ARRIVÉE AUX PEUPLES.

Les hommes dont la passion a corrompu le jugement ne savent pas suivre les traces de la vérité.

(Bossuet, *Sermon sur la véritable conversion.*)

La liberté civile des peuples est le premier pas du genre humain dans la route du progrès, c'est-à-dire la première condition de tous les autres progrès.

Les chaînes du despotisme ne pèsent pas moins sur les esprits que sur les corps : les despotes ne règnent que par la force et le mensonge ; ils savent que le fer les tue quelquefois, et que la vérité les tue toujours.

C'est donc chez les peuples libres seulement que la vérité peut naître. Et s'il n'y avait pas eu de peuples libres sur la terre, jamais la pensée d'un Dieu unique, d'un Dieu créateur, n'eût consolé le genre humain. ®

Voyez, en effet, d'où nous est venue cette pensée ; saisissez-la à son origine pour vous prosterner et pour l'adorer. Vous ne vous prosternerez ni devant Babylone, ni devant Memphis, villes d'idolâtrie et d'opprobre. La première révélation de l'unité de

Dieu se manifeste chez deux peuples échappés comme par miracle des chaînes de l'esclavage : aux Israélites, devenus libres par le génie de Moïse ; aux Grecs, devenus libres par les institutions de Solon.

Et quoique dilaté par les joies de la liberté, le cœur de ces peuples ne fut pas assez grand pour contenir cette pensée : Moïse resta seul, sans être compris, et plus tard Socrate eut le même sort. Tout ce qu'ils purent faire, ces grands hommes, fut de prendre acte devant Dieu de l'aveuglement des peuples, et de léguer leur pensée aux siècles à venir.

CHAPITRE XXIX.

L'HOMME N'EST COMPLET, IL N'EST TOUT CE QU'IL PEUT ÊTRE, IL NE PRODUIT TOUT CE QU'IL PEUT PRODUIRE, QUE DANS SA LIBERTÉ. LOI PHYSIQUE ET MORALE DE LA NATURE.

L'esclavage déshonore le travail, il introduit l'oisiveté dans la société, et avec elle l'ignorance et l'orgueil, la pauvreté et le luxe. Il énerve les forces de l'intelligence et endort l'activité humaine.

(ALEXIS DE TOCQUEVILLE, *de la Démocratie en Amérique*, t. I, chap. II, p. 22.)

La nature veut que non-seulement notre intérêt moral, mais tous nos intérêts matériels, ceux auxquels les masses sont le plus sensibles, soient brisés par l'esclavage. C'est ainsi qu'elle protège la liberté. Elle prévoit le cas où des nations entières accueilleraient les vices et les crimes qui produisent de l'argent, sans autre soin que de les justifier par des préjugés ; et, ce cas étant prévu, elle lui oppose une loi dont la puissance peut émouvoir les âmes les plus vénales :

« L'HOMME N'EST COMPLET, IL N'EST TOUT CE QU'IL PEUT ÊTRE, IL NE PRODUIT TOUT CE QU'IL PEUT PRODUIRE, QUE DANS SA LIBERTÉ. »

En effet, c'est une chose prouvée aujourd'hui que les bras libres produisent plus que les bras chargés

Dieu se manifeste chez deux peuples échappés comme par miracle des chaînes de l'esclavage : aux Israélites, devenus libres par le génie de Moïse ; aux Grecs, devenus libres par les institutions de Solon.

Et quoique dilaté par les joies de la liberté, le cœur de ces peuples ne fut pas assez grand pour contenir cette pensée : Moïse resta seul, sans être compris, et plus tard Socrate eut le même sort. Tout ce qu'ils purent faire, ces grands hommes, fut de prendre acte devant Dieu de l'aveuglement des peuples, et de léguer leur pensée aux siècles à venir.

CHAPITRE XXIX.

L'HOMME N'EST COMPLET, IL N'EST TOUT CE QU'IL PEUT ÊTRE, IL NE PRODUIT TOUT CE QU'IL PEUT PRODUIRE, QUE DANS SA LIBERTÉ. LOI PHYSIQUE ET MORALE DE LA NATURE.

L'esclavage déshonore le travail, il introduit l'oisiveté dans la société, et avec elle l'ignorance et l'orgueil, la pauvreté et le luxe. Il énerve les forces de l'intelligence et endort l'activité humaine.

(ALEXIS DE TOCQUEVILLE, *de la Démocratie en Amérique*, t. I, chap. II, p. 22.)

La nature veut que non-seulement notre intérêt moral, mais tous nos intérêts matériels, ceux auxquels les masses sont le plus sensibles, soient brisés par l'esclavage. C'est ainsi qu'elle protège la liberté. Elle prévoit le cas où des nations entières accueilleraient les vices et les crimes qui produisent de l'argent, sans autre soin que de les justifier par des préjugés ; et, ce cas étant prévu, elle lui oppose une loi dont la puissance peut émouvoir les âmes les plus vénales :

« L'HOMME N'EST COMPLET, IL N'EST TOUT CE QU'IL PEUT ÊTRE, IL NE PRODUIT TOUT CE QU'IL PEUT PRODUIRE, QUE DANS SA LIBERTÉ. »

En effet, c'est une chose prouvée aujourd'hui que les bras libres produisent plus que les bras chargés

de chaînes, que l'homme libre travaille mieux que l'homme abruti par l'esclavage, ou même par le despotisme ; enfin, qu'il est plus lucratif de payer un ouvrier qui agit avec intelligence que de nourrir un esclave qui obéit comme une mécanique. Afin de nous forcer à respecter l'homme, Dieu a fait de la liberté une source de richesses.

Cette loi, qui nous pousse à la justice par l'avarice, témoigne des sollicitudes de la Providence pour sa créature favorite, ce qui ne doit pas trop nous enorgueillir, car elle témoigne aussi de notre bassesse, puisqu'elle place en quelque sorte la liberté de l'homme sous la sauvegarde de sa cupidité. L'homme comprend son intérêt avant de comprendre la justice.

Maintenant jetez les yeux sur l'Amérique de Washington, étudiez l'état de ses mœurs, cette multitude de préjugés barbares qui la rongent, qui la menacent d'un moyen âge, et vous jugerez que chez des peuples qui ont deux millions d'esclaves, et où l'esclave n'est pas un homme, mais une chose, une marchandise, une denrée, un bétail, dont chaque tête vaut dix acres de terre en bonne culture, vous jugerez, dis-je, que chez ces peuples marchands de chair humaine la loi que nous venons de développer est d'une application bien plus puissante et bien plus intelligible que les pages les plus sublimes de l'Évangile.

Mais il y a dans la loi un second article plus fatal

que le premier. Après avoir constaté la paresse et l'abrutissement de l'esclavage, la loi terrible porte une sentence de mort et déclare le maître homicide. On peut la formuler en quelques mots : L'homme est si bien fait pour être libre, que l'esclavage détruit l'espèce.

En effet, les populations d'esclaves ne se renouvellent que par l'importation.

Les Romains semblaient ne conquérir le monde que pour alimenter leurs marchés d'esclaves. Ils consumaient des peuples entiers : leurs plus illustres généraux n'étaient que leurs pourvoyeurs.

Strabon cite une ville où l'on vendait jusqu'à dix mille esclaves par jour, pour le seul service des Romains, et ce marché n'était pas le plus considérable. Pendant les guerres de la Gaule, César faisait mettre à l'encan les habitants des villes conquises, dont plus d'une fois le nombre s'éleva à cinquante mille. Qu'on juge de la consommation !

Les peuples chrétiens offrent des exemples tout semblables. Il est prouvé que la population esclave des Antilles est renouvelée tous les quinze ans. C'est donc à ce chiffre qu'il faut réduire la vie la plus longue de l'homme mutilé par l'esclavage.

Telle est la loi physique de la nature, elle déclare homicide quiconque a un esclave. Quant à la loi morale, chaque matin et chaque soir Dieu nous la rappelle dans ces premiers mots de l'oraison : NOTRE PÈRE ! Pesez bien cette parole, NOTRE PÈRE, et non MON PÈRE..... C'est un homme seul qui parle, et ce-

pendant il parle au nom de tous. En s'adressant à Dieu, en l'invoquant sous le titre le plus sacré, il ne lui est pas permis de s'isoler. Sa prière est collective : elle lui rappelle sa famille, la grande famille de Dieu. Prière vraiment céleste, où chaque individu ne se présente à son Père qu'entouré de tous ses frères, et où du fond de la solitude il prie au nom du genre humain ¹ !

Brise donc les chaînes de ton esclave, ou cesse d'élever ton âme à Dieu. Tu vois bien que chaque mot de ta prière lui dénonce un fratricide !

C'est une antique tradition de l'Orient, que Salomon possédait un anneau où les anges avaient gravé le vrai nom de Dieu. Par la magie de ce nom inconnu des hommes, le sage découvrait les trésors, soumettait les peuples, ouvrait les cachots, faisait tomber les chaînes, et régnait à la fois sur les puissances de la terre et sur les génies du ciel.

Je crois à l'anneau de Salomon, je crois aux prodiges du véritable nom de Dieu : NOTRE PÈRE ! nom adorable que le Christ est venu nous révéler ; nom magique qui n'est plus seulement écrit sur l'anneau de Salomon, mais dans le cœur des hommes. Quatre syllabes qui renferment la plus haute pensée qu'il nous ait été donné de comprendre, et qui doivent un jour briser toutes les tyrannies, régénérer tous les peuples, et constituer le genre humain dans sa gloire et dans sa liberté.

¹ Voy. *Plan d'une Bibliothèque universelle*, p. 390.

CHAPITRE XXX.

LE TRAVAIL. LOI PHYSIQUE ET MORALE DE LA NATURE QUI ÉTABLIT LE DROIT DE PROPRIÉTÉ.

Tout ce qui est dans la nature de l'homme, et tout ce qui est une suite nécessaire de cette nature, nous indique certainement quelle est l'intention et la volonté de Dieu par rapport à l'homme, et par conséquent nous fait connaître les lois naturelles.

(BURLAMAQUI, *Principes du droit naturel*, II^e part., ch. IV, § 5.)

Quiconque violera cette loi renoncera à sa propre nature et se dépouillera de l'humanité.

(CICÉRON, *République*, liv. III.)

C'est une loi que la nature nous impose afin de nous donner un droit.

Notre but n'est pas de développer un si vaste sujet, mais seulement de poser le principe.

Voici un fait digne d'attention.

La nature agreste peut suffire à l'existence misérable de quelques tribus sauvages : elle ne peut suffire à l'existence des nations civilisées. Pour que la terre fasse vivre les nations, il faut que l'homme la pétrisse de ses sueurs, la féconde de son intelligence et de son âme. La société n'est possible que dans le travail ; or la société est une loi de la nature : d'où il résulte que le travail est le complément nécessaire de cette loi.

Jetez les yeux sur les contrées désertes : la terre n'y produit que des forêts sauvages, repaire des bêtes féroces et des reptiles venimeux ; l'air y est malsain ; la corruption y entretient la végétation et y tue l'homme ; vous n'y voyez que des eaux croupissantes ou des fleuves sans frein et sans rives, des fruits après, des épis vides, des herbes dures et épineuses, une exubérance de végétation qui étouffe la fécondité, une nature grandiose qui étonne, mais la solitude, la guerre et la mort. Magnifique création, empire des animaux et non de l'homme, et qui attend la main de ce dernier pour devenir son bien en devenant son ouvrage. Aucune culture n'existe pour l'homme à l'état sauvage : c'est la civilisation qui a donné le blé au monde.

Ainsi, la mission physique de l'homme ici-bas est de réparer la terre qu'il habite, l'air qu'il respire, et jusqu'aux plantes qui doivent l'abriter, le vêtir ou le sustenter : l'épi de blé ne se remplit que sous sa main, les fruits de l'arbre ne s'adouciennent que sous sa culture ; les animaux sauvages ne s'appriivoisent que par ses soins ; il se choisit des compagnons parmi les animaux, et il les oblige à travailler avec lui et pour lui. Il fait plus : toujours poursuivant son œuvre, il va chercher le fer et l'or dans les entrailles du globe, et il s'en sert pour l'embellir et le féconder. A sa voix les forêts disparaissent, les fleuves rentrent dans leurs lits, les climats changent, l'air s'épure, les épines tombent, les fleurs se multiplient, l'herbe rude et stérile des savanes fait place à de frais gazons, à de riches potagers ; les pampres

de la vigne serpentent sur les rochers arides, et les moissons plantureuses et variées ouvrent partout de nouveaux horizons. Ainsi s'efface la nature agreste et se réalisent les jardins de l'Éden. Chaque pas que l'homme civilisé imprime sur le globe marque une conquête ; il est chargé d'achever la création, et Dieu lui prête une partie de sa puissance.

Il y a vingt siècles, l'Angleterre, la France, l'Allemagne offraient le spectacle des savanes et des forêts vierges de l'Amérique. L'homme a dû modifier jusqu'aux productions de la terre.

César rapporte que le froid ne permettait pas de cultiver la vigne dans la Gaule. L'homme a dû modifier jusqu'au climat.

C'est par le travail qu'il a envahi l'Europe.

C'est par le travail qu'il envahit l'Amérique. Sur cette terre inculte, vous voyez le travail s'avancer comme un géant infatigable, dont les mille bras domptent les fleuves, nivellent les montagnes, brisent les forêts, élèvent des villes, et de cette lutte terrible et incessante font sortir une nature plus aimable, plus féconde, dont l'homme est à la fois le maître et le créateur.

Voilà comment le travail justifie la propriété du pays par la nation, et du sol par les individus. Car le travail ne constitue pas seulement la société matérielle ; il établit un droit, le droit de propriété.

La terre a été donnée à tous ; le fruit du travail est donné à chacun.

C'est ce que ne veulent pas comprendre les sophistes, qui attribuent la propriété à la force et cherchent son origine dans le droit du premier occupant, comme si la violence était autre chose qu'un fait et pouvait constituer un droit.

La propriété a ses racines dans l'homme même ; elle est le besoin de son être, le véhicule de son intelligence, le lien de la société, le droit du travail.

Ceux qui parlent de l'anéantir et de fonder une communauté républicaine et monacale, où tout appartiendrait à tous, ne prouvent qu'une chose, c'est l'ignorance complète où ils sont des facultés de l'homme et des lois de la nature. Détruire la propriété, c'est, sous un autre nom, détruire la société.

A sa naissance l'homme est nu et ne possède rien que lui-même. Plus tard l'industrie lui ajoute un manteau, un habit, une maison, un jardin ; c'est ainsi qu'il s'empare du globe, qu'il le transforme, et qu'il en fait sa propriété par la loi du travail. De ses besoins et de sa faiblesse sortent son bien-être, son droit et sa souveraineté.

Et cette loi, dont l'action était préparée par notre intelligence et par notre nudité, cette loi dont le joug nous semble si lourd, et dont le résultat est si magnifique, prend, comme nous le disions tout à l'heure, son point d'appui dans l'âme humaine. L'enfant veut posséder : il ne se connaît point encore, et déjà il comprend la propriété. Qu'un de ses camarades lui prête un joujou, il s'en amuse, mais son plaisir est incomplet : la possession lui manque.

Il désire, il désire encore, il désire toujours, jusqu'à ce qu'il puisse se dire : Ceci est à moi.

Bien plus, le travail est une des nécessités de notre nature, une des conditions de la durée des familles et de la pérennité des races, comme le prouvent les observations de Fresnel. Ce jeune physicien, dont, il y a peu d'années, les découvertes effacèrent d'un seul trait près de la moitié du livre de Laplace sur le *Système du Monde*, et le grand ouvrage tout entier de Newton sur la *Lumière* ; ce beau génie, dont la science déplore aujourd'hui la mort prématurée, avait remarqué que toutes les fois que quatre générations se succèdent sans se livrer à aucun travail manuel, les enfants qui forment la cinquième génération meurent jeunes et de la poitrine, le travail des bras étant indispensable au développement viable des organes de la respiration.

L'histoire est là pour appuyer cette observation. Elle nous montre la noblesse féodale forte et robuste aussi longtemps qu'elle se livra aux rudes travaux des armes et de la chevalerie ; faible, débile et mourante dans sa race dès que l'invention de la poudre à canon l'eut rendue à l'oisiveté.

Le double exercice de l'esprit et du corps est donc la loi de la nature. La nature nous dit de cultiver, de bâtir, de créer, de dompter, avec le fer, avec le feu, avec notre génie, avec nos bras ; et cela, elle le dit, non à une classe d'hommes, mais à tous les hom-

més : elle ne veut pas que les uns se fatiguent tandis que les autres se reposent. Sa justice est universelle, sans privilège ; il faut que tous obéissent : car l'obéissance, c'est la conservation des races ; et l'infraction à la loi, c'est leur mort.

Or, ce droit de propriété, qui a ses racines dans l'homme, se manifeste par un phénomène d'une toute autre importance : c'est à savoir, qu'il y a en nous quelque chose de supérieur à la matière qui s'empare de la matière, un esprit qui possède un corps. Notre nature étant double, notre droit de propriété commence par nous-mêmes. C'est pour cela que l'homme dit : *Mon corps*, comme s'il parlait d'une chose qui lui appartient et qui n'est pas lui. Ainsi, en naissant l'homme a déjà une propriété matérielle dont lui seul peut disposer dans les limites de l'ordre et de la vertu ; en un mot, il est possesseur d'une petite portion de la matière de l'univers ; possesseur en passant ; et, par cette possession, il arrive à toutes les autres, son corps étant lié par ses éléments à tous les éléments du globe, comme son âme l'est au ciel par l'amour et par la pensée.

Cette double nature n'existe qu'en lui. Voilà pourquoi les animaux ne possèdent pas la terre ; ils l'envahissent.

Ainsi l'esprit possède la matière, une matière qui est à lui, qu'on ne peut lui ravir, qui lui est donnée pour demeure ; le corps est la maison de l'esprit, la

propriété de l'esprit ; ceci est un fait immense qu'il est bon de constater, car non-seulement il donne une base divine au droit de propriété, mais il établit sur ce droit la liberté physique de tous les hommes. Nul n'a droit de confisquer un homme, c'est-à-dire de réduire son corps à l'esclavage, puisque ce corps a déjà un maître. Nier la propriété, c'est vouloir anéantir le principe même de notre liberté.

En résumé, la propriété est fondée, d'une part, sur le besoin de posséder, qui est natif dans l'homme ; d'autre part, sur la vertu de l'esprit qui possède le corps ; enfin sur la nécessité du travail, qui est le perfectionnement de la nature, la vie des familles et la durée des races. Trois lois qui s'harmonisent admirablement avec une autre loi morale de notre code : la sociabilité.

CHAPITRE XXXI.

DE LA VIE ET DE LA MORT. LOI DE LA NATURE.

Qui apprendroit les hommes à mourir, leur apprendroit à vivre..... Votre mort est une des pièces de l'ordre de l'univers : c'est une pièce de la vie du monde.

(MONTAIGNE.)

La mort n'est ni une loi de haine, ni une loi de vengeance : elle est la condition de ce qui est. Dieu l'a opposée à la vie pour maintenir la vie. Supprimer la mort sur le globe, ce serait y établir le néant.

Il faut que les fleurs du printemps se fanent pour que l'automne porte ses fruits, il faut que les générations passent pour que l'amour donne les siens. La vie et la mort agissent comme une seule puissance : l'une est chargée de balayer la place, l'autre de la remplir ; leur but visible est non de créer, non de détruire, mais de continuer le grand spectacle de la nature.

Aussi, rien de plus remarquable que l'harmonie de ces deux puissances, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'égalité de leur travail. Elles marchent d'un même pas sans jamais se surpasser ni s'atteindre : la vie sème, la mort moissonne, et les reproductions et les déprédations se balancent. Le sort du globe tient à cela. Vous ne sauriez donner l'avantage à la mort

sur la vie, ou à la vie sur la mort, sans anéantir la création, car la création est l'œuvre de la mort comme de la vie.

Et cela est si vrai que, pour faire cesser la vie sur la terre, il suffirait d'établir une seule exception à la mort ; je ne dis pas dans la race humaine, mais dans l'être le plus éphémère, une plante, une fourmi, une mouche, un coquillage, un poisson. Les semences d'un seul pavot envahiraient le globe en six ans ; il n'en faudrait que trois à une morue pour combler les mers. Heureusement la mort veille toujours ! Prévoyante et conservatrice, elle anéantit ces effroyables multiplications sans jamais anéantir l'espèce : elle sauve le monde des excès de la vie.

Sous ce rapport, nous osons le dire, la mort n'est que l'instrument de la vie. Tout son pouvoir se réduit à changer les formes de la matière, qu'elle ne peut anéantir, et que la vie lui reprend aussitôt. Ainsi la mort n'a de puissance que sur la forme. L'essence de tout lui échappe. Un pareil fait offre à notre âme quelque chose de plus que l'espérance !

C'est donc faute de connaître la mort que nous l'environnons d'épouvante. Elle est un crime dans les mains de l'homme qui frappe l'homme, parce que l'homme ravit ce qu'il ne peut rendre ; dans les mains de Dieu, elle ouvre le passage au genre humain, elle appelle les générations sur le globe : que la mort s'arrête, et ce flot immense cesse de couler. Lorsque son but visible est de multiplier les existences, son but invisible sera-t-il d'anéantir ?

Et cependant les moralistes ne cessent de nous inviter aux terreurs de la mort : les uns la regardent comme un fléau, les autres comme une punition. Mais si la mort est une loi de vengeance, la vie est donc une loi de colère ? Alors pourquoi tant de joies et d'espérances dans notre cœur, tant de sublimes inspirations dans notre âme ? Pourquoi ce soleil, ces moissons, cette verdure, l'air, le ciel, les parfums, les couleurs, ravissantes harmonies qui témoignent encore plus la bonté que la puissance ? Pourquoi la vie enfin, cette création de deux *moi*, dont l'un, tout matériel, s'empare de la nature, dont l'autre se détache de la nature pour s'emparer du ciel ? Car ici-bas notre vie est double, et nous promet deux mondes. Il est vrai que nous arrivons dans celui-ci sans défense et sans intelligence, mais aussi nous y arrivons sous la garde de la tendresse maternelle. Vient ensuite les jeux du premier âge, puis les illusions de la jeunesse et l'amour, qui suffirait à notre bonheur, puisqu'il nous élève jusqu'à Dieu ! Rien ne nous manque dans le voyage ; et la Providence, qui en prévoit tous les besoins, n'en a point oublié le terme ; elle nous donne pour le départ le sentiment de l'infini, qu'elle nous avait refusé à notre entrée dans la vie.

Il faut oser le dire, quelque singulier que cela puisse paraître, c'est parce que nous fermons les yeux aux bienfaits de la vie que nous redoutons la mort. Si nous savions mieux ce que Dieu a fait pour nous, nous saurions mieux aussi ce qu'il nous ré-

serve. Notre double vie est un don céleste d'amour et de bonté, un don magnifique, gratuit. Nous n'étions pas, et voilà qu'une puissance qui ÉTAIT de toute éternité nous appelle, non pas seulement à vivre et à sentir comme tout ce qui vit et tout ce qui sent, mais à l'aimer. Cette puissance qui ÉTAIT, cette Divinité qui CRÉAIT, nous donna l'innocence et l'ignorance ; puis elle ouvrit devant nous toutes les routes de l'imagination et du savoir. Par l'innocence nous touchons au bonheur de la vertu, et par l'ignorance au bonheur de connaître. Ces deux premières conditions de la vie, qui semblent n'attester que notre faiblesse, deviennent ainsi la source de nos plus doux plaisirs : l'ignorance, c'est l'attribut de l'enfance, c'est, dans un avenir sans bornes, toutes les joies de l'amour, et un monde à contempler. Que de raisons d'aimer la vie ! Mais à mesure que l'âme se développe, qu'elle se sent libre, éternelle, infinie, plus puissante que toutes les puissances de la nature, que le sentiment du beau l'élève au-dessus des mondes et des soleils, et que, se débarrassant de toutes les jouissances et de toutes les souffrances de la chair, elle imagine quelque chose au delà de tout ce qu'elle sent, de tout ce qu'elle voit, oh ! que de raisons d'aimer la mort ! que de raisons de vous comprendre et d'espérer en vous, divin Créateur de toutes choses ! puissance qui ÉTIEZ, qui ÊTES et qui SEREZ, et qu'il nous a été donné d'entrevoir, malgré notre faiblesse, et de prier malgré notre néant !

La vie de ce monde est un bonheur, puisqu'elle est la route qui nous conduit à Dieu !

Ainsi, à mesure que la vie parle, la mort perd de sa hideur ; et bientôt elle n'est plus pour notre âme qu'un passage des ténèbres à la lumière, une porte ouverte dans le ciel, et au seuil de laquelle nous ne laissons qu'un cadavre, une chose qui n'a plus de nom, dit Bossuet, une poignée de cendre !

Dès lors mourir c'est se transformer, c'est passer d'une vie à l'autre, d'un monde où l'on cherche la vérité à un monde qui la possède. La mort nous conduit à Dieu, avons-nous dit, voilà un fait qui efface toutes les douleurs.

C'est donc faute de foi que nous la redoutons, faute de lumière que nous la maudissons ; elle est le plus grand bienfait de cette vie, puisqu'elle en est le but. — Mais je voudrais ne pas mourir. Eh bien, soit, tu ne mourras pas, Dieu te donne l'éternité sur la terre. Effroyable présent ! Te voilà condamné à désirer toujours sans jamais rien posséder, à chercher toujours sans jamais rencontrer, à entrevoir toujours sans jamais contempler, à aimer toujours sans connaître jamais le Dieu que tu aimes. Hélas ! que serait la vie, si elle se bornait à ce monde avec des désirs qui vont incessamment au delà ? Tout ce que l'homme cherche, entrevoit, aime, adore, où est-il ? nulle part ici-bas. La mort doit donc nous le donner, nous donner ce que la vie nous montre. La mort est donc un bien, le plus grand bien que

l'âme puisse concevoir, la route d'une éternité qui ferait notre supplice sur la terre, l'accomplissement des promesses que nous fait la vie.

Homme de peu de foi, tu blasphèmes la mort, et c'est par elle que tu dois posséder tous les trésors que dans cette vie Dieu te permet seulement d'entrevoir et de désirer. Comprendre la mort, c'est s'étudier à bien vivre ; comprendre la vie, c'est être heureux de mourir.

Reposons donc sans crainte sur le lit où repose le genre humain. Si la colère ne pèse pas sur notre vie, pourquoi se montrerait-elle soudainement à notre mort ? Les lois de la nature sont des lois de bienveillance qui nous protègent jusqu'à la fin, et c'est peut-être dans leur dernière expression que Dieu a déposé le grand secret de l'avenir. Voyez les regards mourants de toutes les créatures se diriger vers le lieu où leur postérité doit renaître. Le papillon tombe auprès de la fleur où il a déposé ses œufs ; l'oiseau, au pied de l'arbuste dont il aimait les semences et qui abritait son nid. Le chevreuil meurt dans ses rochers : le taureau, au milieu des prairies et couché sur ses chers pâturages : symbole de sa propre immortalité, l'homme meurt la tête et les yeux tournés vers le ciel.

CHAPITRE XXXII.

SUITE DU MÊME SUJET. LA MORT N'EST PAS UNE PUNITION INFLIGÉE AU GENRE HUMAIN.

Nous avons des affaires au ciel, ou plutôt nous n'avons point d'affaires en ce monde; c'est au ciel que sont toutes nos affaires.

(Bossuet, *Sermon pour la Paix faite par J.-C.*)

O mort! je te rends grâce des lumières que tu nous donnes!

(Bossuet, *id.*)

Seigneur, vous m'avez éprouvé et vous m'avez connu.

(Psaume cxxxviii.)

Au tableau que nous venons de tracer, la superstition oppose les plus effrayants spectacles. C'est elle qui, à notre arrivée dans ce monde, nous crie : Prends garde, tu viens de naître dans la haine du Seigneur ; prends garde, cette vie si belle n'est qu'une condamnation à mort. Pleure, gémis, souffre, punis-toi de ta naissance : ne vois-tu pas que ton père a fait une faute, qu'il est maudit, et que le Dieu vengeur veut des supplices ? Prends garde ! Ne jouis de rien, n'accepte rien ; les voluptés qui charment tes sens sont des pièges ; les passions les plus innocentes sont des crimes ; il ne s'agit pas de les régler, mais de les tuer. Tuer l'ouvrage de Dieu, c'est faire plaisir à Dieu ; il n'y a que le mépris de la nature et l'horreur de toi-même qui puissent assurer ton sa-

lut. Et encore te faudra-t-il mourir, et d'une mort terrible ; car la mort, ce n'est pas la délivrance des tortures de la vie, c'est la punition de tes iniquités. Enfant de colère, tremble, et prosterne-toi devant la mort, qui porte dans ses flancs décharnés la damnation et l'enfer.

Telles sont les doctrines avec lesquelles on prétend expliquer la présence du mal sur la terre. Si l'homme, disent les docteurs, n'était maudit, serait-il donc si misérable ? Voyez la douleur s'attachant à sa chair, l'erreur s'attachant à sa pensée, toutes ses voluptés flétries par le dégoût, toutes ses affections déchirées par la mort ; toujours des supplices ! D'abord ceux que la nature lui impose, puis ceux qu'il se fait à lui-même : la calomnie, la misère, la ciguë s'il est vertueux ; l'isolement, le remords, l'exécration, l'échafaud s'il est criminel, quelquefois même s'il est innocent. Quelle que soit la voie dans laquelle il s'élançe, toujours des supplices ! des supplices à Socrate, des supplices à Cartouche, des supplices à Louis XVI, des supplices à Robespierre ! Soyez innocent, soyez coupable, toujours des supplices ! Oh ! une telle vie n'a pu être donnée que dans la colère ; elle est la punition d'un crime, qu'elle en soit donc l'expiation. Ainsi parlent les docteurs, ainsi parle Pascal lui-même. Pour comprendre l'homme, ce grand génie se condamne à calomnier Dieu.

Mais quoi ! dans cet univers si magnifique, n'ap-

paraît-il que la vengeance ? dans cette vie si merveilleuse, n'éprouvons-nous que la douleur ? Faites taire un moment les autorités théologiques, appelez à votre secours l'autorité de vos yeux et de votre âme, et osez vous demander si c'est au milieu de l'abondance, sur des tapis de verdure et de fleurs, au grand spectacle du soleil, que Dieu aurait jeté une créature frappée de malédiction. Vous parlez toujours de haine et de colère ; moi, je vous parlerai toujours de bienveillance et de bonté. Ici, tout obéit à l'homme. Je vois des animaux féroces, mais il les dompte ; je vois des contrées arides, mais il les couvre de moissons. Quoi ! à un être maudit tous les fruits de la terre, et tous les animaux qui l'habitent ; à un être maudit, le soleil, les couleurs, les saveurs, les parfums, la lumière ; à un être maudit, la volupté et l'amour, la puissance et le trône ! car enfin l'homme est le maître ici-bas, il commande à toute la nature ; cette terre est son empire, et sa vie une royauté.

A ces bienfaits qui nous sont donnés par bienveillance, puisqu'ils ajoutent le plaisir à la vie, vous opposez le mal qui est sur la terre, et nos infirmités physiques et morales. Je les vois comme vous, et pour essayer de les comprendre je remonte à la création de l'homme. Quels sont les éléments qui le composent ? Si je consulte les Écritures, son âme est le souffle vivant de Dieu, mais son corps n'est qu'un peu de boue empruntée au globe qu'il habite. Dieu le forma du limon de la terre, dit la Genèse.

Ainsi, d'après le livre même de Moïse, l'homme, en sortant des mains du Créateur, avant de commettre une faute, avant d'être maudit, était soumis à tous les maux, à toutes les infirmités qui sont l'essence de la matière.

Ce n'est donc pas, comme le dit Bossuet, un édifice en ruine qui, dans ses mesures renversées, conserve encore quelque chose de la beauté et de la grandeur de son premier plan ¹. Il est aujourd'hui ce qu'il était au commencement du monde, un peu de poussière animée du souffle divin, un être complet dans ses perfections comme dans ses imperfections, faible et fort, grand et misérable, pouvant succomber à la tentation ou la soumettre, suivant qu'il se laisse dominer par l'esprit ou par la matière. Il résulte de là que l'homme pétri de boue n'a jamais pu être immortel ici-bas : les lois imposées à la matière s'opposent à son éternité terrestre.

Une autre observation non moins importante, c'est que la chute de l'homme eût exigé la formation d'un monde nouveau, en harmonie avec ses nouveaux besoins et ses nouvelles infirmités, d'un monde déchu comme lui. Or, si l'on s'en rapporte à l'Écriture, rien n'est changé sur le globe depuis la création. Moïse peuple la terre, les airs et les eaux des mêmes végétaux et des mêmes animaux qu'on y voit encore ; il fait plus, il donne à chaque plante la semence qui *doit la reproduire*, et il montre toutes les

¹ Sermon pour la profession de foi de madame de la Vallière.

créatures attentives à la voix de Dieu qui leur dit : *Croissez et multipliez*. Ainsi tout sur la terre est préparé pour la mort, même avant l'arrivée de l'homme. Des moyens de reproduction ne sont ordonnés que parce que la destruction est prévue ; c'est la loi de la nature qui s'exécute. Point d'exception, elle serait l'anéantissement de la vie. Un seul moucheron échappé à cette loi suffirait en quelques années pour tuer la création.

Et quant aux preuves de la toute-puissance de la mort dès l'origine des choses, elles sont empreintes dans les entrailles mêmes du globe, l'homme ne saurait y fouiller sans y découvrir les vestiges d'une création plus ancienne que lui. Ces craies, ces gypses, ces rochers, ces sables furent des êtres organisés. Les marbres dont les rois bâtissent leurs palais ont vécu, ont souffert, et nos monuments les plus magnifiques ne sont que des débris de cadavres. Ainsi la mort ravageait le globe avant l'apparition de l'homme ; elle l'y attendait.

Or, si avant l'apparition de l'homme la mort était une loi de la nature, la condition nécessaire de toutes les existences, elle ne saurait être une punition ; et si elle n'est pas une punition, elle est un bienfait, puisque par elle seule peut s'accomplir la plus grande de nos pensées. Et que serait la mort, si elle n'était la réalisation des choses entrevues pendant la vie ! La mort est la porte d'un autre monde, comme la vie est la porte de celui-ci. C'est le complément de l'être, une seconde naissance, notre naissance à l'éternité.

Et pour s'assurer que l'homme n'a jamais pu jouir ici-bas d'un état plus parfait, il suffit de l'étudier dans ses rapports avec toutes les choses qui l'environnent. Ici les dons répondent aux besoins, les bienfaits aux désirs, la durée aux facultés, la vie à la vie, la mort à la mort ; car si l'homme vit et meurt, tout vit et tout meurt autour de lui, par lui et pour lui. Supposer l'homme immortel au milieu de cette destruction générale, c'est inventer des supplices plus cruels que ceux de l'enfer. Ne pouvoir s'attacher à rien de vivant, voir sans cesse passer devant soi toute la création comme un immense convoi funèbre, est-ce donc là le sort d'un être destiné au bonheur ? L'homme eût été moins complet après sa création qu'après sa chute, puisque, pour supporter ces déplorables spectacles, il eût fallu le priver de la pitié et de l'amour.

Ainsi rien n'est changé sur le globe depuis le commencement des choses ; et si le globe se trouve en harmonie avec l'homme, nous pouvons en conclure que l'homme lui-même n'est pas changé. En effet, l'homme n'est pas plus un être déchu que cet univers n'est une création mutilée. Vous voyez dans sa misère la preuve de sa chute, moi, j'y vois la condition de son existence ; vous cherchez dans son âme les marques d'une grandeur perdue, moi, j'y sens le témoignage d'une grandeur promise. Ce n'est point un roi détrôné, c'est un guerrier qui combat pour une couronne, le seul être sur la terre devant lequel le voile du Néant soit tombé ; car l'homme

n'a pas perdu Dieu en venant à la vie, il l'a trouvé ! et parce que le mal se rencontre ici-bas, nous appellerions expiation une vue si grande ! nous appellerions déchéance une faveur si prodigieuse ! Ah ! les douleurs de l'enfer se déploieraient sur tout le globe, que la vie serait encore un bienfait, puisque c'est par la vie que nous arrivons à Dieu.

Donc point de déchéance, point d'expiation, mais une épreuve ; point de créations maudites, point de Dieu colère et vindicatif, mais un Dieu resplendissant de la bonté qui est dans ses œuvres : la mort, loi de la nature comme la vie ; la douleur, loi de la nature comme le plaisir ; et non la douleur et la mort, vengeance effroyable d'un Dieu. Il n'y a un peu de joie sur la terre que pour ceux dont l'âme est toujours prête à pardonner ; et l'on veut que Dieu soit heureux dans le ciel avec une haine furieuse qui dure depuis le commencement du monde, et qui doit s'exercer jusqu'à la consommation des siècles.

Non, l'homme n'est pas conçu dans l'iniquité ; non, l'homme n'est pas en révolte dans le sein de sa mère contre la loi divine ; non, la terre n'est point un autel sanglant où tout ce qui vit doit être immolé sans fin, sans mesure, sans relâche¹, en expiation d'un crime que nous n'avons pas commis ; le salut du monde par le sang ne donne raison qu'au

¹ De Maistre, *Soirées de Saint-Petersbourg*, t. I, p. 34.

bourreau ; le salut des hommes par la vertu donnera raison à la raison.

Et en effet, qu'est-ce que la vie ? un don de pure générosité. Dieu ne nous devait rien, et il a créé un monde pour nous le donner. Il a fait plus, il a soulevé devant nous un coin du voile qui le dérobe au reste de la création : il nous a ouvert le monde invisible, l'immensité, l'éternité ; puis, éclairant la route qui doit nous conduire jusqu'à lui, il s'est laissé entrevoir dans la mort, pour nous en faire une joie ; dans la douleur, pour nous en faire un mérite ; dans le plaisir, pour éveiller nos espérances et nous révéler un de ses attributs, la bonté.

Ainsi, l'étude des lois de la nature nous apprend que Dieu a fait de la vie une épreuve et non une punition. L'épreuve est le combat des bonnes et des mauvaises passions, de la matière et de l'esprit. Seul entre tous les êtres, l'homme est appelé à ce combat, et seul aussi il est appelé à la récompense. Pour que l'épreuve pût s'accomplir, il fallait que l'homme fût libre entre le bien et le mal, et que la douleur existât à côté du plaisir ; car non-seulement l'épreuve explique l'action du mal, elle explique encore la présence du bien sur la terre. L'épreuve comprend le plaisir, parce qu'elle voit partout la bienveillance et la bonté ; l'expiation ne comprend que la douleur, parce qu'elle voit partout la haine et la colère. Le plaisir l'effraye, elle le croit un piège, et dans sa folie elle voudrait le retrancher de la création. De

là les austérités, les supplices, le fouet, le jeûne, le célibat, les mortifications de la chair et de l'esprit, l'homme mutilé, la nature méconnue, et les doctrines fatales du désespoir et de la peur.

Toutes les conséquences de l'épreuve sont sociales, morales et divines : elle veut l'homme complet, la vertu au lieu de la pénitence, la règle au lieu de la mutilation.

Toutes les conséquences de l'expiation sont sauvages, immorales et cruelles : elle veut des supplices, elle demande du sang. L'homme alors devient implacable comme son Dieu, et implacable sans remords. Écrasé sous le poids de la colère divine, convaincu que les infirmités humaines sont le châtement d'une faute, il imagine qu'il ne peut se racheter que par des sacrifices : le besoin de se purifier d'un crime imaginaire lui inspire des crimes véritables ; et ces crimes, il les sanctifie du nom de pénitences, et ces pénitences, il veut les imposer aux autres comme il se les est imposées à lui-même. Dès lors les croisades, les dragonnades, les auto-da-fé, la Saint-Barthélemy, lui apparaissent comme des œuvres de miséricorde : les sacrifices humains sont les charités de l'expiation. Pour vous éviter les tortures de l'autre vie, on vous brûle dans celle-ci. La chair crie ; n'importe, on vous sauve en vous égorgeant. Le salut du monde par le sang est la justice de la Providence ; et c'est l'homme qui est chargé de tuer l'homme ¹. Entendez-vous ces exécrables pa-

¹ De Maistre, *Soirées de Saint-Petersbourg*, t. II.

roles ? celui qui les a prononcées était plein de foi, et en conséquence du principe de l'expiation il faisait de la guerre une institution divine, de l'inquisition une nécessité morale, et du bourreau la pierre angulaire de la société ¹.

Doctrines de despotes et de sophistes qui rendent les hommes féroces, et qui assimilent par leurs vœux et par leurs actions les plus honnêtes gens aux plus odieux scélérats ; voilà cependant à quel prix l'expiation explique la présence du mal sur la terre : elle jette l'homme hors des lois de la nature ; elle l'arrache à la société, elle le châtie, elle le mutilé ; puis, aux tortures de la vie qu'elle nous fait, elle ajoute les terreurs de la mort, de l'enfer et de l'éternité.

Encore une fois de telles doctrines ne sauraient être vraies, car elles sont immorales et impies.

La vie n'est point une expiation, elle est une épreuve.

La mort n'est point une punition, elle est une loi de la nature.

Or si l'homme est soumis à une épreuve, le genre humain doit marcher vers un but : l'épreuve n'est que l'éducation de l'âme pour le ciel.

Disons donc que la vie terrestre est le commencement d'une autre vie, où nous ne pouvons arriver que par la mort ; et terminons ce chapitre par cette importante définition qui résume tous les principes de cet ouvrage : L'homme est une âme unie, pour

¹ De Maistre, *Soirées de Saint-Petersbourg*, t. I.

un temps d'épreuve, à un animal intelligent.

L'animal intelligent possédera les biens de la terre pour lesquels il est né, et la terre sera son tombeau. L'âme, qui est l'homme même, si elle a vécu dans l'ordre, possédera l'immortalité qu'elle pressent, le ciel qu'elle entrevoit, le Dieu qu'elle prie.



CHAPITRE XXXIII.

APPLICATION DES LOIS DE LA NATURE AUX LOIS DES HOMMES.

Pour vérifier l'ordre de la nature, il suffit de s'en écarter; pour réfuter les systèmes humains, il suffit de les admettre.

(BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, Étude huitième, p. 408.)

Nos mœurs s'adoucissent : chaque jour la philanthropie s'avance vers des conquêtes nouvelles. Une législation se prépare qui conciliera, autant que notre siècle le permet, les intérêts de la sûreté commune avec le vœu de l'humanité.

(DE MARTIGNAC, *Défense du prince de Polignac à la Chambre des pairs*, p. 176.)

« Il y a trois tribunaux qui ne sont presque jamais d'accord : celui des lois, celui de l'honneur et celui de la religion ¹. » Cette parole de Montesquieu accuse l'ordre, ou plutôt le désordre des sociétés modernes, en même temps qu'elle nous indique la cause de leur malaise et des révolutions qui les déchirent. Tant que ces trois tribunaux prononceront des jugements contradictoires, il n'y a point de paix à espérer sur la terre. La paix du monde repose sur l'unité politique, morale et religieuse, et cette unité n'existe que dans la vérité.

Or cette vérité, si elle nous échappe toujours, ce

¹ Pensées extraites des manuscrits de Montesquieu.

un temps d'épreuve, à un animal intelligent.

L'animal intelligent possédera les biens de la terre pour lesquels il est né, et la terre sera son tombeau. L'âme, qui est l'homme même, si elle a vécu dans l'ordre, possédera l'immortalité qu'elle pressent, le ciel qu'elle entrevoit, le Dieu qu'elle prie.



CHAPITRE XXXIII.

APPLICATION DES LOIS DE LA NATURE AUX LOIS DES HOMMES.

Pour vérifier l'ordre de la nature, il suffit de s'en écarter; pour réfuter les systèmes humains, il suffit de les admettre.

(BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, Étude huitième, p. 408.)

Nos mœurs s'adoucissent: chaque jour la philanthropie s'avance vers des conquêtes nouvelles. Une législation se prépare qui conciliera, autant que notre siècle le permet, les intérêts de la sûreté commune avec le vœu de l'humanité.

(DE MARTIGNAC, *Défense du prince de Polignac à la Chambre des pairs*, p. 176.)

« Il y a trois tribunaux qui ne sont presque jamais d'accord: celui des lois, celui de l'honneur et celui de la religion¹. » Cette parole de Montesquieu accuse l'ordre, ou plutôt le désordre des sociétés modernes, en même temps qu'elle nous indique la cause de leur malaise et des révolutions qui les déchirent. Tant que ces trois tribunaux prononceront des jugements contradictoires, il n'y a point de paix à espérer sur la terre. La paix du monde repose sur l'unité politique, morale et religieuse, et cette unité n'existe que dans la vérité.

Or cette vérité, si elle nous échappe toujours, ce

¹ Pensées extraites des manuscrits de Montesquieu.

n'est pas qu'elle soit invisible; c'est tout simplement que nous refusons de tourner nos regards de ce côté. Le théologien la cherche dans les doctrines de son église, le magistrat dans les codes de son pays, le philosophe dans son système: l'homme du monde ne la cherche nulle part, mais il croit la recevoir des préjugés et de la mode. Alors arrive le sceptique, sophiste à courte vue, qui, à l'aspect de ce chaos, s'écrie que notre raison est trompeuse, qu'il n'y a pas de vérité sur la terre, que tout est vrai, que tout est faux, suivant les temps, les lieux et les hommes. Insensé! ne vas-tu pas donner à l'intelligence du genre humain les bornes de la tienne! Mais ouvre donc les yeux! La raison n'est point en défaut, car ici la raison ne paraît nulle part; la vérité n'est point ondoyante, car ici il n'y a point de vérité. Ce que tu vois, ce sont nos vices, nos passions, nos opinions, nos ambitions, que nous tentons de faire adorer. La vérité est hors de là. — Mais où est-elle? — Je dis bien: elle est hors de là.

Hors de là, il n'y a plus que les lois de la nature. A notre tour nous invoquons le jugement de Dieu sur toutes les questions qui nous importent. C'est Dieu lui-même qui va nous apprendre ce que nous devons faire pour être justes, ce que nous devons croire pour être heureux. Il nous dira ce qu'est la vertu, ce qu'est le crime; si c'est l'honorer que de rejeter ses dons; si c'est suivre sa loi que d'en abuser; si la religion doit nous inspirer l'indulgence, ou nous armer de colère et de cruauté; si il est permis de persécuter les hommes, de les trom-

per, de les dépouiller, de les mutiler, de les égorger, soit dans l'intérêt d'une ambition, soit dans l'intérêt de leur conscience: il le dira, et à mesure que sa réponse arrivera à l'oreille des peuples, ils connaîtront la vérité et se tendront la main comme des frères.

Cette réponse, elle est renfermée dans le petit nombre de lois dont nous venons de tracer l'esquisse: lois de vie et d'amour, criterium de toute vérité, invincibles aux sophismes, puisqu'elles vérifient les pensées de l'homme par les pensées de Dieu.

Et, en vérité, je ne crois pas qu'il existe sur la terre un être doué de raison qui osât effacer d'une main ferme les articles de ce code, sous prétexte d'erreur ou de mensonge. Comment les effacer sans renoncer à quelques parties de nous-mêmes, sans cesser d'être hommes, c'est-à-dire libres, intelligents et aimants?

En effet, les facultés de l'homme répondent toutes à quelques lois de la nature, en sorte que, pour dégrader l'un, il faut nécessairement violer l'autre. C'est le double travail de nos préjugés et des gouvernements despotiques.

Nous en concluons que partout où il y a dégradation de l'homme, il y a violation des lois de la nature, c'est-à-dire violation de la justice, violation de la vérité: les lois de la nature veulent l'homme complet.

Parmi ces lois, cinq ont leur source dans notre âme, et rayonnent de l'homme à la nature; dix ont

leur source dans le monde physique, et rayonnent de la nature à l'homme. Afin que la vérité nous fût toujours présente, Dieu l'a imprimée en nous et autour de nous; et afin que les lois qui la renferment nous parussent toujours aimables, il les a fait participer du sentiment d'amour qui nous élève jusqu'à lui.

Ces quinze lois ne composent pas seules le code de la nature, et cependant elles embrassent le monde moral tout entier.

Le sentiment de la Divinité, c'est l'amour de Dieu; la sociabilité du genre humain, c'est l'amour des hommes. Les autres lois ne sont, pour la plupart, que des développements ou des modifications de ces deux lois fondamentales, que tous nos codes de morale formulent ainsi :

AIMEZ DIEU ET LES HOMMES.

Faites-en l'application aux codes politiques et religieux qui partagent le monde, et ils se dépouilleront peu à peu de toutes les barbaries et de toutes les abjections qui les déshonorent.

A commencer par les choses les plus simples, voyons quelle part les législateurs nous laissent dans la jouissance de l'eau, de la lumière, de l'air, du feu, de tous les biens naturels qui n'ont point et qui ne peuvent avoir de propriétaires.

D'après les lois de la nature, l'air, la lumière, l'eau, le feu, n'étant le fruit d'aucun travail, appartiennent à tous; nous devons en jouir en commun, puisqu'ils nous ont été donnés en commun; et par

suite, nous avons le libre parcours de l'Océan et le libre parcours du globe¹.

Aucun souverain ne peut donc, sans violer la loi de la nature, c'est-à-dire sans se déclarer l'ennemi des hommes, enfermer son peuple dans des murailles comme l'empereur de la Chine et les rois de l'ancienne Égypte, ou seulement lui défendre de voyager hors de certaines limites comme l'autocrate de Russie, ou enfin barrer les mers comme les Hollandais et les Anglais l'ont successivement essayé, lorsque, du haut de leurs forteresses aïeées, ils ont dit au genre humain : « L'Océan est à moi ! »

Bien plus, tout législateur qui, dans un intérêt sordide, accapare la propriété ou seulement le monopole d'un bienfait de la nature, ne fût-ce que d'une simple plante, est coupable de lèse-humanité. Aussi ceux-là seront comptés au nombre des bienfaiteurs des hommes qui, au péril de leur vie, arrachèrent à l'avarice des Hollandais le café et le cannellier pour les donner au monde².

¹ Et par exemple on ne vendra pas le feu en imposant les cheminées; la lumière et l'air, en imposant les fenêtres. On n'empêchera pas un pauvre paysan de puiser de l'eau dans la mer pour en tirer un peu de sel comme la gabelle le faisait avant la révolution; enfin on supprimera toutes ces douanes élevées par l'intérêt stupide des gouvernements contre la prospérité, l'industrie et la civilisation des peuples.

² C'est à Desclieux, à Poivre et à Sonnerat que nous devons la libre culture du café et des épices. Tout le monde connaît les périls qu'ils coururent, les privations qu'ils s'imposèrent, pour

Et voilà cependant comme les législateurs traitent les nations. Dans le code des rois, le soleil ne brille pas pour tous les hommes, l'eau ne coule pas pour tout le monde ; la terre, si vaste et si variée, ne s'ouvre pas à tous les peuples. On nous dit : Paye, si tu veux que l'air et la lumière pénètrent dans ta maison ; paye, si tu veux réchauffer tes genoux à la flamme du foyer domestique¹ ; paye pour jeter tes filets dans ce fleuve qui n'appartient à personne ; paye enfin pour recueillir quelques grains du sel que l'Océan abandonne sur ses grèves. Il n'y a pas jusqu'à l'usage innocent de certaines plantes qui ne soit entravé par le fisc. Cette feuille dont la fumée efface le souci et rend le travail facile, que la nature multiplie partout sous la main du pauvre comme un soulagement à ses fatigues ; cette feuille, la joie du soldat, du matelot, de l'ouvrier et de l'esclave, notre finance lui demande chaque année quatre-vingts millions, tant la misère paye bien, tant les législateurs sont habiles à nous vendre les plaisirs que la nature nous donne.

On ne manquera pas d'objecter qu'il faut des impôts aux gouvernements : c'est une nécessité sans

réussir dans leur généreuse entreprise, et nul monument chez aucun peuple n'a encore consacré un si beau souvenir. Nous élevons des statues à ceux qui nous égorgent, et nous oublions ceux qui nous font du bien.

¹ L'impôt sur les cheminées existait encore en France il y a peu d'années, et il existe toujours en Angleterre. Avant la révolution, les seigneurs avaient seuls le droit de se servir du feu pour faire cuire le pain de chaque paroisse. Le four banal faisait partie de leur revenu.

doute ; mais ne pourrait-on pas donner aux peuples des gouvernements un peu moins chers ? Et d'ailleurs, ces gouvernements méritent-ils qu'on les paye, lorsqu'ils nous retranchent jusqu'à la jouissance des éléments de la nature ? Il y a quelque chose de grave dans la perte du plus petit bien naturel : c'est un mal physique qui entraîne toujours un mal moral ; et ce mal est si pénétrant qu'on recule d'épouvante lorsqu'on veut en mesurer la profondeur. Que l'empereur de la Chine, par exemple, isole son peuple de tous les autres peuples, on imagine qu'il s'agit tout au plus de la perte de la plus minime des libertés, du droit de parcourir le globe, droit dont les masses ne profitent guère : la prison est vaste ; c'est un empire, c'est un monde riche à la fois de tous les trésors de la nature et de toutes les sciences de l'ancienne Égypte. Eh bien ! cette loi à qui vous attribuez si peu de puissance a suffi pour avilir le peuple le plus industrieux et peut-être le plus intelligent du globe. Entrez dans l'école d'un lettré chinois enorgueilli de son savoir de quatre mille ans, il vous dira que la terre est une surface plate et carrée dont la Chine occupe le milieu ; que le soleil ne se lève que sur cette partie du monde, et que les autres peuples, abandonnés du ciel, errent çà et là aux bords des abîmes, sans intelligence et presque sans lumière, comme on représente les Esquimaux sur les rives désolées de l'Océan. Ainsi le globe est carré, la terre est plate, l'empire du Milieu compose seul l'univers, et le soleil ne brille que pour les Chinois : voilà

le fruit de la loi qui les sépare du genre humain.

Et ne croyez pas que cette abjection ne réagisse que sur leur intelligence ; elle réagit sur leur moralité, elle les précipite dans l'ignorance du Créateur, le plus grand mal qui soit sur la terre. Un peuple qui ne connaît rien du monde qu'il habite, rien des peuples qui l'environnent, ne peut se faire une idée juste, ni des lois générales de la nature, ni des bienfaits de la Providence, ni de la gloire de Dieu. En se retranchant du genre humain il s'est retranché de la vérité¹.

On peut juger par cet exemple de l'influence qu'exercerait sur la civilisation et le bonheur du globe la plus simple application des lois de la nature. Que les législateurs daignent les prendre pour guide, et tous les crimes érigés en principes, toutes les idolâtries érigées en religion, l'infanticide, le concubinage, la polygamie, les mutilations, l'esclavage, ces lèpres de l'Orient ; les castes, les privilèges, les servages, les vasselages, le célibat des prêtres, les réclusions monastiques, les suicides religieux, ces vices, ces dégradations de l'Europe civilisée ; la

¹ Il y a en Chine, comme il y avait autrefois en Égypte, deux sciences : celle du peuple et celle des lettres. Ces derniers ont encore une science fort étroite et fort obscure ; leurs idées sur la géographie du globe sont probablement un peu plus larges ; mais ils ne les communiquent pas, de crainte d'inspirer aux Chinois le désir de visiter les autres nations.

peine de mort, ce fratricide qu'aucune loi, aucune convention humaine ne peut légitimer ; la guerre enfin, le plus grand des forfaits, et le seul qui, avec la peine de mort, règne encore sur tout le globe ; tous ces crimes juridiques, tous ces assassinats glorieux ou législatifs, vont s'évanouir devant la loi de la nature, comme les ténèbres devant le soleil. Déjà, en nous rapprochant instinctivement de cette loi divine, nous avons effacé de nos codes le double servage de la terre et de l'homme. Nos tribunaux ont perdu le pouvoir d'être cruels, et nos rois le privilège d'être injustes. La liberté civile, la liberté des cultes, la liberté de la pensée, forment, avec l'égalité des droits et l'égalité devant la loi, une législation où la dignité de l'homme est enfin respectée ; et ce premier pas dans le chemin de la justice universelle a commencé l'affranchissement de tous les peuples : l'exemple est donné, les droits sont conquis et l'Europe nous contemple.

Si j'étais roi et que mes regards se portassent vers la France, je la verrais sans frémir ressusciter les armées formidables de Napoléon ; mais si je voyais ses législateurs ouvrir partout des écoles, fonder des colonies, protéger et éclairer les masses, répandre la science, multiplier le bien-être, donner à chaque citoyen le pouvoir de s'élever au rang de son intelligence et de sa vertu, marcher enfin généreusement dans les voies de la justice et de la liberté, oh ! c'est alors que je tremblerais pour les trônes de l'Europe ! nation redoutable jusque dans ses adversités, elle a jeté ses armes, elle ne veut plus

combattre ; mais à mesure qu'elle reprend ses forces, elle se sent digne d'une autre gloire, et la voilà qui met autant d'ardeur à délivrer le monde qu'elle en mettait à le conquérir.



CHAPITRE XXXIV.

SUITE DU MÊME SUJET. DE L'AMÉRIQUE ET DE LA POLOGNE.

L'Europe devrait être citée au ban de la Pologne pour les injustices toujours croissantes dont ce pays a été victime..... Elle le sera au jugement de Dieu.

(M^{re} DE STAEL, *Considération sur la Révolution française*, t. 1, p. 12.)

Les forces manquent à mon zèle ; mais le courage et l'espérance ne manquent pas à mon cœur.

(DE MARTIGNAC, *Défense du prince de Polignac*, p. 219.)

Il n'y a point de droit contre le droit. (BOSSUET.)

L'Amérique, que nous voyons au'ourd'hui si belle, si prospère et grandissant dans sa liberté, il fut un temps où elle était vassale. Des officiers anglais commandaient dans ses ports, des gouverneurs anglais régnaient dans ses cités, un parlement anglais lui imposait des lois, et décidait à Londres de son industrie, de sa fortune et de sa vie. Or, il arriva qu'un jour le peuple, fatigué de ce vasselage, courut aux armes, et, prenant le monde à témoin de la dignité de sa cause, il lui demanda s'il était juste que des hommes de toutes nations, jetés par le vent de l'adversité dans de vastes solitudes où ils se créaient une patrie, fussent condam-

nés à porter les chaînes de l'Europe, et quelles lois de la nature ordonnaient à l'Amérique de payer des impôts au roi de la Grande-Bretagne et de travailler pour l'enrichir. Ce fut le 4 juillet 1776 que cette déclaration solennelle fut adressée au monde ; on y lisait ces mots : « Nous regardons comme évidentes par elles-mêmes les vérités suivantes : que tous les hommes sont créés égaux ; qu'ils ont été doués par le Créateur de certains droits inaliénables ; que, parmi ces droits, on doit placer au premier rang la vie, la liberté et la recherche du bonheur ; que, pour assurer ces droits, les gouvernements ont été établis parmi les hommes, et que leur pouvoir, tant qu'il demeure dans les bornes de la justice, émane du consentement des gouvernés ; que lorsqu'une forme de gouvernement cesse d'exister pour ce but, le peuple a le droit de le changer ou de l'abolir, et d'établir un nouveau gouvernement en plaçant ses bases sur les principes, en organisant ses pouvoirs dans les formes qui lui paraissent les plus propres à produire sa sûreté et son bonheur. A la vérité, la prudence exige que l'on ne change pas pour des causes légères des gouvernements établis depuis longtemps... Mais lorsqu'une longue suite d'abus et d'usurpations, tendant invariablement au même but, prouvent jusqu'à l'évidence le dessein d'écraser un peuple sous le joug d'un despotisme effréné, il est de son droit, il est de son devoir de se soustraire à ce joug, et d'établir de nouvelles sauvegardes pour sa future liberté. Telle a été la patience de ces colonies dans leur souffrance, et telle est la

nécessité qui les force de s'affranchir des tyrannies de leur ancien gouvernement ¹. »

Ainsi des hommes nés dans la vieille Europe, où ils étaient encore hier, se rappellent tout à coup, à la vue d'une terre vierge, d'un monde sortant des mains du Créateur, les droits inaliénables de l'humanité ; l'aspect de la nature les rend à la nature, et, du fond de leurs déserts, ils poussent un cri de liberté qui retentit jusque chez les peuples de l'autre rive de l'Atlantique.

Cet appel à la conscience de l'Europe, suivi du plan de la tyrannie anglaise et des injures faites à la nation américaine, se terminait ainsi : « En conséquence, nous, représentants des États-Unis, assemblés en congrès général, en appelant au Juge suprême de l'univers de la droiture de nos intentions, nous publions et déclarons solennellement, au nom et de l'autorité du bon peuple de ces colonies, que ces colonies sont et ont droit d'être des **ÉTATS LIBRES ET INDÉPENDANTS** ; que tout lien politique entre elles et la Grande-Bretagne est et doit être entièrement rompu, et que, comme **ÉTATS LIBRES ET INDÉPENDANTS**, elles ont pleine autorité de faire la guerre, de conclure la paix, de contracter des alliances, d'établir le commerce, et de faire tous les autres actes que les **ÉTATS INDÉPENDANTS** ont droit de faire, et pleins d'une ferme confiance dans la protection divine, nous engageons mutuellement au soutien de

¹ Voyez la déclaration des États-Unis dans les *Annales statistiques des États-Unis*, par Seybert, 1 vol. in-8.

cette déclaration nos fortunes, nos vies et notre honneur, qui nous est sacré ! »

Ce manifeste, nous l'appelons sublime, parce qu'il est fondé sur les droits de l'humanité. Dieu nous a déclaré, par les deux premières lois de notre être, que l'homme n'a sur l'homme d'autre puissance que l'amour. Ainsi nul homme ne sera la propriété d'un autre homme, nul peuple ne sera la propriété d'un autre peuple. Le droit inaliénable, imprescriptible de l'homme et des peuples, c'est la liberté.

Telle est la loi de la nature.

Et cette loi invoquée si justement par les Américains contre l'Angleterre, les nègres esclaves de l'Amérique du Sud et les pauvres Indiens chassés de leurs déserts, peuvent aujourd'hui, et avec non moins de justice, l'invoquer contre les Américains.

Le principe qui a fait l'Amérique libre est universel, il s'applique aux peaux noires et aux peaux rouges, comme aux peaux blanches, à toutes les créatures qui reconnaissent un Dieu.

Voyons à présent la loi des hommes. Au sort de l'Amérique opposons le sort de la Pologne. C'était aussi une nation frappée de vasselage ; elle invoquait les mêmes principes, elle montrait la même vertu. Elle criait à l'Europe : « Accourez, le temps presse, les Barbares sont à nos portes, et nous mourrons pour la liberté du monde ! » L'Europe fut sourde à ces cris, et, le 7 septembre, tandis qu'un ministre

de France ¹ prononçait ces atroces paroles : « Tout est tranquille dans Varsovie ! » la noble nation avait en effet trouvé le repos, elle dormait ensevelie sous les débris de ses remparts !

Morte, comme elle le disait, pour la liberté du monde !

L'histoire dira la lâcheté, non des peuples, mais des rois de l'Europe ; car tous les peuples voulaient courir à vous, malheureuse Pologne ! Tous les peuples criaient, et tous les rois gardaient le silence ! Elle dira comment les Polonais désarmés furent jetés dans les glaces de la Sibérie ! comment le pays tout entier fut mis hors la loi ! comment des populations réfugiées dans les temples furent égorgées sur les autels ! Elle dira que toutes ces choses se passaient au dix-neuvième siècle, sous la loi de l'Évangile et sous les regards du genre humain ! Quant à nous, nous ne signalerons qu'un fait, bien minime sans doute après tant de brigandages, mais caractéristique, et dont la date surtout ne doit pas être oubliée.

Trois mois après le meurtre de la Pologne, on lisait dans les journaux russes, prussiens, allemands, français :

« En vertu de l'ukase impérial du 2 janvier 1831, ont été confisquées au profit de l'empereur, dans le gouvernement de Podolie, dix mille huit cent cinquante-deux âmes appartenant au prince Adam Czar-torysky, cent quatre-vingt-cinq âmes à Elisabeth de

¹ Le général Sebastiani.

Tyrawski, deux cent quarante-trois âmes à Isidore Sachnowski, toute la fortune d'Érasme de Dombrowski, et cinq cent quatre-vingt-douze âmes du comte Thaddée Ostowski, etc., etc.¹. — Wilna, 31 octobre 1834. »

On croit lire les légendes barbares du XII^e siècle ! Ne pouvant plus vendre des hommes comme César, les vainqueurs confisquent des âmes comme Satan. Les supplices de la servitude égaleront bien ceux de l'enfer.

Certes, la publicité donnée à de pareils actes est un bienfait pour l'humanité. Plus le crime est public, plus l'infamie a de puissance. Il faut que les cris du genre humain avertissent les tyrans qu'ils sont seuls et que les peuples civilisés les contemplent.

Et quand on songe que le vasselage et l'ilotisme sont encore la politique de l'Europe ; que presque tous les grands peuples tiennent d'autres peuples dans les chaînes ; que cent millions d'Indiens travaillent sous les ordres de l'Angleterre ; que les canons autrichiens sont braqués sur toutes les places publiques de l'Italie ; que la Hongrie est humiliée

¹ Ainsi les princes polonais possédaient des âmes, les paysans polonais étaient en état de servage : en lisant ces tristes détails, on ne s'étonne plus que la malheureuse Pologne ait succombé. La moitié de son peuple n'avait rien à défendre. Mais que penser du vainqueur ? il pouvait rendre la liberté, il aime mieux confisquer des âmes !

sous le même joug ; que l'Irlande vient seulement d'être replacée dans le droit de l'humanité ; que la Grèce, d'où nous vint la lumière, est encore toute palpitante des vices de sa longue servitude ; que la Russie compte trente millions de serfs ; que les États libres de l'Union américaine comptent deux millions d'esclaves ; qu'au lieu de civiliser les sauvages, dont ils usurpent le sol, ils les égorgent avec le glaive ou les abrutissent avec l'eau-de-vie ; que leur misérable ambition les pousse à anéantir deux races d'hommes, les *noirs*, qu'ils tiennent en esclavage ; et les *peaux rouges*, qu'ils poursuivent dans les forêts avec des chiens dressés à cette chasse de proie humaine ; quand on songe enfin que chaque année deux cents vaisseaux chargés de cinquante mille nègres, achetés corps et âme vingt francs pièce, viennent, à la face de l'Europe, satisfaire la férocité des planteurs soi-disant chrétiens du Brésil, ah ! alors le monde civilisé disparaît, et l'on se croit parmi les hordes des Tartares !

CHAPITRE XXXV.

DE LA GUERRE D'APRÈS LA LOI DE LA NATURE.

Qu'est-ce que la guerre ? un métier de barbares, où tout l'art consiste à être le plus fort sur un point donné.

(NAPOLÉON, la veille de la bataille de la Moskowa.)

Et lorsque la civilisation sera arrivée à amener dans toute l'Europe l'abandon des vieux usages de la barbarie, la guerre ne sera plus possible ; car il n'y aura plus de forces matérielles qui puissent lutter contre les forces morales.

(OUILON HARROT, Discours à la Chambre des Députés, séance du 13 avril 1831.)

Ne redoutez pas, messieurs, de suivre ce véritable progrès de l'esprit humain, qui confiera, non pas à des armées commandées par des capitaines plus ou moins habiles, non pas à la force brutale, mais aux nobles combats de l'esprit, aux luttes de l'intelligence, la destinée et la direction des sociétés.

(BENNYER, Discours à la Chambre des députés, séance du 6 janvier 1834.)

Il y a deux droits que les siècles ont tour à tour vus prévaloir sur la terre : le droit de force et de conquête, droit féroce et barbare, que je n'invoquerai jamais ; droit brutal, contre lequel toute civilisation a été fondée, et se développe : il y en a un autre non moins dominateur, non moins inflexible, mais plus moral et plus divin ; c'est celui que le monde reconnaît à son insu, c'est celui qui vous fera triompher sans combat et sans obstacle, c'est le droit de civilisation.

(LAMARTINE, Discours à la Chambre des députés, séance du 8 janvier 1834.)

Le plus fougueux courtisan du despotisme sacerdotal, l'apôtre le plus cynique de la haine et du désespoir, un homme qui, dans son dédain pour l'hu-

manité, ne craignit pas de descendre jusqu'à l'apologie de l'inquisition et du bourreau, M. de Maistre a dit : « L'histoire prouve que la guerre est l'état habituel du genre humain, c'est-à-dire que le sang humain doit couler sans interruption sur le globe. » Pour appuyer cette parole effroyable, l'auteur trace le tableau des guerres qui ont désolé le monde depuis le déclin de Rome jusqu'à nous. Il saisit les extrémités de cette chaîne sanglante qui traverse les siècles, et dont chaque anneau est une bataille, il en fait retomber le sang sur la tête des hommes, éternellement bourreaux, éternellement victimes ; puis, d'une voix qu'il voudrait rendre prophétique, il ose crier au monde : « Ainsi le sang coulera toujours ; c'est la loi de notre être : l'homme doit verser le sang, parce qu'il ne peut être purifié que par le sang. » Dans sa démenche théologique, M. de Maistre nous déclare que tous ces massacres sont de Dieu ; son génie y découvre une punition qui tend à une régénération : comme si le seul moyen de nous rendre meilleurs était de perpétuer nos forfaits.

Tuez donc, tuez toujours, tuez sans crainte et sans remords, car vous tuez pour qu'on vous pardonne : la guerre, c'est la rédemption !

Ne dirait-on pas que cet homme a voulu surpasser en quelques lignes toutes les doctrines furibondes de notre siècle ? Nier Dieu, ce n'était rien ; mais le faire à l'image du bourreau, voilà qui est grand. Nier le crime et la vertu, dire que toutes les actions sont

indifférentes, ce n'était rien encore ; mais appeler l'homme au meurtre, inspirer l'enthousiasme du carnage en faisant jaillir la guerre de la volonté de Dieu, voilà qui est beau, moral et catholique ! Voyez, il ne s'agit plus de justifier le crime par l'impiété, mais de le sanctifier par la religion. Oh ! nous parlons bien ! notre éloquence est superbe ! notre génie est infaillible ! N'est-il pas écrit dans la Bible que Dieu est le Dieu des armées ? Qu'est-ce à dire ? La guerre est donc divine ? N'est-il pas manifeste que tous les animaux se dévorent ? Qu'est-ce à dire ? Tuer est donc la loi de la nature ? Ainsi l'homme exterminera l'homme sans fin, sans mesure et sans relâche, parce que les tigres dévorent les gazelles, parce que les loups dévorent les agneaux ; il frappera innocemment, parce que Dieu l'ordonne, parce qu'en frappant il se rachète, parce qu'il y a anathème, et que cette malédiction doit s'accomplir jusqu'à la mort de la mort¹.

Laissons l'homme possédé du démon insulter à la fois Dieu et les hommes, et tâchons de faire quelques pas hors de ce chaos d'impiétés théologiques appuyées sur l'ignorance complète des lois de la nature, et développées dans l'intérêt du système de l'expiation : la plus funeste des erreurs², puisqu'elle dénature le caractère de la Divinité !

Parmi les écrivains qui ont traité de la guerre, quelques-uns ont nié le droit, quelques autres l'ont

¹ Voyez les *Soirées de Saint-Petersbourg*, t. II, p. 54 et suiv.

² Voyez le chapitre XXXII de ce troisième livre.

borné à la défense. L'école ancienne ne voyait dans les conquérants que les ravageurs du globe ; l'école moderne voit dans la guerre le plus puissant moyen de civilisation. Si nous voulons la vérité, n'interrogeons ni les philosophes ni l'histoire : Grofius et Bacon en savent moins que la nature ; et, quant à l'histoire, quel'e folie de vouloir lui donner le poids d'une autorité ! Les faits peuvent témoigner de ce qui fut ; mais comment représenteraient-ils éternellement ce qui doit être sans faire mentir la perfectibilité du genre humain ?

La perfectibilité est elle-même un fait, et un fait moral qui domine toutes les histoires. Voyez la guerre dans les phases diverses de nos civilisations.

D'abord il ne s'agit que d'une proie : toute misère est cruelle et toute ignorance aveugle : on tue son ennemi pour le dépouiller, pour le dévorer, c'est l'état sauvage.

De l'état sauvage à l'état de barbarie, il n'y a qu'un pas, et cependant la guerre veut déjà s'ennoblir. Il ne s'agit plus d'une proie, mais d'une vengeance. Le monde entier s'arme pour punir le ravisseur d'Hélène : il parle de réparer un tort, d'effacer un outrage ; il y a progrès.

Viennent ensuite les guerres de conquête et d'ambition : Alexandre ravage l'Asie pour faire prononcer son nom sur la place publique d'Athènes, le pillage et la vengeance sont effacés par la gloire. Le héros ne veut que l'admiration, c'est une grande âme qui s'égare ; mais le progrès est immense, et les guerres de renommée hâtent la civilisation du globe.

Ces guerres ambitieuses se perpétuent jusqu'à l'avènement des peuples modernes. Alors commencent les guerres de religion : une pensée nouvelle s'est fait jour au cœur de tous les peuples. On ne parle plus de la gloire de l'homme, mais de la gloire de Dieu. Les vains trésors de la terre font place aux trésors de l'éternité : on se bat pour le salut des âmes, on se bat pour arracher ses ennemis aux supplices de l'enfer et leur ouvrir les portes du ciel. Erreur sublime jetée par le christianisme au milieu de la foule barbare. Première apparition du sentiment du beau et de l'infini dans les peuples et dans les armées. L'Europe se dématérialise ; elle obéit en masse à une pensée qu'elle croit morale. A travers les ténèbres qui l'entourent, elle court à la mort pour faire triompher la vérité ; et pendant que les âmes rêvent le martyre, saint Louis établit ce principe généreux, mais incomplet, que la guerre entre chrétiens est un fratricide. Le monde étonné le croit sans le comprendre : toutes les guerres européennes cessent, et la barbarie de l'Occident, empreinte de cette pensée nouvelle, se heurte pendant plusieurs siècles contre la barbarie de l'Orient.

Enfin les guerres politiques, les guerres d'affranchissement et de liberté succèdent aux guerres religieuses. C'est la période où nous sommes ; elle doit se terminer par les guerres de défense, qui seront seules possibles dès que l'Europe, secouant ses chaînes, aura reconstitué ses peuples dans l'Évangile et dans la liberté.

Mais il ne suffit pas de caractériser la guerre par la passion de chaque époque, il faut encore la caractériser par les hommes qui ont représenté ces passions. Passons d'Achille à Alexandre, de César à Buonaparte. Ces quatre hommes unissent, par la gloire des armes, les temps anciens et les temps modernes ; ils sont chacun l'expression de leur siècle, et ils en constatent les progrès. Des sacrifices humains sur le tombeau de Patrocle ; deux mille Tyriens mis en croix sur les bords de la mer dans le calme de la victoire ; des populations entières passées au fil de l'épée, ou vendues à l'encan sur la place publique comme un vil bétail : tels sont les spectacles que nous offrent tour à tour Achille, Alexandre et César. Suivons à présent Buonaparte de Rome à Vienne, de Berlin à Moscou. Quel changement au milieu de ces boucheries glorieuses ! On pleure un ami, on n'égorge plus des hommes sur sa tombe ; on se bat, on n'assassine plus des guerriers sans défense ; on prend une ville enfin, et l'on ne vend plus des esclaves. Et qui donc empêchait Buonaparte, maître du monde, de se couronner des lauriers d'Achille, d'Alexandre et de César ? Qui donc ? La voix du genre humain.

La guerre qu'Henri IV voulait entreprendre pour fonder la paix universelle de l'Europe est peut-être le plus noble sentiment qui ait jamais élargi le cœur d'un roi ; et c'est aussi la plus belle page de l'histoire universelle. Sans doute il se trompait, le grand roi ! mais en se trompant il méritait encore la reconnais-

sance du monde civilisé. Personne à cette époque ne pouvait lui apprendre que cette noble pensée, pour réussir, ne doit pas venir du roi, mais du peuple. La paix n'est pas l'étincelle qui jaillit du choc des armes, elle est le flambeau qui s'allume au foyer de la civilisation.

Tel sera le sort de la guerre sur le globe. Et nous ne demandons qu'une chose, c'est qu'on juge la vérité de l'avenir par la vérité du passé. La guerre n'est qu'un état transitoire des peuples; à mesure que nous avançons, ses prétextes changent et ses justifications se moralisent. Or, sur cette route de perfectibilité, il n'y a de dénouement que la paix, puisqu'il n'y a que la paix qui soit humaine et raisonnable.

A ces faits si puissants, on ne manquera pas d'opposer la loi terrible de la nature; loi de reproduction par la destruction, loi qui nous condamne à la mort le jour même où elle nous appelle à la vie. En effet, la guerre est en nous et autour de nous: tous les animaux reçoivent en naissant des armes pour combattre, tous arrivent sur la terre comme sur un champ de bataille qu'ils doivent arroser de leur sang; et dans cette affreuse mêlée, l'homme apparaît avec la foudre, appelant l'intelligence au secours de sa férocité, tournant contre lui-même tous les bienfaits de la nature, et se glorifiant de ses carnages.

Ne dirait-on pas que tuer c'est accomplir la loi?

Oui, si l'homme n'est qu'une bête féroce, le sang de l'homme coulera éternellement: voilà bien la loi

des bêtes féroces, et il faut que la loi s'accomplisse.

Mais qui donc arrête dans l'homme son accomplissement? pourquoi tous les hommes, comme tous les tigres, ne courent-ils pas sur leur proie? pourquoi cette horreur du sang, ces cris de la conscience, ces malédictions contre les fureurs de la conquête? pourquoi la pitié et l'humanité? C'est que la loi de la nature, pour l'homme, est une loi d'amour et non une loi de destruction. Seul sur la terre l'animal est condamné à tuer: aussi n'y a-t-il en nous que l'animal qui tue. A mesure que nos facultés divines se développent, les armes tombent de nos mains. Nous commençons par douter du droit d'égorger nos semblables, et nous finissons par gémir de notre égarement. Ah! si nous étions nés pour ces massacres, Dieu n'eût pas mis en nous la conscience, qui n'y attache que le remords, le sentiment moral qui les condamne, et la raison qui les maudit. Il n'eût pas vivifié l'âme humaine du sentiment du beau et de l'infini, qui l'élève au ciel, s'il n'eût voulu voir sur la terre que des combats de tigres et les hautes œuvres des bourreaux!

Toutes les facultés qui nous distinguent de la brute ont horreur du sang, et toutes ces facultés tendent à l'amour de Dieu et des hommes.

Voilà notre loi! la loi qui doit un jour anéantir la guerre sur le globe. Elle est humaine, elle est divine; elle est du ciel et de la terre, comme la créature à qui elle fut donnée.

CHAPITRE XXXVI.

REPÉTITION.

Et lors même que je l'aurais dit deux fois, si ce n'est pas trop de le redire une troisième. (MONTAIGNE.)

Ainsi les lois de la nature viennent détruire nos superstitions et apaiser nos épouvantes.

Il n'est aucune erreur qu'elles ne dévoilent, aucune tyrannie qu'elles ne condamnent.

Nous verrons tomber devant elles tous nos codes barbares, toutes les puissances qui font des esclaves et confisquent des âmes, le droit du plus fort, les armes sanglantes, les chaînes des despotes et la hache du bourreau. Ainsi toutes les espèces d'esclavage, tous les supplices qui donnent la mort s'effaceront de l'histoire du genre humain!

CHAPITRE XXXVII.

APPRÉCIATION DES LOIS POLITIQUES DE CRÈTE, DE SPARTE, D'ATHÈNES, DE ROME, PAR LES LOIS DE LA NATURE.

Les nations grecque et romaine ont disparu du monde à cause de ce qu'il y avait de barbare, c'est-à-dire d'injuste, dans leurs institutions.

(M^{me} DE STAËL, *Considerations sur la Révolution française*, t. I, p. 2.)

Les empires naissent et meurent comme les hommes. Leur élévation à mesure qu'ils approchent de la vérité, leur dégradation à mesure qu'ils s'en éloignent, est un fait immense qui frappe tous les yeux, et dont l'humanité doit un jour recueillir le fruit.

Il en résulte que la supériorité des peuples civilisés sur les peuples barbares est toute morale. Le nombre et la force disparaissent devant l'action d'un sentiment vrai ou d'une pensée vertueuse.

Deux fois dans les annales du monde l'amour d'un petit coin de terre qui reçut le nom de patrie donna l'empire à une poignée d'hommes. Cet empire, ils l'auraient conservé s'ils avaient été justes : il n'y a pas d'exemple d'un peuple mort au sein de l'héroïsme et de la vertu.

Tous sont morts sous le poids des superstitions, des ambitions, de la corruption, de l'ignorance et de

l'inhumanité. Tous sont morts pour avoir méconnu la dignité de l'homme et violé les lois de la nature.

Ce serait un acte de haute justice que de placer Sparte, Athènes, Rome, sujets éternels des admirations de notre jeunesse, en présence des lois de la nature, et de les faire juger par ces lois.

Avec quelle surprise nous verrions les plus beaux génies de l'antiquité mutiler l'homme pour le plier à leur conception ; le faire grand, comme Dieu a fait les animaux libres et puissants, en les bornant à un seul instinct ; chercher enfin dans une loi isolée de la nature (l'amour de la patrie) les éléments d'une supériorité morale qui pût régénérer un peuple et dominer le reste du monde, à qui cette loi resterait inconnue ! car là se concentre le véritable esprit des législateurs de la Grèce. L'homme leur paraît un être trop actif et trop vaste : n'imaginant pas le moyen de le soumettre tout entier, ils le divisent, ils le réduisent, ils le décomplètent ; ils en suppriment la moitié, puis ils disent à l'autre moitié : Marche, combats, déchire, sois le plus fort : te voilà libre !

L'enfant élevé pour la guerre, ne recevant de l'éducation que deux idées, l'amour de sa ville et le mépris de toutes les autres civilisations ; l'homme ne vivant libre qu'à la condition de renoncer à l'exercice de sa propre volonté ; repoussant comme une faiblesse tous les arts, toutes les sciences, qui auraient pu l'éclairer et l'adoucir ; ne voyant sur le

globe entier que des ennemis ou des barbares, des terres à conquérir et des esclaves à enchaîner ; se séparant enfin de tous les autres peuples par orgueil, et du genre humain par ignorance, telle fut l'humanité des temps antiques, telle fut la loi imposée aux nations héroïques de la Grèce.

Frapper un peuple d'une seule idée, ne lui permettre qu'une passion, et déchaîner cette passion sur le monde : voilà le gouvernement républicain tel qu'il existait en Crète, à Sparte, à Athènes et à Rome, et ce gouvernement repose sur les mêmes principes que le gouvernement despotique.

Dans le gouvernement républicain, c'est le peuple qui est le despote ; et il a pour sujets toutes les nations qui l'entourent. Ses caprices et ses volontés bouleversent la terre ; il faut le servir ou mourir.

Ainsi le plus grand effort des législateurs anciens fut de transporter le despotisme du maître aux sujets, d'incarner à une nation la volonté d'un tyran. On donna à cette chose le nom de liberté, et la violation de toutes les lois de la nature fut appelée vertu.

Et qu'on ne croie pas que je veuille nier les influences glorieuses de ces institutions. Leur action fut souvent héroïque. On en vit jaillir de sublimes caractères et de nobles dévouements ; elles donnèrent à une poignée d'hommes la domination uni-

verselle ; mais elles ne firent rien pour le bonheur de la Grèce ; elles firent peu pour le progrès de l'humanité.

On a dit que ces institutions étaient devenues impossibles, parce que nous manquons de vertu. Il eût été moins piquant, mais plus vrai, de dire qu'elles ne pouvaient renaître, parce qu'elles violaient trois grandes lois de la nature reconnues aujourd'hui de tous les peuples civilisés : le sentiment de la Divinité, c'est-à-dire la connaissance et l'amour d'un seul Dieu ; le sentiment de la sociabilité, c'est-à-dire l'union du genre humain ; enfin la perfectibilité, qui ne permet pas au genre humain de rétrograder vers le passé. Toutes les vertus de Sparte, d'Athènes et de Rome étant hostiles à l'humanité, nous ne pourrions y revenir sans nous dégrader nous-mêmes. Quel Européen trait froidement à la chasse des ilotes, comme la loi de Sparte l'ordonnait ? Quel père consentirait à vendre son fils jusqu'à trois fois, ou à le tuer, comme la loi romaine le permettait ? Quel héros ferait la guerre pour le pillage et le carnage, et, sur les ruines fumantes de soixante et dix cités, oserait vendre cent cinquante mille citoyens à l'encan pour en distribuer l'argent à son armée, comme Paul-Émile le fit en Épire, ce qui lui mérita les honneurs du triomphe, l'admiration du peuple romain, et presque celle de la postérité ?

Le règne de Rome fut celui d'un brigand ; elle s'agrandit par la guerre et le pillage, et aussi elle périt par ses richesses et par la guerre.

Ne disons plus que ces institutions sont devenues

impossibles parce que nous manquons de vertu, disons qu'elles sont devenues impossibles parce que l'humanité et la vérité commencent à régner sur la terre.

CHAPITRE XXXVIII.

APPRÉCIATION DE LA RÉPUBLIQUE DE PLATON PAR LES

VALÈRE FL. LOIS DE LA NATURE. VERITATIS.

Les lois de Crète étaient l'original de celles de Lacédémone, et celles de Platon en étaient la correction.

(MONTESQUIEU, *Esprit des Loix*, liv. IV, ch. VI.)

Ce n'est que sur les lois de la nature qu'on peut établir celles des sociétés humaines.

(BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.)

Après avoir contrôlé à la lumière des lois de la nature les anciennes républiques qui ont gouverné le monde, il ne me reste plus, pour compléter ces études, qu'à soumettre à la même épreuve l'utopie de Platon, la plus célèbre des républiques idéales. Le but de cet examen n'est pas sans importance ; car il nous apprendra comment le génie invente, et quelles sont les lois les plus parfaites auxquelles il ait souhaité de soumettre les hommes.

La *République* se compose de deux parties distinctes, que le génie de Platon a jetées, comme les deux métaux d'un alliage, dans le même moule, et qu'il faut séparer avec soin, si l'on veut faire la part de l'erreur et celle de la vérité. L'une établit les principes éternels du beau et du bon ; c'est la partie

sublime de la *République* : l'autre est destinée à donner le mouvement à ces principes, à les régulariser, si l'on peut s'exprimer ainsi, dans une société imaginaire dont le philosophe règle les formes et fonde l'éducation. Là commencent les immoralités ; en sorte que, par la plus fatale contradiction, toutes les lois de la justice, c'est-à-dire les lois de la nature, se trouvent violées dans le livre même où Platon se propose de les établir.

Un pareil fait a de quoi surprendre, mais il ne reste pas sans explication. Platon s'égare toutes les fois qu'il reproduit, même en les rectifiant, les idées de Lycurgue : ses erreurs viennent des autres, ses découvertes sublimes viennent de lui ou de Socrate. S'il s'était plus fié à son génie, s'il eût moins étudié les lois des hommes, jamais il ne se serait écarté de ce type éternel du beau, lumière de ce monde invisible, de ce temple céleste dont il lui fut donné d'entrevoir le parvis.

On lui a reproché de n'être point assez positif ; et moi, je lui reprocherais volontiers de n'être point assez idéal, car c'est par ses idéalités qu'il a civilisé le monde.

Trouver le meilleur des gouvernements possibles ; établir une société sans luxe, sans corruption, sans ambition et sans injustice, où chaque citoyen occupe la place de son intelligence, et où la vertu soit naturellement et éternellement portée au pouvoir suprême : telle est la question purement humaine qui occupait les législateurs, et dans laquelle le génie de

Platon découvrit cette question toute divine : trouver les véritables principes de la justice. Quel trait de lumière dans les ténèbres de l'antiquité ! et c'était la première fois qu'un homme embrassait dans la même pensée le bonheur des hommes et la découverte de la vérité.

Malheureusement cette haute pensée ne lui est pas toujours présente : il la suit dans la théorie, et il l'abandonne dans l'exécution ; en sorte que la partie morale du livre nous apprendrait, au besoin, à rejeter sa partie politique. Venons aux preuves.

Sa première loi, dont le but est admirable, puisqu'elle appelle au culte d'un seul Dieu, suffirait cependant pour livrer la cité à toutes les horreurs du fanatisme ; car elle prononce le bannissement de quiconque osera, soit dans ses écrits, soit dans ses discours, donner une idée fautive de la Divinité.

Véritable loi de sacrilège, qui sera juste ou injuste, suivant les lumières des juges. Au sein de l'aréopage, c'est la même loi qui frappa Socrate.

Une fois sur la route de l'erreur, Platon ne s'arrête plus. Il voulait deux choses, détruire les privilèges de la naissance, qui placent trop souvent le pouvoir entre les mains de la médiocrité, et prévenir les ambitions et les aveuglements de l'amour paternel : ces deux choses, il les obtient par la communauté des femmes. Les enfants ne connaîtront pas leur père, les mères ne connaîtront pas leurs enfants. Il n'y aura qu'une famille dans la républi-

que, et chaque membre de cette famille y occupera le rang de sa vertu. Idée généreuse, qui mérite sans doute qu'on lui fasse quelques sacrifices, mais qu'il ne fallait pas acheter par la violation de toutes les lois de maternité, d'amour et de pudeur.

Ces premiers règlements en enfantent une multitude d'autres non moins déplorables. D'abord, un peuple libre doit avoir le temps de s'occuper de la chose publique. — Nécessité et consécration de l'esclavage. — Il doit éviter l'influence corruptrice des peuples qui l'entourent. — Nécessité de l'isolement. Les portes de la cité seront fermées, le législateur la retranche du genre humain. Enfin il faut que ce peuple se perpétue dans toute la vigueur de sa race primitive ; de là cette foule de lois empruntées à Lycurgue :

Education des femmes semblable à celle des hommes ;

Apprentissage des femmes au métier de la guerre ;

Avortement des femmes qui auraient conçu après l'âge de quarante ans. La loi leur permettra l'amour sans leur permettre la maternité ;

La mort des enfants mal constitués ;

La mort des enfants incorrigibles ;

La mort des enfants nés sans la permission de la loi.

Libertinage, esclavage, cruauté, immoralité !

Violation de la loi de l'amour, qui établit l'unité dans le mariage.

Violation de la loi du partage du globe, qui assi-

gne à l'homme et à la femme des occupations séparées.

Violation des trois lois de notre être :

Du sentiment de la Divinité, sur lequel repose la fraternité de tous les hommes ;

De la loi de sociabilité, qui rapproche les peuples et crée le genre humain ;

De la loi de perfectibilité, qui développe sa puissance et appelle chaque siècle à de plus hautes destinées.

Or, voici un phénomène bien digne de l'attention des philosophes ; cette législation, en partie exécutée à Sparte, mais dont l'ensemble platonique apparut aux anciens comme le type d'une perfection impraticable, n'est impraticable aujourd'hui que parce qu'elle est immorale : son idéalité n'atteint plus à notre réalité. Quelle route immense le genre humain a parcourue ! et comment se fait-il que les objets de son admiration soient devenus les objets de son mépris ? — Entre le monde ancien et le monde moderne, il y a l'Évangile.

Il est beau de trouver la sanction de la loi de perfectibilité jusque dans le chef-d'œuvre de la législation antique.

Mais c'est assez nous occuper des fautes du philosophe : passons à l'autre partie de l'ouvrage : nous avons vu le disciple de Lycurgue, voyons le disciple de Socrate. C'est là que Platon s'élève tout à coup à cette science révélée qui *fait regarder l'âme en haut*,

et qui a pour objet ce qui est et ce qu'on ne voit pas ; c'est là qu'il retrouve les véritables lois de la nature dans la contemplation du beau et du bon, dont les types invisibles existent dans le ciel, qui ne les réfléchit que sur nous ; c'est là enfin qu'il rend témoignage à la vérité en posant les limites du juste et de l'injuste, et en attribuant au premier les plus grandes joies de l'âme, et au second ses plus effroyables supplices.

Car, à cette époque, c'était une doctrine fort répandue que rien n'est plus à charge que la sagesse, et que rien n'est plus utile que l'injustice. En voyant la vertu faible et indigente, on la jugeait malheureuse ; en voyant le crime riche et puissant, on le jugeait heureux ; et de ce double spectacle, qui n'afflige pas seulement les républiques, on avait tiré ce principe, que l'injustice est plus favorable au bonheur que la vertu.

Loin d'affaiblir ce tableau, Platon le consacre en créant un juste et un méchant imaginaires, qu'il place dans les plus hauts degrés du crime et de la sagesse. Son juste ne sera pas seulement soumis à la misère, il le sera à l'infamie et au supplice. Il sera calomnié, fouetté, maudit, chargé de fers, traîné dans l'ignominie ; puis livré au bourreau, et cloué sur la croix.

Il y a là comme un pressentiment, comme une révélation de la vie et de la mort du Christ.

Son méchant ne sera pas seulement un ambitieux

éhonté. Il sera un hypocrite, le type hideux où Molière ira chercher son Tartufe; heureux par ses richesses, puissant par ses alliances, tirant avantage de tout, parce qu'aucun crime ne l'effraye, se conciliant la bienveillance du peuple par ses apparences vertueuses, et la protection des dieux par ses sacrifices. Scélérat consommé que la fortune couronne et que les hommes honorent.

Eh bien ! c'est en présence de ce supplice et de ces prospérités, c'est en contradiction avec la voix générale des peuples que Platon, dès le second livre de la *République* proclame solennellement le juste heureux, parce qu'il est juste; le méchant malheureux, parce qu'il est méchant. Admirable révélation de la conscience de Socrate, première lueur de la conscience du genre humain !

A présent tournons quelques pages, arrivons droit au huitième et au neuvième livre de la *République*; le disciple de Socrate va prouver ce qu'il a affirmé. Sa doctrine est d'autant plus belle qu'elle donne la même base au bonheur des masses et au bonheur de l'individu : morale politique, morale privée; c'est tout un. Et d'abord il compte cinq espèces de gouvernement et cinq caractères de l'âme qui leur répondent; car les gouvernements se font avec les mœurs, ils sont toujours l'expression du caractère d'un peuple. Il examine ensuite les causes de leur élévation et de leur chute, et comment ils s'engendrent les uns les autres; signalant toujours le vice qui les tue, ou plutôt qui les métamorphose.

Ainsi l'aristocratie devient une timarchie par l'orgueil et la corruption, la timarchie devient une oligarchie par la puissance donnée aux richesses, et l'oligarchie devient une démocratie par la misère du peuple qui se réveille et se fait roi. C'est alors que, dévoré de la soif ardente de la liberté, et servi par de mauvais échansons qui la lui versent toute pure et le font boire jusqu'à l'ivresse, ce même peuple court de crime en crime jusque dans les bras d'un tyran sorti de son sein, pétri de ses vices; enfant qui n'embrasse son père que pour l'étouffer. Ainsi la démocratie devient une tyrannie par ce seul fait que les excès de la licence enfantent toujours un maître : on sent dans cette partie du livre de Platon la puissance d'un génie qui domine l'histoire d'assez haut pour lui tracer sa marche éternelle. Et quelle joie divine remplit soudain notre âme lorsqu'elle vient à découvrir que cette marche éternelle de l'histoire n'est que l'accomplissement des lois morales de la nature !

Voici le point décisif de la question :

Les cinq caractères qui répondent à chaque espèce de gouvernement reçoivent tour à tour les empreintes de l'ambition, de l'intrigue, de l'avarice et de la cruauté; toujours plus malheureux à mesure qu'ils deviennent plus vicieux. Le caractère tyrannique est le dernier, et c'est celui que Platon va nous présenter comme le double modèle de la scélératesse et du malheur.

N'allons pas, s'écrie-t-il, nous laisser éblouir par le bonheur apparent de cet homme en ne jetant les

veux que sur ses richesses et sur les voluptés qui l'environnent. Arrachons cet appareil de théâtre, dépouillons ces grandeurs ajoutées, pénétrons partout. Que le tyran nous apparaisse tout entier, et disons ensuite simplement ce que nous aurons vu.»

Alors commence le tableau hideux de la vie du méchant. Pour le rendre plus frappant, Platon établit ce fait : que la condition de l'homme opprimé par ses passions est la même que celle d'une ville opprimée par un tyran. Or, la ville opprimée par un tyran gémit sous le poids de la plus basse servitude ; pauvre, insatiable, cruelle, rampante, toujours humble ou furieuse, déchainée par la vengeance ou soumise par les supplices, elle n'obéit qu'au bourreau et ne se repose que dans le sang. C'est l'agitation de la mer, c'est le flux et le reflux éternel du crime et de la terreur. Et où donc trouverez-vous plus de sanglots, plus de misère, plus de gémissements et plus de douleurs sans consolation !

Ainsi l'âme du tyran est esclave de tous les vices qui la peuplent et qui la travaillent : ainsi elle est pauvre au milieu des richesses, parce qu'elle est insatiable : elle est couarde au milieu de ses esclaves, parce qu'elle est isolée. Tout ce qui est juste la fuit, tout ce qui est vil la sert, mais à condition de la dominer. Elle éprouve sans cesse toutes les convulsions d'une ville en tumulte, tous les délires d'une populace effrénée, tous les supplices d'un coupable qui sent la main du bourreau. Enfin, le dernier trait de tant de misère est l'obligation que ses crimes lui

imposent, de devenir chaque jour plus envieuse, plus perfide, plus féroce, plus impie. Et voilà cependant la condition éternelle du méchant !

A présent écoutons Socrate s'écrier qu'il va charger un héraut de publier dans toute la Grèce que les méchants sont les plus malheureux des hommes, et voyons si une seule voix osera protester contre ce jugement solennel de la sagesse et de la vérité.

Telle est la partie morale de la *République*, telles sont les doctrines qui ont préparé la civilisation du monde. C'est là, c'est dans cette source vivifiante du beau, que les anciens et les modernes ont puisé à pleine coupe. Les Pères de l'Église s'y sont plongés. Voyez revivre les idées éternelles de Platon dans les écrits de saint Augustin ; voyez comme l'âme brûlante de l'Africain s'inspire dans la contemplation de ce monde céleste invisible au vulgaire, et qui est cependant le seul véritable. Qui connaît Platon le retrouve partout dans les écrits de Plutarque, de Fénelon, de Rousseau, de Bernardin de Saint-Pierre. Ces grands hommes semblent n'avoir pensé que pour témoigner de sa sagesse, de sa gloire, de son génie ! Leur âme s'est empreinte de la sienne ! Il est le soleil de toutes ces planètes qu'il pénètre de ses feux et qu'il inonde de sa lumière.

Oh ! quelle joie pour l'humanité qu'une telle pensée se soit manifestée au monde, qu'elle ait animé un corps terrestre !

Ce livre, témoin toujours vivant de son passage, n'est que l'ombre de son âme. Dira-t-on que l'âme a pu cesser d'être lorsque l'ombre existe encore? Ne serait-ce pas dire qu'un Dieu a moins vécu que son ouvrage?

Ame sublime! reçois ici les hommages d'une postérité de plus de deux mille ans. Nous honorons en toi l'homme qui a le plus fait pour l'homme, la seule créature terrestre dont la lumière soit venue se confondre avec les lumières de l'Évangile, la seule qui ait écrit dans l'unique intérêt de la vérité et de la vertu, et dont l'âme se soit retrouvée dans l'âme de Fénelon. Bienfaiteur du genre humain, tu lui léguas les plus hautes pensées; précurseur de Jésus-Christ, tu nous ouvris dès cette vie le monde des contemplations célestes; et il te fut donné d'entrevoir une sagesse ignorée de toute la terre, et qui ne pouvait être révélée que par un Dieu.

CHAPITRE XXXIX.

DES ESPÉRANCES DE L'AVENIR.

Je n'ai vu dans la liberté que tous les hommes réclament que le développement harmonique de leurs facultés.

(BONSTETTEN, *Étude de l'homme*, t. I, p. 27.)

Le goût et l'admiration du stationnaire viennent des jugements faux que l'on porte sur la vérité des faits et sur la nature de l'homme; sur la vérité des faits, parce qu'on suppose que les anciennes mœurs étaient plus pures que les mœurs modernes, complète erreur; sur la nature de l'homme, parce qu'on ne veut pas voir que l'esprit humain est perfectible.

(CHATEAUBRIAND.)

Cet examen rapide des lois humaines, mis en regard des lois de la nature, nous a montré le monde secouant ses fers et marchant à grands pas vers la vérité. Pour compléter ce tableau, jetons les yeux sur l'état moral du globe, non dans les limites étroites des royaumes qui partagent le sol, mais dans les larges divisions établies par les croyances qui constituent les peuples. Le point lumineux est tout entier dans les progrès de l'Évangile, parce que l'Évangile, dans sa pureté primitive, n'est lui-même que l'expression des lois de la nature. Il suffit de mesurer cette lumière pour connaître l'avenir du genre humain.

A l'heure où je parle, plus du tiers des habitants

Ce livre, témoin toujours vivant de son passage, n'est que l'ombre de son âme. Dira-t-on que l'âme a pu cesser d'être lorsque l'ombre existe encore? Ne serait-ce pas dire qu'un Dieu a moins vécu que son ouvrage?

Ame sublime! reçois ici les hommages d'une postérité de plus de deux mille ans. Nous honorons en toi l'homme qui a le plus fait pour l'homme, la seule créature terrestre dont la lumière soit venue se confondre avec les lumières de l'Évangile, la seule qui ait écrit dans l'unique intérêt de la vérité et de la vertu, et dont l'âme se soit retrouvée dans l'âme de Fénelon. Bienfaiteur du genre humain, tu lui léguas les plus hautes pensées; précurseur de Jésus-Christ, tu nous ouvris dès cette vie le monde des contemplations célestes; et il te fut donné d'entrevoir une sagesse ignorée de toute la terre, et qui ne pouvait être révélée que par un Dieu.

CHAPITRE XXXIX.

DES ESPÉRANCES DE L'AVENIR.

Je n'ai vu dans la liberté que tous les hommes réclament que le développement harmonique de leurs facultés.

(BONSTETTEN, *Étude de l'homme*, t. I, p. 27.)

Le goût et l'admiration du stationnaire viennent des jugements faux que l'on porte sur la vérité des faits et sur la nature de l'homme; sur la vérité des faits, parce qu'on suppose que les anciennes mœurs étaient plus pures que les mœurs modernes, complète erreur; sur la nature de l'homme, parce qu'on ne veut pas voir que l'esprit humain est perfectible.

(CHATEAUBRIAND.)

Cet examen rapide des lois humaines, mis en regard des lois de la nature, nous a montré le monde secouant ses fers et marchant à grands pas vers la vérité. Pour compléter ce tableau, jetons les yeux sur l'état moral du globe, non dans les limites étroites des royaumes qui partagent le sol, mais dans les larges divisions établies par les croyances qui constituent les peuples. Le point lumineux est tout entier dans les progrès de l'Évangile, parce que l'Évangile, dans sa pureté primitive, n'est lui-même que l'expression des lois de la nature. Il suffit de mesurer cette lumière pour connaître l'avenir du genre humain.

A l'heure où je parle, plus du tiers des habitants

du globe a reçu la loi du Christ, et vit sous l'influence de cette parole qui crée les nations. L'Europe est le centre de cette civilisation nouvelle, dont le point de départ est la France et l'Angleterre. Là, dans le cabinet isolé d'un petit nombre de sages, se préparent les destins de l'avenir ; là naissent et se développent des pensées généreuses d'humanité et de liberté dont le cercle s'élargit sans cesse, et qui arrivent des sages aux peuples, des peuples à l'Europe, et de l'Europe au monde.

Dans cette ligue sublime des intelligences, les États d'Amérique viennent, avec l'ardeur d'un jeune homme, s'unir à la vieille Europe. Plus heureux que nous, ils n'ont pas eu de moyen âge : l'Angleterre, en voulant les dominer, leur inspira le besoin de l'indépendance. Ils apprirent de leurs maîtres à chérir la liberté, et les premières nouvelles de leur gloire furent un grand exemple aux nations de l'autre rive.

Ainsi la jeune Amérique fut libre en naissant. Aucune habitude de servage, aucun regret du passé, aucun préjugé gothique ne troublèrent sa victoire. Elle n'eut point à se débattre contre ces théocraties qui retiennent les peuples dans les abjections de la misère et de l'ignorance ; elle ne vit pas son sol souillé par les superstitions des brames ou par les fureurs du prosélytisme : toutes les sectes qui s'y établissent ont l'esprit de l'Évangile. O spectacle non encore vu par des yeux mortels ! Elle naît avec la liberté, la tolérance et l'intelligence, elle échappe en même temps aux moines et à la barbarie ! Ses plus

antiques souvenirs sont ceux de sa gloire et de son affranchissement, et, sans avoir passé par les ténèbres de l'enfance, elle arrive à l'âge de la vérité, riche de l'expérience et de la raison du genre humain.

Une seule tache au tableau. L'esclavage s'y montre encore, et les femmes y vivent sous le poids d'une inégalité qui blesse la loi de la nature. Il y a là deux causes d'avilissement et de malheur. Mais que ces causes disparaissent, et vous verrez ces déserts enfanter des nations plus grandes que celles de l'antiquité.

Déjà, il faut le dire, l'esclavage y est frappé de toutes parts, et ce sont les femmes qui lui portent les coups les plus terribles. Dans leur sainte assemblée, elles ont déclaré qu'elles ne s'adresseraient point aux hommes ; mais à Dieu, qui seul peut toucher le cœur des hommes et le rendre accessible à l'Évangile et à la pitié. Le premier article de leur convention fait un devoir à toutes les femmes américaines de prier pour la destruction d'un crime qualifié de *crime national*. Idée sublime ! vœu adorable ! Chaque jour dans le temple, chaque soir en famille, au pied du lit nuptial, le mari verra sa femme prosternée, il entendra la prière qu'elle adresse à Dieu pour la délivrance de l'esclave. Et cette prière se répétera dans chaque maison, elle sera universelle et perpétuelle sur la surface entière des États-Unis, jusqu'à la cessation du crime. L'antiquité n'a ja-

mais vu d'aussi grand spectacle ! Ce n'est pas tout : joignant les œuvres à la prière, les femmes ont décidé qu'elles ouvriraient des écoles, et qu'elles se chargeraient elles-mêmes d'y instruire les esclaves. « Nous userons, disent-elles, nous userons de toute notre influence pour favoriser l'instruction et l'émancipation de nos frères et de nos sœurs les esclaves ; et tant qu'il y aura dans nos églises des bancs pour les y faire asseoir à part, nous irons nous placer sur ces bancs, et prier pour eux à côté d'eux ¹. » O femmes de l'Amérique, soyez bénies entre toutes les femmes ; et que les fruits de vos entrailles soient bénis, parce que vous avez connu la loi évangélique, et que vous en avez compris la charité !

Telle est l'Amérique des États-Unis, nouveau monde qui naît pour les nouvelles idées. Telle sera l'Amérique du Sud après son triomphe ; car elle doit triompher, la nation où les femmes combattent pour la cause de l'indépendance et meurent à côté de leurs frères et de leur mari. Elle doit triompher, la nation où, chaque soir, un officier demande en présence de l'armée : « Les femmes de Cochabamba sont-elles présentes ? » et où un autre officier ré-

¹ Rapport de la convention des femmes américaines de la ville de New-York pour l'abolition de l'esclavage ; séances du 9 mai 1837 et des trois jours suivants. Cette convention a été régulièrement constituée par soixante-onze délégués des États de New-Hampshire, de Massachussets, de Rhode-Island, de New-York, de Jersey, de Pensylvanie et d'Ohio. Cent trois autres dames des

pond : « Gloire à Dieu ! elles sont toutes mortes pour la patrie au champ d'honneur ¹ ! »

Ainsi le tiers des habitants de l'ancien monde et le nouveau monde tout entier, deux cent soixante et dix millions d'hommes, forment aujourd'hui l'armée de la civilisation, et, au milieu de cette armée, la France et l'Angleterre se lèvent comme deux astres dont les clartés se projettent sur toute l'étendue du globe.

Mais une autre nation, née pour conquérir et pour renouveler le monde, la source vivante des hommes, appelle nos regards.

Lorsque le Nord, éveillé par l'esprit de Dieu, déborda comme l'Océan sur Rome agonisante, il était barbare. Instrument aveugle de la Providence, il venait faire deux choses : porter le coup de mort aux nations anciennes, et recevoir les lumières de l'Évangile pour fonder toutes les nations nouvelles. Sa mission fut à la fois une mission d'anéantissement et de résurrection ; il ne se montra à cette partie du monde que pour la retremper avec le fer ; que pour y verser ses vigoureux enfants, qui écrasent et régèrent les peuples. Mais ce n'était là qu'une moitié du travail que lui imposait la Providence ; les temps sont venus où il doit se mon-

États de Connecticut et de la Caroline du Sud ont été déclarées membres correspondants, et presque toutes se sont rendues à la réunion générale.

¹ Ceci nous reporte à 1818.

trer à l'autre partie du monde, rouler sur l'Orient comme il roula sur l'Occident, puisqu'il est vrai qu'une loi fatale et providentielle l'appelle toujours vers les nations mourantes. Cette fois il n'y arrivera pas barbare, il y arrivera chrétien. Dieu le plaça dans des climats de glace et de fer, aux portes de l'Asie et de l'Europe, comme pour l'inviter à descendre successivement sur les deux versants du globe. Soumis à la fatalité, les sectateurs de Mahomet l'attendent, tristement assis au milieu de leur harem, dans ces palais où ils campent depuis trois siècles et où ils ne devaient que passer. Ainsi, à deux mille ans de distance, les enfants du Nord se seront trouvés chargés de répandre dans l'Orient les doctrines civilisatrices qu'ils avaient reçues de l'Occident, et ceux qui furent, au déclin de Rome, conquérants et régénérés seront, au déclin de Constantinople, sauveurs et régénérateurs.

De toutes parts la civilisation s'agrandit, elle fait un seul peuple de l'Europe, et, comme une divinité bienfaisante, elle tourne ses pas vers l'Asie, et s'avance, l'Évangile à la main, dans ces contrées magnifiques où la nature est si puissante, la race humaine si belle et l'homme si dégénéré.

Avant l'Évangile, il y avait peu d'espérance pour l'humanité; après l'Évangile, tout se réduit à des chiffres. Comptez les sectateurs de chaque religion, à Confucius, à Sinto, au magisme et au fétichisme: cent quarante-sept millions; à Bouddha et à ses cinq

apôtres, cent soixante et dix millions; à Brama, soixante millions; à Mahomet, quatre-vingt-seize millions. Au milieu de ce recensement des hommes, Jésus-Christ se présente seul avec deux cent soixante-dix millions de disciples, quelle que soit d'ailleurs leur communion, grecque, luthérienne, calviniste ou catholique: car l'Évangile, qui en est la base, n'a qu'un seul but, l'affranchissement des peuples; qu'un seul avenir, le triomphe de la vérité et de l'humanité.

Et qu'on ne dise pas que, pour agrandir nos forces, j'unis la foi de l'Église à celle de l'hérésie, les peuples élus et les peuples maudits. Ce langage ne révélerait que des passions humaines. L'élection et la malédiction ne sont pas de Dieu, mais de l'homme. Un misérable fakir mesure la munificence du Créateur au cercle étroit de son ambition terrestre: il imagine que le Tout-Puissant n'a rien pu faire au delà: il maudit l'ouvrage, et croit magnifier l'ouvrier. Mais tandis que l'insensé se fait un Dieu pour sa petite peuplade, le chrétien promène ses regards sur le globe, et il se rassure en voyant que la Providence y a tout préparé, non dans l'intérêt d'une secte ou d'une tribu, mais dans l'intérêt du genre humain.

Grâce à Dieu, les idées de peuples choisis, de peuples damnés, meurent en Europe. L'autorité de l'infralapsaire n'y fait plus la religion, le bon plaisir n'y fait plus la politique. Une raison universelle s'y mêle à tout. Cette expression vulgaire, que la voix

du peuple est la voix de Dieu, a été comprise des sages. Ils ont senti que, pour faire surgir la vérité, c'était moins les rois qu'il fallait implorer que les nations qu'il fallait instruire.

La vérité descend difficilement des rois aux peuples ; mais son triomphe est sûr lorsqu'elle remonte des peuples aux rois. Voyez seulement ce que deux ou trois principes évangéliques tombés par hasard dans la foule, ont amené de changements parmi nous. La charte française, l'abolition de la traite, l'émancipation de l'Irlande, la liberté de l'Amérique, la délivrance de la Grèce étaient dans l'opinion des peuples avant d'entrer dans la raison des princes. Si les rois eussent écouté les peuples, l'Italie serait libre et la Pologne vivante : deux crimes de moins peseraient sur la tête des souverains de l'Europe. Nos maîtres n'ont rien fait tant qu'ils n'ont entendu que des gémissements, mais leur âme s'est inquiétée lorsque des pensées fortes sont sorties de la foule. Éclairez les peuples, et leurs passions seront toujours grandes et dans l'intérêt de l'humanité ! Laissez faire les rois, et leurs passions ambitieuses ou religieuses seront presque toujours dans l'intérêt d'un homme. Louis XIV, inspiré par les docteurs, fait égorger les Albigeois pour sauver son âme. La nation, prise en masse, lui eût refusé ce crime.

C'est donc à la conscience publique, éclairée par l'Évangile et les lois de la nature, qu'il en faut appeler. Sur elle repose la prospérité du genre humain, et le siècle qui naît en verra sortir la civilisation de l'Inde et de l'Afrique, la délivrance de

l'Orient, l'abolition des castes, l'admission des Juifs aux droits civils et politiques, l'horreur de l'esclavage, le mariage des prêtres, l'émancipation des peuples et la liberté de l'univers.



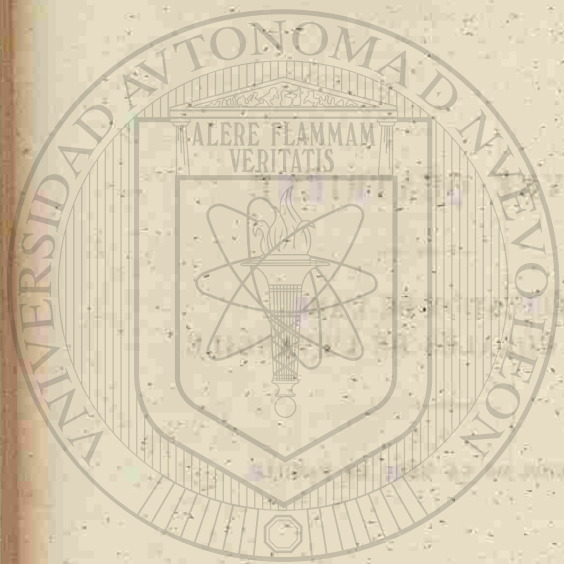
LIVRE QUATRIÈME

ÉDUCATION DE L'ÂME.
ÉTUDES MORALES DE L'ÉVANGILE.

RELIGION DE LA MÈRE DE FAMILLE.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

LIVRE QUATRIÈME

ÉDUCATION DE L'ÂME

L'ÉVANGILE ET LA NATURE, OU ÉTUDES MORALES
DE L'ÉVANGILE.

RELIGION DE LA MÈRE DE FAMILLE.

CHAPITRE PREMIER.

ÉTUDE DE DIEU DANS L'ÉVANGILE.

On ne rendra désormais quelque jeunesse à la race humaine qu'en retournant à la religion par la philosophie, et au sentiment par la raison.

(M^{me} DE STAEL, *De l'Allemagne*, t. III, p. 95.)

Je vais traiter de la religion en présence de ses trois plus grands ennemis, l'incrédulité, l'indifférence et le fanatisme, n'ayant pour moi que la raison et ne cherchant que la vérité. Tâche difficile et que je voudrais remplir sans blesser les consciences. C'est pourquoi je me hâte de le déclarer: il ne s'agit ici ni de changer les cultes ni de renverser les dogmes. Au-dessus de ces croyances spéciales et mobiles

de chaque secte règne une religion immuable qui les embrasse toutes, comme le ciel embrasse l'univers. Notre but est d'emprunter à cette religion, qui se résume dans l'Évangile, les principes éternels qui conviennent à toutes les religions, de les y introduire d'une manière inaperçue par l'influence des femmes, et de marcher ainsi doucement au triomphe du christianisme, c'est-à-dire à la civilisation du monde.

Je ne frapperai que les dogmes qui nous décomptent, c'est-à-dire les erreurs qui nous dégradent.

Dans ce but, j'adopte toutes les communions chrétiennes. Soyez catholiques, luthériens, presbytériens, anabaptistes, calvinistes, n'importe : fils du même Dieu, nous ne pouvons être ennemis. Vous garderez votre nom, votre culte, vos prières, tout ce qui tient à la forme, tout ce qui tient à la foi, tout ce qui ne blesse pas la morale et la dignité humaine ; mais aussi vous recevrez dans votre âme les semences de la véritable sagesse, de cet amour de Dieu et des hommes, qui fait une seule famille de tous les peuples, et une seule religion de toutes les religions. Que la sagesse sorte donc des ténèbres de la superstition, comme Moïse sortit de l'obscurité de la montagne les tables de la loi à la main !

Ce travail, que j'entreprends avec ardeur, avec une foi entière, je le destine surtout aux femmes de l'Europe et des deux Amériques, puisque, sur toute la

terre, il n'y a de civilisation que là où règne l'Évangile. Et toutefois il faut qu'il puisse être lu même des disciples de Mahomet, sans offenser leurs croyances. Une femme arabe, persane ou turque, qui en adoptera les principes, pourra se croire mahométane lorsque déjà son cœur sera chrétien. Les ablutions, le ramazan, les prières dans la mosquée, l'abstinence du vin, tous les objets de sa foi, tous les mystères de son culte subsistent encore ; mais, déjà initiée aux lois de la nature, elle cesse de comprendre la polygamie, elle s'étonne de l'esclavage, et ces deux sentiments nouveaux commencent la régénération de l'Orient. Le fanatisme résiste au fer, il meurt sous les progrès de la pensée.

Poser des principes qui conviennent à tous les hommes, et qui, sans rien changer aux apparences de leurs cultes, en détruisent peu à peu les immoralités, voilà le problème à résoudre. Il constitue la mission du monde moderne, du monde civilisé. Les apôtres de ces principes seront désormais les véritables apôtres du christianisme. On ne fait plus un chrétien en lui montrant une croix et en lui jetant quelques gouttes d'eau sur la tête. Le baptême n'est que le symbole ; l'amour de Dieu et des hommes, voilà la loi. Aussi est-ce une chose vraiment remarquable que l'Évangile fut inspiré pour ramener toutes les croyances à l'unité morale, et non pour ajouter une religion aux autres religions qui divisent la terre. Les paroles saintes n'ont pas d'autre but : elles ne règlent que les passions, elles ne dé-

truisent que les vices. Tout y est prévu, jusqu'aux moyens de propager la doctrine. Jésus sait que les vérités nouvelles pénètrent difficilement dans l'esprit de l'homme : on y a logé tant d'erreurs ! Eh bien ! ce n'est point à l'esprit, c'est au cœur que l'Évangile adresse ses doctrines. Il n'enseigne la vérité qu'en réveillant des sentiments toujours et partout les mêmes, toujours et partout étouffés, toujours et partout vivants.

Que ces doctrines si pures aient été méconnues par les passions et les ambitions, qu'y a-t-il là qui doit surprendre ? L'homme n'arrive pas simplement et spontanément à la vérité : on l'y traîne à travers les siècles. En étudiant le gouvernement de l'Église nous avons dû rencontrer des exemples de cette résistance ; car l'Église touche par un point à l'humanité. Rapporter ces faits, c'est écrire l'histoire : s'étonnera-t-on de trouver des crimes et des passions dans l'histoire ? Ce serait s'étonner d'y trouver des hommes. Tout ce que peut faire l'historien, c'est de parler sans prévention et sans haine. Ma haine, à moi, n'est que pour le crime. Je plains les criminels, je plains surtout leur aveuglement ; mais je ne sais pas plus renoncer à la vérité qu'à ma conscience. D'ailleurs, c'est encore une chose vraie que la vérité est toujours bonne, toujours utile, toujours favorable au genre humain. Quand le sacerdoce a fait le mal, c'est qu'il s'appuyait sur l'erreur ; quand il a fait le bien, c'est qu'il était dans la vérité. La vérité est innocente de tout le sang qui a été répandu sur la terre.

A présent, si l'on me demande pourquoi j'adresse ce livre aux mères de famille, voici ma réponse : le peu de vraie piété qui existe encore sur la terre, on le doit aux femmes bien plus qu'aux théologiens. Notre religion, c'est celle de notre mère. L'enseignement des prêtres, froid, dogmatique, terrible, ne se grave que dans la mémoire, et Jésus-Christ nous apprend que la religion ne veut être gravée que dans le cœur. Les passions la trouveront là à sa place avec la prière de notre enfance, cette prière apprise mot à mot, répétée chaque soir, répétée chaque matin ; cette prière qui fit poindre dans notre âme le sentiment inné de l'infini, le jour où notre mère, joignant pour la première fois nos petites mains, nous apprit à prononcer le nom de Dieu. Doux enseignement du berceau, prière des anges, qui nous revient toujours au milieu de nos joies et de nos douleurs, comme un écho de la voix maternelle !

Si ces observations sont vraies, si elles parlent à tous les cœurs, je n'ai pas besoin de justifier ce livre. Plus la religion de notre mère sera sublime, plus nos impressions seront vives et profondes. Négliger d'instruire nos maîtres, ce serait renoncer à notre propre instruction. Que la pensée de Dieu descende donc sur nous à la voix de notre mère ; que cette pensée nous pénètre, que sa lumière nous environne ; qu'elle soit la joie de notre enfance, la science de notre cœur, la vie de notre âme et le soutien de cette vie nouvelle à l'heure fatale où les derniers rayons de notre innocence tremblent et s'évanouissent sous le feu des passions.

O femmes! voici une étude sans fatigue et sans travail, une étude de contemplation et d'amour. C'est Dieu lui-même qui vient parler à votre âme dans le double livre de l'Évangile et de la nature. Ne redoutez pas les foudres de sa voix, elle s'adoucit pour vos oreilles; ne redoutez pas les splendeurs de sa magnificence, elles se voileront pour vos yeux: et cependant vous reconnaîtrez sa voix, vous reconnaîtrez ses splendeurs, vous reconnaîtrez ses pensées, les pensées d'un Dieu; vous les reconnaîtrez à vos transports, comme vous reconnaîtrez sa puissance à votre admiration, et votre âme brûlera en l'écoutant.

CHAPITRE II.

DE LA RELIGION DU GENRE HUMAIN.

La piété n'a rien de faible ni de triste, ni de gêné: elle élargit le cœur, elle est simple et aimable. . . Le royaume de Dieu ne consiste point dans une scrupuleuse observation de petites formalités: il consiste pour chacun dans les vertus propres à son état.

(FÉNÉLON, *Lettres au duc de Bourgogne.*)

Dieu a gravé son nom sur son ouvrage; c'est une lumière qui ne brille que pour nous. Partout cette lumière a fait naître un sentiment, et ce sentiment un culte: voilà l'origine de toutes les religions primitives.

La religion du Christ date d'une autre époque, elle est née des besoins de l'humanité et non de la reconnaissance des hommes; au milieu des crimes de la terre, elle apporta le repentir et l'amour. Il y avait là quelque chose d'inaccoutumé, qui n'appartenait ni au passé ni au présent: ce n'était pas l'expression du siècle, c'était une parole nouvelle pour un nouvel univers; c'était le flambeau de l'avenir.

Comment s'est accomplie la mission de l'Évangile? Quels changements se sont opérés dans ses doctrines? Les religions doivent-elles être immua-

O femmes! voici une étude sans fatigue et sans travail, une étude de contemplation et d'amour. C'est Dieu lui-même qui vient parler à votre âme dans le double livre de l'Évangile et de la nature. Ne redoutez pas les foudres de sa voix, elle s'adoucit pour vos oreilles; ne redoutez pas les splendeurs de sa magnificence, elles se voileront pour vos yeux: et cependant vous reconnaîtrez sa voix, vous reconnaîtrez ses splendeurs, vous reconnaîtrez ses pensées, les pensées d'un Dieu; vous les reconnaîtrez à vos transports, comme vous reconnaîtrez sa puissance à votre admiration, et votre âme brûlera en l'écoutant.

CHAPITRE II.

DE LA RELIGION DU GENRE HUMAIN.

La piété n'a rien de faible ni de triste, ni de gêné: elle élargit le cœur, elle est simple et aimable. . . Le royaume de Dieu ne consiste point dans une scrupuleuse observation de petites formalités: il consiste pour chacun dans les vertus propres à son état.

(FÉNÉLON, *Lettres au duc de Bourgogne.*)

Dieu a gravé son nom sur son ouvrage; c'est une lumière qui ne brille que pour nous. Partout cette lumière a fait naître un sentiment, et ce sentiment un culte: voilà l'origine de toutes les religions primitives.

La religion du Christ date d'une autre époque, elle est née des besoins de l'humanité et non de la reconnaissance des hommes; au milieu des crimes de la terre, elle apporta le repentir et l'amour. Il y avait là quelque chose d'inaccoutumé, qui n'appartenait ni au passé ni au présent: ce n'était pas l'expression du siècle, c'était une parole nouvelle pour un nouvel univers; c'était le flambeau de l'avenir.

Comment s'est accomplie la mission de l'Évangile? Quels changements se sont opérés dans ses doctrines? Les religions doivent-elles être immua-

bles, ou doivent-elles changer comme la figure du monde? Questions graves, qui touchent en même temps aux mystères de la foi et à l'existence des peuples : la vie des peuples, c'est leur religion.

Voyez les nations antiques, mortes en même temps que leurs dieux.

Au culte d'Isis est attaché le sort de l'Égypte; au culte de Jupiter, la gloire et la vie de la Grèce, la domination et la vie de Rome.

Les peuples sont comme l'Hercule juif : faibles, aveugles, on les enchaîne dans le temple; redevenus forts, ils ébranlent ses colonnes et tombent écrasés sous leurs débris.

Ainsi partout et toujours la durée des peuples se mesure à la durée de leur religion.

Ceux qui ont échappé à la destruction générale, comme ceux qui ont péri, confirment la règle.

Remontez de siècle en siècle dans les ténèbres de la plus haute antiquité, vous retrouverez sur les bords du Gange les mêmes peuples et les mêmes dieux que l'on y voit aujourd'hui. Les peuples et les dieux sont venus ensemble jusqu'à vous.

Je n'examine pas la barbarie de ces cultes; je cherche à constater la loi qui condamne les nations à vivre et à mourir avec leurs dieux.

Ici tout reste immobile, le prêtre et le peuple. Aucune lumière ne lui arrive, aucun progrès ne les sépare : ils vivent, si c'est vivre que de traverser les siècles dans un tel avilissement.

Il n'en est pas de même de Rome et de la Grèce; de grands progrès y ont séparé les peuples de leur

religion : pendant que les peuples allaient en avant, la religion restait en arrière. Si la religion avait pu suivre le mouvement des peuples, elle les eût sauvés. Mais le paganisme n'avait en lui aucun élément de progrès; il ne pouvait ni marcher ni s'élever. La condition de son existence, c'était l'immobilité; et l'immobilité n'existe que dans le despotisme. Est-il rien de plus contradictoire qu'une religion sans mouvement au milieu d'un peuple libre?

Il y a sur le globe une progression insensible vers le bien : chaque siècle, le genre humain s'améliore; c'est une loi de la nature¹. La politique et la superstition peuvent ralentir cette amélioration, jamais l'arrêter; il faut que le nombre des idées s'accroisse, et que la masse éclairée s'augmente, parce qu'il faut que la loi de Dieu s'exécute.

Pour constater ce fait immense, ne cherchez pas si les temps modernes ont produit un plus puissant génie qu'Homère, mais si le monde civilisé a fait un pas vers l'humanité et la vérité. La loi de la nature est là.

De cette loi, empreinte dans l'histoire de tous les peuples, nous voyons sortir ces deux principes, dont la puissance est invincible :

Toute religion qui étouffe les idées et pétrifie les peuples est fausse, par cela seul qu'elle est en opposition avec la pensée de Dieu, exprimée dans une loi générale de la nature.

¹ Voyez dans le troisième livre, le chapitre xxv, de la *Perfectibilité du genre humain. Loi morale de la nature.*

Toute religion favorable aux développements de l'intelligence et à la moralité des nations est vraie, par cela seul qu'elle s'accorde avec cette loi.

Et c'est ici que nous pouvons hardiment présenter l'Évangile aux adorations de la terre ! La religion qui est son ouvrage, appartient, par son culte, par ses mystères, à l'enfance des sociétés ; par sa morale et par l'amour, à tous les degrés de civilisation, passés, présents et à venir. Elle élève les plus humbles intelligences, comme elle humilie les plus sublimes esprits. C'est la religion des pauvres et des malheureux ; elle est faite pour l'homme, puisqu'elle est faite pour la douleur. Que les sages rêvent des utopies, que les peuples marchent vers des perfections idéales, ils la trouveront toujours devant eux. Elle porte avec elle l'avenir de l'humanité.

Si donc il est vrai, comme nous l'avons dit, que les peuples vivent et meurent avec leurs dieux, nous pouvons annoncer aux peuples chrétiens une vie égale à la durée du globe.

Ainsi, loin de m'effrayer des changements arrivés à la religion, j'y trouve la preuve de son origine céleste. J'admire avec quelle facilité elle se prête au mouvement des esprits et aux progrès de la raison. Ce n'est pas que ces changements la touchent jamais dans son essence ; ils se font autour d'elle, non en elle. Elle se dépouille peu à peu des voiles dont l'ignorance l'environne, et à chaque voile qu'elle re-

jette Dieu se rend visible. Chose admirable ! dans cette mobilité éternelle, la religion mesure la vérité à nos forces, et se place toujours au point de vue de notre intelligence.

Lorsque Jésus vint sur la terre, toutes les religions étaient mortes et tous les peuples étaient mourants. Sa mission fut de renouveler les croyances et les empires. On peut nier qu'il ait ressuscité les morts, mais on ne peut nier qu'il ait ressuscité le genre humain : le titre de Sauveur de l'univers, qu'il se donne lui-même, ne saurait trouver un incrédule ; il faut l'honorer comme un bienfaiteur, si l'on ne veut l'invoquer comme un Dieu. Et voyez seulement de quel effroyable chaos il vint tirer le monde ! Rome livrée à Tibère, élevant des temples à Tibère, adorant les crimes de Tibère, trouvant dans les férociétés de Tibère le type des héros, dans ses dépravations les attributs d'un dieu : l'univers entier suivant l'exemple de Rome et s'ensevelissant dans cette abjection. Point d'union morale entre les peuples ; la terre devenue un marché d'esclaves ; les nations livrées au fer des soldats ; les droits de l'homme méconnus ; les droits des sociétés violés ; un peuple privilégié et tous les autres barbares ; les vainqueurs disant toujours : Malheur aux vaincus ! les philosophes repoussant l'espérance et disant toujours : Meurs ! à l'infortuné ; le sang humain coulant sur les autels pour réjouir des idoles auxquelles on ne croyait plus, et dans les spectacles publics pour réjouir une populace aussi vile que ces dieux. Voilà où en était la ci-

vilisation au moment de la venue de Jésus-Christ. Oh! l'admiration est sans bornes lorsqu'elle vient à percer la nuit infernale où il fit briller sa lumière! Dans toutes les institutions religieuses de la Grèce et de Rome il n'y avait pas alors une idée, un principe, un sentiment qui pût régénérer les nations; la vertu même sur le trône n'aurait pas suffi à leur rendre la vie. Dieu permit qu'on en fit l'essai, sans doute pour nous laisser voir toute la profondeur du mal; et le dernier souffle de la sagesse antique s'exhala, avec les Antonins, inutilement pour le monde.

C'est que pour sauver le monde il ne suffisait pas de relever ses ruines; il fallait tout renouveler, la morale, les idées, les gouvernements et les peuples. Jésus-Christ vint à temps pour l'humanité, et son avènement sublime aux dernières heures de la grande république témoigne de la Providence.

Pour bien comprendre l'œuvre de la régénération universelle, il faudrait, pour ainsi dire, mettre en présence les deux périodes historiques, peindre le peuple-roi dans sa gloire et dans sa liberté, les peuples de l'Évangile dans leur civilisation et dans leurs progrès. Mais ces tableaux ont été tracés si souvent, que toute répétition nouvelle serait fastidieuse: supposant donc les faits connus, je résume l'histoire des temps anciens et des temps modernes par l'idée morale qui les caractérise.

L'idée morale de l'antiquité, c'est l'amour de la patrie. Tous les prodiges des anciennes répu-

bliques reposent sur cette base vigoureuse, mais étroite.

L'idée morale des temps modernes, c'est l'amour du genre humain. La bienveillance universelle, qui est l'esprit de l'Évangile, embrasse l'humanité tout entière.

Il est douloureux de le remarquer, mais on ne trouve pas dans toute l'antiquité un seul sage, un seul législateur qui, en fondant les lois de son pays, ait eu égard au bonheur des autres peuples.

Cette vertu nouvelle, Jésus-Christ la donne aux nations, et c'est d'un sentiment inconnu du monde entier, qu'il fait sortir le salut du monde. Un enfant instruit dans les dogmes de la haine et du fanatisme, dans les idées étroites de tribu privilégiée, de peuple élu, de peuple de Dieu, vient tout à coup enseigner l'amour du genre humain. Au Dieu de colère de la Bible, au Dieu exclusif d'Abraham, il substitue le Créateur, le Père de tous les hommes. Moïse n'était que le libérateur d'un peuple; Jésus sera le sauveur de l'univers: Quelle humanité! quelle charité! Comme il se dépouille du vêtement de sa caste! comme il secoue l'orgueil national! comme il brise les chaînes de la superstition et du despotisme! Juif, il ne prononce pas anathème, il n'appelle pas la vengeance et l'extermination, il ne parle pas de sauver les Juifs, mais le monde. Son règne est celui de l'indulgence et de la paix. Il n'est pas venu conquérir avec le fer, frapper avec la foudre, mais adoucir avec la parole et civiliser avec l'amour.

Ainsi, c'est à Jésus-Christ que le genre humain doit le sentiment de son unité.

Combien de vérités ne vivaient alors qu'en lui, et auraient pu s'éteindre et mourir avec lui ! Il y eut un moment où tout l'avenir du globe se trouvait renfermé dans une seule âme.

Le genre humain s'humiliait devant des idoles, et lui seul il annonce le Dieu créateur, le Dieu inconnu, un Dieu.

L'assentiment de tous les peuples consacrait l'esclavage, et lui seul il dit aux peuples : « Tous les hommes sont libres, parce que tous les hommes sont frères. »

Les sages s'étaient réservé toutes les vérités morales ; ils ne réglaient les actions de l'homme que par les lois politiques : les vertus de Rome et de Sparte sont écrites dans leur constitution, et non dans leur religion.

Jésus, seul sur la terre, comprend que cette œuvre du législateur est incomplète, qu'elle resserre notre âme dans des limites trop étroites et brise l'essor de sa vertu. Seul, il sait que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de vérités. Ces vérités, inconnues jusqu'à lui, il les présente sous la forme facile et gracieuse d'une instruction toute populaire. A la sagesse abstraite des philosophes il substitue une sagesse simple, précise, sublime, faite pour l'homme, puisqu'elle arrive à son cœur aussitôt qu'à son oreille, sans fatigue, sans travail, comme une réminiscence d'un sentiment qui reposait

dans son âme, et qu'il doit emporter dans le ciel.

La plus haute vertu, jusqu'à lui, était de mourir pour le petit coin de terre où l'on avait reçu la vie : les limites du pays traçaient les limites de l'humanité. A présent, le Sauveur vient nous dire : Notre patrie, c'est le globe ; notre famille, c'est le genre humain ; notre père, c'est Dieu. Mesurez la grandeur de ces paroles, et voyez quelle origine elles nous donnent, quelle morale elles répandent et quelle destinée elles nous promettent ! Les anciens disaient : « Il faut aimer sa famille plus que soi-même, et sa patrie plus que sa famille. » De là, civilisation parcellaire, guerre éternelle.

Jésus-Christ ajoute : « Et le genre humain plus que sa patrie. » De là, civilisation universelle, morale invincible, paix générale.

Amour filial envers Dieu, amour fraternel envers les hommes, loi céleste et terrestre, le plus haut point de perfection où l'âme puisse atteindre. Remarquez bien que c'est d'une loi de la nature que Jésus-Christ fait ressortir sa religion, que c'est dans le cœur humain qu'il prend ses commandements. Avant lui, et j'appuie à dessein sur cette pensée, les institutions politiques traçaient seules les devoirs du citoyen, la morale humaine ne touchait au culte religieux que par les intérêts matériels : rien n'unissait l'homme à Dieu ; on était vertueux pour la patrie ; l'Évangile nous fit vertueux pour l'humanité et pour le ciel. En coordonnant ainsi la morale et la religion, l'amour de Dieu et des hommes, Jésus remédia d'un seul coup à l'insuffisance de la morale sans

religion des philosophes, et à la fatalité de la religion sans morale des païens. Ainsi furent condamnées à jamais toutes les violences religieuses : aimer Dieu et les hommes, ce n'est pas égorger les hommes pour plaire à Dieu. Le père ne demandera pas le sang de ses enfants, et les enfants ne répandront pas le sang de leurs frères. L'amour veut le bonheur de l'objet aimé, et quiconque lui impose les crimes de la colère et de la haine, brise la loi de la nature, et substitue la pensée d'un homme à la pensée de Dieu.

Maintenant pesons les doctrines, résumons les principes. Nous avons dit :

La religion est au peuple ce que l'âme est au corps.

Or, la religion des anciens, si poétique dans ses formes, si humaine dans son essence, ne renfermant aucun élément de progrès, et une religion stationnaire ne pouvant subsister chez un peuple en progrès, nous en avons conclu que tout développement de l'intelligence était interdit aux sociétés anciennes, sous peine de mort.

Ceci peut jeter quelque lumière sur un passage de la *République*, où Platon pose en principe qu'il est dangereux de dire la vérité au peuple ; qu'il faut ménager ses croyances religieuses, et que même, dans certains cas, c'est un devoir d'entretenir les préjugés du vulgaire¹. Ainsi, chez les anciens, la

¹ Platon, *République*, liv. III.

plus haute philosophie tolérait l'erreur ; bien plus, elle l'enseignait.

Cette pensée de la *République* était l'arrêt de mort de tous les peuples de l'antiquité. Platon avait compris que, la religion et les institutions de la Grèce étant fondées sur l'erreur, tout devait s'écrouler à la première manifestation de la vérité.

La doctrine de Jésus-Christ est au contraire si parfaite dans son essence, que dévoiler les erreurs, réformer les préjugés et frapper les superstitions dont nos aveuglements l'environnent, c'est revenir à sa pureté primitive, c'est la dépouiller de ses vêtements terrestres, c'est répandre la vie et la liberté sur tous les peuples, suivant ces paroles divines de Jésus-Christ : LA VÉRITÉ VOUS RENDRA LIBRES.

CHAPITRE III.

DU CHRISTIANISME DES PREMIERS SIÈCLES ET DU CHRISTIANISME D'AUJOURD'HUI.

La religion des Indiens promet dans ce monde des plaisirs : celle des Juifs, des richesses ; celle des Turcs, des victoires ; la nôtre nous ordonne des vertus, et elle n'en promet la récompense que dans le ciel.

(BERNARDIN, DE SAINT-PIERRE, Étude septième, p. 491.)

La vie des premiers chrétiens est sans doute le meilleur commentaire de l'Évangile ; si près du maître, les disciples n'ont pu se tromper. La doctrine étant entrée dans la société, la société devenait l'expression de la doctrine. Mais les témoignages sont rares à cette époque. Les premiers chrétiens écrivaient peu, occupés qu'ils étaient à sceller leur foi par le martyre. A peine quelques lignes, œuvre d'une main inconnue, et que le temps n'a pas plus ménagées que le reste, sont-elles parvenues jusqu'à nous. Monument précieux, mais incomplet, d'une religion toute nouvelle, et dont l'auteur fixe lui-même la date en se qualifiant disciple des apôtres.

« Les chrétiens, dit-il, ne sont pas un peuple à part ; ils n'ont point de villes qui leur soient propres. Répandus sur toute la surface de la Grèce, et jusque chez les barbares, ils observent les usages

de chaque pays dans les vêtements, la nourriture et la vie commune, formant néanmoins entre eux une société régie par des lois admirables, et une morale à laquelle on n'eût jamais pensé que des hommes pussent atteindre. Ils sont sur la terre comme des hôtes qui ne font que passer. Ils trouvent partout des concitoyens, et partout ils se regardent comme étrangers. Ils se marient ainsi que les autres hommes, et ils ont des enfants de leur mariage, mais ils ne les sacrifient pas. La table est commune entre eux, et offerte à tous ; mais la couche nuptiale est inviolablement respectée. Revêtus d'un corps de chair, ils ne vivent point selon la chair. Habitants du globe, leur patrie n'est point sur le globe, elle est dans le ciel. Ils obéissent aux lois établies ; mais, par la sainteté de leurs mœurs, ils surpassent la sagesse de ces lois. Ils aiment tous les hommes, et tous les hommes les persécutent : on ne les connaît point, et on les méprise ; ils pratiquent le bien, et on les punit comme des malfaiteurs : calomniés, condamnés, jetés dans les arènes, ou sous la main sanglante des bourreaux ; opposant toujours l'amour à l'insulte, et les bénédictions aux outrages, ils trouvent la gloire au sein de l'opprobre, et la vie éternelle au milieu des supplices : c'est là qu'on les voit se réjouissant comme devant bientôt cesser de vivre pour devenir immortels. Les Juifs leur font la guerre, les Grecs les persécutent ; mais ni les uns ni les autres ne peuvent rendre raison de la haine qu'ils leur portent¹. »

¹ Voyez l'Épître à Diognète, mal à propos insérée dans les OEu-

Tels étaient les premiers chrétiens, et cette esquisse admirable d'une vie toute consacrée à la vertu, l'auteur la termine par cette noble image : que les disciples du Christ sont aux peuples parmi lesquels la Providence les envoie, ce que l'âme est au corps qu'elle dirige et qu'elle inspire ; car les chrétiens travaillent à éclairer les nations qui les persécutent, comme l'âme travaille à conserver, à purifier le corps qui la retient captive. Ils sont la lumière du monde et la partie sublime de l'humanité.

Voilà comment les premiers qui purent entendre la voix des apôtres comprirent les paroles de Jésus-Christ. Ils ne demandent à la terre que la vie du corps, et toute leur ambition se tourne vers le ciel ; ils obéissent aux lois établies, et ils surpassent ces lois par la sainteté de leurs mœurs ; tous les hommes les persécutent, et ils aiment leurs persécuteurs, et ils opposent toujours les bénédictions aux outrages. Tableau sublime de charité et de grandeur ! première page de l'histoire de notre religion, qui sera probablement aussi la dernière : nous devons revenir au passé, puisque le passé s'est trouvé en avant de nous. Le point de départ et le point d'arrivée se toucheront par le double charme de la simplicité et de la vertu.

Mais quelle route immense à parcourir, et que la raison est lente à se montrer ! Ce que les hommes ont ajouté d'horrible et de stupide à ce tableau pri-

vres de saint Justin (*Sancti Justini Opera*), Cramoisy, 1615, p. 482.

mitif ne peut s'expliquer que par les ténèbres qui ont couvert le monde.

Quel abîme il a fallu franchir, quel sophisme il a fallu inventer pour découvrir l'inquisition dans l'Évangile !

Malgré tout ce que Jésus a dit sur l'idolâtrie des petites dévotions et des petites pratiques ;

Tout ce qu'il a dit contre l'esprit prêtre et pharisien ;

Malgré sa définition de l'amour du prochain, et cette parole divine : « Rendre le bien pour le mal ; » et cette autre parole divine : « Tous les hommes sont frères ; » et ces enseignements sur la bonté de Dieu, et les premiers mots de l'oraison : NOTRE PÈRE ! le père de tous !

L'autorité épiscopale a substitué les petites pratiques à la morale, l'adoration des fétiches à l'adoration de Dieu, le jeûne, le froc et le fouet à la vertu.

Elle s'est incarné l'esprit des docteurs et des pharisiens : elle a menti en face de l'Évangile en faisant un dieu de vengeance, un Dieu qui, comme Saturne, dévorait ses enfants.

Jésus-Christ nous élevait jusqu'à Dieu ; nous avons fait descendre Dieu jusqu'à nous. Nous lui avons prêté nos passions, nos ambitions, nos vices, nos crimes. La haine et la colère, ces péchés mortels des hommes, sont devenus des attributs de la Divinité. Dès lors les bûchers s'allument, la démence humaine prend la place de la sagesse divine ; et cette croix, instrument de supplice et de rédemption, au pied de laquelle nous ne devons plus voir que le

repentir ou la vertu; ne nous apparaît qu'environnée de victimes et de bourreaux.

L'autorité ecclésiastique a des armées; elle tue, elle brûle, damne et maudit.

« Reconnaissez-vous la robe du pasteur? » disait Richard à Philippe-Auguste en lui envoyant l'armure de fer d'un évêque fait prisonnier dans le combat. Et moi, je vous dirai : Reconnaissez-vous la morale de l'Évangile dans les doctrines de l'intolérance, les lumières de Jésus-Christ dans les superstitions du moyen âge, la robe modeste des apôtres dans les haillons des moines et dans la pourpre des cardinaux?

Comment l'amour du genre humain s'est-il changé en persécution et en damnation? comment le Dieu qui est venu chercher la brebis égarée, le Dieu qui appelle tous les hommes, est-il devenu le Dieu des anathèmes et des exclusions? Si ces doctrines sont l'œuvre de Jésus-Christ, il faut les rejeter comme fatales; si elles sont l'œuvre des hommes, il faut en purifier la foi. Le pis est qu'on reconnaisse l'homme dans la religion: elle ne doit montrer que Dieu.

Tel sera le travail de la sagesse et du temps. Ce qui obscurcit la doctrine de l'amour doit disparaître; ce qui est contraire aux principes de la bienveillance universelle doit être retranché. Il faut que tous les voiles tombent et que le Christ se révèle, non comme au sommet de la montagne, où sa lumière éblouit ses disciples. Dix-huit siècles de fana-

tisme et quinze ans de liberté ont préparé nos faibles yeux à cette transfiguration nouvelle, où la noble figure du Fils de l'homme s'élèvera pure et majestueuse sur les débris des superstitions de tous les cultes.

CHAPITRE IV.

D'UNE GRANDE RÉVOLUTION OPÉRÉE DANS LES DOCTRINES
ALERE DES LES PREMIERS SIÈCLES.
VERITATIS

Le système religieux des Juifs occupe une grande place dans l'histoire morale de l'univers. Personne, avant Moïse, n'avait dit : « Une seule loi, un seul peuple, un seul Dieu. » Malheureusement ce Dieu n'était le dieu que d'une petite tribu isolée au milieu des nations !

Dieu de vengeance et de colère.

Jésus a dit aussi : « Un seul Dieu, une seule loi, un seul peuple, » et ce peuple, c'est le genre humain !

Dieu d'amour et de pardon.

L'immensité sépare donc la loi ancienne de la loi nouvelle, et c'est pour les avoir confondues, c'est pour avoir appliqué au genre humain ce qui était ordonné à une fraction du peuple, que Rome est tombée dans de si graves erreurs.

L'enseignement de Jésus-Christ avait détruit le sacerdoce. Dans l'origine, tout chrétien était prêtre, parce que la religion n'était que la morale. Lorsque la religion fut le dogme, il y eut des pontifes, un clergé : le judaïsme entra dans le christianisme. C'est ainsi que la société évangélique perdit peu à

peu les droits qui appartenait à tous, et que les prêtres s'en firent un état et des privilèges.

Mais il ne suffisait pas d'avoir établi leur puissance, il fallait l'appuyer et l'accroître. C'est dans ce but que, dès le II^e siècle, les prêtres commencèrent à prêcher la pénitence et à sanctifier le célibat. Saisissant les chrétiens dans la ferveur de leur foi nouvelle, ils les entraînaient par la crainte de l'enfer et par la grandeur même de leurs sacrifices. Leurs paroles de feu dévoraient le siècle. On fuyait les cités, sa patrie, sa famille, la fortune ; des armées de pénitents et d'anachorètes se dispersaient dans les solitudes ; toutes les cavernes de l'Orient étaient devenues des temples, et, suivant la belle expression de saint Jérôme, il se trouva que les déserts furent peuplés de saints comme le ciel.

Le seul établissement de saint Pacôme, sur les bords du Nil, se composait de sept mille cabanes, et renfermait cinquante mille pénitents.

Bientôt la solitude, le jeûne, le célibat ne suffirent plus au zèle de ces cénobites : on inventa des supplices nouveaux ; les légendes de cette époque donnent d'étranges éloges à un Jacques de Nisibis, qui brouillait l'herbe dans les prairies ; à un Julien Sabas, qui ne vécut que de son ; à un Eusèbe, qui s'enferma dans une tour sans fenêtres ; à un Simeon Stylite, qui vécut trente ans au sommet d'une colonne où, sous les feux du soleil, il se laissait dévorer par la vermine. C'était, de l'Orient à l'Occident, une émulation de pénitence et de souffrances ; c'était à qui ac-

croîtrait les misères de l'humanité. Et cette croyance fanatique dominait les hommes du plus grand génie : saint Jérôme et saint Augustin, qui la reçurent de leur siècle, s'imaginèrent l'avoir reçue de la foi.

A ces inspirations ascétiques se joignaient quelquefois les conseils de la peur. Cette époque était celle de la chute de l'empire. Rome mourait avec ses dieux, et les chrétiens fuyaient dans les solitudes ces armées de barbares qui désolaient le monde avant de le renouveler.

Dieu lui-même semblait conduire ces peuples ; il amenait des hommes nouveaux pour une foi nouvelle.

Ainsi s'élevèrent peu à peu, entre le peuple et les évêques, des nuées d'anachorètes et de pénitents, dont les austérités usurpaient dans l'opinion la place de la vertu. On leur discernait hautement le sacerdoce ; on disait que seuls ils formaient la véritable Église. C'était un clergé dans le clergé ; un clergé pauvre, misérable, voué au jeûne, à la solitude, au célibat, qui triomphait d'un clergé riche, puissant, marié, vivant au milieu du monde, et donnant des exemples d'une sainteté plus utile, quoique moins admirée du vulgaire. L'Église, qui avait poussé les chrétiens dans cette route, dut s'effrayer de son ouvrage. Chaque jour le pouvoir des ascètes devenait plus menaçant pour elle. Il fallait périr, ou les imiter ; il fallait se ressaisir de l'admiration du monde, ou abandonner l'empire. Ce qu'elle avait sanctifié, l'opinion des peuples le lui imposait. On voulait qu'elle fût pénitente, qu'elle fût monacale, qu'elle fût vierge et sainte : elle

céda. Deux hommes de génie, saint Basile et saint Benoît, se mettent à la tête du mouvement pour le maîtriser. Ils mêlent les couvents aux thébaïdes, et les moines aux anachorètes : ils créent des solitudes au sein même des villes, régularisent la pénitence et les austérités, et rédigent des codes pour une vie toute d'isolement, de supplices et d'étude ; monuments de législation claustrale, comparables, dans quelques-unes de leurs parties, aux plus belles utopies de l'antiquité, mais malheureusement appuyés, dans leur ensemble, sur la violation des lois de la nature et de l'Évangile. Dès lors l'ascétisme et la pénitence entrent dans l'Église : les prêtres s'assimilent aux moines, et les moines aux prêtres ; tous se séparent de la société civile, tous renoncent à la famille, tous ne reconnaissent qu'une loi, celle qui les élève et les isole. Ils étaient mariés, on leur impose le célibat ; puissants, on leur impose la solitude ; riches, on leur impose la pauvreté : les différents ordres de moines répondent à ces exigences, qui s'arrêtent cependant aux pieds des princes de l'Église.

Ainsi fut opérée cette révolution qui suspendit un moment les progrès de l'Évangile. Du III^e au VI^e siècle, tout changea ; en sorte que ces deux époques forment deux religions et deux sacerdoces. En cédant à la violence des opinions ascétiques, la puissance ecclésiastique ne songeait pas à accroître son pouvoir, mais à le conserver. Plus tard elle se saisit de la force que lui donnait cette révolution. Alors naquit sa puissance temporelle, et avec elle ce for-

midable système qui enchaîna le monde civilisé, et dont nous examinerons plus tard les merveilleux ressorts. Peut-être fallait-il marcher sur cette route pour arriver à de meilleures doctrines; peut-être les excès de l'ascétisme et du monachisme étaient-ils un des éléments indispensables d'une régénération complète. Le monde, à cette époque, n'entendait que par les sens: Rome, en mourant, l'avait laissé matérialiste et athée. Il fallait le dématérialiser, détruire l'empire du corps par la mort des sens, spiritualiser les âmes par le mépris de la matière, arriver à la connaissance de Dieu par le détachement complet de soi-même, et à la nécessité d'une vie immortelle par les dégoûts de la vie terrestre. Sous ce rapport, la vie d'austérité et de pénitence fut favorable au genre humain. Elle prouvait la supériorité de l'esprit sur la matière; elle offrait le grand spectacle d'un intérêt spirituel qui renonçait aux richesses et aux grandeurs terrestres pour quelque chose d'idéal placé au delà; elle développait dans l'homme cette faculté vivifiante qui lui infuse des vérités inconnues en l'entraînant vers l'infini: dès lors il y eut comme une révélation de nos véritables destinées. L'invisible fut plus puissant que le visible, et le monde passa du néant à l'immortalité.

CHAPITRE V.

DES VÉRITABLES DOCTRINES DE L'ÉVANGILE.

Tenez-vous-en à la loi de Dieu et au témoignage qu'il rend de lui-même. (ISAÏE, VIII, 20.)

Nous ne connaissons pas assez l'Évangile, nous en ignorons les maximes, nous n'en pénétrons point l'esprit; nous recherchons curieusement les paroles des hommes, et nous négligeons celles de Dieu.

(FÉNELON, *Courtes Méditations sur l'Écriture.*)

Jésus-Christ est venu au monde, non pour établir un culte extérieur et instituer de nouvelles cérémonies, mais pour faire adorer son Père en esprit et en vérité, pour se purifier un peuple agréable à Dieu. Toute morale qui ne tend pas à former un tel peuple n'est pas la sienne.

(ABBÉ FLEURY, *Discours sur l'Hist. ecclésiast.*, p. 334.)

Le christianisme a reçu l'empreinte de toutes les grandes époques historiques, et cette empreinte, il l'a plus ou moins conservée. Il est, pour ainsi dire, l'expression vivante de l'esprit des trois ou quatre siècles qui dominent dans nos annales; car les pensées ne s'effacent pas aussi facilement dans les religions que dans les peuples. Voilà la cause de ses contradictions apparentes. On a pris pour la doctrine ce qui n'était que son vêtement, le vêtement de l'enfance des peuples modernes, et celui de leur jeunesse ardente et passionnée: chaque siècle, chaque âge, nous a fait son legs; et ce legs, loin d'enrichir

les enfants de la même famille, les divise et les appauvrit.

Nous ne parlons ici ni de l'église grecque, ni de Luther, ni de Calvin, mais seulement des modifications tolérées dans le catholicisme ancien. Ainsi nous avons la religion des anachorètes et des moines, qui date de Basile et de Benoît; la religion des saints, qui s'est modifiée à chaque époque, depuis saint Jérôme jusqu'à saint Dominique, et depuis saint Dominique jusqu'à saint Labre; enfin la religion de l'Évangile, qui date de Fénelon.

Les deux premières ne vivent que de pénitences, de jeûnes, d'austérités; elles croient à un Dieu terrible qui se venge sur son ouvrage; pour elles, les hommes sont des damnés; la nature, une œuvre maudite; l'humiliation et la souffrance, le plus haut degré de perfection.

On sent là les dernières influences des siècles d'idolâtrie, et du spectacle terrible de Rome mourant de ses vices et sous les coups des barbares, qui l'achèvent et la mutilent. Le mépris de la vie naît toujours en présence de la mort, et la résolution de souffrir est l'expression des siècles de désespoir et de souffrances.

La troisième doctrine n'enseigne que la charité: elle croit que si la vertu de l'homme est de faire du bien à ceux qui lui font du mal, la justice de Dieu ne saurait être de se venger éternellement. Sa morale est sainte, parce qu'elle est indulgente; elle aime, elle bénit; elle pressent que, dans cette maxime: RENDRE LE BIEN POUR LE MAL, Dieu nous a

révélé sa pitié pour nos misères et ses pardons pour nos faiblesses.

L'indulgence et l'amour, cette entente nouvelle de la religion évangélique, sont l'expression d'un siècle de lumières; comme le fouet et la pénitence, cette entente vieillie de la doctrine des saints, sont l'expression des siècles de barbarie.

Sous le règne de Louis XIV, après Descartes, Pascal et le grand Arnaud, en présence de Bossuet et de Leibnitz, il se trouva tout à coup que la pensée humaine avait fait d'immenses progrès. Mais ces progrès n'étaient exprimés nulle part; nulle part on ne voyait écrite cette doctrine céleste d'amour des hommes et de Dieu, qui s'éveillait dans toutes les consciences. Pour la donner une seconde fois au monde, Dieu avait élu une créature toute divine; et lorsque Fénelon vint répandre sur nous les trésors de son âme, mêlés aux trésors de l'Évangile, il put entendre les bénédictions du petit nombre; persécuté, mais honoré, la gloire le suivit dans l'exil; sa parole avait été comprise, et la doctrine de vie ne devait plus mourir.

Toutefois, le vi^e et le xii^e siècle avaient encore leurs défenseurs, et ceux-là soutenaient que, si l'amour est dans l'Évangile, on y trouve aussi le feu de l'enfer, la damnation éternelle et les grincements de dents des damnés; et ils en concluaient la nécessité de la pénitence et de l'humiliation humaine. Au milieu de ce chaos d'opinions théologiques, les in-

telligences les plus puissantes veulent en vain faire un choix ; elles succombent sous le poids de leurs incertitudes. Qui l'emportera, de la peur ou de l'espérance ? qui dévoilera la vérité, la vérité qui seule peut nous sauver, puisque l'enfer attend l'erreur ? Où iras-tu, mon âme ? colombe égarée sur la terre, qui se chargera de tes destinées ? Vainement tu invoques l'autorité du génie et de la vertu ; les deux religions te répondent, et des voix également sublimes t'invitent à la crainte ou à l'amour. Autorité du génie, autorité de la vertu, je vous récite ! non que vous manquiez de force et de conviction, mais vous êtes des autorités humaines, c'est-à-dire des autorités faillibles ; et, pour décider mes doutes, pour convaincre ma faiblesse, il me faut un maître sans rival, une parole sans contradiction, une autorité devant laquelle toutes les autorités s'humilient. Ici les hommes me présentent l'Évangile, et Dieu m'ouvre les trésors de sa pensée, empreinte dans ses ouvrages. Deux livres qui se contrôlent : le livre des apôtres et le livre de la nature. Je les étudie, je les médite, je les compare ; dans ce magnifique examen, le livre de la nature sert d'interprète au livre de l'Évangile, et le livre de l'Évangile m'apprend à lire dans le livre de la nature. J'y découvre les mêmes lois, j'y reconnais la même main ; et lorsqu'ils cessent de parler le même langage, je m'arrête, et je doute.

La nature est le livre visible des lois du Créateur. L'homme ne saurait en effacer un seul mot, en fal-

sifier une seule ligne ; il ne peut rien y écrire. De l'Évangile, il en est tout autrement ; la main des hommes s'y montre quelquefois à côté du doigt de Dieu. Les héritiers de ce livre divin ont pu en altérer le texte, sans que le monde entier se levât pour les accuser. Au milieu des ténèbres des premiers siècles, les témoins étaient rares, les peuples silencieux, et les Évangiles sans publicité.

On peut se convaincre des falsifications aux époques où elles étaient si faciles, par les interprétations aux époques où les falsifications étaient devenues impossibles. Certes, quand, au xvi^e siècle, on lisait la Saint-Barthélemy dans l'Évangile ; quand, au xvii^e, en présence de Fénelon, après le règne de Descartes et de Leibnitz, on y lisait les dragonnades, doit-on s'étonner que, du i^{er} au iii^e siècle, on ait pu y écrire la doctrine de la virginité et de la sainteté, le feu éternel de l'enfer, les malédictions et la damnation ?

Dans le livre précédent, nous avons opposé les lois de la nature à tous les mensonges de la morale et de la politique ; ici nous les opposerons hardiment aux mensonges de la théologie. Quel contrôle plus sublime pour séparer l'œuvre de Dieu de l'œuvre des hommes ! quel moyen plus puissant pour nous ramener de l'indifférence à l'amour, que la pensée de Dieu même ! Si tous les maux nous viennent de la théologie, tous les biens nous viennent de la religion : la double lumière de la nature et de l'Évangile ne saurait pénétrer nos cœurs sans y porter les convictions de la vertu.

Mais, avant de faire briller cette lumière, qu'on me permette de poser ce principe :

« Tout ce qui détruit le fond de la doctrine n'est pas de la doctrine. »

Dans nos études morales de l'Évangile, on verra ce principe se fondre avec celui-ci :

« Tout ce qui viole la loi de la nature, c'est-à-dire la pensée de Dieu même, n'est pas la vérité. »

Et d'abord c'est l'esprit général du livre qu'il faut saisir. Quelques mots, quelques pages jetées çà et là, peuvent favoriser la violence ; mais si le livre tout entier la condamne, comment la justifierez-vous ? On introduit des maximes ; on ne renverse pas un ensemble. Or l'esprit général de l'Évangile c'est l'amour de l'humanité, c'est l'indulgence pour la faiblesse, c'est le pardon pour le repentir ; c'est plus encore, c'est la bienveillance et la bienfaisance pour nos ennemis. J'entends Jésus sur la croix prier pour ses bourreaux, et vous m'ordonnez d'égorger mes frères ! Je l'entends sur la montagne dire à ses disciples : « Il est écrit : Vous aimerez votre prochain et vous haïrez votre ennemi ; et moi, je vous dis : Faites du bien à ceux qui vous haïssent ; priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient, afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et pleuvoir sur les justes et sur les injustes. »

Entendez-vous ? voilà la loi de la nature : Le soleil se lève sur les bons et sur les méchants ; et la morale du Christ n'est que l'expression de cette loi.

Vous imitez Dieu, vous saisissez sa pensée dans ses bienfaits éternels, pour la transporter divinement autour de vous.

Ainsi les barbaries de la Bible disparaissent dans l'Évangile. Moïse y avait mis la vengeance, qui est la loi de la matière brute ; Jésus y met l'amour, qui est la loi de l'âme immortelle : le genre humain s'est avancé vers Dieu.

Partout la même douceur et la même morale ; partout les disciples du Christ sont appelés, non à combattre, mais à instruire. Leurs armes, c'est la persuasion ; leur conquête, c'est le cœur. Dans ses derniers entretiens avec les apôtres, lorsqu'en épanchant son âme, Jésus s'explique sur les moyens de répandre la vérité, il les exhorte à se dévouer comme autant de victimes au salut des hommes ; car ils sont envoyés tels que des brebis au milieu des loups¹. Ils pardonneront, ils béniront, ils instruiront : LE MAÎTRE N'EST PAS VENU POUR CONDAMNER LE MONDE, MAIS POUR LE SAUVER².

Telle est la doctrine de l'Évangile ; toutes les pages du livre en sont empreintes, et toutes les actions de Jésus y répondent. Ainsi aimer les hommes, plaindre les méchants, faire du bien à nos ennemis, c'est imiter Dieu, notre Père, qui est dans le ciel, et qui fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes. Je vois partout : Bienheureux ceux qui pleurent,

¹ *Saint Jean*, III-VI.

² *Idem*, XVI.

bienheureux ceux qui souffrent, bienheureux les pacifiques et les miséricordieux. Je ne vois nulle part : Bienheureux les docteurs, bienheureux les persécuteurs, bienheureux ceux qui frappent et qui maudissent. Et si on me montrait de pareilles maximes dans un livre qui n'enseigne que l'amour et le pardon, je les en arracherais à la face du monde pour l'édification et le bonheur du monde, pour la gloire de la vérité !

A présent que nous connaissons l'esprit de la doctrine, il nous importe de connaître ce que chaque siècle est venu y ajouter. Nous placerons en regard des lois de la nature tous les dogmes de sainteté, de virginité, de célibat, d'intolérance et de pénitence, soit que nous les trouvions dans l'Écriture, soit qu'ils n'aient été exprimés que dans les œuvres des théologiens. Nous rendrons à chaque époque ce qui lui appartient, à chaque siècle sa pensée, à chaque docteur son ouvrage, et Jésus, le pacificateur du monde, ne sera plus responsable des folles inventions des hommes.

CHAPITRE VI

DE LA SAINTÉTÉ.

Sans excéder les bornes d'une vie commune, et sans ajouter aucune croix aux peines de notre état, nous mourons sans cesse à nous-mêmes, et nous sommes inépuisables dans les sacrifices que nous faisons à Dieu.

(FÉNELON, *Correspondance*, t. I, p. 443.)

Il ne faut point recourir aux haïres et aux cilices, ni s'enfuir dans un désert; il n'y a qu'à laisser prendre à Dieu les amusements d'enfants qu'il nous ôte.

(FÉNELON, Lettre au vidame d'Amiens, *Correspondance*, t. I.)

A la doctrine si pure et si consolante de l'Évangile, le iv^e siècle oppose la vie érémitique, la vie d'austérités, de méditations et de mortifications. Sacrifices volontaires, souffrances pieuses, offerts par la sainteté en holocauste de nos fautes.

Et d'abord le sacrifice est de la religion de Cybèle, de Brahma, de Bouddha, de Mahomet, comme de la nôtre : s'il doit en sanctifier une, il doit les sanctifier toutes. Habiter une caverne, prier sur la pierre, tendre la main sous le parvis des temples, porter un cilice vivant de vermine et d'ordures, grand mérite de saint Labre, de saint Hilarion et de saint Thomas de Cantorbéry, infiniment surpassé toutefois par les

bienheureux ceux qui souffrent, bienheureux les pacifiques et les miséricordieux. Je ne vois nulle part : Bienheureux les docteurs, bienheureux les persécuteurs, bienheureux ceux qui frappent et qui maudissent. Et si on me montrait de pareilles maximes dans un livre qui n'enseigne que l'amour et le pardon, je les en arracherais à la face du monde pour l'édification et le bonheur du monde, pour la gloire de la vérité !

A présent que nous connaissons l'esprit de la doctrine, il nous importe de connaître ce que chaque siècle est venu y ajouter. Nous placerons en regard des lois de la nature tous les dogmes de sainteté, de virginité, de célibat, d'intolérance et de pénitence, soit que nous les trouvions dans l'Écriture, soit qu'ils n'aient été exprimés que dans les œuvres des théologiens. Nous rendrons à chaque époque ce qui lui appartient, à chaque siècle sa pensée, à chaque docteur son ouvrage, et Jésus, le pacificateur du monde, ne sera plus responsable des folles inventions des hommes.

CHAPITRE VI

DE LA SAINTÉTÉ.

Sans excéder les bornes d'une vie commune, et sans ajouter aucune croix aux peines de notre état, nous mourons sans cesse à nous-mêmes, et nous sommes inépuisables dans les sacrifices que nous faisons à Dieu.

(FÉNELON, *Correspondance*, t. I, p. 443.)

Il ne faut point recourir aux haïres et aux cilices, ni s'enfuir dans un désert; il n'y a qu'à laisser prendre à Dieu les amusements d'enfants qu'il nous ôte.

(FÉNELON, Lettre au vidame d'Amiens, *Correspondance*, t. I.)

A la doctrine si pure et si consolante de l'Évangile, le iv^e siècle oppose la vie érémitique, la vie d'austérités, de méditations et de mortifications. Sacrifices volontaires, souffrances pieuses, offerts par la sainteté en holocauste de nos fautes.

Et d'abord le sacrifice est de la religion de Cybèle, de Brahma, de Bouddha, de Mahomet, comme de la nôtre : s'il doit en sanctifier une, il doit les sanctifier toutes. Habiter une caverne, prier sur la pierre, tendre la main sous le parvis des temples, porter un cilice vivant de vermine et d'ordures, grand mérite de saint Labre, de saint Hilarion et de saint Thomas de Cantorbéry, infiniment surpassé toutefois par les

dégoûtantes mortifications des bonzes, des santons, des faquirs et des talapains.

En retrouvant ces abjections dans les temples de l'Inde, et même dans les écoles des philosophes, je commence à craindre que notre respect pour des préceptes que nous croyons divins ne serve à consacrer les fantaisies des hommes, et que nous ne soyons les sectateurs de Brahma ou de Pythagore lorsque nous nous imaginons honorer Jésus-Christ.

La vie de pénitence tue la vie de devoirs, c'est-à-dire la société et l'humanité. Dans ce système, l'homme se croit utile à l'homme pour les choses du ciel, mais il lui devient véritablement à charge pour les choses de la terre : il est incomplet, il ne remplit que la moitié de sa mission. Le malheureux qui travaille nourrit le saint qui prie, et le saint qui prie absout ou condamne le malheureux qui travaille. De là cet échange de pain, d'argent et d'oraisons qui établit le commerce dans l'Eglise ; les prières achetées, et le repentir du riche exprimé par des voix étrangères qui font monter au ciel les cantiques d'une pénitence qu'il paye.

Sommes-nous sur la terre pour réaliser la vie des saints, ou, comme le dit énergiquement Charron, pour apprendre à bien faire l'homme ? En d'autres termes, quel est le but de la vie ? quels sont les devoirs de l'homme ? C'est ici toute la question.

Ne vous effrayez pas de sa gravité : admirez plutôt comment cette question se présente clairement à

l'intelligence, preuve certaine qu'elle n'est point au-dessus du jugement de la raison.

Car c'est une loi générale de la nature : tout ce qui importe vraiment au sort de l'homme et aux destinées de l'humanité peut être décidé sans erreur par la raison de l'homme.

Elle ne s'égare que lorsqu'on lui demande l'inutile ou l'absurde.

Ainsi donc ici point de doute : plus la vérité nous importe, plus il nous sera facile d'y arriver.

L'homme entre dans la vie armé de ses passions, de l'intelligence que ces passions engendrent, et de l'âme, qui se souvient de Dieu.

Les passions sont l'instinct de la matière ; elles constituent l'homme animal.

Le sentiment de Dieu est l'instinct de l'âme ; il constitue l'homme céleste.

Ce sont là les pièces de notre être ; on ne peut les scinder sans décompléter l'homme : leur combat est un mérite ; leur harmonie, la sagesse ; leur séparation, la folie et la mort.

Et toutefois, parce que les passions engendrent le mal et nous dégradent, nous avons imaginé, non de les régler, mais de les anéantir. Le triomphe perpétuel de la matière sur l'âme suscita la révolte de l'âme contre la matière. Alors on vit l'homme se défaire pièce à pièce, rejeter successivement ses passions, ses plaisirs, ses facultés, son corps, et, dans cette lutte forcenée, détruire le temple sous prétexte de dégager le Dieu. Déplorable effet de sa misère ; ces supplices, qui d'abord avaient enflammé

le génie de quelques pieux cénobites, se terminent dans le cloître par l'enfantement dérisoire des carmes et des capucins. Rome nous a fait parcourir toute l'échelle, de saint Jérôme à saint Hilarion, de la plus sublime folie au dernier terme de l'idiotisme et de l'abrutissement. Qu'y a-t-il dans tout cela qui vous rappelle l'Évangile ?

Il faut voir avec quelle impiété les saints traitent l'œuvre de Dieu ! L'un prive l'homme de son sexe, l'autre de son estomac, celui-ci de la parole, celui-là de ses sens, cet autre de son esprit, quelques-uns de l'usage de ses bras et de ses jambes, tous de sa raison. A force de décompléter l'homme, il ne reste plus rien de l'homme : Dieu acceptera-t-il le suicide comme une vertu ?

La sainteté est une anticipation de l'esprit sur un ordre de choses qui n'est pas de ce monde. Elle détruit l'harmonie du corps et de l'âme ; elle tient à tuer l'un pour relever l'autre ; elle se venge par le suicide des triomphes de la matière !

« Tu sèmeras avec larmes, s'écrie saint Jérôme, afin de recueillir avec joie ; ton corps sera couvert d'un affreux cilice ; mais c'est le vêtement le plus magnifique pour t'élancer dans les nuées au-devant de Jésus-Christ ¹. »

« Richesses, amis, père, mère, sœur, épouse, l'homme doit se dépouiller de tout pour embrasser la croix toute nue ². »

¹ Saint Jérôme, *Lettres aux Vierges de la montagne d'Hermon*.

² Saint Jérôme, *Lettre à Népotien*.

Ainsi parlent les saints dans leurs transports !

Ce système viole en même temps la loi d'amour et la loi de sociabilité ; il brise tous les sentiments de la nature ; il insulte Dieu dans son ouvrage. Dire que c'est là le but de la vie, ce serait dire que le devoir de l'homme est d'anéantir la création. Absurdité, impiété, vanité !

Mais inutilement Rome voudrait faire du globe une thébaïde ; Dieu s'y oppose par la population, qui est aussi une loi de la nature. Sept cent quarante millions d'hommes qui couvrent la terre proclament la magnificence céleste plutôt que son courroux : Dieu ne condamne pas son ouvrage, puisqu'il le multiplie.

Né mettez pas la religion hors des lois de la nature, car elle y rentrera malgré vous, et alors tout votre pouvoir sera perdu.

Il faut en croire les saints eux-mêmes. Au milieu des jeûnes et des austérités, ils ne laissent pas de sentir dans leurs membres une loi qui combat la loi de leur esprit et qui les ramène violemment à la règle ¹.

Encore si les gémissements de la chair donnaient le repos de l'âme, si la pénitence conduisait à la sécurité ! Mais loin de là : plus l'homme se châtie, plus il se trouble et s'inquiète. Au lieu de vivifier son cœur, il semble que l'austérité l'appauvrisse. Les plaisirs les plus innocents, les sentiments les plus naturels, toutes les facultés qui lui furent données pour le bonheur

¹ Saint Paul.

lui tiennent à péché et à crime. Il a renoncé aux biens de la terre, et il n'ose espérer ceux du ciel. Saint Augustin s'accuse de lire Virgile avec trop de plaisir ; saint Jérôme renonce à l'étude de Cicéron, crainte de damnation éternelle. Pendant qu'on les honore comme des saints, les malheureux se croient le jouet du démon ; ils rapetissent leur intelligence, ils humilient leur âme, et se précipitent en esprit dans les gouffres de l'enfer.

Ainsi la perfection idéale et dégagée des sens est impossible sur la terre. L'homme, étant une harmonie complète, ne peut rendre un son pur que lorsque toutes ses cordes vibrent à l'unisson. Ne brisez pas même les plus grossières, car elles concourent à la beauté de l'ensemble, et leurs consonnances sont agréables à Dieu.

Décompléter l'homme, c'est changer sa destinée ; décompléter l'homme, c'est condamner la création, c'est tracer la route du ciel avec le sacrilège et le suicide.

Vous appelez la pénitence, elle nous dégrade ; vous appelez la solitude, elle nous dénature. La preuve que l'homme n'est pas fait pour l'isolement, c'est qu'il n'est vraiment homme qu'au milieu de ses semblables : là seulement toutes ses facultés se développent ; là seulement il se complète par le génie et la vertu : deux hommes, deux âmes, double force. Isolez ces enfants, dispersez cette colonie ; et l'intelligence du maître du monde va s'abîmer dans le désert. Réunissez les familles, les cités, les na-

tions, et la plus faible des créatures arrive à l'empire. De l'isolement du désert je vois sortir les tigres, les lions, l'homme sauvage et les hordes barbares ; de l'homme social je vois sortir Socrate, Platon, Descartes, Fénelon, Rousseau, génies sublimes dont les pensées se répandent sur le globe, comme la lumière dans le ciel, pour éclairer et pour féconder. Ainsi chaque siècle, chaque peuple nous laissent quelque chose en passant ; et ce que notre faible intelligence n'aurait pu nous donner, nous le recevons de l'intelligence du genre humain.

En violant la loi de sociabilité, en se séparant du monde, le saint veut s'élever au ciel, mais son corps l'embarrasse ; pour se faire ange, il se fait brute.

Et ne croyez pas que cet avilissement agrandisse ses espérances. La doctrine qui brise les lois de la nature n'est favorable aux hommes ni dans ce monde ni dans l'autre. Savez-vous ce qu'il faut conclure de tout ce qui a été écrit sur la vie de pénitence depuis saint Jérôme jusqu'à Bossuet ? Des choses effroyables ! une justice insensée ! C'est qu'il n'y a point de salut pour ceux qui restent dans le monde ; c'est qu'aller au bain, déjeuner, dîner, se marier, avoir des enfants, soigner son ménage, se consacrer à sa famille et à son pays, est un état de péché et de damnation ; c'est que rester vierge, vivre au désert, renoncer à sa femme, à ses enfants, à sa patrie, jeûner, prier, se macérer, n'est pas même toujours un état de grâce. La démence humaine dicte ici la justice de Dieu.

Eh! qui donc échappera à cette justice terrible, si les saints mêmes s'anéantissent devant elle?

Dira-t-on que cette doctrine, qui blesse toutes les lois de la nature, accomplit les lois de l'Évangile? Ouvrons les deux livres.

Que dit l'Évangile? Aimez Dieu, aimez les hommes: l'amour est l'accomplissement de la loi.

De même la nature, par ses bienfaits, manifeste Dieu et nous invite à aimer les hommes.

Les deux livres n'ont qu'un langage, ou plutôt l'Évangile, dans son esprit général, n'est que l'expression écrite de ces trois lois de la nature:

« Sentiment de la Divinité,

« Sociabilité,

« Et perfectibilité du genre humain. »

Donc, si ton Dieu est le Dieu d'amour, si chaque matin, en t'éveillant, tu lui dis: NOTRE PÈRE; s'il te répond par des bienfaits, s'il y attache le plaisir pour te les rendre agréables, s'il les disperse ensuite entre les mains de tous les hommes afin de rapprocher les familles et les nations par l'attrait de tant de richesses et la variété de tant de jouissances, lui répondras-tu en te couvrant d'un affreux cilice? « Le sac de la pénitence sera-t-il le vêtement le plus magnifique pour t'élancer dans les nuées au-devant de Jésus-Christ? »

L'Évangile ne fait pas des saints isolés; il fait des familles pieuses et des nations civilisées. Il n'appelle pas les hommes à la pénitence, mais au repentir et à la vertu.

Enfin les deux livres sont si bien d'accord, que

toujours l'homme se sent porté à faire par amour ce que l'Évangile lui apprend qu'il doit faire par devoir.

Mais les choses du culte, mais les pratiques religieuses? Jésus ne les a point oubliées, et voici la place qu'il leur assigne: « Si en vous présentant à l'autel vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre offrande, et allez vous réconcilier! » Ainsi le culte le plus agréable à Dieu, l'offrande que l'Évangile appelle la première, c'est l'amour du prochain.

Point de vie monastique, point de pénitence, point de discipline; mais des œuvres, mais l'amour. C'est un cœur pur, et non un estomac vide ou farci de poison; c'est une âme vertueuse, et non un corps souillé, mutilé, sanglant, que Dieu nous demande; et il nous les demande par cette loi invincible de la nature: « L'homme incline toujours vers ce qu'il y a de plus beau. »

Or, ce qu'il y a de plus beau ne saurait être entrevu que par l'homme complet.

Donc toute doctrine qui décomplete l'homme est fausse.

Il en résulte que la doctrine du Christ est vraie, car elle ne blesse jamais la loi de la nature. Dans ses enseignements et dans ses miracles, c'est toujours la double vie qu'il proclame, c'est toujours l'homme complet qu'il sanctifie. Comme il guérit les maux de l'âme, il guérit les maux du corps. Il dit: « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de vérité; » et après avoir semé la parole de vérité qui vivifie l'âme, il multiplie le pain qui nourrit le corps. Voilà les

œuvres de celui qui est venu ici-bas mangeant et buvant comme les autres hommes.

Ainsi la doctrine de Jésus n'est pas la loi transitoire de Moïse, mais la loi stable de la nature. Fils de l'homme, il a humanisé les vertus célestes en les apportant sur la terre ; Fils de Dieu, il a sanctifié les vertus terrestres en leur promettant le ciel. Toutes ses actions nous ramènent à la famille, et non au cloître, et non au désert : assis aux noces de Cana, il bénit le mariage et la joie des festins ; au milieu des docteurs, il bénit les petits enfants, l'innocence et la maternité. Voyez-le rendre le fils à la veuve, et la fille au père ; voyez-le sanctifier l'amitié en pleurant sur Lazare, qu'il ressuscite ; consacrer la société humaine en appelant à lui tous les peuples de la terre, et l'amour de la patrie en versant des larmes sur Jérusalem : et dites quelle action d'homme, quel sentiment naturel, quelles pensées humaines et célestes nous pourrions repousser en présence de Jésus-Christ.

Mais s'il n'appelle pas les hommes aux macérations, de toutes parts il les appelle à la règle : il ne dit point à la faible Samaritaine : « Pleurez vos fautes, faites pénitence ! » Il lui dit : « Allez en paix et ne péchez plus ! »

De même, le père de famille ne condamne pas l'enfant prodigue au cilice et aux larmes ; il lui prépare un festin et se réjouit de son retour.

Ce n'est donc ni par le jeûne, ni par les larmes, ni par de longues prières que l'homme est appelé à glo-

rifier le Seigneur ; mais par l'amour, mais par la charité, mais par l'usage légitime des plaisirs attachés aux dons de la Divinité.

Non, non, la terre n'est point un lieu d'expiation ; c'est un lieu d'épreuves, un temple céleste jeté dans l'espace et décoré par une main divine ¹. Si jamais l'homme dut se livrer à de glorieuses espérances, c'est en se prosternant dans ce temple où Dieu l'attendait ; dans ce temple où la puissance nes'exprime que par la bonté et ne se fait sentir que par l'amour. Pourquoi ces bienfaits qui répondent à nos besoins, ces volontés qui répondent à nos désirs, cette magnificence qui surpasse nos pensées ? Pourquoi tous les dons prodigués à une faible créature : à ses yeux, la lumière ; à ses oreilles, l'harmonie ; à son intelligence, le monde ; à son âme, l'infini et Dieu ? Nous touchons à la terre, nous touchons au ciel ; l'homme complet embrasse la double vie de l'espace et de l'infini, du temps et de l'éternité ; il est comme Jésus-Christ, FILS DE L'HOMME ET FILS DE DIEU !

¹ Voyez le chapitre xxxii du troisième livre.

CHAPITRE VII.

DE LA VIRGINITÉ.

La chaire chrétienne redisait, comme un titre de gloire, qu'il y avait plus de femmes consacrées à Dieu que d'épouses et de mères : déplorable succès, qui ne pouvait servir qu'à la chute de la société et de l'empire.

(VILLEMAIN, de l'Éloquence chrétienne dans le iv^e siècle, p. 375.)

N'est-ce pas un mal de s'écarter de la vérité, et un bien de la rencontrer ? Or n'est-ce pas la rencontrer que d'avoir une opinion juste de chaque chose ?

(PLATON, République, liv. III.)

Maintenant on peut choisir des lois des hommes ou des lois de Dieu.

L'autorité des hommes nous invite au supplice par la peur et la vanité, Dieu nous conduit au bien-être par l'intelligence et par ses bienfaits.

Les puissances ecclésiastiques, expression du iv^e et du xii^e siècle, nous disent :

« Le Créateur vous a donné des sens pour vous en défendre l'usage ; il vous a faits sensibles aux plaisirs pour vous damner. »

Les lois de la nature, qui sont de tous les siècles, vous disent :

« Dieu vous a donné des sens pour que vous en régliez l'usage, et le plaisir pour vous prouver sa bonté.

« Le plus beau titre aux récompenses de l'autre vie est d'accomplir la loi dans celle-ci. »

Or, la loi, c'est d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et son prochain comme soi-même. L'Évangile et la nature ont le même langage : ils résument tout par l'amour.

Ceci posé, je conclus :

La vie de pénitence décomplète l'homme.

La vie de pénitence détruit la société.

La vie de pénitence condamne l'œuvre de Dieu. Elle brise toutes les lois de la nature ; donc elle est une absurdité, une vanité, une impiété. Et toutefois nous n'avons pas signalé le dernier terme de la doctrine. Elle ne s'arrête ni au fouet, ni au jeûne, ni au célibat. Le dieu des moines, comme le dieu des païens, veut encore les soupirs des vierges et le sacrifice des joies maternelles.

Une vierge est pure seulement parce qu'elle refuse d'être femme et mère : accomplir cette loi invincible de la nature, à laquelle nous sommes conduits par l'amour et par le désir, par l'âme et par la chair ; aimer et concevoir, mettre au monde une créature semblable à nous, est une souillure dans le ciel. Pour être agréable à Dieu, il faut tuer dans notre sein les générations à venir. L'être vivant et pensant ne communiquera ni la pensée ni la vie. ®

Ne semble-t-il pas que l'homme se fasse horreur à lui-même ? Il glorifie qui le détruit, il honore qui refuse de le reproduire ; il place la vertu dans l'anéantissement de l'espèce.

Voilà la doctrine, et sans doute elle prend sa source dans cette fausse idée, que la virginité est la même chose que l'innocence. Comme si les insomnies de la vierge, les désirs qui la brûlent, les passions qui la consomment, toujours renaissants et toujours trompés, ne laissent aucune image dans son cœur, aucun ressentiment dans sa conscience, aucun regret au pied de l'autel où elle gémit prosternée.

« Faites mourir les membres de l'homme terrestre, » s'écrie saint Paul. Vœu impie ! L'Apôtre mutilé l'ouvrage, et croit exalter l'ouvrier.

La virginité n'exige pas seulement la mort des sens, il lui faut encore la mort du cœur. Elle brise deux fois l'œuvre de Dieu !

J'ouvre saint Jérôme : quelle sollicitude, que de soins, que de sacrifices, pour conserver la pureté des vierges ! Il veut qu'elles jeûnent tous les jours, qu'elles sortent rarement, et jamais pour visiter les femmes mariées. Il leur défend le vin et les viandes, qui excitent des désirs impurs ; il s'inquiète de leurs vêtements, de leur voile, de leur chaussure ; il les suit jusque sur leur couche solitaire, épie leurs plus secrètes pensées, et ose prévoir le moment où elles se sentiront émues par les désirs naissants qu'inspire la jeunesse. Alors il s'écrie : « Que votre lit soit arrosé de larmes ; veillez comme le passereau dans la solitude ; dites, en invoquant votre Époux céleste : Mon bien-aimé est pour moi comme un bouquet de myrrhe, et il repose sur mon sein ! Si vous priez, il

vous entend ; si vous l'appellez, il vous répond. Il viendra, cet époux ; et, frappant à votre porte, il vous dira : Me voici, et c'est moi qui frappe ; ouvrez-moi, et j'entrerai, et je souperai avec vous, et vous avec moi. Répondez-lui aussitôt avec un saint empressement : J'entends la voix de mon bien-aimé. C'est lui qui frappe à la porte : Ouvrez-moi, me dit-il, ma sœur, ma colombe, ma parfaite amie. Ne lui dites pas : Je me suis dépouillée de ma robe, comment la revêtirai-je ? J'ai lavé mes pieds, comment les souillerais-je ? Levez-vous sans balancer, ouvrez votre porte, et, toute ravie de l'approche du bien-aimé, dites-lui : Je suis blessée d'amour ! et il vous répondra : Ma sœur, mon épouse, est un jardin fermé ; elle est une source close et une fontaine scellée. »

Qui le croirait ? ces instructions amoureuses, ces scènes nuptiales, ces expressions si tendres, si vives, si passionnées du *Cantique des Cantiques*, que j'affaiblis et que j'abrège à dessein, sont adressées à une jeune fille pour encourager sa vocation pieuse ; elle doit les méditer dans la solitude, elle doit s'en faire un bouclier contre les tentations de la chair : singulière innocence que celle d'une vierge qui comprend un pareil langage ! Au moins l'amour a quelque chose de moral qui vivifie le cœur et le porte à la vertu. Dans l'union conjugale il y a des tendresses pieuses, des joies saintes d'épouse et de mère. Mais ici tout est physique, tout enflamme les sens, effraye la pudeur, émeut l'imagination. La pureté de la vierge s'évanouit devant les enseigne-

ments du saint. En la privant de volupté, il lui en empreint les images, et les douceurs du lit nuptial égarent moins la pensée que ces ragôts de la pénitence.

Voilà comment saint Jérôme met le monde aux pieds des vierges et les élève au rang des anges. Mais quelle leçon lorsque, cédant à l'impétuosité de ses souvenirs, dans une page brûlante, il constate lui-même par ses défaites l'impuissance de l'homme en révolte contre la nature!

« Au sein des déserts, dans ces vastes solitudes brûlées du soleil, combien de fois j'ai rêvé les délices de Rome! Assis au fond de ma retraite, seul, parce que mon âme était pleine d'amertume; défiguré, amaigri, le visage noir d'un Éthiopien, mes membres se desséchaient sous un sac hideux! Tous les jours des larmes, tous les jours des gémissements; je criais au Seigneur, je pleurais, je priais; et lorsque, oppressé par le sommeil et luttant contre lui, il venait me surprendre, mon corps épuisé tombait nu sur la terre nue. Je m'étais condamné à ces supplices pour échapper au feu de l'enfer. Eh bien! dans ces tristes déserts, environné de bêtes féroces et d'affreux reptiles, je me revoyais en idée parmi les danses des vierges romaines. Le visage était abattu par la pénitence, le cœur brûlé par d'infâmes désirs. Dans un corps exténué, dans une chair morte ayant l'homme, la concupiscence attisait ses feux dévorants. Alors j'invoquais le Seigneur; je mouillais ses pieds de mes larmes; le jour, la nuit je criais, me frappant la poitrine, et ne cessant d'implorer mon

Dieu jusqu'au moment où il rendait le calme à mon âme. Je me souviens d'avoir passé des semaines entières sans manger, craignant même d'entrer dans ma cellule où j'avais nourri de si coupables pensées; cherchant des vallées profondes, d'après rochers, de hautes montagnes, pour en faire un lieu d'oraisons et de supplices: bourreau impitoyable de cette chair toujours rebelle! Là, Dieu m'en est témoin, après des torrents de larmes, les yeux toujours attachés au ciel, triomphant, je m'élevais parmi les anges, et, dans les ravissements d'une vision céleste, je chantais: Je suis arrivé jusqu'à vous, attiré par l'odeur de votre encens¹. »

C'est ici un des spectacles les plus étranges que puisse offrir l'humanité: l'âme se confond devant cette lutte vigoureuse des deux puissances: la matière et l'esprit, la loi des saints et la loi de la nature. Drame sublime, où l'homme est grand dans sa chute comme dans son triomphe, et dont l'action, commencée au désert, se termine dans le ciel par les délires du génie et de la vertu.

L'homme voudra-t-il se faire ange, comme les anges voulurent se faire dieux; il sera précipité dans l'abîme: même faute, même punition. Il ne faut demander à l'homme que l'homme, une harmonie du ciel et de la terre. Vainement ses efforts pour atteindre à la perfection intellectuelle révèlent le Dieu; leur impuissance dénonce sa faiblesse, et de chute en chute le replonge dans l'humanité.

¹ *Sancti Hieronymi Opera*, t. IV, p. 30.

Mais voilà que saint Jérôme interrompt ses gémissements pour tracer la vaniteuse apologie de la virginité : « La virginité est préférable à tout. Ève était vierge dans le paradis et femme sur la terre. Vous êtes née¹ dans le paradis ; sachez donc vous y maintenir dans les droits de votre heureuse naissance. Une preuve certaine que la virginité est naturelle, c'est que le mariage produit des enfants vierges, il donne le fruit qu'il a perdu. Tendres mères, bénissez la vocation de cette fille céleste ; vous l'avez nourrie de votre lait, vous l'avez portée sur votre sein, vous l'avez conservée pure en l'environnant de votre amour ; gloire au Seigneur ! Par la virginité de votre fille, vous êtes devenue la belle-mère de Dieu ! »

Mais un rayon de lumière brille soudain au milieu de ces flatteries vaniteuses, et ce n'est pas sans surprise qu'on entend saint Jérôme déclarer que « l'Évangile ne fait point une loi du célibat, parce qu'on ne saurait, sans inhumanité, forcer les plus douces inclinations de la nature, contraïndre l'homme à mener la vie des anges, et condamner, en quelque sorte, l'œuvre de Dieu. »

Le saint, prosterné dans le désert, soulève ses membres exténués, et, le front couvert de cendre, il s'écrie : NE CONDAMNEZ PAS L'ŒUVRE DE DIEU ! Lumière soudaine de la conscience ; sa vertu lui apparaît comme un remords.

Et maintenant, ô vierge ! il dit les récompenses qui vous attendent ; il prédit le jour où la mère de

¹ Cette Epître est adressée à Eustoquie ; c'est la XXI^e du Recueil.

Jésus viendra au-devant de vous, accompagnée de chœurs célestes, et marchant la première, au bruit des tambours. O triomphe de la vertu, gloire de l'innocence ! votre époux, jeune vierge, s'avance pour vous recevoir : « Levez-vous, dit-il, mon amie, mon épouse, ma colombe ; car l'hiver est passé, et les orages se sont dissipés. A cette vue, les anges saisis d'étonnement diront : Quelle est celle-ci, qui apparaît comme l'aube matinale, belle comme la lune, brillante comme le soleil ? Et les filles vous diront bienheureuse, et les reines feront votre éloge, et les femmes publieront votre beauté : Sara avec les femmes mariées, et Anne, fille de Phanuel, avec les veuves ; et le sein de votre mère tressaillera de joie, et les petits enfants, agitant des palmes dans leurs mains, se précipiteront sur votre passage, chantant : Hosanna ! hosanna ! salut et gloire ! tandis que les cent quarante-quatre mille qui ont été rachetés de la terre, et les vieillards qui forment un cercle au pied du trône de Dieu, saisissant les harpes saintes, chanteront des cantiques inconnus du ciel, et qu'il n'est donné à aucune voix humaine de pouvoir répéter. »

Scène étrange autant que magnifique ! apothéose fallacieuse ! Ainsi toutes les passions humaines, sous une livrée sainte, s'agitent dans le ciel. Avec quel art le solitaire éveille la vanité, première passion des jeunes filles, et comme il sait donner à leur faiblesse tous les attraits de la sainteté ! Un Dieu pour époux, des reines pour marchepied, des saintes pour cham-

brières, des anges pour flatteurs : l'amour, la vanité, l'éclat, voilà les récompenses de la modestie, de la pudeur et de l'humilité. Le saint exalte dans le ciel ce qu'il condamne sur la terre : absurdité, impiété, vanité ¹!

Toutes les lois imposées à l'homme par la nature sont des devoirs. Il doit et les connaître et les accomplir : c'est la condition de son existence, de sa vertu et de son bonheur.

Condition si inviolable, qu'il n'est pas plus au pouvoir de l'homme d'échapper au plaisir qu'à la douleur. Ces deux gardiens de son être ne le quittent jamais : riche ou pauvre, libertin ou saint, ils le poursuivent, ils le pressent, ils l'étreignent, ils le tuent s'il ne rentre dans la règle.

Ainsi le jeûne ramène au plaisir de manger, l'insomnie aux douceurs du sommeil, la souffrance au calme, et la virginité au délire des sens. Toujours un plaisir naît d'une douleur.

Et aussi toujours une douleur naît de l'excès d'un plaisir. Le trop manger conduit à l'indigestion, le trop boire à l'ivresse, le libertinage au dégoût, à l'épuisement, à la mort.

Si le plaisir est criminel, comment les saints eux-

¹ Vanité dans le ciel et vanité sur la terre. C'est une remarque des Pères de l'Eglise qu'on avait trouvé le moyen d'accroître le nombre des vierges consacrées en les comblant d'honneurs et de privilèges. Par exemple, il n'était permis qu'à elles seules de paraître sans voile dans l'église, et cette distinction vaniteuse inspira plus d'une vocation suivie de plus d'un scandale, comme on peut le voir dans le *Traité* de Tertullien sur le voile des vierges.

mêmes ne peuvent-ils s'y soustraire? Si la douleur est sainte, comment naît-elle toujours d'un dérèglement? Enfin si, pour plaire à Dieu, l'homme est tenu de briser l'heureuse harmonie du corps et de l'âme, comment Dieu n'a-t-il placé que dans cette harmonie le repos, la santé et la félicité?

Sur ce point, la loi de l'Évangile est claire, précise, irrévocable, comme la loi de la nature. Écoutez Jésus-Christ répondant aux pharisiens, qui viennent lui parler du mariage, AFIN DE LE TENTER : « N'avez-vous pas lu, leur dit-il, que celui qui créa l'homme le créa mâle et femelle, et qu'il dit : « Pour cette raison l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme, et ils seront deux dans une seule chair? QUE L'HOMME DONC NE SÉPARE PAS CE QUE DIEU A JOINT. »

Ces paroles si simples, on ne saurait le remarquer sans admiration, s'appuient des trois plus grandes autorités que l'homme puisse invoquer sur la terre : l'autorité de la création, l'autorité des lois de la nature et l'autorité de la morale ; en d'autres termes, elles expriment le principe, le précepte et le commandement.

Le principe, le fait : L'homme fut créé mâle et femelle.

Le précepte : C'est pourquoi il quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme ; et ils ne seront plus deux, mais une seule chair.

Le commandement : Que l'homme donc ne sépare pas ce que Dieu a joint. Loi positive, que Jésus met sous la garde de la vertu et de la sainteté conjugale

lorsqu'il ajoute : « Il a été dit aux anciens : Vous ne commetrez point d'adultère ; moi, je vous dis : Qui-conque aura regardé une femme avec un mauvais désir, a déjà commis l'adultère dans son cœur. »

Voilà comment Jésus-Christ sanctifie l'union conjugale ! elle est à ses yeux comme une seconde pudeur qui dérobe la femme aux désirs des hommes.

« Mariage, et unité dans le mariage ; » ainsi parle la Genèse, ainsi parle l'Évangile, ainsi parle le cœur de l'homme, à qui il n'est donné d'aimer d'amour qu'une fois. Et cette triple loi de la création, de la nature et de la morale, si souvent méconnue depuis le commencement des choses, Dieu ne cesse de la publier, de la proclamer, de nous la signifier, en versant chaque année sur la terre autant de filles que de garçons ; donnant une femme à chaque homme, un homme à chaque femme ; ne laissant jamais une moitié incomplète ; les animant tous des mêmes désirs ; les revêtant tous de pudeur, de grâce, de beauté, et prodiguant à ces enfants du ciel les charmes de l'innocence, les illusions de la jeunesse et les ravissements de l'amour.

C'est alors que la jalousie s'échappe du cœur de l'homme, et terrible s'assied à la porte des jeunes époux. Gardienne incorruptible de la pureté du mariage, elle dit à son tour : Une femme pour un homme, un homme pour une femme.

Ainsi la nature a écrit dans notre âme, comme le législateur dans l'Évangile : « Vous ne commetrez

point d'adultère, vous ne regarderez pas la femme d'autrui avec un mauvais désir. »

Ainsi le mariage établit l'homme dans ses droits, la société dans la règle, et le genre humain dans la vertu.

CHAPITRE VIII.

DU CÉLIBAT ECCLÉSIASTIQUE.

Ceux qui par haine de la chair fuient le mariage, ou qui, par concupiscence, en abusent, sont des impies et des ignorants.

(SAINT CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromates*, p. 434, édition du Louvre.)

C'est une règle de la nature que plus on diminue le nombre des mariages qui pourraient se faire, plus on corrompt ceux qui sont faits.

(MONTESQUIEU, *Esprit des Lois*, liv. XXIII.)

L'homme n'est pas fait pour le célibat, et il est bien difficile qu'un état si contraire à la nature n'amène pas quelque désordre public ou caché.

(J. J. ROUSSEAU, *Nouvelle Héloïse*, t. II, p. 416.)

Après la doctrine de la sainteté des vierges, vient la doctrine du célibat des prêtres ; elles ont la même origine et se trouvent réfutées par les mêmes faits. Toutefois cette dernière mérite un examen à part, Sa puissance est politique et son institution est sainte : il en résulte qu'elle est placée dans l'Église sous la garde de l'ambition, et dans le monde sous la garde des consciences. Quel raisonnement pourrait vaincre ces deux forces ? A l'ambition, rien ne fait que le malheur ; à la conscience, rien ne vaut que la lumière. Commençons par la conscience, en

détruisant ses préjugés nous dissiperons ses alarmes : connaître l'erreur, c'est faire un premier pas vers la vérité.

Le célibat des prêtres est-il un dogme fondamental de la foi dont l'examen ne puisse être soumis sans sacrilège à la raison humaine ?

Ce n'est pas un dogme de la foi, puisqu'on le retrouve chez les païens et chez les idolâtres longtemps avant la religion de Jésus-Christ.

Ce n'est pas un dogme de la foi, puisque dans la primitive Église les prêtres se mariaient, et qu'aucun dogme fondamental ne saurait dater du v^e ou du xii^e siècle.

Ce n'est pas un dogme de la foi, puisque le pape conserve le droit de *séculariser* les prêtres, c'est-à-dire de les rejeter dans le siècle en brisant le vœu de chasteté, et que tous les droits du pape s'arrêtent devant les dogmes de la foi.

Le célibat est donc tout simplement un objet de discipline ecclésiastique. Établi dans l'intérêt matériel de l'Église, on peut examiner s'il est dans l'intérêt moral des peuples. Car il ne s'agit plus de savoir ce qui convient à Rome, mais ce qui convient à l'humanité.

Et toutefois ce qui convient à l'humanité est aujourd'hui ce qui convient à Rome. Le salut du sacerdoce est remis à son propre bon sens. En traversant dix-huit siècles de barbarie et de lumière, ses yeux, comme ceux du genre humain, ont eu le temps de s'ouvrir : le voilà au bord d'un nouvel horizon ; y arrivera-t-il la tête cachée sous le froc, le

visage souillé de cendre, la main armée d'une discipline, sous les regards de l'intelligence et de la liberté?

Et pour briser ainsi la loi de la nature, de quel prétexte, de quel argument ostensible le clergé vient-il s'appuyer?

Le grand argument de saint Jérôme était celui-ci : « Lorsque Jésus-Christ fit son entrée triomphante à Jérusalem, il n'était pas monté sur un âne, mais sur un ânon, c'est-à-dire sur un âne vierge. »

Du temps de saint Jérôme, cet argument parut sans réplique ; mais aujourd'hui quel ecclésiastique, quel docteur oserait le présenter sérieusement ? Il est vrai que sur ce point la nouvelle théologie ne donne pas de meilleures raisons que l'ancienne, seulement ses raisons sont moins bouffonnes. Nous en dirons quelques mots avant la fin de ce chapitre.

Assez longtemps Rome nous a soumis à la folie de la croix ; il est temps qu'elle se soumette à la raison de l'Évangile.

Quel est à cette heure le premier besoin de la société ? quelles sont les plaies qui la rongent, les douleurs qui la font mourir ? Est-ce la corruption des mœurs, les divisions de famille, le luxe des fêtes, les scandales du jeu, de la table et des danseuses de l'Opéra ? — Non : les mœurs se sont améliorées ; on vit plus chez soi ; on aime mieux sa femme ; on élève ses enfants avec plus de tendresse ; le vice ne s'affiche plus. Où donc est le mal ? Serait-ce dans ces philosophies raisonneuses, matérielles, impies, qui ravagèrent le dernier siècle ? — Non : il n'y a plus

de sophistes, plus d'impies, plus même de philosophes : l'athée le plus hardi passerait inaperçu sans louange et sans blâme ; le paradoxe le plus insensé n'éveillerait pas même la curiosité. On n'est point incrédule ; on n'est point croyant ; on est indifférent.

Mais cette indifférence frappe surtout la religion. La foi humaine s'est usée dans les spectacles du fanatisme. Il fallait au peuple une autre passion, et quelques progrès vers la liberté ont enfanté cette passion nouvelle, la politique. C'est là que se porte aujourd'hui toute l'ardeur du monde civilisé. Étrange aveuglement ! Une jeunesse passionnée pour la justice et la civilisation veut y arriver en l'absence de Dieu. Dévorée de la soif ardente d'une perfection idéale, elle marche en avant, sans culte et sans principes, comme si l'on pouvait séparer la liberté de la religion qui nous l'a donnée, la religion de la morale, et la morale du droit !

Contemplez ce chaos des passions humaines. L'homme semble n'avoir qu'une tête, des intérêts et des opinions ; il s'est réduit à son intelligence. En morale on méprise tout, on n'examine rien ; en politique, on aspire à tout, on ne mesure rien. La foi s'est portée de ce côté, mais c'est une foi sèche et sans puissance, parce qu'elle est sans amour. Elle va des derniers rangs au premier rang de la société ; de cette foule abjecte, qui regarde en haut avec les fureurs de l'envie et les besoins de l'ambition, à cette autre foule, non moins abjecte, qui, pour conserver ses grandeurs, se courbe successivement devant tous

les pouvoirs. Levez les yeux, regardez! depuis trente ans sa fidélité la retient dans cette honteuse posture : sur la boue et sur l'or : elle y mourra.

Et la cause de tant de maux, où la trouver? — Dans l'absence de religion. Et l'absence de religion, d'où vient-elle? — De l'ignorance du sacerdoce, de son éloignement de la lumière, et de l'instruction stupide qu'il persiste à recevoir et à donner. Enfants, on nous enseigne le dogme, on nous impose des pratiques, on nous appelle à des cérémonies : nous prions, nous jeûnons, nous faisons maigre ; c'est l'instruction de la foi ; rien n'entre dans le cœur, rien ne satisfait la raison, rien n'éclaire la conscience. Viennent quinze ans ; l'instruction cesse et les passions se développent. Alors se dévoilent à nos yeux les scandales de la confession, les libertinages du célibat, les ambitions de Rome, le vide de ses pratiques idolâtres et de sa religion de superficie. Notre âme se révolte ; elle rejette tout, même le bien, honteuse qu'elle est d'avoir été trompée, et nous nous retrouvons sans principes, c'est-à-dire sans force, dans les délires de nos passions et dans l'éclat de notre intelligence.

Telle est aujourd'hui la situation morale du monde civilisé. On abusa de notre foi, et nous périssons dans l'incrédulité. Nous périssons faute de morale, en repoussant la religion qui devait nous faire vivre ; nous périssons sans inquiétude pour notre âme, sans pressentiment de l'avenir, passionnés pour

les droits des peuples, passionnés pour la fortune et pour la gloire, et dans l'indifférence de la vérité. Il y a là un fait immense, et qui méritait l'attention du philosophe. Le premier qui le signala fut un homme de génie et de foi, un prêtre profondément versé dans les matières théologiques. Son cri de détresse retentit dans le siècle ; mais ignorant du monde, et tout meurtri des préjugés de sa caste, il succomba dès l'abord. Au lieu de corriger les abus, d'appeler les réformes, de détruire les occasions de scandale, il fit son livre pour nous ramener aux doctrines théocratiques, source véritable de cette fatale indifférence. Son rôle était de placer la religion dans la lumière ; il la repoussa dans les ténèbres, ne voyant pas que, lorsque le dégoût nous détache, c'est à l'amour à nous rappeler ; niant la raison, et s'appuyant de la raison du genre humain ; insultant Rousseau et croyant le réfuter ; traitant la vénération pour Socrate de penchant abject¹ ; et damnant les trois quarts du genre humain, il croyait parler à son siècle!

Un des plus puissants moyens de nous rappeler à la religion, c'est le mariage des prêtres. Dans d'autres temps, le sacerdoce se sépara de la société pour la dominer : aujourd'hui il doit rentrer dans ses rangs pour la sauver. La vie d'isolement et de misère ne répond plus ni aux pensées des peuples, ni aux besoins de la religion. Rome même en a porté ce jugement ; c'est du moins ce que prouvent ses di-

¹ *Essai sur l'indifférence en matière de religion*, par la Menais, t. I, p. 79.

gnités et ses richesses. Qu'on n'invoque donc plus l'exemple des saints : leurs sacrifices seraient sans but, leurs pénitences sans adoration. Ce sont des vertus de famille, et non des vertus d'anachorète, que le siècle leur demande : vertus chrétiennes et civiles, vertus conjugales et paternelles. Les évêques ne seront plus des étrangers au milieu des nations, des maîtres au milieu des esclaves, des saints au milieu des damnés ! Ils seront hommes et citoyens ! toujours bienfaiteurs par leurs exemples, par leurs paroles, par leur amour, toujours honorés s'ils sont toujours évangéliques.

Et en vérité, ce qu'on leur demande aujourd'hui est moins difficile que ce qu'ils essayent inutilement d'accomplir depuis six cents ans. Ils n'arriveront point à tuer la nature ; ils peuvent arriver à la régler.

Les enseignements divins n'ont pas moins de force que les lois naturelles. Partout ils supposent le mariage des prêtres ; et le supposer sans le défendre, c'est l'adopter. « Que l'évêque soit le mari d'une seule femme ¹, » dit saint Paul. « Établissez les prêtres SELON L'ORDRE, c'est-à-dire maris d'une seule femme ², » dit encore saint Paul. Remarquez bien ces mots SELON L'ORDRE, c'est-à-dire selon les lois de la nature. Et ailleurs, lorsque emporté par son zèle il préconise le célibat, il se hâte d'ajouter : « Et quant à la virginité, JE N'AI REÇU AUCUN PRÉCEPTÉ du Sei-

¹ Epître I à Timothée, c. III, v. 2.

² Epître à Tite, c. I, v. 6.

gneur, et ce que je dis est un conseil que je donne ¹. » Ainsi le maître n'a fait aucun commandement ! ainsi le disciple n'ose donner qu'un conseil ! Evêques de nos jours, où donc est votre autorité pour parler un autre langage que les apôtres ?

Je cherche la mission des puissances ecclésiastiques, et je leur demande de qui elles ont reçu le droit d'imposer aux hommes des obligations contraires aux lois de la nature, et qui rendent le salut impossible.

En créant des vertus imaginaires, les prêtres ont créé des vices et des crimes réels. C'est ainsi que le célibat, au lieu d'établir la pureté, est en même temps le véhicule de la débauche, le scandale du monde et le suicide du genre humain.

Plus les textes sont précis, plus on s'étonne de leur violation. Comment Rome osa-t-elle les effacer de son livre à la face du monde ? Question immense, qui ne peut se résoudre que par celle-ci : Dans quel but le célibat fut-il institué ? Ici se découvrent à nos yeux les plus secrets ressorts de la puissance et du gouvernement pontifical. Conception gigantesque, création audacieuse, qui réalisa un moment au milieu des peuples la monarchie universelle. Les conquérants l'avaient rêvée ; l'Église pacifique l'exécuta : un peuple de moines devint un peuple-roi. La démocratie la plus large dans les mains du despote le plus puissant : un mortel dont la parole est infailli-

¹ Epître I aux Corinthiens, c. VII, v. 25.

ble ; un juge dont les jugements sont sans appel ; un maître des trônes et des consciences qui fait les rois sur la terre et les saints dans le ciel ; un demi-dieu qui règne sur les âmes, et dont la volonté inflexible imprime une seule pensée, une seule croyance, un seul mouvement à tous les peuples de l'univers, voilà Rome et sa loi.

Quel génie superbe, dans un jour de dédain, osa dire le premier : Je bâtirai une cité savante sur la tête des nations barbares, j'appuierai une république libre sur les trônes des despotes mes sujets. Armant ceux-ci d'intelligence, ceux-là de stupidité, suivant le besoin, je couvrirai le monde de mes soldats, capucins, chartreux, minimes, cordeliers, carmes, récolets, jésuites ; armée sainte qui ne meurt jamais, armée dévorante qui mendie à la porte des chaumières le dernier morceau de pain du pauvre, et reçoit sur les marches des temples les hommages et les supplications des rois ? »

Quel génie infernal, jetant ses filets sur le monde, imagina de le dominer par le fouet, par le jeûne et par le martyre, étendant partout sa discipline, lui donnant la force d'une loi politique, et réglant la vie des nations comme la vie des monastères ; avant une oreille dans tous les temples pour recueillir les secrets d'un monde qu'il maudissait, et des yeux sur tout le globe pour veiller à l'accomplissement d'une seule loi, à la gloire d'une seule volonté ? Rome alors s'avancait comme un géant superbe saisissant dans ses mille bras les peuples de l'Orient et de l'Occident, marchant au nord et au midi, et, pleine

de la force divine que lui donnait son intelligence, emmaillottant une seconde fois le globe dans les langes sacrés de l'Égypte.

Quel génie sublime, ayant conçu le projet de sauver l'honneur de l'humanité, éleva dans cet enfer du moyen âge, comme un empire céleste, hors de la portée des tyrans, sous la garde des croyances et des consciences ? Qui lui inspira cette combinaison profonde, ces lois viriles qui, de chaque monastère, de chaque église, de chaque évêché, faisaient une république indépendante, et de toutes ces républiques une vaste famille répandue sur l'immensité du globe ? Puissance plébéienne, courbant les têtes nobles et royales ; puissance royale et divine, choisie dans les rangs du peuple, à la face du monde féodal ; puissance intelligente, élevée en haine des puissances matérielles, des puissances armées, et destinée à les soumettre. Peuple roi de tous les autres peuples, se formant par la science, se gouvernant par l'élection, s'isolant par le célibat ; toujours jeune, toujours fort, offrant le premier et peut-être l'unique exemple d'une monarchie absolue fondée sur des institutions républicaines.

Ainsi le genre humain frappé dans tous ses sens révéra le pouvoir ecclésiastique, et le monde obéissant resta prosterné dans une longue enfance.

Ainsi la société religieuse domina la société civile, et l'Occident barbare s'étant réuni dans une seule pensée qui venait de Rome, il arriva que Rome fût

proclamée une seconde fois la capitale du monde.

C'est alors que la terre, livrée à des convulsions effroyables, offrit le terrible spectacle des croyances imposées par le fer et par le feu. Alors le dogme parcourait le globe chargé de piloris, de haches, de tenailles, de poignards, le regard féroce, l'attitude hypocrite ou menaçante, avec ses cent mille livrées monastiques, depuis la bure jusqu'à la pourpre, depuis l'ignoble capuchon jusqu'à la tiare aux trois couronnes, d'une main demandant l'aumône, de l'autre tenant l'épée et fendant la tête des rois, embrassant la terre pour l'enchaîner, égorgeant les nations pour les convaincre, se disant l'héritier de celui dont le royaume n'est pas de ce monde, et répétant avec une infernale audace les paroles de Satan sur la montagne : « Tous les royaumes de la terre sont à moi ! »

Tel fut l'empire du gouvernement pastoral. Ajoutons que ses lévites et ses moines levaient la dîme sur toutes les nations ; qu'héritant toujours et ne léguant jamais, les richesses de l'univers s'accumulaient dans ses temples ; que, s'attribuant le monopole de l'éducation publique, il dictait les pensées de toutes les générations et leur imposait ses doctrines ; que, faible, il régna par le martyre ; que, fort, il régna par le bûcher ; que, seul enfin sur le globe, il honorait l'intelligence en lui donnant les dignités que le monde n'attribuait qu'à la noblesse, et l'on reconnaîtra d'un coup d'œil l'origine de son pouvoir et les espérances de son ambition. Tout est compris dans ces mots : unité de doctrine, égalité de-

vant la loi, élection des intelligences au sein de l'Église ; hors de l'Église point de salut : c'est-à-dire point d'intelligence, point de liberté, point d'égalité, point de vérité. Système sublime par son audace, satanique par ses résultats, à la durée duquel il n'a manqué qu'une condition : l'immobilité du genre humain.

Certes, l'imagination ne pouvait rien concevoir de plus grand. Mais quelle surprise, lorsqu'en jetant les yeux sur cette Babel, dont la cime croulante se perd dans les cieux, on vient à reconnaître qu'elle n'a d'autre appui sur la terre que le célibat ecclésiastique, c'est-à-dire la violation de la loi de la nature ! Donnez, en effet, à l'armée de Rome une autre patrie que Rome, une autre épouse que l'Église, un autre souverain que le pape ; mariez les prêtres, en un mot, et l'utopie théocratique s'évanouit comme un songe. Ainsi le célibat fut institué dans l'intérêt de la puissance universelle : « Nous prescrivons le mariage, s'écrient les évêques au concile de Trente, parce qu'il détournerait l'affection des prêtres vers leurs femmes et leurs enfants, *et les détacherait de la dépendance de l'Église, en leur donnant une famille et une patrie.* » Et comme si ces paroles n'étaient pas assez claires, ils ajoutent aussitôt : « Permettre aux prêtres de se marier, ce serait briser la hiérarchie ecclésiastique, et réduire le pape à n'être plus que l'évêque de Rome ¹. » Écoutez, chrétiens.

¹ Histoire du concile de Trente, de Fra Paolo Sarpi. Traduction de Le Courayer, 1736, 2 vol. in-4, t. II, p. 506.

voilà que, de l'aveu des prêtres, le prêtre ne doit avoir ni famille ni patrie ! Écoutez, chrétiens, et ne croyez pas qu'il s'agisse de la pureté du pasteur ; il s'agit de posséder le monde et non de le sanctifier ! Écoutez, chrétiens, le sacerdoce a vécu et vit encore dans cette fatale ambition ; tous ses réglemens et toutes ses ordonnances tendent à établir le grand royaume ; et c'est pour réaliser ce système formidable qu'il viole en même temps et les droits des peuples, et les doctrines de l'Évangile, et les lois de la nature ¹.

Triple sacrilège, devenu inutile même pour l'ambition ; car il ne peut plus enfanter que le néant. Le fait de la domination universelle que le sacerdoce veut accomplir s'est déjà accompli au milieu des barbares, et ne peut se renouveler au milieu de l'Europe civilisée. Le principe stationnaire a été

¹ La loi religieuse doit être applicable à tous les climats et à tous les hommes. Qu'est-ce qu'une loi locale dans une religion universelle ? le signe évident d'une erreur. C'est ainsi que le célibat, imposé comme une torture aux races blanches, est impossible aux races noires. Les désordres des prêtres noirs et blancs à Saint-Domingue sont si épouvantables, que Pétrone n'eût osé en entreprendre le tableau. Loin de constituer la pureté, le célibat enfante donc dans ces contrées les immoralités les plus monstrueuses. Il en résulte que le clergé y est dans un état continu de sacrilège, et que si l'Église n'adopte pas le mariage, les noirs se feront protestants. Comment croire, je ne dis pas à la sainteté, mais à l'humanité d'une loi hors de laquelle toute une race d'hommes se trouve placée par la nature ? Vous voulez régner sur le globe, et voilà que, par une seule règle de discipline, vous vous fermez une des cinq parties du monde. Appuyez-vous sur les lois de la nature, si vous voulez vivre ; elles seules sont universelles.

vaincu par le principe progressif. C'est au gouvernement pontifical à marcher aujourd'hui avec les nations dans les voies de la vérité, s'il ne veut voir les nations marcher sans lui dans les voies de Dieu. En parcourant cette carrière nouvelle, l'Église ne restera pas sans couronne ; au moment où sa puissance temporelle s'écroule, sa mission spirituelle commence, et l'empire du monde moral lui est promis.

Ainsi la monarchie universelle est venue se briser contre deux lois de la nature qu'elle avait violées :

La loi de l'amour,

La loi de la perfectibilité du genre humain.

En effet, le célibat, qui fut la cause de sa grandeur d'un moment, devint le principe de sa chute. Si les prêtres s'étaient mariés, comme dans les premiers temps du christianisme, la réforme eût manqué de puissance, car elle eût manqué de prétextes populaires. L'Europe ne se réveilla à la voix de Luther que parce qu'elle avait sous les yeux le spectacle de la corruption des prêtres et le scandale de leurs concubines. Qu'arriva-t-il alors ? L'Église, cet arbre immense, si lent à croître, et dont les bras s'étendaient sur le monde, un moine y porta la main et abattit d'un seul coup la moitié de ses branches. Un second coup peut abattre le reste et dissiper ces armées lugubres qui jeûnent et se fustigent inutilement sous son ombre. Que Rome y songe bien ; l'invention de l'imprimerie a donné des yeux à l'Eu-

rope, et tous ces yeux sont ouverts sur les actions de ses lévites. Elle ne peut plus régner par le célibat, et le célibat la menace de mort par ses impuretés et ses scandales.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE IX.

LE PRÊTRE ROMAIN.

Il n'appartient point à l'homme de changer sa voie, et et on ne diminue point sa souffrance en résistant à Dieu.
(FÉNELON, *Lettres spirituelles.*)

L'Évangile n'est point la mort du cœur, il en est la règle.

(CHATEAUBRIAND, *Génie du Christianisme*, t. I, p. 263.)

L'homme seul est quelque chose d'imparfait, il faut qu'il trouve un second pour être heureux.

(PASCAL, *Discours sur la passion de l'amour.*)

Dans un bref du pape adressé, il y a peu de mois, aux évêques de Bavière pour empêcher les mariages entre les personnes de diverses communions, on lit ces mots : « Il n'y a qu'une seule Église, hors de laquelle nul absolument ne sera sauvé. » C'est le terrible axiome : « Hors de l'Église, point de salut. » Ainsi Rome persiste à damner le monde et à maudire la création.

Pour appuyer cette doctrine impie, le souverain pontife n'invoque ni l'esprit de l'Évangile, ni la puissance de la raison ; il invoque l'autorité des hommes : saint Ignace, martyr, qui, dans son épître aux Philadelphiens, dit expressément : « Celui qui

rope, et tous ces yeux sont ouverts sur les actions de ses lévites. Elle ne peut plus régner par le célibat, et le célibat la menace de mort par ses impuretés et ses scandales.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE IX.

LE PRÊTRE ROMAIN.

Il n'appartient point à l'homme de changer sa voie, et et on ne diminue point sa souffrance en résistant à Dieu.
(FÉNELON, *Lettres spirituelles.*)

L'Évangile n'est point la mort du cœur, il en est la règle.

(CHATEAUBRIAND, *Génie du Christianisme*, t. I, p. 263.)

L'homme seul est quelque chose d'imparfait, il faut qu'il trouve un second pour être heureux.

(PASCAL, *Discours sur la passion de l'amour.*)

Dans un bref du pape adressé, il y a peu de mois, aux évêques de Bavière pour empêcher les mariages entre les personnes de diverses communions, on lit ces mots : « Il n'y a qu'une seule Église, hors de laquelle nul absolument ne sera sauvé. » C'est le terrible axiome : « Hors de l'Église, point de salut. » Ainsi Rome persiste à damner le monde et à maudire la création.

Pour appuyer cette doctrine impie, le souverain pontife n'invoque ni l'esprit de l'Évangile, ni la puissance de la raison ; il invoque l'autorité des hommes : saint Ignace, martyr, qui, dans son épître aux Philadelphiens, dit expressément : « Celui qui

adhère à l'auteur d'un schisme n'obtiendra pas le royaume du ciel ; » saint Augustin, qui s'exprimait ainsi au concile de Cirthe : « Quiconque est hors du sein de l'Église catholique, quelque louables d'ailleurs que soient ses actions, ne jouira point de la vie éternelle ; » enfin le pape Grégoire le Grand, qui enseignait que « Dieu ne peut être véritablement adoré que dans l'Église catholique, et que tous ceux qui sont séparés de cette Église ne seront pas sauvés. »

C'est sur l'autorité de trois ou quatre hommes, ou, si l'on veut, de vingt ou trente docteurs, que Rome appuie l'anathème universel. Et ces choses ont été écrites et publiées en Europe en 1832 !

Qui sera donc sauvé sur la terre ? quelques saints baptisés et prédestinés, quelques adeptes crédules et sans lumière, ceux qui humilient leur raison, les agneaux de la pénitence et de la foi, et sans doute aussi les moines et les docteurs. Voilà les seuls élus du Dieu vivant, du Dieu qui, dans l'Évangile, appelle tous les hommes à lui par la règle et par l'amour ; du Dieu qui, dans la nature, fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes, et lever son soleil sur les bons et sur les méchants. Le reste des créatures appartient de droit au démon, et ce reste, c'est le genre humain tout entier : huit millions d'hommes qui passent tous les trente ans sur la terre pour arriver aux flammes éternelles. L'innocence même est imputée à crime ! L'enfant qui n'a pas reçu les eaux du baptême, l'homme simple qui

a vécu suivant les lois de la nature, ceux qui, nés dans une autre religion, n'ont jamais entendu parler de Rome et de son évêque, comme si la révélation, bornée à un peuple, était un effet de la volonté humaine ; tous les peuples barbares, tous les peuples idolâtres, tous les peuples schismatiques, et enfin toute l'antiquité, ont été dévolus de toute éternité à cette damnation désespérée.

Qu'on imagine, s'il est possible, le sort du pasteur nourri dans de telles doctrines ! Avec quelle terreur il doit jeter les yeux autour de lui, cet homme qui cherche sans cesse dans la Bible les cruautés de l'Éternel, et ne voit pas dans la nature ses grâces et ses bienfaits ! Descend-il au confessionnal, son oreille n'est frappée que des aveux de nos misères : les âmes ne s'épanchent dans la sienne que pour lui révéler les œuvres du démon. Interroge-t-il son propre cœur, il n'y entend que les menaces de Dieu et les gémissements de l'enfer. Affaibli par ses pénitences, courbé sous le poids des mystères, il doit humilier sa raison, mépriser l'humanité et repousser les doutes de sa conscience comme les tentations du crime. Le prêtre romain qui croit toute sa religion, et ceci est de grande conséquence, est nécessairement ennemi des hommes, puisque le genre humain, et ceci est article de foi, est ennemi de Dieu, né dans le péché et prédestiné au feu éternel. Au milieu des ténèbres qui l'environnent, il n'entrevoit qu'une sinistre lueur : c'est la puissance de Satan, inscrite en traits de flamme sur la figure du monde. Tous les hommes lui appa-

raissent comme des damnés, et son âme, ravagée par la peur, s'abîme dans ces contemplations effroyables qui ont fait dire à saint Grégoire de Nazianze que ses craintes du jugement dernier ne lui permettaient pas de respirer ; et à saint Éphrem, qu'il ne pouvait penser à ce jour d'épouvante sans une défaillance universelle.

Qu'est-ce, en effet, que le chrétien pour le prêtre ?

Une faible créature, maudite avant de naître. Jetée ici-bas sous l'ire du Tout-Puissant, elle y apporte le crime : les eaux du baptême lavent son front, un Dieu meurt pour elle ; la voilà rachetée. Mais voilà aussi que les hommes l'entourent de pièges, le monde de préjugés, la nature de déceptions, et l'enfer de démons acharnés à sa perte. Et ces démons possèdent et remuent tous les hommes, et leurs troupes infernales et rugissantes nous épient et nous fascinent éternellement. Diras-tu : « Je m'appuierai sur la sagesse, je serai juste et miséricordieux, j'aimerai Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même ; vertu sans pouvoir, si tu es né à Genève, à Constantinople, à Madras, à Pékin, dans les ténèbres d'une erreur que tu ne connais pas, ou d'un mensonge que les hommes te donnent pour la vérité : « Hors de l'Église point de salut. »

De cette doctrine terrible, insatiable de damnés, nous voyons naître une autre doctrine insatiable de supplices : la doctrine de la pénitence. Écoutez Bourdaloue : « La pénitence est une vertu qui doit prendre contre nous les intérêts de Dieu ; qui, aux dé-

pens de nos personnes, doit venger et apaiser Dieu ¹. » Or, pour que la pénitence soit conforme à la droite raison, elle penchera vers la rigueur ; car elle doit être proportionnée au crime ; et quel plus grand crime que d'offenser Dieu ² ? « Frappez, frappez ! s'écrie le prêtre : soyez inflexible : une lâche et molle pénitence n'a rien qui ressemble à l'indignation de Dieu ³. »

Maintenant, si vous avez foi, que vous occupez-vous des devoirs de cette vie ? Il s'agit bien de gagner le pain du jour, de travailler pour votre femme et vos enfants, de méditer, d'être bon père et bon citoyen ! le Dieu vengeur vous contemple, le Dieu implacable vous attend ! Si vous ne faites justice dans ce monde, où elle ne dure qu'un moment, il la fera dans l'éternité et à toujours. Préparez les fouets, aiguisiez le fer, jeûnez, souffrez, mourez, soyez martyrs : surtout point de repos, surtout point de pitié ; car votre pénitence n'égalera jamais la colère du Dieu vivant, du « Dieu dont la seule pensée fait trembler les saints, et dont, suivant l'expression de l'Apôtre, le juste à peine se sauvera ⁴. »

A cette ferveur de la pénitence, Bossuet ajoute, comme article de foi, la prédestination de l'homme à l'enfer et au paradis. En sorte que ces tortures que

¹ Bourdaloue, t. I des Œuvres, *Sermon sur la sévérité de la pénitence*, p. 198.

² Bourdaloue, *Sermon sur le quatrième dimanche de l'Avent*, p. 501.

³ Idem, t. I des Œuvres, p. 190.

⁴ Idem, *Sermon sur le jugement dernier*, p. 340.

Bourdaloue nous impose comme des nécessités, peuvent être des vertus stériles suivant Bossuet, puisque, avant de naître, l'homme est élu ou réprouvé sans appel ¹.

Voilà la religion telle que nos ministres l'enseignent ; voilà l'homme tel que le fait le prêtre : en horreur au genre humain ; à la nature, à lui-même ; enfant de colère et de corruption, sorti des mains de Dieu pour entrer dans les griffes du diable, arraché au néant pour tomber dans les flammes éternelles.

C'est peu de dessécher le cœur, ces doctrines rompent les liens fraternels qui unissent les hommes entre eux ; elles détruisent jusqu'à la charité évangélique en la restreignant d'abord aux seuls catholiques romains, puis au petit nombre des élus, puis d'exception en exception à l'unité, qui est le prêtre lui-même, si seul il croit avoir la foi. Égoïste par conviction, il sera fanatique par amour de Dieu et persécuteur par amour des hommes. Les crimes de la foi sont les plus effroyables de tous, car ils se commettent saintement et avec la conviction de la vertu. Quel mérite donc pour lui de ramener des âmes à Dieu, et combien sont angéliques des violences qui arrachent les pécheurs au feu de l'enfer, à ce feu qui pénètre les os, les fibres, les chairs, comme le feu d'une fournaise pénètre un fer rouge ² ! Cette obsession toujours

¹ *Œuvres de Bossuet*, édition in-4, t. I, p. 191 et 192.

² Nicole, *Quatre fins de l'homme*, liv. II, p. 185.

présente ne laisse pas un moment de repos, pas un moment de silence. L'homme qu'une fatalité terrible suspend sur l'abîme infernal, qui s'y sent glisser à la moindre faute, qui voit toutes les générations s'y précipiter sans relâche et sans fin, que peut-il espérer d'une vertu pénible et toujours chancelante ? A-t-il atteint la pureté des anges, il doit craindre l'orgueil ; s'est-il élevé à l'humilité des saints, il doit redouter la tentation : une minute de faiblesse peut effacer trente ans de pénitence. A l'heure même où, du haut de la chaire de vérité, il annonce au monde d'épouvantables châtimens, lorsque son auditoire consterné se sentira saisi d'un tremblement universel, les yeux en pleurs d'une jeune fille viendront percer son cœur d'homme et renverser tous les sophismes du théologien. Vainement il veut combattre une si douce vue, vainement il repousse comme une tentation le sentiment qui le charme ; une voix intérieure lui crie que cet attrait si vif est le lien de tous les êtres, et que lui-même doit son existence à l'amour. Alors les joies de son enfance lui reviennent au cœur, et il soupire en pensant à sa mère. Il se souvient qu'elle fut son premier précepteur ; que, la première, elle exerça son toucher par ses caresses, son goût en lui donnant le lait de ses mamelles. Il se souvient qu'il a été réchauffé sur un sein de femme, aimé par un cœur de mère, qu'il lui doit tout, même cette religion qui aujourd'hui occupe uniquement son âme ; qu'il reçut d'elle et ses premiers enseignemens et sa première prière, et il croit entendre encore les sons de

cette voix si douce qui, chaque soir, disait avec lui : « O mon Dieu ! ô mon père ! » N'est-ce pas elle qui lui apprenait à marcher dans la prairie, qui lui cueillait des fleurs, et qui, ployant les rameaux du verger, lui offrait les fruits qu'il ne pouvait atteindre ? Ces souvenirs d'une première enfance ramènent ceux d'une jeunesse folâtre : il revoit les yeux humides de la jeune fille, et il sent que ce regard lui eût inspiré toutes les vertus. Le soir, dans son logis solitaire, ces pensées le poursuivent ; il songe que le Créateur de toutes choses a partagé ses dons entre les deux sexes : l'un fort, intrépide, généreux, puissant ; l'autre timide, doux, propre, adroit : l'homme grave et studieux ; la femme gaie, insouciant, vive, légère. Il se dit que ces deux moitiés font partie d'un tout, et qu'une femme sage et pieuse est un bienfait du ciel et la chair même de l'homme. Ces pensées si naturelles, il les repousse : car elles lui arrivent comme des tentations du mauvais esprit, et il sent qu'elles le rendent infidèle à ses devoirs. Encore si la nature pitoyable l'avait fait eunuque dès le ventre de sa mère ; si, doué d'un génie supérieur, il pouvait, comme Newton, suivre la pensée de Dieu parmi les astres, ou, comme Fénelon, se consoler de ses misères en travaillant au bonheur du genre humain. Mais la nature est avare de ces esprits sublimes : elle donne l'amour comme la lumière du soleil à tous, et le génie comme la présence de Dieu à quelques-uns. Homme vulgaire, le voilà donc obligé de combattre un ennemi dont chaque défaite renouvelle les forces, un ennemi qui

revient sans cesse, qui s'insinue, qui flatte, qui enivre ; car enfin le célibat suppose la sainteté, mais il ne la donne pas. Un prêtre, c'est un homme. Eh bien, s'il cède à la voix des hommes, il est malheureux ; s'il cède à la voix de la nature, il est déshonoré. Le monde et le sacerdoce sont d'accord pour ne lui laisser d'autre refuge que le vice ; et une fois sous son empire, il faut cheminer avec lui, le sentir à ses côtés, le sentir au fond de son cœur, dans la moelle de ses os, en mourir d'horreur, ou en aimer la corruption. Un malheureux qui aime une servante, qui se reproche son amour tout composé de honte et de libertinage, de désespoir et de damnation ; un malheureux qui, pour éviter le sacrilège, doit se faire athée, qui, pour éviter le scandale, doit se faire hypocrite, et qui ne trouve un peu de sécurité que dans ces deux extrémités du crime : tel est le sort de l'homme en révolte contre les saintes lois de son être ; pour avoir voulu s'élever plus haut que les anges, il est retombé plus bas que les démons.

CHAPITRE X.

L'ESPÉRANCE ET LA FOI.

Oh ! que l'abandon du cœur, sans aucun retour, est pur et digne de Dieu !
(FENKLOX, *Lettres spirituelles.*)

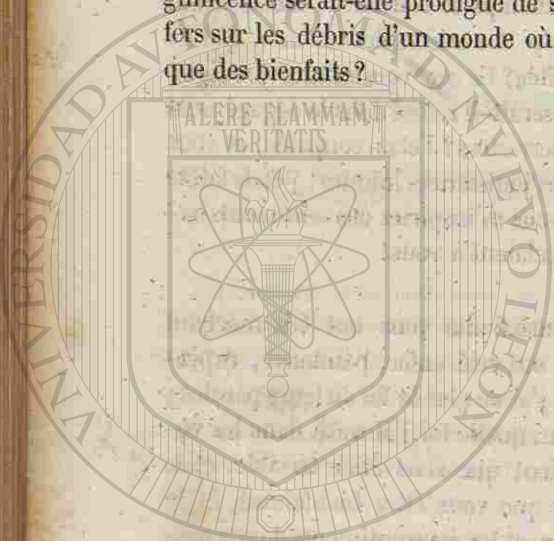
Maintenant faites-nous peur de votre Dieu ! Dites à l'enfant qu'il doit craindre les vengeances de son père. Un père ne se venge pas ; il punit. Sa colère est rapide comme le coup qui frappe : il n'y a d'éternel que son amour. Le premier commandement n'est pas : « Vous craignez Dieu jusqu'à l'effroi, jusqu'à l'horreur ; » mais : « Vous l'aimerez de toute votre âme. » Je laisse aux cruels les opinions cruelles, et, marchant sous le poids des maux qui tiennent à ma nature, je vais à celui qui a dit : « Venez à moi, vous qui êtes chargés, et je vous soulagerai. » Le Dieu des soleils, le créateur des hommes, le refuge des malheureux, n'est pas le tyran du genre humain.

O mon Dieu ! ô mon père ! recevez cette âme qui, du sein des ténèbres, s'éleva jusqu'à vous ; cette intelligence qui cherchait votre lumière, cette pensée qui aspirait à vous comprendre, et ce cœur qui osait vous aimer. Vous ne me punirez pas d'avoir

cherché la vérité ; vous ne me punirez pas d'avoir cru que vous étiez bon lorsque tout dans la nature me parlait de votre bonté. Comment aurais-je pu croire à vos vengeances éternelles en voyant le soleil briller sur ma tête, les champs se couvrir de moissons, et vos mains répandre des trésors devant moi, qui ne les avais pas mérités ? Ce que vous m'avez prodigué dans le péché me serait-il refusé dans le dégagement de mes passions terrestres ? J'étais coupable, et vous me prodiguez des jouissances infinies ! j'étais faible et misérable, et vous m'inspiriez des sentiments sublimes qui m'appelaient à vous !

Des hommes méchants vous ont fait méchant comme eux ; ils ont crié enfer, pénitence, expiation, damnation : j'ai eu peu de foi en leurs paroles ; mais, ô mon Dieu, quelle foi j'ai mise dans les vôtres ! Ils me disaient que vous étiez terrible, et la nature me disait que vous étiez bienfaisant, et la voix de mon cœur, et les pressentiments de ma conscience me disaient que vous étiez miséricordieux. Ils vous appelaient le Dieu du petit nombre, et l'astre du jour qui verse la lumière et la fécondité sur les vingt-neuf mondes qui roulent flamboyants autour de lui me disait que vous étiez le Dieu de l'univers. Ils rétrécissaient votre empire, et moi, je ne pouvais ni en saisir les limites ni en concevoir la fin. Vos commandements, ô mon Dieu ! maudissent la vengeance, et vous vous vengeriez ! ils ordonnent à un faible mortel d'aimer ses ennemis, et vous écraserez l'insecte qui vous offense ! Vous me punirez

éternellement de l'impuissance de ma raison, du néant de mon intelligence ? Comment la perfection serait-elle sévère à la faiblesse ? comment la bonté serait-elle implacable au repentir ? comment la magnificence serait-elle prodigue de supplices et d'enfers sur les débris d'un monde où je ne rencontre que des bienfaits ?



CHAPITRE XI.

LE PRÊTRE ÉVANGÉLIQUE.

Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants.
(SAINT MATHIEU, ch. xxii, v. 32.)

Il ne faut pas être un sujet de scandale.
(SAINT MARC, ch. ix, v. 44.)

Quant à la virginité, je n'ai reçu aucun précepte du Seigneur. (SAINT PAUL, *Épître I aux Corinthiens.*)

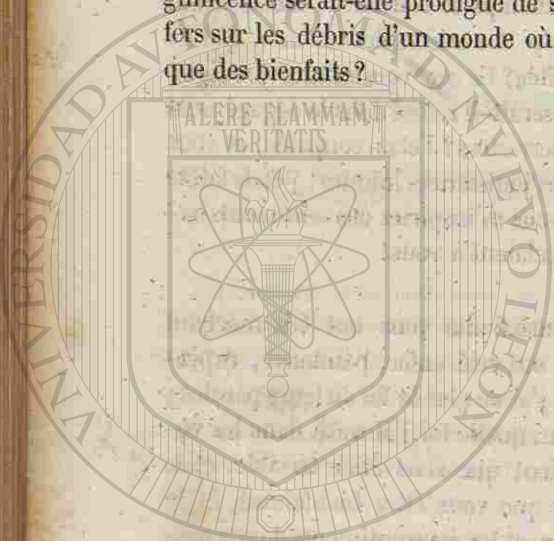
Établissez les prêtres selon l'ordre, c'est-à-dire maris d'une seule femme.
(SAINT PAUL, *Épître à Tite*, ch. i, v. 6.)

Que l'homme donc ne sépare pas ce que Dieu a joint.
(SAINT MARC, ch. x, v. 7.)

Toutes les raisons de l'Église pour défendre le mariage sont d'ambition¹ ; toutes celles du prêtre sont de vanité ou de misère. Sous ce dernier point de vue, le remède est simple. Supposons que l'Église, cette sainte épouse de Jésus-Christ, comme une femme forte, mûrie par l'expérience, se détache de ses préjugés, de son luxe, de son faste, de ses ornements, et donne au monde le spectacle divin de la simplicité évangélique, pourquoi, si elle porte un cœur de mère, ne dirait-elle pas à ses fils : « Je

¹ Voyez le chapitre viii, du *Célibat ecclésiastique*, p. 323.

éternellement de l'impuissance de ma raison, du néant de mon intelligence ? Comment la perfection serait-elle sévère à la faiblesse ? comment la bonté serait-elle implacable au repentir ? comment la magnificence serait-elle prodigue de supplices et d'enfers sur les débris d'un monde où je ne rencontre que des bienfaits ?



CHAPITRE XI.

LE PRÊTRE ÉVANGÉLIQUE.

Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants.
(SAINT MATHIEU, ch. xxii, v. 32.)

Il ne faut pas être un sujet de scandale.
(SAINT MARC, ch. ix, v. 44.)

Quant à la virginité, je n'ai reçu aucun précepte du Seigneur. (SAINT PAUL, *Épître I aux Corinthiens.*)

Établissez les prêtres selon l'ordre, c'est-à-dire maris d'une seule femme.
(SAINT PAUL, *Épître à Tite*, ch. i, v. 6.)

Que l'homme donc ne sépare pas ce que Dieu a joint.
(SAINT MARC, ch. x, v. 7.)

Toutes les raisons de l'Église pour défendre le mariage sont d'ambition¹ ; toutes celles du prêtre sont de vanité ou de misère. Sous ce dernier point de vue, le remède est simple. Supposons que l'Église, cette sainte épouse de Jésus-Christ, comme une femme forte, mûrie par l'expérience, se détache de ses préjugés, de son luxe, de son faste, de ses ornements, et donne au monde le spectacle divin de la simplicité évangélique, pourquoi, si elle porte un cœur de mère, ne dirait-elle pas à ses fils : « Je

¹ Voyez le chapitre VIII, du *Célibat ecclésiastique*, p. 323.

viens consacrer en vous une vie humaine ! Vous n'épuiserez plus votre corps dans des austérités stériles et votre âme dans des aumônes flétrissantes ; vous ne serez plus bercés ni dans la pourpre, ni dans l'ignominie : homme, vous édifierez le monde par des vertus religieuses ; prêtres, vous donnerez l'exemple des vertus civiles : vous serez pères de famille et citoyens. Allez ; faites-vous des cœurs chastes, et choisissez vos épouses sous le chaume du laboureur, parmi les dernières de vos brebis, dans cette classe utile et laborieuse qui a aussi son sacerdoce, car elle nourrit le genre humain. »

S'il abritait d'heureux époux, loin du monde, et cependant au milieu des hommes, le toit du presbytère s'élèverait dans nos campagnes comme le temple de l'amour conjugal. La religion, sous les traits d'une femme pieuse, y compatirait à tous les maux de l'âme, que les femmes seules ont le secret d'adoucir. Ah ! sans doute elle serait heureuse, la jeune fille qui, n'ayant jamais connu que les vrais biens, goûté que les véritables plaisirs, se verrait élevée à cette sublime mission par le choix d'un homme vertueux ! Nourrie de ses paroles, cultivée par ses soins, elle se glorifierait de la sagesse de son époux, et le cœur de son époux se reposerait en elle.

Mais, dira-t-on, quel charme une femme grossière et sans lettres répandra-t-elle sur la maison du pasteur ? quels exemples donnera-t-elle au village ? quelle instruction donnera-t-elle à ses enfants ?

Questions dignes d'un monde où l'on ne saurait comprendre que, pour inspirer la vertu, il suffit d'être vertueux.

Et toutefois l'ignorance de la fille des champs n'est point aussi profonde qu'on le suppose. La femme du laboureur a plus d'idées, plus de prévoyance, plus d'autorité que celle de l'artisan. Souvent, il est vrai, son langage manque de politesse et ses manières de douceur ; mais percez ce voile, rassurez ce cœur timide, avancez avec elle dans la campagne, et ses connaissances toutes naturelles deviendront pour le savant lui-même une source de savoir. Elle vous dira le nom des plantes utiles, leur usage et leur culture ; vous apprendrez d'elle quels sont les signes qui font pressentir les tempêtes ou espérer un beau jour, la saison prescrite au retour des oiseaux, la fleur qui paraît la première, celle qui montre les heures ou qui se ferme à l'approche de la pluie : sa science comprend l'expérience du village, les souvenirs des vieillards, les exemples de sa mère et les travaux de ses compagnes : car toutes ces jeunes filles ont appris à élever les troupeaux, à préparer le laitage, à blanchir le linge, à filer le lin, à aimer et à soigner les petits enfants.

Riche de ce fonds naturel et de l'instruction primaire que l'État promet depuis si longtemps aux enfants de nos campagnes, la jeune fille élue par le pasteur ne quitterait les travaux de la ferme que pour cultiver et perfectionner les arts domestiques, si nécessaires et si négligés au village ; arts char-

mants qui polissent les mœurs, développent les grâces, donnent le bien-être, et rendent la vie plus douce et plus innocente.

L'ordre et l'exquise propreté régneraient donc sous le toit du pasteur. Sa table hospitalière serait toujours couverte d'un linge blanc filé dans sa propre maison; on y verrait, avec tous les biens que donne la saison, des légumes et des fruits conservés par les soins de sa compagne. Des fleurs embelliraient ses jardins, une vache ou des chèvres animent sa prairie; enfin tout ce que la main gracieuse d'une femme peut ajouter à l'abondance se trouverait sous le toit du presbytère. Et voyez quelle multitude de trésors inestimables sortiraient de ses doux exemples!

Une des causes les plus tristes de la grossièreté des villageois, et ceci nous l'avons déjà remarqué, c'est l'espèce de dégradation où des travaux trop rudes jettent les femmes. Ces travaux, qui sont ceux des hommes, leur font perdre de bonne heure leur beauté et jusqu'à leur sexe. La connaissance des arts domestiques introduite graduellement dans les chaumières rétablirait tout dans l'ordre. Que le cultivateur laborieux porte dans ses bras d'inépuisables richesses, elles ne surpassent en rien les trésors qui reposent entre les mains d'une femme industrielle. Il suffit de faire ce partage, c'est-à-dire de rentrer dans la loi de la nature, qui donne à l'homme puissant et robuste les travaux des champs, et à la femme économiste et ménagère le gouvernement de la maison.

C'est dans cet accord de mutuels secours, presque inconnu au village; c'est dans ces travaux féminins dont le charme nous délasse et nous ravive; c'est dans ces arts domestiques, qui adoucissent la rusticité en flattant à la fois le goût et les yeux, que repose aujourd'hui l'avenir de cent millions de paysans¹.

Depuis le renouvellement de la société, les campagnes sont séparées des villes par l'ignorance et le mal-être. Les choses ont été arrangées de façon que le citadin et le laboureur n'ont pas un sentiment commun: ce sont deux nations qui se touchent sans se confondre, se méprisent sans se connaître. Le XII^e siècle est resté debout dans les champs avec ses superstitions et ses habitudes grossières: rendez aux femmes leurs occupations naturelles, et vous ferez entrer dans la chaumière la vie patriarcale, premier degré de civilisation.

Rapprochée des paysans par sa famille, de la bourgeoisie par son mari, la femme du pasteur deviendrait le lien gracieux de toute l'échelle sociale. Assise à la table du château, elle en admirerait la délicatesse sans en envier l'abondance, elle modifierait la simplicité du village par la politesse du monde, et la politesse du monde par la franchise du village. Un chapeau de paille abriterait son visage, et ses adroites mains apprendraient à relever avec grâce sa belle chevelure. Modèle de ses compagnes, elle for-

¹ Voyez les chapitres XXI, XXII et XXIII du livre III.

merait leur goût, dégrossirait leur parure, épurerait leur langage : avec le temps, ces douces influences passeraient des femmes aux maris, des mères aux enfants, et il arriverait un jour où les deux extrémités sociales se trouveraient rapprochées par le vêtement, le langage et le bien-être ; par l'amour du pays, sentiment nouveau dans nos campagnes, dont les habitants ne savent point encore que cette révolution qu'ils ont vue passer toute sanglante leur apportait la liberté et leur léguait une patrie.

Devenue mère, la femme du pasteur verrait croître son influence de tout l'amour qu'elle porterait à ses enfants. Elle inspirerait aux autres mères la douceur des paroles, qui conduit à la douceur des actions, et avec le temps et les leçons du pasteur, ses exemples deviendraient des principes. Adoucir au village le sort des petits enfants, c'est commencer la régénération des hommes. Nos modernes châtelaines sont placées trop haut pour exercer jamais cette influence ; mais la femme du pasteur s'adresse à ses anciennes compagnes, et peut facilement devenir leur modèle. Entre le château et le hameau, il y a des parcs, des avenues, des grilles, des forêts ; entre le presbytère et la cabane, il n'y a que le temple où les fidèles se rassemblent pour entendre la parole divine, et l'humble cimetièrre où le pasteur et le troupeau doivent se retrouver un jour, à l'ombre de la même croix.

Je suppose toujours que l'indépendance du pas-

teur est assurée ; qu'il a la passion de son état ; qu'il est profondément instruit de ses devoirs de chrétien et de prêtre ; qu'il a le goût du beau, du juste, du vrai ; qu'il ne s'est marié qu'après de mûres réflexions, et qu'il a choisi dans une famille vertueuse une fille bien née, douée d'un bon cœur, d'un esprit juste et d'une figure agréable. Je suppose encore que, dans la douce intimité du mariage, il s'est fait un échange de pensées entre les deux époux ; que l'âme de la femme s'est formée aux enseignements d'une science facile, à ces conversations charmantes, inépuisables, où l'homme redit à sa compagne les événements de toute sa vie, où il finit à ses études les plus délicieuses, à ses émotions les plus profondes, où il forme avec elle les projets d'un riant avenir, et la conduit ainsi, par des sentiments de reconnaissance, aux certitudes ravissantes d'un bonheur éternel. Doux entretiens, épanchements célestes, liens sacrés du cœur et de l'intelligence, instructions, vertus, amour, vous débordez de la coupe nuptiale ! A qui vous a goûtés il ne faut plus d'autre bonheur. Former l'âme d'une femme, y éveiller le sentiment de l'infini, y diviniser la sagesse, nourrir sa pensée de vos pensées, ses émotions de vos émotions, donner à son âme les ailes d'un ange, et voir tous les trésors que nous lui prodiguons se fondre dans son cœur, et revenir à nous par l'amour, c'est jouir sur la terre des félicités du ciel, c'est anticiper sur notre immortalité.

Ainsi s'adouiraient par le bonheur les sévérités

du sacerdoce. Le mariage des prêtres, c'est, en d'autres termes, la réforme du clergé et la civilisation du monde. Mettez un peu moins de magnificence dans nos églises, et un peu plus de bien-être dans les presbytères. La vue de l'or sur les autels ne rappelle aux hommes que leurs passions mauvaises. Dans les temples pauvres, au contraire, le cœur éprouve une piété profonde : là nul n'est tenté de se mettre à la place de Dieu. Sans doute la gravité du pasteur disparaîtrait en partie dans le mariage ; mais, pour être moins grave, en serait-il moins honoré ? Tout ce qu'il perdrait en hommages, ne le regagnerait-il pas en amour ? On ne redoute plus sa présence, et lorsqu'il paraît dans la chaire de vérité, portant le livre des Évangiles, un murmure flatteur s'élève autour de lui, et les hommes se disent entre eux : « Écoutons celui-ci, la parole de vie est en lui ; il nous console, il nous aime, il rompt son pain avec le pauvre, et, comme une poule, il rassemble nos enfants sous ses ailes. Ses filles sont l'exemple de nos filles, ses fils vivent au milieu de nous, et un jour, par d'heureux mariages, ils entreront dans nos familles. » Ainsi s'évanouiraient ces apparences austères qui effrayent les regards sans attirer les âmes, et qui n'offrent en exemple que des vertus stériles, puisqu'elles sont insociables.

Pour faire revivre le culte et la prière, pour redevenir l'âme de la société, que manque-t-il au ministre du Seigneur ? Il lui manque d'en être le modèle.

En effet, rien aujourd'hui ne rapproche le prêtre

catholique de son troupeau : c'est un homme sévère, qui vit seul, qui fuit le plaisir, qui le blâme, qui le défend, qui voit partout les tentations du diable et les épouvantements de l'enfer.

Ce qu'il y a de pis, c'est qu'on travaille chaque jour à continuer cet état de choses. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur l'enseignement de nos petits séminaires. Au lieu d'ouvrir devant le jeune lévite une large carrière d'intelligence et de vertu, on l'élève dans la superstition ; au lieu de le former au désintéressement, on lui infuse une ambition collective ; au lieu de le soumettre à la règle, on le condamne à la double privation de sa raison et de ses sens ; au lieu de lui inspirer l'amour de l'ordre et de la simplicité, on le consacre à la domination, puis on le jette au monde pauvre, isolé et dénué.

Sans doute, la vie du prêtre évangelique a ses privations comme toute vie humaine ; elle a ses devoirs et ses combats, plus la mission du pasteur, qui est toute de bienveillance et d'indulgence. Celui-là ne prêche pas les austérités, mais la règle ; il sanctifie par sa présence jusqu'à la joie des festins, et, chaque dimanche, sa douce compagne conduit les chœurs dans le temple et la danse sous la feuillée ; car, au village, toutes les fêtes sont religieuses, et se célèbrent à l'église et aux champs.

En terminant cette faible esquisse du prêtre romain et du prêtre évangelique, j'éprouve le besoin

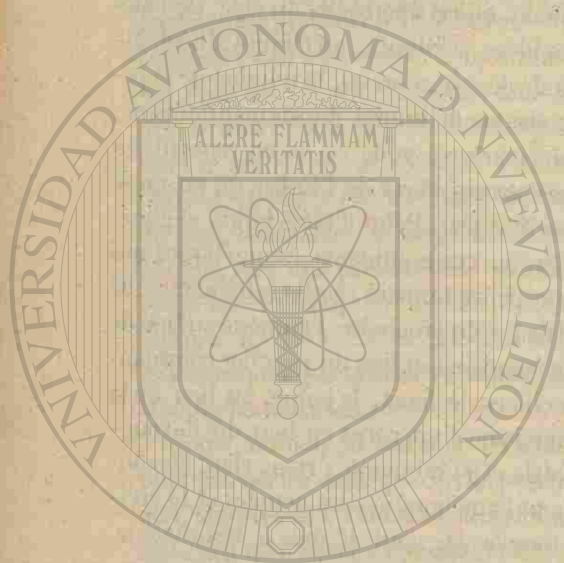
de protester contre le scandale de toute espèce d'interprétation. Personne plus que moi ne rend justice aux vertus des curés de campagne, personne plus que moi ne désire étendre leur influence en relevant leur dignité; mais si les ministres sont bons, les institutions sont mauvaises : c'est une armée qui combat pour des vanités évanouies, sans autre bénéfice que la misère et le mépris. On la condamne à continuer le travail du XII^e siècle, et l'on ne voit pas que tout est perdu si elle ne commence enfin le travail du XIX^e. C'est dans le mouvement qui emporte les peuples vers une perfectibilité indéfinie qu'est aujourd'hui le salut du monde. Ce mouvement est éternel. La faute du sacerdoce n'est pas de l'avoir méconnu, mais de l'avoir enchaîné dans les dogmes et dans les mystères.

Rome, au lieu de marcher en avant, tourne depuis des siècles dans un cercle purement théologique, élargissant le domaine de la foi et rétrécissant celui de l'intelligence, épuisant la curiosité humaine dans l'absurde, en sorte qu'à la première rencontre de la vérité le pouvoir ascétique s'est écroulé, et les peuples se sont trouvés du même coup sans superstition et sans religion.

Peut-être l'esprit humain ne pouvait-il se perfectionner qu'à ce prix : peut-être fallait-il passer par toutes les turpitudes du moyen âge pour arriver à de meilleures idées. Mais un fait bien constaté, c'est que les lumières nous sont venues par l'Évangile, malgré le sacerdoce, qui avait bâti dans les ténèbres.

Non que la société chrétienne ait manqué de docteurs, d'écoles ou de bibliothèques. Les écrits étaient nombreux, mais stériles : l'esprit humain refaisait sans cesse la même pensée. Lorsqu'on se plonge dans cette étude, on est épouvanté du vide. De l'éloquence, des idées poétiques, ascétiques, théologiques, la morale des anachorètes, la religion de la pénitence, les visions délirantes du somnambulisme, l'apologie du martyr, voilà ce qu'on rencontre à chaque page dans ces Pères de l'Église qu'on vante tant, et qu'on lit si peu. Point d'idées larges et généreuses, pas un de ces sentiments évangéliques qui embrassent le genre humain ; nulle intelligence de l'amour de Dieu et du prochain ; l'aumône au lieu de la charité, le fanatisme au lieu du premier commandement, les cilices, le fouet, le jeûne, au lieu de la vertu ; le fanatisme d'un corps au lieu du dévouement à la patrie et à l'humanité : rien, rien, absolument rien pour l'amélioration des peuples et la civilisation du monde. De saint Jérôme à Bourdaloue, de saint Augustin à Bossuet, toujours le Dieu terrible, le Dieu des vengeances, l'excommunication, la damnation, l'enfer : les saints lisaient l'Évangile sans en rien tirer ni pour eux ni pour les autres. Ils possédaient seuls le livre qui devait civiliser les peuples, et ils s'en servaient pour établir et pour régulariser des moines : nous avons les austérités de l'Inde au lieu de la morale du Christ. Il a fallu l'invention de l'imprimerie, seconde révélation, pour leur arracher ce livre et le donner à l'univers. Osons le dire, sans le génie de Faust et de Guttemberg, la doctrine de

Jésus-Christ était perdue pour l'humanité. L'Évangile n'existe véritablement que de cette époque, et l'intelligence de sa morale ne date que de l'avènement de Fénelon.



CHAPITRE XII.

DU DOGME ET DE LA MORALE.

Aimez-vous les uns les autres, dit Jésus-Christ, et vous reconnaîtrez mes disciples à cette marque.

(SAINT JEAN, ch. xii, v. 35.)

On détruirait toutes les religions si on forçait ceux qui les professent à s'aimer.

(FONTENELLE.)

Le petit nombre de principes que nous venons de poser suffit à la religion du genre humain. L'univers est le temple de cette religion, où tous les cultes sont admis, où, au milieu des rites variés, des cérémonies diverses, des dogmes et de la foi de tous les peuples, l'Évangile rayonne ses pures clartés.

L'unité dans le dogme n'est qu'une ambition fatale aux progrès du genre humain. L'unité dans la morale est la civilisation pacifique de tous les peuples de la terre. Ainsi, rien d'illusoire dans l'idée de fonder une religion universelle, car la religion, ce n'est pas le culte, ce n'est pas le dogme, c'est l'amour de Dieu et des hommes. Purifier toutes les croyances par l'action de cette morale divine, c'est donner le monde à Jésus-Christ : à Jésus-Christ, qui n'est pas venu réunir les hommes dans un même culte, mais

devant un même Dieu, suivant cette parole adorable : « C'est la miséricorde que je veux, et non le sacrifice. » Aussi, quiconque aime Dieu comme un père, et les hommes comme des frères ; quiconque tend la main à ses ennemis et bénit ses persécuteurs, fût-il sectateur de Mahomet, peut se dire disciple du Christ. Voilà comment l'Évangile est appelé à civiliser le monde. Il ne renversera pas les temples, il adoucira les hommes ; il ne frappera pas les croyances, il donnera une pensée aux nations. Faites seulement que sa morale pénètre dans l'âme des barbares, et vous verrez s'éteindre la polygamie, les mutilations, les castes, l'esclavage, la tyrannie, qui est le mépris de l'homme, et le fanatisme, qui est l'ignorance de Dieu. Toutes ces abominations effacées, que restera-t-il en face des idoles ? des chrétiens.

Et c'est ici toute la pensée de Jésus-Christ. S'il eût voulu créer une religion, il eût commencé, comme Moïse, par enseigner les dogmes, les rites, les cérémonies, seules choses qui frappent les peuples. Or, l'Évangile est un code de morale et non un livre de liturgie ; il n'y est rien dit du culte, rien révélé de nos mystères ; pourquoi ? c'est que Jésus-Christ ne vint pas fonder une religion, mais les modifier toutes. Méditez ses enseignements : il ne dit jamais ce qui peut flatter une peuplade, favoriser une secte ou séparer les nations. Ses doctrines conviennent à tous les climats, elles embrassent le genre humain. Il ne blâme aucune croyance et ne critique aucun gouvernement ; mais il établit sa morale, mais il invite les hommes à l'amour de Dieu et des hommes,

attendant de ce seul précepte la réforme de tous les maux qui pèsent sur l'humanité. Il ne parle pas de rien changer, et par lui tout a été changé.

Pour rendre cette observation plus frappante, nous citerons un seul fait, l'esclavage. L'homme était alors une marchandise, on le conduisait au marché comme une bête de somme. Que Jésus eût tonné contre cet infâme trafic, qu'il en eût appelé aux nations de la barbarie des nations, on l'eût écouté sans le comprendre : l'usage était général, et l'aveuglement faisait le droit. Chose admirable ! le Dieu se tait sur le crime, mais il établit la confraternité du genre humain ; il dit : **Tous les hommes sont frères !** et l'esclavage disparaît à mesure que l'intelligence de cette vérité se fait sentir au monde civilisé.

Les grandes révolutions n'arrivent qu'avec l'intelligence des grandes vérités.

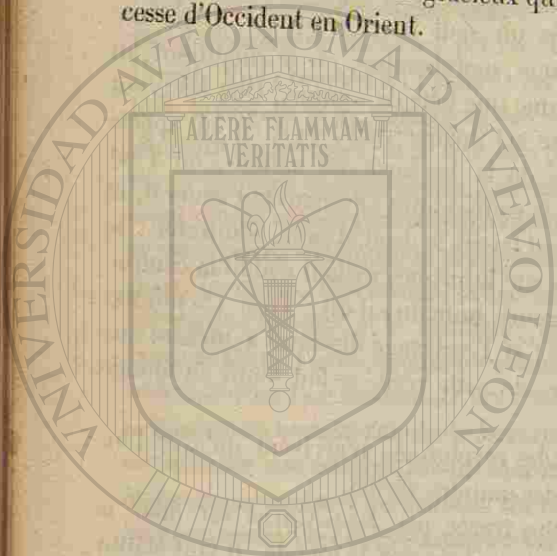
La marche tracée par Jésus-Christ est donc la seule qui puisse régénérer le monde. Il faut établir les principes sans attaquer les préjugés qui ont les nations pour défenseurs, et tout attendre du temps et de la raison universelle. La vérité n'efface l'erreur que lentement et graduellement, comme l'aurore efface les ténèbres.

Une dernière observation, et je termine.

L'Occident barbare a reçu le dogme avant de recevoir la morale ; aussi est-il resté longtemps barbare. Aujourd'hui ses destins sont changés, et il faut bien le dire, c'est par l'intelligence philoso-

phique de l'Évangile qu'il est arrivé à la civilisation et à la liberté.

Profitons de l'expérience, et que l'esprit évangélique se fasse sentir à l'autre moitié du globe, comme un vent salubre et gracieux qui souffle sans cesse d'Occident en Orient.



CHAPITRE XIII.

RÉCAPITULATION.

Maintenant leur sort est dans vos mains : dites un mot, ils vivront; dites un mot, et ils mourront.

(SAINT VINCENT DE PAULE.)

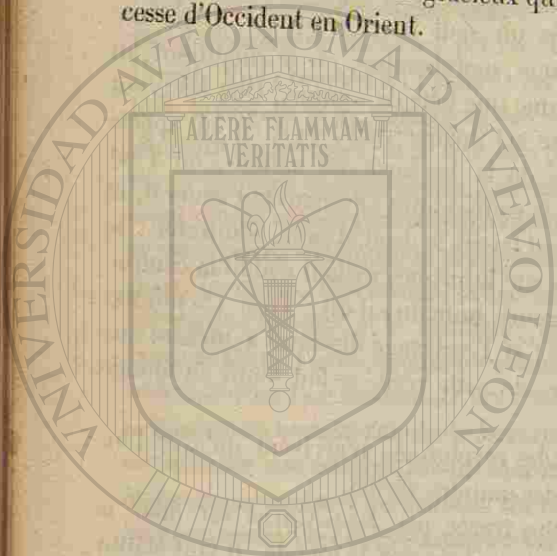
Peut-être, quand je ne serai plus, aurai-je assez bien fait pour que la lumière de ce flambeau allumé tout à l'heure au milieu des ténèbres de la philosophie éclaire encore la postérité. (BACON, dédicace du *Novum Organum*.)

Je touche au terme de mon travail, et ce moment si désiré, lorsque je ne l'entrevois que dans un vague lointain, à mesure qu'il approche, m'apparaît environné de craintes et de déceptions trop justifiées par mon insuffisance. Je sens que l'erreur a dû se glisser dans ces feuilles éphémères, et cette idée serait pour moi le plus terrible des supplices, si je ne me rendais ce témoignage, qu'en cherchant la vérité, je ne l'ai demandée qu'à Dieu. Écartant toutes les autorités humaines, j'ai ouvert le grand livre de la nature : il m'a semblé que l'œuvre devait exprimer la pensée de l'ouvrier.

Sans doute j'ai pu me tromper dans des interprétations d'un ordre si élevé; mais en invitant tous les hommes aux mêmes études, j'ai, pour ainsi dire,

phique de l'Évangile qu'il est arrivé à la civilisation et à la liberté.

Profitons de l'expérience, et que l'esprit évangélique se fasse sentir à l'autre moitié du globe, comme un vent salubre et gracieux qui souffle sans cesse d'Occident en Orient.



CHAPITRE XIII.

RÉCAPITULATION.

Maintenant leur sort est dans vos mains : dites un mot, ils vivront; dites un mot, et ils mourront.

(SAINT VINCENT DE PAULE.)

Peut-être, quand je ne serai plus, aurai-je assez bien fait pour que la lumière de ce flambeau allumé tout à l'heure au milieu des ténèbres de la philosophie éclaire encore la postérité. (BACON, dédicace du *Novum Organum*.)

Je touche au terme de mon travail, et ce moment si désiré, lorsque je ne l'entrevois que dans un vague lointain, à mesure qu'il approche, m'apparaît environné de craintes et de déceptions trop justifiées par mon insuffisance. Je sens que l'erreur a dû se glisser dans ces feuilles éphémères, et cette idée serait pour moi le plus terrible des supplices, si je ne me rendais ce témoignage, qu'en cherchant la vérité, je ne l'ai demandée qu'à Dieu. Écartant toutes les autorités humaines, j'ai ouvert le grand livre de la nature : il m'a semblé que l'œuvre devait exprimer la pensée de l'ouvrier.

Sans doute j'ai pu me tromper dans des interprétations d'un ordre si élevé; mais en invitant tous les hommes aux mêmes études, j'ai, pour ainsi dire,

rectifié d'avance toutes mes fautes. Convaincu de ma propre faiblesse, que puis-je davantage ? J'appelle de mon livre au livre de la nature, de ces pages débiles au contrôle du temps et de l'humanité.

Deux choses m'ont fortement préoccupé en écrivant cet ouvrage :

1° La nécessité de donner aux vérités morales une origine mathématique, une base inébranlable ;

2° La découverte de l'agent universel qui doit se saisir de ces vérités pour nous en imprimer l'image.

Or, ici-bas, il n'y a de puissance universelle que celle des femmes. La nature leur a donné notre enfance et livré notre jeunesse. Enfants, nous leur devons nos pensées ; jeunes, nous leur prodiguons nos sentiments ; et plus tard elles continuent comme épouses ce qu'elles ont commencé comme mères et comme amantes. Ainsi le cercle tout entier de notre vie se déroule sous leur influence. La mission de la faiblesse est de régler la force ; la mission de l'amour est de faire aimer la vertu.

On a si souvent répété cette vérité qu'elle est devenue vulgaire ; et cependant qui songe à en faire quelque chose ? qui songe à verser dans l'âme des mères toutes-puissantes les principes qui pourraient régénérer les enfants ?

Ces principes ne conduisent pas à la fortune, mais au bonheur : ils s'adressent tous à l'âme.

C'est donc par l'étude des facultés de l'âme que doit commencer notre éducation.

Jusqu'à ce jour, on les avait confondues avec les facultés de l'intelligence, qui sont purement terrestres, et cette confusion était l'arme la plus puissante des matérialistes : nous l'avons brisée dans leurs mains. Séparant le bon grain de l'ivraie, l'essence intellectuelle de la matière intelligente, nous avons tiré la ligne qui sépare le néant de l'immortalité.

Quelle surprise et quelle joie ! A mesure que nous avançons dans ce travail, les vérités les plus sublimes venaient à nous naturellement et simplement ; et, la séparation étant terminée, il se trouva que les facultés de l'intelligence tendaient toutes à la terre, et que l'âme, comme un soleil, rayonnait toute vers Dieu !

Ainsi chaque homme porte avec lui, non la démonstration de l'existence de Dieu, mais quelque chose de plus puissant et de plus irrésistible, cinq facultés qui le découvrent.

C'est au développement de ces cinq facultés de l'âme que doit tendre l'éducation des mères de famille : le reste appartient à l'éducation vulgaire, et ressort de l'intelligence.

L'âme nous élève à Dieu, et Dieu, comme l'a si bien dit Raymond Sebon, est ce qui peut se concevoir de plus grand, celui qui peut tout par lui-même. Sur cette première vérité s'appuient toutes les autres. Dieu est, et c'est parce qu'il est que nous

sommes ; les preuves de son existence ne sont pas hors de nous, mais en nous : il a rendu ses pensées visibles en leur donnant un corps et en nous donnant une âme.

Nous avons essayé de déchiffrer quelques lignes du grand livre qu'il a placé sous les yeux du genre humain, et nous avons vu toutes nos erreurs disparaître devant cette révélation divine. Platon s'est épuré, et l'Évangile même, dépouillé de tous les voiles dont le moyen âge obscurcit sa lumière, est redevenu l'expression la plus harmonieuse des lois de la nature.

Les deux livres se rencontrent dans cette vérité si simple et si vraie :

« UNITÉ DE DIEU. »

Et dans ce sentiment si sublime et si naturel :

« AMOUR DE DIEU ET DES HOMMES. »

« Unité de Dieu. »

C'est-à-dire un seul Dieu, père de tous les hommes ; par conséquent, des frères sur tout le globe.

L'égalité des droits, la liberté de tous, l'abolition des privilèges, des castes, de l'esclavage, de la guerre, de la peine de mort, ressortent de la confraternité du genre humain.

« Amour de Dieu et des hommes. »

Ici la religion prend un caractère moral en unissant Dieu à l'homme, comme le père à l'enfant ; et la morale prend un caractère religieux en unissant l'homme à Dieu, comme l'enfant au père.

A mesure que l'âme se pénètre de ces sentiments divins, les haines nationales s'éteignent, les préjugés s'évanouissent, la civilisation s'étend, le grand peuple se forme, et le règne de Dieu s'avance de l'Occident à l'Orient.

Le règne de Dieu, c'est l'union du genre humain, c'est le bonheur de l'humanité dans la vertu.

L'univers y arrivera par l'étude des lois de la nature et par leur comparaison avec les lois humaines. Études pieuses qui donneraient à nos enfants la présence continue de Dieu ; contrôle sublime, qui les conduirait à la découverte de toutes les vérités physiques et morales, puisque la vérité n'est que le témoignage que la nature rend de son auteur.

Et pour accomplir cette prodigieuse révolution, pour changer les destinées du monde, pour réunir les familles, pour ressouder les nations, pour renouveler toutes les législations, que faut-il ? il faut qu'une génération entière nous arrive avec l'intelligence de ces vérités, il faut qu'un grand peuple les reçoive sur son berceau.

O femmes ! si vous pouviez seulement entrevoir quelques-unes des merveilles promises à l'influence maternelle, avec quel noble orgueil vous entreriez dans cette carrière que la nature vous ouvre généreusement depuis tant de siècles ! Ce qui n'est au pouvoir d'aucun monarque, d'aucune nation, il vous suffit de le vouloir pour l'exécuter. Seules sur la terre, vous disposez de la génération qui vient de

naitre, et seules vous pouvez en réunir les membres dispersés et leur imprimer le même mouvement. Ce que je n'ai pu mettre que sur ce froid papier, vous pouvez le graver dans le cœur de tout un peuple. Je vous offre une faible image de la vérité, et la vérité elle-même, vous pouvez la léguer au monde. Ah ! lorsque, dans nos promenades et dans nos jardins publics, je vois accourir de toutes parts cette foule bruyante de petits enfants, qui se livrent aux jeux de leur âge, mon cœur tressaille de joie en songeant qu'ils vous appartiennent encore ! Que chacune de vous travaille seulement au bonheur de son enfant ; dans chaque bonheur particulier, Dieu a placé la promesse du bonheur général. Jeunes filles, jeunes épouses, tendres mères, le sceptre vous appartient, c'est dans votre âme, bien plus que dans les lois du législateur, que reposent aujourd'hui l'avenir de l'Europe et les destinées du genre humain.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE TROISIÈME.

EDUCATION DE L'ÂME. RECHERCHE DE LA VÉRITÉ.

	Pages.
CHAPITRE I. D'un grand devoir imposé aux mères.....	3
CHAP. II. De l'erreur et de la vérité.....	9
CHAP. III. Recherche de la vérité dans la raison logique ou l'autorité du raisonnement. Néant de ce criterium.....	14
CHAP. IV. Recherche de la vérité dans l'autorité des docteurs. Néant de ce criterium.....	19
CHAP. V. Recherche de la vérité dans l'autorité du genre humain. Néant de ce criterium.....	32
CHAP. VI. De la raison divine.....	37
CHAP. VII. Unité de Dieu.....	39
CHAP. VIII. Influence d'une seule vérité sur le monde.....	42
CHAP. IX. De quelques attributs de la Divinité.....	48
CHAP. X. Étude de Dieu dans l'âme humaine.....	58
CHAP. XI. Étude de Dieu dans la nature.....	64
CHAP. XII. Recherche de la vérité dans les lois de la nature. Vérité, immutabilité de ce criterium. De l'ordre, première loi de la nature.....	77
CHAP. XIII. Du sentiment de la Divinité. Loi morale de la nature.....	83
CHAP. XIV. De la sociabilité. Loi morale de la nature.....	92
CHAP. XV. De l'amour de la patrie et de l'humanité. Loi physique et morale de la nature.....	100
CHAP. XVI. Suite du même sujet. La loi de la nature, c'est l'amour de l'humanité.....	103
CHAP. XVII. De l'amour. Loi physique et morale de la nature.....	106
CHAP. XVIII. De l'amour maternel. Loi physique et morale de la nature.....	115
CHAP. XIX. De quelques autres lois de la nature.....	121
CHAP. XX. Aucun objet ne contient en soi la cause première de son existence. Loi physique et morale de la nature.....	123
CHAP. XXI. Du partage du globe entre l'homme et la femme. Loi physique et morale de la nature.....	124
CHAP. XXII. De la civilisation des campagnes par les femmes. Suite du même sujet. Dédié aux dames châtelaines et à tous les maires et curés de village.....	131 149
CHAP. XXIII. Une utopie réalisée.....	149
CHAP. XXIV. La réaction est égale à l'action. Loi physique et morale de la nature.....	152
CHAP. XXV. L'homme incline toujours vers ce qu'il y a de plus beau. Loi morale de la nature.....	160
CHAP. XXVI. De la perfectibilité du genre humain. Loi morale de la nature.....	170
CHAP. XXVII. Suite du même sujet. Première apparition de la liberté politique sur le globe. Fragment de l'histoire morale du genre humain.....	180

naitre, et seules vous pouvez en réunir les membres dispersés et leur imprimer le même mouvement. Ce que je n'ai pu mettre que sur ce froid papier, vous pouvez le graver dans le cœur de tout un peuple. Je vous offre une faible image de la vérité, et la vérité elle-même, vous pouvez la léguer au monde. Ah ! lorsque, dans nos promenades et dans nos jardins publics, je vois accourir de toutes parts cette foule bruyante de petits enfants, qui se livrent aux jeux de leur âge, mon cœur tressaille de joie en songeant qu'ils vous appartiennent encore ! Que chacune de vous travaille seulement au bonheur de son enfant ; dans chaque bonheur particulier, Dieu a placé la promesse du bonheur général. Jeunes filles, jeunes épouses, tendres mères, le sceptre vous appartient, c'est dans votre âme, bien plus que dans les lois du législateur, que reposent aujourd'hui l'avenir de l'Europe et les destinées du genre humain.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE TROISIÈME.

EDUCATION DE L'ÂME. RECHERCHE DE LA VÉRITÉ.

	Pages.
CHAPITRE I. D'un grand devoir imposé aux mères.....	3
CHAP. II. De l'erreur et de la vérité.....	9
CHAP. III. Recherche de la vérité dans la raison logique ou l'autorité du raisonnement. Néant de ce criterium.....	14
CHAP. IV. Recherche de la vérité dans l'autorité des docteurs. Néant de ce criterium.....	19
CHAP. V. Recherche de la vérité dans l'autorité du genre humain. Néant de ce criterium.....	32
CHAP. VI. De la raison divine.....	37
CHAP. VII. Unité de Dieu.....	39
CHAP. VIII. Influence d'une seule vérité sur le monde.....	42
CHAP. IX. De quelques attributs de la Divinité.....	48
CHAP. X. Étude de Dieu dans l'âme humaine.....	58
CHAP. XI. Étude de Dieu dans la nature.....	64
CHAP. XII. Recherche de la vérité dans les lois de la nature. Vérité, immutabilité de ce criterium. De l'ordre, première loi de la nature.....	77
CHAP. XIII. Du sentiment de la Divinité. Loi morale de la nature.....	83
CHAP. XIV. De la sociabilité. Loi morale de la nature.....	92
CHAP. XV. De l'amour de la patrie et de l'humanité. Loi physique et morale de la nature.....	100
CHAP. XVI. Suite du même sujet. La loi de la nature, c'est l'amour de l'humanité.....	103
CHAP. XVII. De l'amour. Loi physique et morale de la nature.....	106
CHAP. XVIII. De l'amour maternel. Loi physique et morale de la nature.....	115
CHAP. XIX. De quelques autres lois de la nature.....	121
CHAP. XX. Aucun objet ne contient en soi la cause première de son existence. Loi physique et morale de la nature.....	123
CHAP. XXI. Du partage du globe entre l'homme et la femme. Loi physique et morale de la nature.....	124
CHAP. XXII. De la civilisation des campagnes par les femmes. Suite du même sujet. Dédié aux dames châtelaines et à tous les maires et curés de village.....	131
CHAP. XXIII. Une utopie réalisée.....	149
CHAP. XXIV. La réaction est égale à l'action. Loi physique et morale de la nature.....	152
CHAP. XXV. L'homme incline toujours vers ce qu'il y a de plus beau. Loi morale de la nature.....	160
CHAP. XXVI. De la perfectibilité du genre humain. Loi morale de la nature.....	170
CHAP. XXVII. Suite du même sujet. Première apparition de la liberté politique sur le globe. Fragment de l'histoire morale du genre humain.....	180

	Pages.
CHAP. XXVIII. Suite du même sujet. Comment la pensée de l'unité de Dieu est arrivée aux peuples...	185
CHAP. XXIX. L'homme n'est complet, il n'est tout ce qu'il peut être, il ne produit tout ce qu'il peut produire, que dans sa liberté. Loi physique et morale de la nature.....	187
CHAP. XXX. Le travail. Loi physique et morale de la nature qui établit le droit de propriété.....	191
CHAP. XXXI. De la vie et de la mort. Loi de la nature....	198
CHAP. XXXII. Suite du même sujet. La mort n'est pas une punition infligée au genre humain.....	204
CHAP. XXXIII. Application des lois de la nature aux lois des hommes.....	215
CHAP. XXXIV. Suite du même sujet. De l'Amérique et de la Pologne.....	225
CHAP. XXXV. De la guerre d'après la loi de la nature....	232
CHAP. XXXVI. Répétition.....	240
CHAP. XXXVII. Appréciation des lois politiques de la Crète, de Sparte, d'Athènes, de Rome, par les lois de la nature.....	241
CHAP. XXXVIII. Appréciation de la République de Platon par les lois de la nature.....	246
CHAP. XXXIX. Des espérances de l'avenir.....	257

LIVRE QUATRIÈME.

ÉDUCATION DE L'ÂME.

CHAPITRE I. Étude de Dieu dans l'Évangile.....	269
CHAP. II. De la religion du genre humain.....	275
CHAP. III. Du christianisme des premiers siècles et du christianisme d'aujourd'hui.....	286
CHAP. IV. D'une grande révolution opérée dans les doctrines dès les premiers siècles.....	292
CHAP. V. Des véritables doctrines de l'Évangile.....	297
CHAP. VI. De la sainteté.....	305
CHAP. VII. De la virginité.....	316
CHAP. VIII. Du célibat ecclésiastique.....	328
CHAP. IX. Le prêtre romain.....	343
CHAP. X. L'espérance et la foi.....	352
CHAP. XI. Le prêtre évangélique.....	355
CHAP. XII. Du dogme et de la morale.....	367
CHAP. XIII. Récapitulation.....	371

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU DEUXIÈME VOLUME.

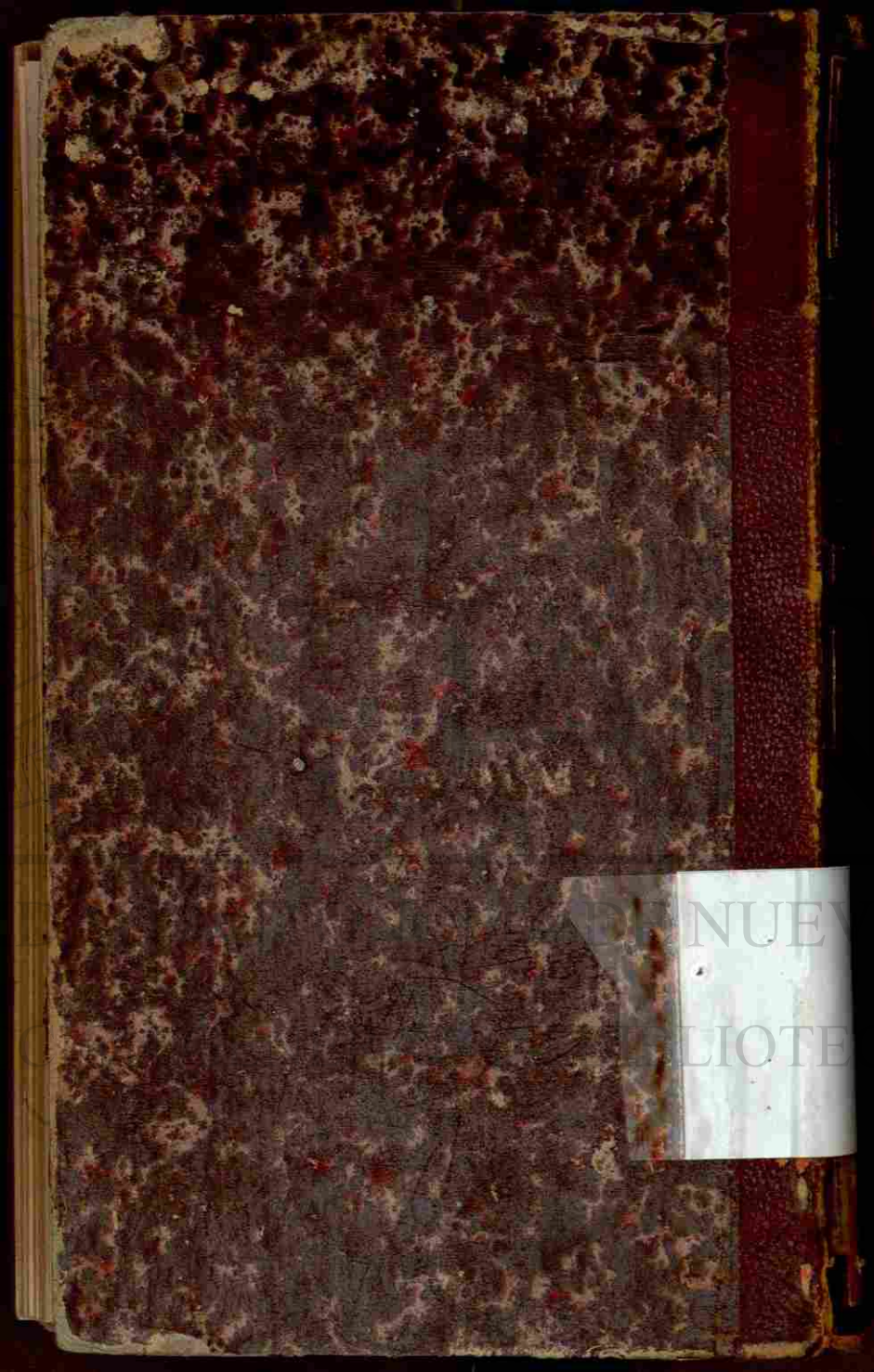


UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

®

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



NUEV

LIOTE